This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

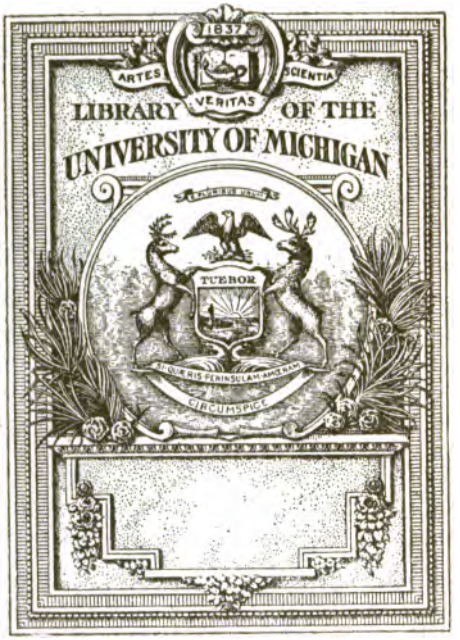
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 401786


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

E
467.1
.L4
C54

973.71
L 48
C 54

LE

GÉNÉRAL LEE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LE

GÉNÉRAL LEE

SA VIE ET SES CAMPAGNES

PAR

EDWARD LEE CHILDE

Ἄνδρὰ ἀρχὴ δείκνυσι.
PROVERBE.

Le pouvoir révèle l'homme.

Δεινή τις ὀργὴ καὶ δυσίατος πίλει,
ὅταν φίλοι φίλοισι συμβάλως' ἔριν.
EURIPIDE, *Médée*, 522-521.

Terrible est la colère et sans remède aucun
Quand c'est entre amis qu'éclate la discorde.

CIRCLE BOOK EXCHANGE
No. 4 CIRCLE
58th ST. & 8th AVE., N. Y.

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1874

Tous droits réservés.

ages q
sible.
une d
Monde.
es arm
qui dé
1864
qui m
Celui
mplic
rien,
devoir
nem m
massacre

AVANT-PROPOS

Les pages qui suivent, écrites avec toute l'impartialité possible, ont pour objet de faire connaître en France une des figures les plus marquantes du Nouveau Monde, — celle du général Lee, commandant en chef des armées du Sud dans la grande guerre civile qui désola les États-Unis pendant quatre ans, d'avril 1861 à avril 1865.

Ce qui manque à notre époque, ce sont les caractères. Celui que nous allons décrire est antique dans sa simplicité, vrai, plein d'humilité, foncièrement chrétien, et ayant pour unique mobile le sentiment du devoir. Au milieu de l'abaissement général du niveau moral, dans ces temps où le succès excuse et consacre tout, la grandeur d'âme du général Lee s'é-

008037

levant à cent coudées au-dessus de ses contemporains repose et fortifie les consciences troublées.

Le lecteur le plus prévenu ne pourra qu'admirer cette vie entièrement vouée à l'idée du devoir. Plus grand dans l'adversité que dans le succès, cet homme de bien lutta jusqu'à la fin sans désespérer et succomba sans faillir à l'honneur. Depuis les temps d'Annibal on n'avait pas vu un capitaine soutenir une lutte plus inégale avec des forces plus disproportionnées et ayant devant lui la perspective d'un avenir plus sombre.

Toute cette période de quatre ans rappelle par la grandeur des moyens employés, par le nombre des combattants et l'importance des intérêts en jeu, les guerres les plus célèbres de l'antiquité. C'est un grand moment dans l'histoire. L'entrevue finale de Lee et de Grant évoque involontairement le souvenir de celle qui eut lieu entre Annibal et Scipion, avec cette différence que celle-ci précéda la bataille au lieu de la suivre. Comme Annibal cherchant à faire accepter par ses concitoyens les dures conditions du vainqueur, Lee, depuis 1865 dans sa retraite, fit tout ce qui dépendait de lui, par son exemple et par ses paroles, pour apaiser les ressentiments

et rétablir la concorde. « La carrière de Lee, dit un auteur anglais, répond victorieusement au reproche si souvent adressé à l'Amérique de ne produire que des gens d'affaires à l'âme mercenaire. Le pays qui a donné le jour à un tel homme peut marcher de pair avec ce qu'il y a de plus chevaleresque en Europe, car les patries de Bayard et de Sidney n'ont jamais eu de fils plus noble, de soldat plus brave, de gentleman plus parfait, de chrétien plus sincère que Robert-Edward Lee, l'héroïque défenseur de la Virginie. »

LE

GÉNÉRAL LEE

SA VIE ET SES CAMPAGNES

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

Sans entrer dans une discussion approfondie des origines de la guerre civile américaine, il nous est impossible, puisque nous avons à cœur de mettre en relief la figure de celui qui, du côté des Confédérés, a commandé en chef, de ne pas dire en peu de mots quelles ont été, selon nous, les causes de cette guerre.

Coleridge, écrivain et philosophe anglais, disait des États-Unis qu'ils étaient des matériaux splendides dont on construirait plus tard plusieurs grands pays. La guerre civile de 1861 a été le premier signe de dislocation, la première marque d'effondrement, le premier tremblement du sol, précurseurs des bouleversements de l'avenir. Pour

le parti séparatiste, l'Union fédérale avait fait son temps. Les intérêts des États méridionaux demandaient un gouvernement distinct et indépendant. Le système fédéral fondé après la Révolution, admirable dans sa première forme et dans sa première application, avait été dénaturé par la suite, donnant naissance à une rivalité funeste d'État à État, et devenant la cause de toutes espèces de dissensions intestines. Le principe fédéral régissait l'Union américaine, mais cette Union n'était pas seulement une confédération d'États : ce principe fonctionnait sur le pied d'égalité avec un autre principe, celui du gouvernement intérieur des États. Il y avait donc souvent confusion dans leurs attributions, ou plutôt empiétements tantôt d'une part, tantôt de l'autre. De là une foule d'abus. Il est facile, dès ce moment, de prévoir combien de causes de décadence et de mort le système recélait dans son sein.

Dans les premières années du pacte fédéral, les différents partis politiques, n'ayant en vue que les avantages qu'ils pouvaient en tirer, ne se faisaient pas faute d'exploiter à leur profit ce que le nouveau système pouvait avoir de défectueux. Ce n'était plus la raison sereine et digne de Washington qui présidait aux destinées de la République. Sous Jefferson, le troisième président, les passions démocratiques s'en mêlèrent.

Quoique ce soit de tradition, en Amérique, de regarder les auteurs de cette Constitution de 1787 comme des idoles politiques, la triste expérience nous a prouvé que leur œuvre renfermait des lacunes énormes. Elle témoigne d'un manque de prévoyance et d'une absence de sollicitude pour les changements que l'avenir amènerait, qui passent toute idée. Pour ne parler que de la question de l'esclavage, aucune précaution ne fut prise en vue des complications qu'elle pourrait faire naître. Il y est seulement dit : que les personnes « *tenues à servir ou à travailler* » qui tente-

raient de s'échapper, seraient rendues à leurs maîtres.

Si la Constitution s'était expliquée sur cette question, sans amphibologie aucune, en quelques mots nets et clairs, que de malheurs eussent pu être évités!

Un autre article porte cependant que : « Chaque État garde sa souveraineté, sa liberté, son indépendance, ainsi que tous les pouvoirs, toutes les juridictions, et tous les droits dont, par cet acte de Confédération, ne sont pas expressément investis les États-Unis réunis en Congrès. »

Lors de la discussion de la Constitution en 1787, il y eut dans la Convention trois partis. Les uns voulaient se borner à revoir l'acte de la Confédération provisoire qui avait subsisté pendant la guerre. Les autres désiraient tout simplement abolir la division par États et les absorber en un grand pays centralisé. Le troisième parti chercha à concilier les intérêts des petits et des grands États; de là naquit la représentation à deux degrés, du peuple et des États, chacun ayant une chambre séparée. Les amendements faits à la Constitution y introduisirent sur certains points une netteté qui faisait défaut à l'œuvre première. Par exemple : « L'énonciation dans la Constitution de certains droits ne sera pas interprétée dans le sens de la négation ou de l'amoindrissement de certains autres droits réservés au peuple. »

Autre article : « Les pouvoirs non délégués aux États-Unis par la Constitution, ou non interdits par elle aux différents États, sont réservés à chaque État individuellement, ou au peuple. »

L'Union ainsi constituée ne formait ni une nationalité, ni une simple république partagée en provinces, ni une ligue d'États sans aucun pouvoir sur des individus. En se séparant de l'empire britannique, les Américains avaient préféré garder leurs treize souverainetés distinctes, plutôt que de former un seul État. Ce fractionnement leur garantissait leurs vies, leurs biens, leurs libertés munici-

pales. De son côté, le gouvernement fédéral devait en temps de guerre leur servir de défense contre l'étranger, et en temps de paix protéger les petits États contre l'ambition des plus grands.

Cette Constitution ne fut adoptée que par un certain nombre des États ayant fait partie de la première Confédération, celle qui avait victorieusement mené à fin la lutte avec la mère patrie. Les autres États ne s'y rallièrent que plus tard, à différentes époques, chacun en sa qualité d'État souverain, de sorte que la seconde Union a été formée d'États s'étant retirés de la première, et trois d'entre eux se réservèrent *expressément*, en ratifiant l'acte de cette seconde Confédération, le droit de se retirer de celle-ci aussi, si bon leur semblait. La Virginie, en donnant son assentiment, dit : « Nous, délégués du peuple de Virginie, dûment élus, etc., etc., déclarons et faisons savoir en son nom que les pouvoirs accordés d'après la Constitution, venant du peuple des États-Unis, peuvent être repris par lui dès qu'on en abuserait pour lui faire tort ou l'opprimer. » Les États de New-York et de Rhode-Island firent des déclarations analogues.

C'est une grande erreur de croire que l'acte d'Union fut l'inauguration de principes nouveaux. Chaque État jouissait depuis longtemps d'institutions civiles qui ne laissaient rien à désirer. Le lien fédéral avait été simplement imaginé comme un moyen commode de s'entendre et de se protéger mutuellement. Là était sa mission. Les principes garantissant la liberté individuelle ou protégeant les droits de chacun avaient été définis, avec autant de précision que de vigueur, cinq cents ans auparavant, en Angleterre, dans la grande Charte de Runnymede, étaient passés de là dans toutes les chartes coloniales, et avaient formé de tout temps la base des institutions anglaises en Amérique.

Ce qui était neuf et avait une vraie valeur dans la Constitution fédérale, c'était l'agencement délicat des relations

entre les États et le gouvernement central, d'où résultait un tout harmonieux. Le partage des pouvoirs entre les gouvernements des États et le gouvernement fédéral, les premiers se réservant leurs affaires intérieures et tout ce qui touchait aux intérêts des citoyens, le second ayant la haute main sur toutes les relations avec l'étranger, et entre les États eux-mêmes, c'était le triomphe du *self-government* local, dont on reconnaissait l'importance.

Les deux grandes écoles politiques de l'Amérique, les partisans de la Centralisation et ceux des droits des États (States Rights), venaient tout naturellement de la différente manière d'envisager les relations existant entre le Gouvernement central et les États. Or, nous touchons ici à la question de l'esclavage.

Selon la pensée des centralisateurs, tous hommes du Nord, le gouvernement fédéral exerçant le pouvoir en avait aussi la responsabilité, et l'existence de l'esclavage devait se régler d'après le plus ou moins de puissance qu'aurait celui-ci de le restreindre ou de l'abolir. Les partisans des droits des États répondaient que chaque État s'était réservé la souveraineté justement pour ne pas donner au gouvernement central le moindre prétexte de se mêler de ses affaires intérieures, et que l'esclavage en était une au premier chef[1].

Ces derniers regardaient l'Union comme un contrat *entre* les États; les centralisateurs l'envisageaient comme un

[1] Les assemblées législatives de Virginie et de Kentucky passèrent en 1798 des résolutions qui définissent très-clairement, au point de vue des States Rights, la pensée des hommes qui prévoyaient les dangers de l'avenir. Voici la première de ces résolutions. « Les différents États composant les États-Unis d'Amérique ne se reconnaissent pas obligés à une soumission sans bornes au gouvernement central Sous le nom de Constitution des États-Unis et d'amendements à cette constitution, ils ont établi un gouvernement général pour un but définitif, déléguant à ce gouvernement certains pouvoirs définis, mais chaque État se réservant pour son propre *self-government* tout le reste de ses attributions. Quand donc le gouvernement général s'arroge des

gouvernement placé *au-dessus* des États et leur étant par conséquent supérieur.

La question de l'esclavage ne doit pas être séparée de tout ce qui la complique. Elle est tellement enchevêtrée à tout le passé du pays, que l'étudier au point de vue esthétique, en faire une thèse de déclamation morale, serait souverainement injuste. Dans le développement de la rivalité politique entre les deux régions, septentrionale et méridionale, de l'Union américaine, elle n'a été qu'un incident exploité avec une grande habileté, mais avec peu de ménagement. L'esclavage fournissait, bien à propos, un champ de bataille aux combattants : il servait de ligne de démarcation toute tracée; il était la différence la plus marquée entre les deux rivaux. Comme le cheval de Troie, il offrait un véhicule bien commode pour introduire la discorde et la destruction au sein de l'édifice de la Constitution. Chacun y trouvait à son gré des armes offensives ou défensives : le Nord y voyait un sujet blessant pour le Sud, un terrain sur lequel il aurait pour lui les sympathies de l'Europe; le Midi, exaspéré de ce que le Nord, autrefois son allié (puisqu'il s'était uni à lui en connaissance de cause), lui jetait aujourd'hui à la face une honte dont la responsabilité remontait plus haut dans le passé, trouvait dans ce procédé un manque de bonne foi, et d'accusé devenait accusateur. A la longue, la discussion s'envenima; cette question concentra sur elle toute l'attention, rejeta toutes les autres dans l'ombre;

pouvoirs non délégués, ses actes sont non autorisés, nuls et sans effet. Chaque État s'est associé à ce contrat en sa qualité d'État souverain. Le gouvernement, créé par cet accord, ne peut nullement se constituer juge sans appel des pouvoirs à lui concédés, puisqu'en ce cas ce serait sa modération, et non la Constitution, qui fixerait la limite de ses attributions. Il s'ensuit donc que, comme dans tous les contrats entre parties n'ayant pas de juge commun, chaque partie aura un droit égal de juger pour elle-même, et pour ce qui est du dommage et pour ce qui est du redressement. »

l'occasion se substitua à la cause, et ce qui n'avait été à l'origine qu'un incident secondaire vint à être regardé comme le sujet principal de la lutte.

Dans les premières années de la nouvelle Confédération, toutes les mesures relatives à l'esclavage furent toujours votées au congrès sans discussion, presque à l'unanimité. La Louisiane et la Floride, territoires à esclaves, reçurent leur organisation définitive sans donner lieu à la moindre agitation. Le Kentucky, le Tennessee, le Mississipi et l'Alabama entrèrent dans l'Union sans que le fait d'être des États esclavagistes fît aucune difficulté. En 1820 seulement, lors de l'admission de l'État de Missouri, résultat d'un compromis qui limitait l'esclavage à un degré de latitude fixé d'avance, éclate la vraie nature de la controverse sur l'esclavage : on vit apparaître pour la première fois ce qui existait à l'état latent depuis longtemps, une organisation politique dans le Nord opposée à une autre organisation politique dans le Midi.

L'esclavage était un mal, un grand mal, un affreux malheur pour cette partie du continent américain qui en était affligée. Que n'ont-ils, hommes du Nord et hommes du Sud, cherché avec équité, charité et modération à déraciner peu à peu ce fléau, à le restreindre dans des limites de plus en plus étroites, à accentuer encore plus la progression si marquée dans l'accroissement du nombre des États, autrefois à esclaves, qui renonçaient à maintenir les noirs dans la servitude. Lors de la déclaration d'indépendance, en 1776, le Massachusetts était le seul État qui n'eût pas d'esclaves. En 1861, des treize États primitifs, six, le Connecticut, le New-Hampshire, le Rhode-Island, le New-York, la Pennsylvanie, le New-Jersey, avaient aboli l'esclavage. Deux autres des États fondateurs, le Delaware et le Maryland, étaient à la veille de le faire. Une grande majorité des États plus récemment admis, les uns détachés des anciens États, ou nouveaux territoires

promus au rang d'États, n'avaient jamais connu l'esclavage. Le Missouri et le Kentucky, dans l'Ouest, ne pouvaient guère tarder à suivre l'exemple du Maryland, de sorte que l'espace occupé par les États esclavagistes tendait à diminuer d'année en année par une loi inévitable. Vouloir forcer les événements et précipiter un dénoûment déjà prévu, était un acte criminel quand on songe aux intérêts en jeu, aux existences que l'on allait mettre en péril, et à la complexité des problèmes que l'on allait avoir à résoudre. L'ardeur, l'acharnement, l'entêtement, l'injustice des abolitionnistes, provoquèrent chez leurs adversaires même ardeur, même acharnement, même entêment, même injustice. Le Nord en appelait à la Bible et à l'autorité des Écritures, le Sud en faisait autant. L'école de M. Sumner, chef du parti abolitionniste, citait-elle des actes de cruauté dans les États à esclaves, les partisans du Midi lui rappelaient la condition des noirs libres dans le Nord, où on les traitait comme des pestiférés, défense absolue leur étant faite de monter en wagon, en omnibus, d'aller dans une église, un temple, un théâtre, ou de reposer dans un cimetière, réservés exlusivement à l'usage de la race blanche. Dans l'Illinois, le pied d'un noir ne pouvait fouler le sol de l'État. Il s'exposait à être fouetté et reconduit à la frontière. Dans d'autres États, s'il épousait une blanche, on le rouait de coups. Le Nord a trop oublié, en attaquant l'esclavage, qu'il avait longtemps été *particeps criminis*. Du jour seulement où un parti considérable, dans les États libres, a cru pouvoir s'en servir comme d'un puissant levier contre son associé, devenu son rival, ce jour-là on s'est avisé d'être choqué de sa profonde immoralité.

La rivalité d'intérêts entre les deux régions du pays, le Nord et le Sud, entre les États manufacturiers et les États agriculteurs, a de son côté puissamment contribué à hâter l'explosion. Le Nord ayant à protéger des fabriques de

toute espèce et de nombreuses usines, était protectionniste à outrance. Le Sud au contraire, ne produisant rien que des matières premières, aurait eu tout intérêt à les échanger contre les produits fabriqués de l'Europe, et était libre échangiste. Les ports du Sud auraient pris une grande extension s'ils avaient pu entretenir avec le vieux monde des relations directes. A l'époque coloniale ces relations avaient existé ; aussi à ce moment la prospérité de la Virginie était-elle bien plus grande que celle des États du Nord. Mais le tarif protectionniste, frappant les produits de l'Europe de droits excessivement élevés, empêchait tout échange direct entre le Sud et l'Europe. De cette façon le Midi se voyait forcé de vendre ses matières premières dans le Nord, au prix qui conviendrait à ce dernier, qui par des droits savamment combinés avait réussi à éloigner des marchés américains toute concurrence étrangère.

Après la guerre de 1812 à 1814 contre l'Angleterre, les fabriques dans les États du Nord prirent un grand développement. En 1816 les droits sur les objets venus de l'étranger furent élevés, tant pour protéger les usines indigènes que pour payer la dette nationale, legs de la dernière guerre. Ce tarif protectionniste rencontra dans le pays une vive opposition. Ses adversaires faisaient d'abord remarquer que la Constitution ne reconnaissait au gouvernement fédéral aucun droit de créer des impôts pour protéger une branche de l'industrie nationale au détriment d'une autre ; et qu'ensuite ces lois protectionnistes lésaient les intérêts des États producteurs de matières premières, et privaient les habitants de ces États de leur droit légitime de vendre au plus haut prix et d'acheter au plus bas.

Les droits prohibitifs reçurent en 1824 une nouvelle augmentation, au grand déplaisir des États du Sud, qui cependant s'y résignèrent, espérant que, la dette publique une fois payée, ces impôts disparaîtraient. En 1828, l'adop-

tion d'une série de lois prohibitives en faveur du chanvre et de la laine de l'Ouest, du fer de la Pennsylvanie et des cotonnades de la Nouvelle-Angleterre, acheva d'exaspérerles États méridionaux, qui virent bien que la majorité avait résolu de rendre permanent ce système d'impôts.

En 1831, la dette ayant été soldée et le Congrès refusant de réduire les droits sur les objets de fabrication étrangère, le peuple de la Caroline du Sud se réunit et nomma ses délégués à une Convention de l'État. Ceux-ci y exposèrent les griefs du peuple du Midi : « Que signifie pour les États du Sud la création d'un gouvernement fortement centralisé? Ces États ne formeront jamais dans le pays qu'une minorité. Ils diffèrent des États de la majorité par leurs institutions, leurs industries, leurs intérêts; — ces derniers mêmes sont incompatibles avec ceux du Nord. Ils arriveront donc à être gouvernés non selon leurs propres intérêts, ou d'après leurs propres vues et sentiments, mais selon les intérêts et les préjugés des États de la majorité..... Sous prétexte de procurer les moyens de solder la dette publique et de pourvoir à la défense et au bien-être du pays entier, certaines lois ont été adoptées dont le but avoué est de conserver exclusivement aux fabricants américains le monopole de notre marché, au grand préjudice de ceux d'entre nous qui produisent les denrées premières recherchées sur les marchés européens..... Bien que des droits de 10 à 12 p. 100 suffisent à tous les frais légitimes du gouvernement, on a établi sur tous les lainages, les cotonnades, le fer brut et travaillé, le sucre, le sel et presque tous les articles que l'étranger nous envoie en échange du coton, du riz et du tabac du Sud, des droits de 50 p. 100, afin d'avantager d'autant les fabricants des États du Nord qui produisent les mêmes articles..... L'industrie du Nord est protégée et celle du Midi découragée! »

Voilà le langage que l'on tenait déjà en 1831. Il y eut à la suite de la résistance de la Caroline du Sud un apaisement passager, mais le tarif protectionniste n'en a pas moins duré jusqu'à la guerre civile et en a été une des causes déterminantes.

Une autre raison qui a grandement influé sur les événements a été l'antipathie de longue date entre les habitants du Nord et ceux du Sud. La population des États-Unis est loin d'être homogène. Dès les premiers temps de la colonisation une grande diversité se faisait remarquer. Les « Round Heads » de Cromwell, les sectateurs puritains émigrèrent en foule à la restauration de Charles II, après 1660, et allèrent rejoindre dans la Nouvelle-Angleterre leurs coreligionnaires qui s'y étaient établis sous Jacques Ier et Charles Ier. Ces Puritains appartenaient presque tous aux classes moyennes. Cette partie des États-Unis, aujourd'hui subdivisée en six petits États, connue cependant sous le nom général de « Nouvelle-Angleterre », est une contrée froide, aride, pierreuse, fondée sur le roc et le granit, battue par les vagues de l'Atlantique, sous un ciel rigoureux. Les Puritains qui s'y réfugièrent, natures de roc et de granit eux aussi, y eurent à lutter contre la rigueur des éléments après avoir déjà tant souffert des rigueurs de leurs semblables. Persécutés, ils y fondèrent une société de persécuteurs. L'exil de Roger Williams et les centaines de pauvres sorcières qu'on y brûlait en sont les tristes preuves. La guerre civile de 1861 fait voir que le vieux levain puritain n'a rien perdu de son opiniâtreté. Peu à peu sa forte volonté a absorbé la liberté sociale de l'individu au profit de la masse, et il a imposé à tout le Nord et à l'Ouest sa phraséologie biblique, son accent nasillard, son type maigre, pâle, anguleux, persévérant, laborieux, calculateur, froid et agité en même temps.

L'Américain des États du Nord a subi de plus l'influence d'un climat bien différent de celui d'où venaient ses an-

cêtres, tandis que dans le Midi le ciel est plus clément ; ces longs froids qui tendent les nerfs y sont rares. On y est par suite plus porté à se réjouir de la vie. Dans le Nord la population est très-mélangée de sang allemand ou irlandais, sans parler d'autres variétés. Son type s'en est ressenti, tantôt se rapprochant du Teuton ou du Celte, tantôt par des influences de climat rappelant les Peaux-Rouges, indigènes du pays. Lincoln en était un exemple frappant, un vrai Cherokee blanc, aux cheveux plats, aux pommettes saillantes, au regard insondable, — nature osseuse aux larges mains, destinée au travail manuel et s'étant tirée du travail intellectuel comme elle a pu. Esprit médiocre, honnête et probe par absence de passions, vulgaire mais nullement méchant, aimant l'allégorie comme le petit peuple, plein de confiance en lui-même, croyant à sa mission, un vrai représentant de la forme la plus récente de la démocratie américaine.

Les contrées du Sud, par contre, furent colonisées d'abord sous les auspices et par l'influence de la cour. Ce furent Élisabeth, Jacques Ier et les deux Charles qui octroyèrent à divers grands seigneurs des concessions territoriales sur les bords du Potomac et de la rivière James. Ceux-ci y envoyèrent ou, comme les lords Baltimore et Fairfax, y amenèrent eux-mêmes de nombreux colons, fermiers, métayers, serviteurs nés sur leurs terres en Angleterre, ou des cadets de bonnes familles cherchant à améliorer leur sort. Tout naturellement cette société était un reflet de celle qu'elle avait laissée derrière elle. Fondée par des Cavaliers, elle portait en Virginie des toasts à la confusion des régicides, et demeura essentiellement aristocratique, l'antipode par conséquent des colonies voisines de la Nouvelle-Angleterre. Les réfugiés huguenots dans la Caroline, la Louisiane ancienne colonie française, la Floride peuplée d'Espagnols, vinrent avec le temps se joindre aux États du Sud et rendirent encore plus marqué le

contraste entre la partie méridionale et la partie septentrionale des États-Unis.

Par l'introduction des noirs venus d'Afrique, un élément nouveau s'introduisit qui augmenta les traits de dissemblance entre les Virginiens et les Puritains. L'homme du Sud n'eut pas à lutter comme celui du Nord contre une nature âpre et stérile. Les travaux des champs, l'exploitation des vastes territoires concédés par la couronne, étaient à la charge de cette race d'Africains, introduits en apparence d'une manière si providentielle. Il est juste de dire ici que longtemps les assemblées des colonies du Sud protestèrent auprès de la mère patrie contre ce trafic; mais trop de gens en profitaient, et mainte grande fortune dans la Vieille et dans la Nouvelle-Angleterre provient de cette source impure.

Aussi n'est-il pas douteux que les grandes qualités des hommes du Nord, les compagnons des Winthrop et des Cotton, ne se soient développées dans cette lutte contre tant de difficultés; ils étendirent leur influence sur les colonies voisines, ils jetèrent partout les fondements de cette puissance qui est devenue les États-Unis.

L'homme du Sud au contraire, planteur, chasseur, de nature franche et peu mercenaire, habitant un pays plus énervant, tout en conservant les belles qualités de la race anglaise dont il descendait, n'en acquérait pas de nouvelles. Il était resté un Européen transplanté en Virginie, tandis que son voisin de la Nouvelle-Angleterre s'était bel et bien identifié à sa nouvelle patrie, et travaillait sans relâche à la dompter, à se l'approprier, à en développer toutes les richesses. Le premier semblait un peu dépaysé en plein dix-neuvième siècle, le second en était l'expression la plus fidèle. Ainsi la diversité de race, la différence d'habitudes, de mœurs, d'occupations ; des méthodes absolument opposées d'éducation, — tout a contribué à rendre plus profonde la discorde à laquelle l'Union a été en proie.

Les grandes qualités des colons anglais qui ont fondé les États-Unis et de leurs descendants ont été décrites par les plumes les plus éloquentes des deux mondes; aussi ne cherchons-nous ici qu'à saisir les contrastes entre les deux rameaux de la race anglaise qui ont peuplé le Nord et le Midi.

Mais il y avait encore d'autres causes qui rendaient plus difficiles les relations entre les deux moitiés de l'Union. La lutte entre elles date, à vrai dire, de bien avant la Constitution. Sur deux questions importantes la rivalité avait été grande. L'une avait rapport au territoire de la Virginie, l'autre à la navigation du Mississippi. Aucune question ne pouvait être plus à cœur aux colons américains que celle qui touchait aux territoires; c'était tout leur avenir. Elle montre clairement le peu d'accord qu'il y avait entre le Nord et le Sud, sans qu'on ait encore le jugement troublé par cette plaie de l'esclavage, mise continuellement en avant comme la véritable et unique cause de la guerre par tant d'écrivains.

Le territoire de la Virginie avant la formation de l'Union américaine eût suffi à faire à lui seul un vaste empire. Ses limites s'étendaient jusqu'au Mississippi, comprenant le Kentucky actuel, et au delà de la rivière Ohio jusqu'aux Grands Lacs, embrassant une superficie égalant deux fois et demie celle de la France actuelle. Dans les temps plus modernes on en a formé les États de l'Ohio (superficie 103,520 kil. carrés), de l'Indiana (85,860 k. c.), de l'Illinois (140,724 k. c.), du Michigan (142,830 k. c.), du Wisconsin (139,149 k.c.), du Minnesota (218,735 k.c.), du Dacotah (400,000 k. c. environ), qui, ajoutés aux deux Virginies, orientale et occidentale (84,700 et 60,225 respectivement), et au Kentucky actuel (95,660), donnent un grand total de 1,471,427 kilomètres carrés, tandis que la France entière n'en a que 542,396.

On conçoit bien qu'avec une telle prépondérance terri-

toriale, toute union avec les colonies voisines, quelques-unes d'entre elles très-petites, eût été impossible. Cet obstacle fut écarté par un acte émanant de l'initiative de la Virginie, acte dont l'histoire n'offre probablement pas d'autre exemple. Non-seulement elle céda aux États-Unis, en 1783, tout son territoire au nord-ouest de l'Ohio, mais par une ordonnance de 1787 elle consentit à ce que l'esclavage fût exclu à perpétuité de ces vastes contrées. Les États qui ont été formés de ces territoires cédés se sont rangés presque tous, comme on le sait, contre la Virginie dans la guerre ardente et impitoyable de 1861. Le Nord n'a jamais tari en éloges sur ce grand acte de généreux désintéressement, de sacrifice que la Virginie faisait à l'Union. Que n'a-t-il donc suivi cet exemple, non selon la lettre, mais selon l'esprit! L'ordre, l'harmonie, la paix, la prospérité du Nouveau-Monde n'eussent pas alors été si cruellement et si follement troublés.

La Virginie, il est vrai, avait mis deux conditions à cette cession. La première était que le territoire cédé ne formerait jamais que *cinq* États. La seconde, que tous les esclaves fugitifs trouvés sur ce territoire ou dans les États qui s'y fonderaient par la suite, seraient rendus à leurs propriétaires. Dès 1784 cependant on songea déjà dans le Nord à partager le territoire susdit en *dix* États, et à admettre dans l'Union chaque État à mesure que la population équivaudrait à celle du moins peuplé des États déjà dans la Confédération. Ce projet devait augmenter d'autant la puissance relative des États libres, c'est-à-dire du Nord Ainsi dès le premier désaccord entre les deux parties de l'Union, nous voyons la partie septentrionale témoigner de son intention d'étendre sa prépondérance, tandis que le Sud ne cherche qu'à conserver et à faire respecter son indépendance dans l'Union.

Les deux conditions qu'avait mises la Virginie furent traitées comme si elles n'existaient pas. On a prétendu que

celle qui avait rapport aux esclaves fugitifs était immorale, et par conséquent ne devait pas être observée.

Pour la question du Mississippi, il suffira de rappeler qu'en 1786 ce fleuve marquait la limite entre les États-Unis et les contrées dépendant de la couronne de France et de celle d'Espagne. Lorsque, en 1787, la Convention se réunit à Philadelphie pour discuter la nouvelle Constitution, il se trouva que les *sept* États du Nord paraissaient disposés à céder aux Espagnols le droit exclusif de navigation sur le Mississippi; ce qui eût été paralyser au berceau le développement des États de l'Ouest et du Sud, et sauvegarder pour longtemps la prépondérance politique du Nord.

C'est sous l'influence des sentiments éveillés par ces conflits que, le 15 mai 1787, les représentants du Nord et du Sud se trouvèrent face à face, résolus de part et d'autre, si une union plus intime devait s'établir entre eux, à veiller à ce que dans la Confédération leurs droits et leurs intérêts, leur indépendance et leur liberté fussent efficacement respectés. A cette époque l'esclavage ne soulevait aucune objection et ne froissait encore personne. Mais ce ne fut pas pour cela chose facile, même dès ce moment, de concilier des gens dont les intérêts s'accordaient si mal. Tout ce que l'on put obtenir fut de glisser sur les difficultés insurmontables. Quand on relit l'histoire de cette Convention, et que l'on voit toutes les précautions que le Nord prit contre le Sud et celui-ci contre son rival, on ne peut que s'étonner de l'ignorance de ces écrivains du vieux monde qui prétendent que l'esclavage est l'unique cause de la guerre civile de 1861.

Aucun des deux partis ne voulait régler définitivement quels pouvoirs seraient confiés au gouvernement central, avant de savoir quelle part de contrôle sur ces pouvoirs reviendrait à chacun d'eux, et quelle influence chacun aurait sur la marche du gouvernement. Comme, pour définir

ce contrôle et cette influence, il fallait d'abord décider la proportion et le mode de représentation de chaque région au Congrès fédéral, il s'ensuivit que, de toutes les questions débattues dans la Convention, aucune ne fut discutée avec plus de violence et d'entêtement que celle qui se rapportait à la manière dont seraient élus les représentants. Plus d'une fois, à propos de ces questions, on fut à la veille de ne pas s'entendre et de dissoudre l'Union.

Le rapport entre la population et le nombre des représentants offre des rapprochements bien curieux. Ainsi en 1789 il y avait un représentant pour 33,000 habitants; d'après le recensement de 1860, chaque délégué élu représentait 127,381 habitants. Dans la première Chambre des représentants sous le général Washington, 10 membres siégeaient pour l'État de Virginie contre 6 pour l'État de New-York; dans la dernière, sous Buchanan, la Virginie avait 11 membres contre 30 de l'État de New-York. La Caroline du Sud nommait d'abord un treizième des représentants siégeant au Congrès; en 1860, elle n'était plus représentée que par 4 membres dans une Chambre de 233. Le Nord disposait donc dans le Congrès d'une majorité si écrasante qu'il n'avait qu'à vouloir agir avec unanimité pour annuler toute opposition venant du Sud. M. Lincoln, à l'élection présidentielle de 1861, avait eu 1,858,200 voix. Les autres candidats avaient réuni, Douglas 1,276,780, Breckenridge 812,500, et Bell 735,554. Ce qui fait un total de 2,824,874, ou près d'un million de plus que Lincoln. Mais ayant obtenu la majorité relative, ce dernier fut déclaré élu. Son élection avait été purement géographique. Tous les États du Nord, excepté le New-Jersey, avaient voté pour lui; tous les États du Sud contre. Il n'avait pas été nommé pour lui-même, étant inconnu, mais son nom possédait une signification qui donnait tout à craindre au Sud. Au Congrès, le Nord comptait 183 voix, le Sud seulement 120. En 1840 le parti aboli-

tionniste n'avait pu réunir que 7,000 votes, en 1860 il venait d'en recueillir près de 2,000,000, et était parvenu à faire arriver son candidat au fauteuil présidentiel. Il n'y avait rien à espérer du parti démocratique conservateur, l'allié du Sud dans le Nord ; il n'existait plus. Aux jours de crise il n'y a de place que pour les extrêmes.

On a vivement blâmé le Sud de s'être retiré de l'Union dès que le pouvoir prépondérant lui échappait, et après l'avoir géré presque sans interruption depuis la fondation des États-Unis. C'est vrai ; le Sud avait exercé à Washington une grande prépondérance politique, mais il ne menaçait par là aucune des institutions établies dans le Nord, ne demandait à celui-ci aucun sacrifice, ne cherchait à amener chez lui aucun bouleversement. Ses projets politiques n'avaient jamais rien d'agressif. — Le Sud se tenait continuellement sur la défensive : « N'oubliez pas, » dit le sénateur Hammond, de la Caroline du Sud, répondant à M. Seward qui se vantait au Sénat que désormais le Nord gouvernerait le pays, « n'oubliez pas, ce serait impossible, car c'est là une des plus brillantes pages de l'histoire de l'humanité, que nous, esclavagistes du Sud, nous avons reçu notre patrie au berceau et qu'après l'avoir gouvernée soixante ans sur les soixante-dix qu'elle a vécu, nous la remettons entre vos mains sans une tache sur son honneur, florissante de prospérité, inépuisable dans ses ressources, fière dans le développement de ses forces, l'envie et l'admiration du monde entier. L'avenir démontrera ce que vous en ferez, mais aucun avenir ne pourra ternir notre gloire ou diminuer votre responsabilité. »

Tant que le Sud dominait dans les conseils de la nation, quelques personnes appartenant au parti radical dans le Nord étaient seules privées de places et n'arrivaient pas au pouvoir. Mais du jour où le Nord, agissant non-seulement en sa qualité de parti politique, mais comme un peu-

ple uni pour un but, supplantait le Sud, ce dernier était exposé à quelque chose de bien plus sérieux qu'à un mal passager ou à une ambition contrariée, — c'était l'avénement à Washington d'un despotisme de section qui menaçait les institutions, la fortune et la vie du peuple entier des États méridionaux. Le Sud, armé du pouvoir central, ne faisait de tort qu'à un certain parti politique du Nord, les abolitionnistes ; le Nord, maître à Washington, tenait entre ses mains le repos et le bonheur de chaque individu dans le Sud. Il était donc bien naturel que celui-ci se retirât d'une association où l'enjeu était si inégal, et où ses pertes devaient forcément amener sa ruine.

Sans pousser plus loin nos recherches rétrospectives, nous croyons en avoir assez dit pour démontrer clairement combien profond et légitime était l'antagonisme entre le Nord et le Sud dès les temps qui précèdent l'établissement définitif de la Constitution fédérale, et depuis, en ces dernières années, cet état de choses n'avait fait qu'empirer.

Il n'est donc pas permis d'avoir l'illusion de croire que le véritable sujet de la lutte fut l'esclavage. Aujourd'hui ce serait faire preuve d'une ignorance étrange ou d'un parti pris impardonnable. Une question si complexe ne saurait être réduite à des termes aussi simples. Ce qui domine tout, dans cette guerre fratricide et dans les orages parlementaires qui l'ont précédée, est la lutte du fédéralisme contre la centralisation, la résistance désespérée d'États se sentant menacés dans leur autonomie et à la veille d'être absorbés dans une puissance unitaire. Le duel s'envenimant, on a fait arme de tout ce que l'on avait sous la main. La question de l'esclavage, qui aurait dû et pu être dénouée à l'amiable avec l'aide du temps et par des concessions mutuelles, offrait aux partisans fanatiques de l'abolition en Amérique et ailleurs une occasion trop tentante pour qu'ils négligeassent de s'en servir.

Chercher à établir une forte centralisation aux États-Unis était moins excusable que dans n'importe quel autre pays. Il n'y avait pas de dangereux voisins; rien dans les institutions locales n'entravait la liberté individuelle; l'unité militaire, civile et commerciale existait de fait partout. Seule la soif d'exclure du pouvoir leurs adversaires flétris du nom d'esclavagistes, mais dont le vrai tort était d'être conservateurs sincères et peu disposés à se laisser envahir par les idées radicales, très en faveur au Nord, mit le feu aux poudres.

L'esclavage devait disparaître; mais il est regrettable qu'en enveloppant dans une même ruine tout ce que le Midi renfermait d'éléments conservateurs et respectables, on ait voué à la destruction cette moitié de l'Union qui faisait contre-poids au fanatisme politique, à la corruption financière, à l'amour passionné du changement, si développés dans le Nord. Cette patrie des Washington, des Jefferson, des Lee, des Munroe, des Madison, cette pépinière d'hommes d'État, où la vie sociale permettait aux hommes de se préparer à guider leurs semblables, voit aujourd'hui des nègres illettrés la représenter au Congrès, — anomalie criante que le Nord ne permettrait pas chez lui, mais qu'il impose au Sud vaincu !

Malgré tous les défauts qu'on lui peut reprocher, l'œuvre des générations précédentes, qui obéissaient aux Washington, aux Adams, aux Hamilton, a laissé de grandes et belles traces. Elle savait allier un sage amour de la liberté au respect du passé. Reste à savoir si le régime actuel, où dominent seuls des médiocrités et des caractères souvent peu honorables, laissera de lui aux générations à venir un témoignage qui fasse oublier, malgré les lacunes qui ont eu de si tristes conséquences, l'acte d'indépendance et les sages institutions émanés des fondateurs de l'Union américaine.

CHAPITRE PREMIER

ORIGINE DE LA FAMILLE LEE. — PREMIÈRES CAMPAGNES DU GÉNÉRAL LEE. — SA DÉMISSION DE L'ARMÉE FÉDÉRALE

Le caractère d'un homme s'explique et se comprend toujours mieux quand on sait quelque chose de son origine. Il résume et accumule souvent en sa personne les qualités les plus marquantes de ses ancêtres. Chez le général Lee, nous retrouverons plus d'un trait des membres de sa famille. Les Lee de Virginie descendent d'une ancienne famille d'Angleterre, dont les domaines patrimoniaux étaient situés dans l'Essex. En 1192, nous trouvons un Lionel Lee, à la tête d'une compagnie de gentilshommes, accompagnant Richard Cœur de Lion à la troisième croisade. Il se distingua tellement au siége de Saint-Jean d'Acre, qu'à son retour le roi Richard le créa comte de Litchfield, et lui donna la propriété de *Ditchley*, nom que porta par la suite une des terres des Lee en Virginie. On peut encore aujourd'hui voir à la Tour de Londres l'armure que portait Lionel en Terre sainte.

En 1542, Richard Lee entra en Écosse avec le comte de Surrey. Deux membres de la famille furent à cette époque chevaliers de la Jarretière, et leurs bannières, avec les armes des Lee au-dessus, sont suspendues dans la chapelle de Saint-George à Windsor.

Sous Élisabeth, Sir Henry Lee était chevalier de la Jarretière. En 1674, le titre de comte de Litchfield était encore dans la famille des Lee.

Richard Lee, septième fils de Sir Robert Lee, de Hullcott, et frère cadet de Sir Henry Lee, de Ditchley, vint en Virginie sous le règne de Charles Ier, comme secrétaire de la colonie.

Après une absence en Angleterre, il revint et s'établit définitivement dans le pays. Très-royaliste, comme toute sa famille, il n'attendit pas la fin de la République en Angleterre pour proclamer Charles II. Le reste de ses jours fut consacré au soin de ses vastes propriétés et à la direction des affaires de la colonie.

Thomas Lee, petit-fils de Richard, fut Président du Conseil colonial et Gouverneur de la Virginie, le premier Américain-né qui ait été nommé à ce poste par le Gouvernement anglais. Trois de ses fils jouèrent un rôle remarquable lors de la guerre de l'Indépendance : Richard Henry Lee, un des premiers orateurs et chefs parlementaires au Congrès des États-Unis, Francis Lightfoot Lee, un des signataires de l'Acte d'Indépendance, et Arthur Lee, qui représenta en France et ailleurs les colonies insurgées.

Le général Henry Lee, contemporain et ami de Washington, père du général R. E. Lee, était petit-fils d'un frère du Président Lee. Il avait pris du service en 1776. Après avoir vaillamment et brillamment combattu sous les yeux de Washington, il alla, en 1781, rejoindre avec sa légion de cavalerie légère, devenue célèbre par ses exploits, le corps d'armée du général Greene dans les Carolines.

Il y rendit de très-grands services dans la série d'opérations qui aboutit à la reddition de l'armée anglaise de Lord Cornwallis. Les mémoires qu'il a laissés sur ses campagnes sont très-remarquables. C'était un homme d'un esprit très-cultivé, comme le prouvent des

lettres admirables adressées à l'un de ses fils, très-énergique, brillant dans la conversation, ayant à un très-haut degré le *mens æqua in arduis*. Devenu Gouverneur de la Virginie, et membre du Congrès, il y prononça l'oraison funèbre de Washington. Il mourut lui-même en 1818.

C'est à Stratford, comté de Westmoreland, que naquit Robert Edward Lee, troisième fils du précédent. Avant de passer aux événements accidentés de la vie publique de Robert Lee, arrêtons-nous un instant à contempler l'ancienne demeure où il vit le jour, le 19 janvier 1807. Ces vieux murs, muets et tristes témoins du passé, nous attirent non-seulement parce qu'ils ont vu naître un homme illustre, mais aussi parce qu'ils nous rappellent un état de société qui n'est plus et dont ils sont un des derniers monuments existants.

Stratford-House avait d'abord été construit par Richard Lee, le premier du nom venu en Amérique. Un incendie le détruisit au commencement du dix-huitième siècle, du temps de Thomas Lee. Membre du conseil royal, Thomas Lee était très-aimé ; aussitôt qu'on apprit le désastre, de tous côtés affluèrent les contributions de personnes désireuses de lui témoigner leur estime. La reine Caroline elle-même voulut y contribuer, et écrivit au président Lee une lettre autographe. La maison se releva rapidement : les briques dont elle était construite, les boiseries et l'ameublement, tout vènait d'Angleterre. Les demeures seigneuriales comme celle-ci avaient à cette époque leur raison d'être. Perdues dans les profondeurs du pays, elles servaient de refuge et de lieu de réunion pour tous les membres de la famille.

Le fils aîné succédait au père, et de génération en génération le représentant de la famille continuait à y résider. Ces temps ne sont plus, et l'amour du foyer et les souvenirs de famille ont disparu avec eux.

Lee était profondément imbu de ces sentiments d'autrefois : il aimait les vieilles maisons de campagne des anciennes familles virginiennes, gens simples et honnêtes, attachés, comme il l'était lui-même, au sol de la Virginie.

Stratford, le vieux *home* des Lee, situé sur un mamelon qui s'élève sur la rive gauche du Potomac, est une construction assez vaste. La propriété est très-boisée. Les chênes, les cèdres, les érables, y abondent. A l'intérieur, la distribution des pièces, le style des boiseries et des moulures, l'aspect des salles et des corridors, tout nous reporte au temps des perruques poudrées et des bas de soie. C'est ici qu'après la guerre d'Indépendance, le général Henry Lee vint demeurer. Trois générations de Lee y avaient vécu, menant une existence large et hospitalière.

A chaque génération, plus d'un homme distingué y avait attiré l'élite de la société coloniale; ces antiques murs avaient retenti du bruit des fêtes; la grande porte n'était jamais fermée, chacun y était le bienvenu, et on y voyait le type d'une existence comme il n'y en a plus, mais qui avait au moins le mérite d'être cordiale, généreuse et attachante. Henry Lee, le brillant guerrier, était comme tous les siens porté à la dépense ; chez lui le couvert était toujours mis, tous les arrivants étaient reçus, et de là vint que ses dernières années furent gênées.

C'est dans cette demeure, devenue silencieuse et solitaire, et dans la même pièce où naquirent plusieurs de ses ancêtres distingués, que Robert Edward Lee vit le jour.

Les premiers regards de son enfance se portèrent sur ces vieux appartements, sur ces vastes champs paternels, sur les occupations familières de la campagne, sur ces chênes et ces peupliers à travers lesquels le vent lui apportait les murmures du Potomac. C'est ainsi que peu à

peu se grava dans son jeune esprit l'amour du sol, de la campagne, de la patrie, de la famille.

Entouré comme il était de portraits, de parchemins, de souvenirs qui lui retraçaient l'origine déjà ancienne et la haute position des siens, l'enfant voyait, dans une des chambres du manoir, son père malade et grisonnant, naguère l'ami de Washington et de Greene, écrivant le récit des batailles dans lesquelles il avait tiré l'épée pour la défense de sa patrie.

C'est dans ce milieu que grandit le jeune R. E. Lee. Son caractère dut profondément s'en ressentir, car il était à l'âge où l'esprit reçoit chaque nouvelle empreinte; aussi jusqu'à son dernier jour resta-t-il simple, vrai, digne, courtois, le type du gentilhomme campagnard virginien. La vue des champs le réjouissait; il aimait les chevaux et montait admirablement; les travaux de la campagne, le murmure des ruisseaux, avaient pour lui bien autrement de charmes que les villes et les foules. L'année de sa mort il écrivait à un ami : « Mes séjours en Floride et au White-Sulphur (sources minérales en Virginie) ne m'ont pas fait grand bien; mais je me suis senti renaître en allant au White-House (propriété d'un de ses fils) et en y voyant travailler les mules et pousser le blé. »

Un dernier et inappréciable avantage, qu'il dut à cette vie simple et mâle de la campagne, fut la santé robuste et vigoureuse qui résista à toutes les épreuves de la guerre. Solide comme un chêne de la forêt, il paraissait également insensible au manque de sommeil, à la faim, à la soif, au froid ou à la chaleur.

« Robert était toujours bon, » écrit de lui son père. Toute sa jeunesse, toute sa vie le prouvèrent. En 1811, la famille vint habiter Alexandrie, petite ville située presque vis-à-vis de Washington, qui offrait plus de ressources pour l'éducation des enfants. Robert y resta auprès de sa mère et de ses sœurs, jusqu'à ce que, s'étant décidé pour la carrière

militaire, il fut envoyé à l'âge de dix-huit ans à l'École militaire de West-Point, où la Virginie paya les frais de son éducation. Cette école, située dans le village du même nom, sur le Hudson river, dans l'État de New-York, avait été fondée en 1802, sur le modèle de Saint-Cyr, et les études y sont très-fortes. Lee en sortit en 1829, le second de sa classe. Il s'était fait remarquer par ses habitudes studieuses et sa conduite exemplaire. Dès cette époque, ses mœurs étaient rigides, il ne buvait que de l'eau et ne fumait jamais. Nommé lieutenant au corps du génie, il fut employé pendant plusieurs années à fortifier les côtes des États-Unis. En 1832, il épousa Mary, fille de George Washington Parke Custis, petit-fils de la femme de Washington et fils adoptif de ce dernier, qui, n'ayant pas d'enfants, avait adopté deux des petits-enfants de sa femme.

Miss Custis apportait au jeune officier une grande fortune territoriale, dont les derniers événements l'ont en partie dépouillée. Ce mariage faisait de Robert Lee, aux yeux du monde, le représentant de la famille du fondateur de la liberté américaine. En appréciant sa conduite au début de la guerre civile, il ne faut pas perdre ce fait de vue.

La guerre qui éclata en 1847 entre les Etats-Unis et le Mexique trouva Robert Lee parvenu au rang de capitaine. Il commanda le génie pendant toute la campagne. Au siége de la Vera-Cruz, il rendit des services signalés. Poursuivies par l'armée américaine dans l'intérieur, les troupes mexicaines firent halte sur les hauteurs de Cerro-Gordo, et y livrèrent une bataille vivement disputée. Le capitaine Lee dut faire à la tête de ses pionniers plusieurs reconnaissances dangereuses. Il construisit en trois jours un chemin sur lequel on fit passer à l'insu de l'ennemi des batteries légères. L'extrême gauche des Mexicains fut tournée, et leur armée entière dut se rendre. Le général Santa-Anna avoua qu'il n'aurait pas cru qu'une chèvre pût

grimper par ce côté. Ce n'était pas chose facile de construire une route le long de pentes rapides, sur des crevasses profondes, et en dernier lieu sous le feu des Mexicains. On dut en venir aux mains pour protéger les travailleurs. Le capitaine Lee fut noblement secondé par le lieutenant du génie Beauregard. Nous trouvons déjà ces deux noms réunis.

A toutes les autres affaires et notamment à la dernière, la bataille de Chapultepec, qui fit tomber la capitale entre les mains du général Scott, Lee se fit continuellement remarquer par ses talents militaires, conduisant les travaux d'attaque, dirigeant les colonnes, conseillant son général en chef et prenant souvent part aux combats les plus meurtriers. Il fut blessé à Chapultepec, et dut quitter le champ de bataille. Dans son rapport officiel, le général Scott rendit justice à la belle conduite de son chef du génie, et en fit un magnifique éloge. A partir de ce jour, le vieux soldat se sentit attiré d'une manière toute particulière vers le jeune officier. En 1847, Lee fut promu au grade de major pour ses services à Cerro-Gordo, et plus tard il reçut son brevet de lieutenant-colonel, après les batailles de Contreras et de Cherubusco.

On lui confia, en 1852, la place de surintendant de l'École militaire, vingt-trois ans après qu'il en était sorti comme lieutenant. En 1855, il passa comme lieutenant-colonel dans un des nouveaux régiments de cavalerie. Ce régiment (le 2e) fut posté pendant plusieurs années sur la frontière du Texas, où il eut à lutter continuellement contre les Indiens de cette région. Un grand nombre d'officiers qui, plus tard, se distinguèrent dans la guerre civile, se trouvaient à cette époque dans les cadres du 2e de cavalerie. Ainsi le colonel Albert Sidney Johnston, le lieutenant-colonel R.-E. Lee, le major en premier Hardee, le major en second Thomas, les capitaines Van Dorn et Kirby Smith, les lieutenants Hood, Crosby, Fitzhugh Lee, John-

ston et Stoneman atteignirent le rang de général dans dans l'une ou l'autre armée. Il est rare de voir un seul régiment fournir tant de noms marquants.

Le fragment de lettre ci-joint (lettre adressée par Lee à sa femme vers cette époque) montrera déjà les sentiments du jeune colonel sur les affaires politiques de son pays.

Fort Brown. Texas, 27 décembre 1856.

... « J'ai lu avec plaisir le message du président (Filmore). Il y exprime avec vérité et franchise sa manière de voir au sujet des efforts systématiques que font certaines personnes dans le Nord pour se mêler des institutions domestiques du Sud, et y amener des changements radicaux. Ce qui s'ensuivrait, si leurs plans réussissaient, y est aussi parfaitement exposé. Ces gens doivent cependant savoir que ce qu'ils font là est contraire aux lois, ne les regarde en rien, est même l'opposé de leur devoir, et que cette institution (de l'esclavage), dont ils ne sont nullement responsables, et dont ils n'auront aucun compte à rendre, ne peut subir de changement qu'au moyen d'une guerre à la fois civile et servile.

« Bien peu de personnes dans ce siècle éclairé se refuseront à reconnaître, je pense, que l'esclavage ne soit un mal moral et politique dans n'importe quel pays. Inutile de s'étendre sur tout ce qu'il a de mauvais. A mes yeux la race blanche en souffre encore plus que la race noire. Mes sentiments de commisération sont du côté de cette dernière, mais mes sympathies naturellement parlent plus haut pour ceux de ma race. Les noirs se trouvent dans une position bien meilleure ici qu'ils ne le seraient en Afrique, au point de vue moral, physique et social. La dure discipline à laquelle ils sont soumis est nécessaire à leur instruction et à leur développement ultérieurs comme race,

et j'ai bon espoir que ce temps d'épreuves les élèvera dans l'échelle sociale. Cette Providence miséricordieuse qui a voulu qu'ils fussent esclaves, sait seule combien de temps devra durer leur servitude. L'influence douce et dissolvante du christianisme fera bien plus pour leur émancipation que tous les orages et toutes les luttes de la controverse la plus acharnée. Ces influences, lentes à agir, sont cependant sûres. Il a bien fallu près de deux mille ans pour que les doctrines et les miracles de notre Sauveur convertissent une bien petite portion du genre humain, et même parmi les chrétiens combien d'erreurs grossières subsistent encore ! Tout en nous rendant compte que l'abolition éventuelle et finale de l'esclavage est en bonne voie, et tout en donnant à cette bonne œuvre le secours de nos prières et de tous les moyens honnêtes et justifiables en notre pouvoir, il nous en faut laisser le développement et le résultat entre les mains de Celui qui voit la fin de toute chose, qui préfère agir par des influences lentes, pour qui deux mille ans ne sont qu'un seul jour. Quoique l'abolitionniste n'ignore rien de ce que je dis là, quoiqu'il sache qu'il n'a ni le droit ni le pouvoir d'agir autrement que par des voies morales, et quoiqu'il comprenne que, pour améliorer l'état de l'esclave, il est forcé d'exciter chez le maître des sentiments de haine.... je crains fort qu'il ne persévère dans sa funeste entreprise... N'est-il pas étrange que les descendants de ces pieux pèlerins qui ont passé l'Atlantique pour sauvegarder leur liberté de conscience et de pensée se soient depuis toujours montrés si intolérants de la liberté spirituelle d'autrui ? »

Profitant d'un congé en 1859, il se rendit près de sa famille à Arlington. C'était une très-grande propriété qui avait appartenu au général Washington. A sa mort, son fils adoptif, le père de Mrs Lee en avait hérité. Arlington

depuis a été confisqué, et on en a fait un cimetière public.

Sur ces entrefaites eut lieu le soulèvement de John Brown, prélude en quelque sorte de la guerre civile. Ce fanatique, poussé par les abolitionnistes, s'empara un beau matin de l'arsenal du gouvernement fédéral à Harper's Ferry, petite ville sur le Potomac, en amont de Washington. Lui et ses compagnons, après avoir pillé cet établissement où ils trouvèrent plusieurs milliers de fusils, se répandirent dans les environs, appelant les esclaves aux armes, et s'emparant de tous les propriétaires blancs dont ils purent se saisir. Le lendemain, revenues de leur surprise, les milices des comtés voisins se réunirent pour étouffer la révolte.

Le télégraphe apporta cette nouvelle à Washington en l'exagérant infiniment. En l'absence du général Scott, le président Buchanan, sur l'avis du secrétaire de la guerre, manda le colonel Lee, et lui confia le soin des opérations contre Harper's Ferry. Rassemblant à la hâte quelques troupes, Lee arriva sur le lieu du soulèvement. Les insurgés s'étaient barricadés à l'intérieur de l'arsenal et y gardaient prisonniers le colonel Washington et divers autres citoyens comme otages, espérant que les troupes n'oseraient pas tirer sur eux de peur de tuer les prisonniers. Après quelques pourparlers, comme Brown refusait de se rendre, Lee fit donner l'assaut et s'empara de tous les insurgés, dont plusieurs furent tués ou blessés. Une fois les prisonniers entre les mains de la justice civile, Lee retourna à la capitale, et peu de temps après, son congé étant expiré, il rejoignit son régiment à San-Antonio dans le Texas, où il commandait en chef.

L'élection de M. Lincoln, en 1861, à la présidence des Etats-Unis causa la plus vive agitation dans tout le pays. Ce que tout le monde craignait, sans cependant pouvoir y croire, arriva. Les Etats du Sud se retirèrent de l'Union

et formèrent une nouvelle confédération composée exclusivement d'États à esclaves, sous le nom d'États confédérés d'Amérique.

Nous avons déjà parlé des causes qui amenèrent ce résultat ; elles furent nombreuses. Plusieurs tenaient à l'essence même de l'Union, et devaient dans un temps donné en amener la ruine. Les auteurs du pacte fédéral avaient malheureusement réglé la constitution de manière que ce résultat fût inévitable. Tant que cette constitution restait en vigueur, ni le gouvernement fédéral, ni les États du Nord n'avaient le moindre *droit* de forcer aucun État à rester dans l'Union malgré lui. Quelque changement que la guerre ait amené dans le système du gouvernement des États-Unis, il n'en est pas moins hors de doute que les États du Sud, en se retirant de l'Union, ont fait usage d'un droit incontestable.

La Virginie fut le dernier État à quitter l'Union. Cette « mère des présidents », comme on l'appelait — six des treize présidents (avant 1861) étant Virginiens de naissance — sentant que sa gloire passée était intimement liée à celle des États-Unis, et que par sa position géographique elle serait appelée à être le théâtre de la guerre, était restée dans l'Union jusqu'au dernier moment, sans vouloir en sortir, tant qu'il y avait encore une chance d'y demeurer à des conditions honorables. L'Assemblée législative de Virginie provoqua la Conférence de la paix, qui se réunit à Washington en février 1861. Ses représentants au Congrès y cherchèrent par tous les moyens à arriver à un arrangement à l'amiable. Finalement la Convention réunie à Richmond envoya des délégués auprès de M. Lincoln, pour l'engager à poursuivre une voie plus pacifique.

Mais la conduite du gouvernement fédéral, en amenant la prise du fort Sumter, et la proclamation du président Lincoln demandant 75,000 hommes pour contenir par la force les États séparés, ne laissèrent plus à la Virginie

d'autre alternative que celle d'unir ses destinées à celles de ses sœurs du Sud ou de se joindre au Nord pour les opprimer. Son choix ne pouvait être douteux. Elle avait tout mis en œuvre pour amener un accord pacifique, et tous ses efforts avaient été inutiles. Elle dut donc se préparer à repousser l'attaque dont elle allait être menacée.

Le colonel Lee, campé chez les Indiens, et à plusieurs journées de marche de toute grande ville, était en dehors du grand mouvement qui agitait le pays. Il suivait cependant avec inquiétude la marche des événements, comme le prouvent ces quelques lignes d'une lettre datée de Fort-Mason.

« Texas, 23 janvier 1861.

« J'ai reçu la *Vie de Washington* par Everett. Combien ce grand esprit souffrirait de voir ainsi le naufrage de ce qu'il avait fondé avec tant de peine ! Je me refuse cependant à croire, tant qu'il reste un rayon d'espoir, que tous les fruits de cette belle existence doivent périr, et que ses sages conseils et l'exemple de ses vertus doivent être sitôt oubliés par ses concitoyens. Autant que j'en puis juger par les journaux, nous sommes en pleine anarchie et à la veille d'une guerre civile. Puisse Dieu éloigner de nous ces deux fléaux ! Il faudra bien des années pour que les hommes soient assez chrétiens pour se passer de lois sévères et d'appels à la force. Je vois que quatre États se sont retirés de l'Union ; quatre autres apparemment vont suivre leur exemple. Si les États frontières sont entraînés à leur tour, une moitié du pays sera rangée contre l'autre moitié. Il me faut être patient et attendre la fin, car je ne puis rien ni pour hâter ni pour retarder les événements... »

Le général Scott, sentant la gravité de ce qui se pré-

paraît et voulant avoir sous la main un homme dont il fût sûr, fit dire à Lee de revenir sur-le-champ. A peine de retour à Arlington, il fut mandé à Washington. Le président Lincoln lui offrit le commandement effectif de l'armée fédérale, le vieux général Scott étant trop infirme pour tenir la campagne en personne. Ce dernier le conjura aussi au nom de leur vieille amitié de ne pas quitter l'armée, cherchant par tous les arguments possibles à ébranler la résolution déjà arrêtée de Lee.

Cette offre magnifique était en effet une de ces tentations auxquelles peu d'officiers ont eu à résister. Mais Lee n'hésita pas à opposer un refus formel et immédiat à toutes les propositions qu'on lui fit. Il faut être militaire pour comprendre tout ce qu'il dut éprouver. D'une part, son éducation à West-Point, ses habitudes de discipline, sa vie entière passée sous les drapeaux de l'Union, le retenaient au service des États-Unis; d'autre part, son amour pour la Virginie lui disait de tout abandonner pour elle. Il sentait bien aussi que la crise avait été hâtée par les meneurs politiques, dont il était loin de partager les idées. Il connaissait trop bien, au point de vue militaire, les ressources des différentes régions de l'Union pour ne pas mesurer sans illusions tous les dangers qu'allait courir le Sud. Depuis un quart de siècle, Lee servait dans l'armée des États-Unis avec distinction. Il tenait actuellement, aux yeux de l'armée et du pays, la seconde place après le vétéran Scott, l'opinion publique le désignant à l'avance comme son successeur dans le commandement en chef. S'il restait au service du Nord, il n'y avait pas d'honneurs auxquels il ne pût prétendre. L'offre officielle qui venait de lui être faite en était la garantie, et il n'y eut pas d'efforts qu'on n'employât pour l'amener à l'accepter. Par contre, il savait que s'il associait sa destinée à celle de la Virginie, des misères et des épreuves sans nombre l'attendaient, que lui et les siens couraient risque d'être ruinés,

et qu'il serait proclamé traître à la face du monde par ce même gouvernement qu'il avait tant aimé et si honorablement servi. L'épreuve était terrible, et s'il eût obéi à des convictions moins pures ou à un sentiment de devoir moins élevé, l'ambition l'aurait emporté.

Mais sa conduite lui parut toute tracée. Il était convaincu que la Virginie avait le droit d'agir comme elle l'entendait, quoique, avec son bon sens pratique, il prévît les souffrances cruelles qui devaient en être le résultat. Virginien de naissance, il pensait que son État avait le premier droit à ses services, et qu'il était de son devoir d'obéir à l'appel de la Virginie sans hésiter et sans discuter. Il épousa donc la cause de sa province. Sa résolution lui fut dictée par la conviction intime de sa conscience et après mûre réflexion. Chercher quel était son devoir et, l'ayant trouvé, le faire, tel a toujours été le principe de toutes ses actions.

« Mon mari a versé des larmes de sang sur cette malheureuse guerre, écrit Mrs Lee à une amie. Mais, comme homme et comme Virginien, il doit partager les destinées de son État, qui s'est prononcé solennellement pour son indépendance. »

On verra par les deux lettres qui suivent tout ce qu'éprouvait Lee en quittant l'armée des États-Unis. Voici celle par laquelle il donna sa démission ; elle est adressée au général Scott.

« Arlington, Virginie, 20 avril 1861.

« Général,

« Depuis notre entrevue du 18, j'ai senti que je ne devais plus rester dans l'armée. Je vous envoie donc ma démission, en vous priant de la faire agréer. Je l'eusse envoyée de suite, sans tout cē qu'il m'en a coûté de m'arracher

à une carrière à laquelle ont été consacrées les plus belles années de ma vie et toutes les aptitudes que je possédais.

« Pendant ces longues années, plus d'un quart de siècle, je n'ai éprouvé que bonté de la part de mes supérieurs, et l'amitié la plus cordiale a toujours existé entre mes camarades et moi. A vous surtout, général, j'ai des obligations sans nombre, pour l'indulgence dont vous m'avez honoré, et qui ne s'est jamais démentie. Ma plus vive ambition a toujours été de la mériter. J'emporterai au tombeau le souvenir le plus reconnaissant de votre affection et votre nom et votre renommée me seront à jamais chers.

« Sauf pour défendre le sol de ma patrie, je désire ne jamais avoir à tirer l'épée. Soyez assez bon pour accepter les vœux les plus sincères que je fais pour votre bonheur et votre prospérité, et croyez-moi bien sincèrement votre

« R.-E. Lee. »

La seconde est adressée à sa sœur aînée, dont le mari avait des opinions très-prononcées en faveur du Nord.

« Arlington, Virginie, 20 avril 1861.

« Ma chère sœur,

« J'ai bien souffert de n'avoir pu vous voir... J'ai remis de jour en jour, attendant un moment plus commode, et je ne suis pas le premier qui se soit préparé par là de longs et cuisants regrets. Aujourd'hui nous nous trouvons en pleine guerre, et il n'y a plus de remède. Le Sud tout entier est soulevé, et la Virginie, après avoir résisté et hésité longuement, s'est enfin décidée à suivre le Sud. Bien que je ne voie pas la nécessité de cet état de choses, et bien que j'eusse encore patienté et plaidé jusqu'à la fin pour

obtenir justice, que les griefs soient fondés ou non, néanmoins en ce qui me concernait personnellement, il fallait me décider à prendre les armes contre l'État où je suis né ou à me ranger de son côté. Or, malgré tout mon dévouement pour l'Union et mes sentiments de loyauté comme citoyen américain, je n'ai pu me résoudre à lever la main contre mes proches, contre mes enfants, contre le lieu de ma naissance. J'ai donc envoyé ma démission, et j'espère, sauf pour la défense de mon Etat (je fais les vœux les plus sincères pour que ce cas ne se présente jamais), n'avoir plus à tirer l'épée.

« Je sais que vous me blâmerez, mais ayez pour moi toute l'indulgence que vous pourrez, et dites-vous que j'ai tâché de faire ce que j'ai cru être mon devoir... Puisse Dieu vous garder et vous protéger, ainsi que tous les vôtres, et vous combler de toutes les félicités ! C'est la prière de votre frère dévoué,

« R.-E. Lee. »

La démission du colonel Lee ayant été acceptée le 20 avril, il se rendit immédiatement à Richmond, laissant derrière lui la belle demeure où il avait passé les meilleures années de sa vie et qui devait bientôt ne plus lui appartenir[1].

Lee, ayant cessé de faire partie de l'armée des États-Unis, se vit offrir la place de commandant en chef de toutes les troupes virginiennes. Quoiqu'il n'eût pas recherché cet honneur, il ne se sentit pas libre de refuser. En ré-

[1] Arlington-House fut mis au pillage peu après par les Fédéraux. Le beau service de Sèvres donné par Lafayette à Mrs Washington, tous les souvenirs de Washington, l'argenterie, les portraits de famille, la bibliothèque, tout en un mot a été pris. La famille, croyant toujours que la guerre n'éclaterait pas sérieusement, n'avait presque rien emporté. Rien n'a été rendu depuis et la terre est devenue propriété fédérale.

ponse au président de la Convention réunie à Richmond, Lee s'exprime ainsi qu'il suit :

« MONSIEUR LE PRÉSIDENT
ET MESSIEURS DE LA CONVENTION,

« Profondément ému par la solennité de cette cérémonie, à laquelle je dois dire que je n'étais nullement préparé, j'accepte la position que m'assigne votre indulgence. J'aurais mieux aimé que votre choix fût tombé sur un plus digne que moi. Me confiant dans Dieu tout-puissant, dans l'approbation de ma conscience, et dans l'appui de mes concitoyens, je me voue au service de mon pays natal, et c'est en sa défense seule que désormais je tirerai l'épée. »

Il n'eut pas un mot de blâme ou de reproche à l'adresse des adversaires de la Virginie. Cette modération constante, cette absence de rancune, ne s'est démentie dans aucun de ses écrits, dans aucune de ses paroles pendant toute la durée de la guerre. Son cœur saignait, son âme était attristée, et sa profonde douleur patriotique ne laissait pas de place à l'amertume ou à la colère.

Installé dès la fin d'avril dans ses nouvelles fonctions, le général Lee ne perdit pas un instant pour mettre la Virginie en état de se défendre. Son quartier général était dans les bâtiments de la douane à Richmond : la plus grande activité y régnait. Dès le premier instant chacun comprit que la Virginie, faisant face à la capitale fédérale et sur l'extrême frontière de la nouvelle Confédération, serait nécessairement le théâtre de la guerre. Sa grandeur, sa richesse et son importance comme le premier des États du Sud en faisaient l'objet principal de l'hostilité des Fédéraux. Aussi de tous les points de la Confédération, du

Texas et de la Floride, des Carolines et de l'Alabama se dirigeaient sur Richmond des convois de vivres, des munitions de guerre, des secours de tous genres et des milliers d'hommes. C'était à Lee à donner une forme à cette masse confuse, et la tâche était herculéenne. Tout manquait à la fois, armes, canons, poudre, officiers instructeurs ; tout était à organiser : l'intendance, le service des vivres, de l'artillerie, de l'état-major. Les volontaires qui arrivaient chaque jour en grand nombre, répondant à l'appel du gouvernement confédéré, apportaient des cœurs dévoués et des bras solides, mais étaient sans organisation, sans discipline et sans armes. Remédier à ce qui leur manquait et faire de ces paisibles citoyens une armée effective allait être le premier devoir du nouveau chef. Il y réussit beaucoup plus rapidement qu'on ne l'aurait cru. Les troupes furent organisées et équipées, toutes les positions stratégiques sur le territoire de l'État furent occupées et fortifiées, et une vie, une activité inouïes furent imprimées à tous les services militaires. On s'occupa aussi de transformer en navires de guerre trois bateaux à vapeur.

Le 6 mai, la Virginie entra formellement dans la confédération du Sud et les soldats virginiens furent incorporés dans l'armée confédérée. Lee passa comme général au service de la Confédération, le troisième sur la liste, prenant rang après les généraux Cooper et Sidney Johnston. Les généraux Joseph E. Johnston et Beauregard complétaient le nombre des cinq généraux divisionnaires. Avec cette modestie extrême qui est un des traits les plus marquants de son caractère, Lee ne recherchait jamais les occasions de se mettre en avant, et quelque minime que fût la tâche qu'on lui proposait, il était toujours heureux d'obéir. Plus tard, pendant la guerre, il exprima bien ce sentiment qui le guidait sans cesse, quand il dit : « J'accepterai toute position pour laquelle le pays me désignera,

et j'y ferai de mon mieux. » C'est là le secret de tous ses succès. Il faisait toujours « de son mieux », ne pensant jamais, quelle que fût la chose qu'il entreprenait, qu'elle fût trop petite pour être faite consciencieusement.

En mai 1861, le général Lee avait cinquante-quatre ans. Toutes ses facultés étaient arrivées à leur complet développement. De taille élancée, il avait encore à cette époque le maintien un peu raide qui lui venait de son éducation militaire ; mais peu à peu son aspect changea et fit place à un air grave et réfléchi, résultat des lourdes responsabilités du commandement en chef. Les rudes épreuves de la guerre civile n'avaient pas encore blanchi ses cheveux. Sa moustache était noire ; le reste de sa barbe était rasé de près. Ses beaux yeux d'un bleu clair, pleins de douceur et de bonté, brillaient sous ses sourcils noirs. On ne pouvait rencontrer ce regard sans l'aimer. D'une tempérance presque absolue, il buvait rarement autre chose que de l'eau et était d'une indifférence complète pour ce qu'il mangeait. Jamais aucun excès n'avait affaibli sa robuste vigueur. Grave, silencieux, se renfermant en lui-même, il donnait à ceux qui le voyaient pour la première fois l'idée d'un homme doué de peu de sensibilité. Sa sincérité, sa franchise dans toute circonstance, son cœur grand et généreux, plein d'honnêteté et d'une admirable simplicité, ne purent être connus que pendant la guerre.

La lettre suivante, adressée à son fils aîné G. W. Custis Lee, un peu avant les événements qui précèdent, montrera à quel point cet homme de bien était franc et sans détours.

« Efforcez-vous d'être franc avec tous ; la franchise est fille du courage et de l'honnêteté. Dites exactement en toute occasion ce que vous avez l'intention de faire sans laisser douter de la sincérité de vos intentions. Un ami réclame-t-il de vous un service, rendez-le-lui, s'il est raison-

nable de le faire ; dans le cas contraire, dites-lui franchement pourquoi vous ne le pouvez pas. Tout subterfuge serait indigne de l'un comme de l'autre. Ne faites jamais le mal pour acquérir ou garder un ami ; celui qui se donne à ce prix ne vaudra jamais le sacrifice que vous feriez. Soyez bon mais ferme avec tous vos condisciples ; c'est à la longue la ligne de conduite dont vous vous trouverez le mieux. Surtout ne paraissez pas autre que vous n'êtes. Si vous avez à vous plaindre de quelqu'un, c'est à lui et non à d'autres qu'il faut le faire..... Que votre vie, vos actes, vos paroles ne présentent rien qui puisse être une offense pour personne. Ce n'est pas là seulement une affaire de principes, c'est aussi une affaire de repos et d'honneur.

« Quant à ce qui est du devoir, je vais en terminant vous raconter ce qui se passa, il y a près de cent ans, un jour d'éclipse — connu encore sous le nom de « jour noir » — où la lumière du soleil parut quelque temps tout à fait éteinte. L'Assemblée législative du Connecticut était en séance. A l'apparition de ce phénomène les membres partagèrent la terreur générale. Beaucoup d'entre eux disaient que c'était le jour du jugement dernier. Quelqu'un proposa l'ajournement. A ce moment un vieux puritain, Davenport de Stamford, se leva et dit que si c'était vraiment le jour fatal, il voulait, quant à lui, qu'on le trouvât à son poste, faisant son devoir, et en conséquence il proposa que l'on apportât des lumières afin que la séance continuât. Il y avait chez cet homme le calme d'un esprit se reposant sur la sagesse divine et pénétré de la volonté inflexible de remplir sa tâche. Le mot de devoir est le mot le plus sublime dans notre langue. Faites-le en toutes choses comme le vieux puritain. Vous ne pourrez guère faire plus, mais vous ne voudriez pas vouloir faire moins. Que jamais par votre faute il ne vienne à votre mère ou à moi un seul cheveu blanc ! »

La plus grande gloire de Lee est de n'avoir jamais man

qué à aucun de ces préceptes, de s'être toujours laissé guider par ces sages maximes au plus fort des orages d'une vie troublée et dans les moments les plus sombres de la tourmente civile. Sa gloire militaire, quelque grande qu'elle ait été, le cède à celle d'avoir eu continuellement devant ses yeux l'accomplissement de son devoir comme le but suprême de sa vie. Il donna sa démission par le sentiment de ce qu'il devait au pays où il était né ; à chaque pas dans sa carrière ce sentiment était son seul guide, et quand tout vint à lui manquer et que la cause pour laquelle il combattait fut écrasée, c'est la conviction intime d'avoir agi de son mieux qui enleva à sa défaite toute son amertume et lui donna ce calme intrépide que l'on ne put voir sans admiration. *Les vertus humaines doivent au besoin égaler les calamités humaines*, furent ses belles paroles quand tout fut perdu et quand tous les esprits pliaient sous le poids accumulé de tant d'angoisses et de tant de désastres. Ces mots n'ont pu être prononcés que par un homme qui avait fait du devoir le premier objet de sa vie et qui trouvait qu'en l'accomplissant on se couvrait de la seule gloire digne de ce nom.

Il y a des personnes qui pensent que Lee s'est trompé en embrassant la cause du Sud. Cette objection n'enlève rien à la grandeur de Lee. Il a du moins fait ce qu'il regardait comme juste. Le vieux puritain qu'il admirait tant n'était ni plus calme ni plus résolu, quand arriva le dernier jour de la cause pour laquelle il luttait. Au printemps de 1865, il était clair pour tous ceux qui le voyaient inébranlable au milieu de l'écroulement universel, que sa seule ambition était « qu'on le trouvât à son poste faisant son devoir. »

On a dit qu'il avait cherché à influencer d'autres officiers de l'armée des États-Unis, natifs du Sud comme lui, et à leur faire donner leur démission. Rien de moins vrai.

Un de ses vieux compagnons d'armes témoigne du contraire dans la lettre suivante :

« Aussitôt après l'élection de M. Lincoln, je lui écrivis dans l'épanchement de notre vieille intimité pour lui demander conseil et savoir ce qu'il comptait faire. Ma lettre resta sans réponse. Nous ne pûmes nous empêcher d'être frappés de ce fait que jamais la réserve scrupuleuse qu'il mettait à discuter les affaires politiques, ou l'exactitude rigide qu'il montrait à remplir ses devoirs militaires, n'avaient été plus grandes que dans ce moment de crise solennelle. »

CHAPITRE II

RESSOURCES ET FORCES COMPARATIVES DES ÉTATS DU NORD ET DU SUD

Avant de poursuivre plus loin ce récit, disons quelques mots sur les forces relatives des deux adversaires dans la grande guerre civile de 1861. D'après le recensement officiel de 1860, les États et Territoires du Nord renfermaient une population de 22,877,000, y compris quelques centaines de mille noirs.

D'après le même recensement, la population des États confédérés n'était que de 8,733,000, desquels 3,664,000 étaient noirs — de sorte qu'en déduisant ceux-ci de part et d'autre, il reste en chiffres ronds 5,000,000 de blancs pour soutenir la lutte contre 22,000,000. Dans ces calculs nous n'avons pas compté le Kentucky et le Missouri comme États confédérés, le Nord ayant occupé pendant toute la guerre leurs territoires et usé de toutes leurs ressources. Pour être juste, il faut aussi rappeler que, dès le mois de mai 1862, les armées du Nord étaient maîtresses du centre et de l'ouest du Tennessee, de presque toute la Louisiane, d'une partie de la Floride, des côtes de la Caroline du Nord et du Sud, et de l'est et du nord de la Virginie. Le nombre des habitants du Sud qui, par suite de ces circonstances, ne purent contribuer au soutien de la

cause confédérée, peut être évalué à 1,200,000. Le Sud n'eut donc pendant le plus fort de la guerre que 3,800,000 blancs pour lutter contre les 22,000,000 du Nord. Les territoires limitrophes, en dehors des frontières de la Confédération, fournissaient il est vrai des combattants à la cause sudiste en outre du chiffre déjà nommé, mais il n'y avait pas à compter pour des ressources matérielles sur des contrées au pouvoir de l'ennemi. Ces mêmes ressources matérielles étaient encore plus inégales que le chiffre des habitants respectifs. La région qui formait les États confédérés peut s'appeler plutôt un pays de plantations produisant le coton, le tabac, le riz, qu'un pays d'agriculture proprement dite, produisant le blé, les bestiaux, la laine, les chevaux et tout ce qui contribue à faire vivre de grandes armées comme dans le Nord. La partie septentrionale des États-Unis l'emportait aussi par l'étendue de son commerce et le développement de ses fabriques. Tout ce qui autrefois avait été en commun, l'armée, la marine, les arsenaux, les finances, le gouvernement en un mot, était resté au Nord. Le Sud eut donc, en même temps qu'il combattait, à créer tout *ab ovo*.

Une erreur à rectifier est celle qui consiste à croire qu'un peuple, habitant un grand pays, trouve dans les forêts, les rivières, les montagnes, et surtout dans les vastes espaces que les armées ennemies ont à traverser, des avantages contre l'envahisseur, avantages qui compensent toute autre infériorité. Cet argument, en tant qu'il s'agit des Confédérés, est parfaitement inapplicable. Les circonstances dans lesquelles se faisait cette guerre, et la configuration géographique du pays, neutralisaient complétement ces avantages apparents. D'abord l'envahisseur disposait de nombreux chemins de fer, rapprochant les distances et facilitant le transport des vivres et du matériel quel qu'en fût le poids ou le volume. Quoi qu'on fît pour détruire les voies ferrées, ou les rendre inu-

tiles aux Fédéraux, ceux-ci ayant à leurs ordres des ouvriers nombreux, des ingénieurs habiles, une quantité illimitée de machines et de matériaux, ne tardaient pas à réparer le dommage. De sorte qu'une armée envahissante, à mesure qu'elle avançait, réparait les chemins de fer, et s'en servait pour amener sa base d'opérations pour ainsi dire jusqu'à son arrière-garde. La cause des plus grands embarras pour une armée qui envahit un pays ennemi, lui était ainsi épargnée.

Mais ce qui contribua le plus à ravir au Sud les avantages qu'aurait pu lui donner son vaste territoire, ce fut la supériorité dont jouissait le Nord sur mer. Toute la marine lui était restée. Le Sud, un pays de planteurs, n'avait pas les mêmes ressources que le Nord, un pays de fabricants et de matelots. De là l'extrême facilité avec laquelle ce dernier multiplia ses navires et ses moyens d'attaque par eau. Il ne lui fut donc pas difficile d'établir un blocus de plus en plus effectif qui privait les Confédérés de tout secours venu de l'étranger. L'Atlantique, le golfe du Mexique, formant deux des frontières du Sud, faisaient partie, pourrait-on dire, du territoire du Nord, et fournissaient aux Fédéraux toutes les facilités d'assaillir la Confédération. Que le lecteur se figure la Bavière attaquée à la fois des quatre côtés, par l'Autriche, par la Suisse et par les autres États allemands, tous obéissant à une volonté unique, et il se fera une idée de la position des États confédérés, avec une population inférieure à celle de la Bavière, mais avec un territoire infiniment plus vaste à défendre, envahis par un ennemi ayant deux doubles bases d'opération, à angle droit l'une de l'autre ; d'où il résultait que, quelque point d'appui qu'eût une armée confédérée en défendant une de ses frontières, la conséquence nécessaire était que sa ligne d'opérations devait forcément être exposée à être prise en flanc par une force fédérale venant la surprendre.

Ajoutez à cela que le territoire confédéré était sillonné de rivières navigables souvent pour les plus grands navires, les unes se jetant dans la mer, qui était au pouvoir des Fédéraux, les autres communiquant directement avec le territoire du Nord, ressource qui épargnait à l'invasion toutes les difficultés ordinaires en d'autres lieux et d'autres circonstances, surtout depuis qu'il était prouvé que les batteries de terre ne pouvaient plus fermer le passage des fleuves aux vapeurs cuirassés. C'est ainsi que les steamers fédéraux purent passer devant les forts, construits sur le Mississippi en vue de défendre la Nouvelle-Orléans, Memphis et Vicksburg, en essuyant leur feu, il est vrai, mais sans grand dommage. Ces villes se trouvèrent donc à la merci de l'envahisseur. Non-seulement tous les pays riverains de ces fleuves et les cités sur leurs bords devenaient la proie de l'ennemi, mais ces fleuves eux-mêmes servaient de bases d'opérations. Aucune armée confédérée n'était désormais sûre de ne pas voir les Fédéraux maîtres d'une de ces rivières et par conséquent d'un point d'attaque nouveau et imprévu.

Ainsi s'explique que, le Sud étant sur la défensive, la plupart des succès confédérés n'aient pas eu de résultats permanents. Bien avant le plus fort de la lutte, dès le mois de mai 1862, toutes les rivières (sauf une petite portion du Mississippi entre Vicksburg et le Port-Hudson) étaient au pouvoir des Fédéraux, et tous les avantages résultant de l'étendue du territoire ou des vastes distances à traverser se trouvaient devenus illusoires pour le Sud.

En dernier lieu, comparons le nombre des soldats que les deux puissances belligérantes purent mettre en campagne. Le rapport de l'adjudant général des États-Unis constate que le Nord, pendant la guerre, a employé sur terre 2,530,000 combattants. Le général Shanks, qui a fait un travail statistique sur cette guerre, évalue ce chiffre seule-

ment à 2,335,951 hommes, dont 83,944 officiers (9 de ceux-ci étaient noirs), 2,073,112 soldats blancs et 178,895 noirs; — 9,314 officiers, 251,722 soldats blancs et 33,379 noirs succombèrent du côté fédéral.

Dans le Nord, toute la population valide, apte à servir mais non sous les armes, avait été enrôlée, et le chiffre de ces enrôlements s'élevait à 2,784,000.

Un fait curieux à signaler, et d'où ressort le grand nombre de mercenaires qui ont servi dans les rangs fédéraux, est que si le Nord n'avait pas eu d'étrangers dans ses armées, presque la moitié de toute la population apte au service (2,530,000 contre 2,784,000) aurait été sous les drapeaux.

Le nombre des volontaires congédiés à la fin de la guerre, d'après un tableau dressé avec le plus grand soin, était au nombre de 1,034,000. Le plus grand nombre de combattants que le gouvernement fédéral ait eus à son service à un moment donné a été de 1,072,500 combattants.

Il périssait, par jour, 500 chevaux ou mulets; 1,080 steamers, sur mer ou sur les fleuves, desservaient les armées du Nord au prix de 120,000 dollars (600,000 fr.) par jour. 8,000 canons et 12 millions d'armes à feu furent distribués aux Fédéraux pendant la guerre.

A ces chiffres, déjà formidables, il faut ajouter la marine régulière des États-Unis. 126,553 marins ou soldats de l'infanterie de marine servirent dans la flotte, sans compter les ouvriers et les autres employés dans les chantiers et arsenaux. Au 5 décembre 1864, la marine de guerre des États-Unis comptait 559 steamers, dont 71 cuirassés, et 112 navires à voile : total, 671.

Mettons en regard les armées confédérées. Toutes les levées faites par le Sud pendant la durée entière de la guerre ne se sont élevées qu'au chiffre de 660,000 hommes, — chiffre bien inférieur au nombre de combattants

présents à un moment donné sous les drapeaux fédéraux. Le total des levées dans le Sud ne s'éleva donc jamais qu'à un quart de celles du Nord, ce qui nous donnerait une moyenne de 165,000 soldats sous les armes à un même moment.

Si nous tenons compte du fait qu'un grand nombre de recrues confédérées venaient de districts occupés en permanence par l'ennemi, où les réfractaires et les déserteurs ne pouvaient être poursuivis, nous serons autorisés à conclure que le chiffre des forces confédérées présentes sous les armes à un moment donné devait nécessairement être inférieur à celui des levées; mais, grâce au patriotisme des hommes du Sud, il n'en fut rien, et, en mai 1864, le Sud put mettre en ligne 264,000 combattants contre les 970,000 que M. Lincoln leur opposa à ce moment. Il ne lui fut cependant pas possible de mobiliser un aussi grand nombre d'hommes, toute proportion gardée, que le Nord. Sa frontière était aussi étendue; il fallait la garder; eu égard à leurs forces relatives, le Sud dut réserver pour les garnisons une proportion plus grande : d'où il résulta que le général Grant put mettre en campagne 620,000 hommes en mai 1864, tandis que M. Davis n'eut à lui opposer que 125,000 hommes, en y comprenant les différentes armées.

On saisira la disproportion des forces d'une manière plus frappante encore en comparant entre eux le nombre des combattants présents des deux côtés dans les différentes batailles principales. Les rapports officiels des généraux Mac-Dowell et Beauregard montrent qu'à la première bataille de Manassas l'effort suprême qui décida de la victoire fut tenté par 6,500 Confédérés contre 20,000 Fédéraux, parmi lesquels étaient plusieurs régiments de troupes régulières. A Sharpsburg, en 1862, les 33,000 Confédérés de Lee repoussèrent 80,000 Fédéraux.

A Chancellorsville, Lee et ses 50,000 soldats battirent le

général Hooker à la tête de ses 108,000 hommes. Dans le « Wilderness » (le Désert), le général Lee n'avait à opposer aux 140,000 hommes du général Grant que 50,000 Confédérés, et sans recevoir aucun renfort, continua de tenir bon contre l'armée fédérale augmentée, sauf les pertes que lui fit subir le feu des Confédérés, de 60,000 troupes nouvelles. A la bataille de Winchester, dans l'automne de 1864, Sheridan ne remporta sur le général Early un succès chèrement acheté qu'en écrasant les 12,000 Confédérés sous le poids de ses 50,000 soldats. Dans la lutte suprême, les 33,000 soldats de Lee ne furent délogés de Petersburg et de Richmond qu'après que leurs adversaires eurent été portés successivement à 180,000 hommes, et finalement les débris de l'armée vraiment héroïque de Lee ne se rendirent à cette multitude qu'après avoir été réduits à moins de 8,000 baïonnettes. Le chiffre de 27,500 soldats faits prisonniers à Appomatox vint de ce que 20,000 traînards affamés et autres en services détachés profitèrent de ce qu'ils croyaient être la paix définitive pour se rendre aux vainqueurs.

Le blocus aussi paralysa cruellement le Sud. M. Davis aurait pu négocier en Europe des emprunts à l'aide de l'abondante récolte de coton et de tabac de 1861, ainsi que de celles de 1862 et 1863, diminuées en volume, mais augmentées en valeur, et obtenir peut-être ainsi des puissances étrangères la reconnaissance du Sud. En 1864 seulement, la culture du coton dut céder la place à celle des céréales afin que les habitants eussent de quoi manger. Mais le blocus était à la fin devenu si effectif, que le plus faible des deux adversaires dans cette lutte inégale se trouva pour ainsi dire sans armes et sans nourriture, comme si ce n'était déjà pas assez de tous ses autres désavantages.

Une dernière observation, qui a bien son importance. La Confédération n'eut jamais sous ses drapeaux une

bonne armée solide et bien organisée. Le temps lui a manqué, et les officiers doués des connaissances nécessaires lui ont fait défaut. Le peuple du Sud, très-brave assurément, n'avait aucune expérience de la guerre. Depuis celle de 1812, deux générations s'étaient succédé dans la paix la plus profonde. Peu d'hommes naissent soldats. Pour le grand nombre, c'est une rude école; où l'on acquiert cette abnégation incessante, ce culte du devoir, cette connaissance des détails, ce soin, cette possession de soi-même, cette faculté du commandement, cette intelligence de l'art de l'attaque et de la défense, qui, joints au courage personnel, constituent un bon officier. L'expérience de la guerre peut seule donner ces grandes vertus militaires. La Confédération eut en un délai très-court à organiser et à discipliner un nombre d'hommes valides plus grand, proportionnellement à sa population, qu'aucune autre nation des temps modernes.

Elle dut y employer des milliers d'officiers, dont très-peu avaient déjà servi. Dans le pays tout entier on n'eût pas trouvé la dixième partie des connaissances nécessaires pour l'instruction et l'organisation des armées dont on allait avoir besoin. Les résultats obtenus prouvent grandement en faveur des aptitudes militaires du peuple du Sud. Faute d'instruction et par manque d'officiers capables de la leur donner, les régiments confédérés, dans une charge, conservaient rarement leur alignement. Par contre, ils souffraient du feu des leurs.

Jamais les officiers ne purent être assez maîtres de leurs soldats pour les empêcher, quand les balles sifflaient, de répondre incontinent au feu de l'ennemi. Dans les meilleurs régiments confédérés, au milieu de la mêlée, l'initiative ardente et bruyante des soldats était plus obéie que les ordres des officiers.

Cette discipline imparfaite tenait aussi à la position critique des affaires publiques. Les nouvelles recrues durent

souvent rejoindre leurs régiments d'urgence, avant même d'avoir appris l'exercice. Versés dans les différents corps d'armée, ces jeunes soldats, tout entiers aux devoirs de la vie active des camps, fournissant de longues étapes, montant leurs gardes aux avant-postes, ou croisant la baïonnette sur les champs de bataille, ne trouvaient plus un moment pour apprendre. Ils ne prenaient plus même leurs quartiers d'hiver, car les campagnes durèrent hiver et été. L'indiscipline et l'ignorance des soldats étaient cause que les officiers s'exposaient outre mesure, de sorte qu'à la longue les meilleurs d'entre eux furent pris ou tués. L'origine du mal avait été le principe de l'élection des officiers, — source du relâchement de la discipline.

Voilà pourquoi les armées confédérées, malgré la bravoure héroïque dont elles donnèrent tant de preuves, ne purent guère, par leur manque de discipline et d'instruction, prétendre au nom d'armées régulières.

Le général Lee, parlant des grands avantages que donnent aux soldats une instruction militaire et l'unité d'action qui en est la suite, faisait ressortir à propos des deux armées qui se trouvaient en présence, quelle supériorité les Confédérés auraient sur leurs adversaires, malgré leur petit nombre relatif, si leur organisation et leur discipline étaient ce qu'elles devraient être : « Mais, ajouta-t-il après un instant de silence, avec une tristesse bien facile à comprendre, je ne puis donner cette instruction à mon armée, car l'ennemi détient mes officiers dans ses prisons. »

Les Fédéraux n'avaient aucune de ces difficultés à vaincre. L'ancienne armée des États-Unis leur servait de noyau pour organiser leurs troupes, la plus grande partie des officiers étant restée à leur service. Il leur était de plus loisible de tirer d'Europe des mercenaires sans nombre. Comme agresseurs, ils pouvaient attendre que leurs nou-

velles recrues fussent suffisamment exercées, et choisir pour attaquer le Sud le moment qui leur conviendrait, tandis que les Confédérés, n'ayant pas la même liberté, devaient aller à leur rencontre, qu'ils fussent prêts ou non. De plus, les envahisseurs, disposant d'une population beaucoup plus nombreuse, et ayant pour se recruter le monde entier, étaient toujours sûrs d'en avoir assez sous les drapeaux, puisqu'ils avaient affaire à un adversaire dont les forces ne s'élevaient qu'au quart des leurs.

Un fait curieux à noter est que le Sud fournit au Nord des légions de noirs presque aussi nombreuses que le chiffre total des armées confédérées. Le ministre de la guerre (fédéral) reconnaît dans son rapport officiel avoir congédié à la fin de la guerre 170,000 noirs qui, pour la plupart, étaient d'anciens esclaves du Sud. En nous autorisant de différents relevés qui ont été faits, nous ne serons pas taxés d'exagération, si nous portons à 500,000 le nombre de soldats d'origine étrangère qui ont servi dans les armées fédérales. — Dans les prisons confédérées, la moitié des captifs étaient étrangers. Des brigades, comme celle du général Meagher, étaient composées d'Irlandais, et des divisions entières, celle de Blenker, par exemple, d'Allemands. Ainsi donc, pour lutter contre les 3,800,000 (hommes, femmes et enfants) du Sud, les 22,000,000 du Nord durent s'adjoindre 200,000 noirs et 500,000 mercenaires étrangers.

Comme cet ouvrage n'est pas écrit avec l'intention de récriminer contre le Nord, et n'a pas pour but de rouvrir d'anciennes cicatrices, nous ne dirons rien de la manière systématique dont s'y prirent certains généraux du Nord pour dévaster des contrées entières dans le Midi, afin d'affamer ceux qui étaient si difficiles à vaincre. C'était une manière bizarre de faire aimer à leurs frères le joug de l'Union.

La guerre est une cruelle chose. Il n'y a pas apparemment deux manières de la faire. De tout temps on a brûlé, saccagé, pillé. Espérons que l'intention du Gouvernement fédéral, en autorisant de pareilles dévastations, était d'en finir plus promptement avec les horreurs de la guerre, et que les chefs qui ont accepté une pareille mission ne l'ont fait qu'à contre-cœur.

CHAPITRE III

MOUVEMENTS PRÉLIMINAIRES. — VICTOIRE DES CONFÉDÉRÉS A BULL-RUN

Le temps des hésitations, des tiraillements, des incertitudes, était passé; c'était au canon à parler. Dès le 17 avril 1861, les faibles détachements de troupes fédérales, préposés à la garde dès différents arsenaux ou forts situés sur le territoire virginien, se retirèrent. L'arsenal militaire de Norfolk, à l'embouchure du James River (ainsi nommé en honneur du roi Jacques Ier), fut livré aux flammes. Les Virginiens arrivèrent cependant à temps pour sauver une grande quantité de matériel, ainsi que des navires, des munitions et un nombre considérable de pièces d'artillerie. Là forteresse Monroe, située sur un îlot à quelque distance de la côte, resta seule au pouvoir des fédéraux. Ce fort commandait l'entrée du James River. D'autre part, divers corps de troupes virginiennes furent placés de manière à couvrir les points que pourraient menacer les forces nordistes.

Ce pays, sur lequel allaient être déchaînées pendant quatre ans toutes les horreurs de la guerre, était en 1861 une contrée charmante, peuplée d'une race d'hommes généreux et hospitaliers. La paix et la prospérité, jointes

aux mœurs honnêtes et patriarcales, un peu arriérées si l'on veut, en avaient fait un coin du monde où la race blanche et la race noire vivaient paisiblement ensemble, nécessaires l'une à l'autre, et préparant insensiblement l'émancipation graduelle des esclaves par les mille rapports journaliers qui effacent les préjugés et engendrent la sympathie.

En 1861, la Virginie, que sir Walter Raleigh avait ainsi nommée en 1584 en l'honneur de la reine Élisabeth, embrassait une superficie de 144,925 kilomètres carrés, un peu plus d'un quart de la superficie de la France. De l'est à l'ouest, son extrême largeur était de 525 kilomètres, et du nord au sud la distance moyenne était de 310 kilomètres.

Quand on jette les yeux sur une carte de la Virginie, on est frappé de tout ce que la nature a fait pour la rendre riche et prospère. Très-facile d'accès, elle présente une vaste plaine, peu accidentée si ce n'est près des montagnes. Des rivières nombreuses avec leurs affluents offrent autant de moyens de pénétrer au cœur du pays. Le Potomac avec un cours de 590 kilomètres sert de frontière au nord pendant les deux tiers de son étendue, entre le Maryland et la Virginie. Le James a un parcours de 450 kilomètres. Le York, le Rappahannock, le Pamunkey, le Rapidan sont des rivières assez profondément encaissées, qui, prenant leur source à l'ouest dans les Alleghanies, coulent toutes vers l'est à des distances assez rapprochées et se jettent dans l'Atlantique par de larges embouchures.

La zone la plus voisine de la mer ressemble à toute la côte méridionale des États-Unis. Les abords de l'Océan sont bas et sablonneux ; des marais où abonde le pin résineux (*pitch pine*) engendrent des fièvres pestilentielles. Les baies, les anses y sont innombrables, mais la vie y manque : il n'y a qu'un port digne de ce nom, Norfolk,

et très-peu de commerce; du reste les côtes, par rapport à la superficie du territoire virginien, sont très-peu étendues. Une fois cette lisière étroite passée, le pays devient très-sain.

Le sol y est fertile, quoique poudreux et même pierreux, là où les premières ondulations des Alleghanies apparaissent; mais, en revanche, le long des rivières on trouve des terres d'alluvion d'une grande fertilité où poussent à l'envi le coton, le maïs, le tabac. Les habitants s'occupent de l'élève des bestiaux, de l'exploitation des bois très-étendus et de l'agriculture sur une très-grande échelle: A Richmond se trouvaient déjà bon nombre de fabriques et d'usines; le charbon et le fer abondent dans la haute Virginie; on y avait établi quelques hauts fourneaux.

A 300 kilomètres de la mer à peu près, s'aperçoit la silhouette vaporeuse du Blue Ridge (Cime Bleue), longue ligne de montagnes. Les monts Alleghanies, partagés en deux chaînes parallèles principales du nord au sud, l'une, le Blue Ridge, l'autre, plus à l'ouest, gardant le nom d'Alleghanies, coupent la Virginie en deux parties égales, dites, l'une district oriental, celui qui s'étend de l'Atlantique aux montagnes, l'autre district occidental, qui s'étend des montagnes jusqu'à l'Ohio et à la frontière du Kentucky.

Entre ces deux rangées courent, parallèlement aux montagnes, de longues vallées souvent assez larges. La terre y est plus riche que dans aucune autre partie de l'État. C'est la région désignée sous le nom de vallée de Virginie. Elle s'étend vers le nord jusqu'au Potomac. Cette partie, tout en étant une des plus fertiles, est aussi une des plus pittoresques de l'Amérique du Nord. L'œil, fatigué de la monotonie des plaines peu accidentées, se repose avec plaisir sur le profil si varié du Blue Ridge ou des Alleghanies, plus éloignés, se détachant contre le

ciel. En changeant de niveau et de lieu, on change aussi d'aspects. Au loin s'étendent ces vallées riantes qui, plus qu'aucune autre scène américaine, rappellent les paysages de la vieille Europe.

La population de cette partie de la Virginie est purement anglaise, par-ci par-là entremêlée de quelques descendants d'Écossais, établis dans le pays depuis les premiers temps de la colonie. Ces hommes, bons et francs, voués à l'agriculture, sans cesse à cheval, durs à la fatigue, grands, solides, très-simples dans leurs mœurs, portant le sombrero de feutre à larges bords, les grandes bottes à l'écuyère, les gants de castor à revers, comme les cavaliers du temps de Charles Ier, ces hommes, Virginiens avant tout, fournirent à Jackson et à Lee leurs plus vaillants soldats.

La zone trans-alleghanienne a son versant vers l'Ohio et appartient au bassin du Mississippi. C'est un tout autre pays, plus élevé en partie et plus froid que la Virginie orientale ; il produit surtout des céréales, est riche en minerai et couvert de bois épais.

Les pluies d'hiver font dans les plaines de la Virginie orientale des boues profondes, gluantes, rougeâtres ; les chemins deviennent impraticables. Dès que la chaleur arrive, de profondes gerçures, des ornières sans fond, remplacent la boue liquide et rendent l'entretien des routes très-onéreux.

Le climat, très-chaud en été, devient, en hiver, pluvieux, et, dans la partie qui se rapproche des montagnes, le froid se fait sentir comme dans le nord de la France. La neige tombe parfois dans les Alleghanies dès le mois de novembre.

L'État était partagé en 119 comtés ou communes. Le nombre des habitants s'élevait en 1861 à 1,569,083 âmes, dont 490,887 noirs, sur lesquels 54,333 étaient libres. Restaient donc 1,078,196 blancs. C'est avec une aussi

faible population que la Virginie s'apprêtait à lutter *pro aris et focis.*

Harper's Ferry, à l'entrée de la vallée de la Shenandoah, commencement de la grande vallée de Virginie, était gardé par le général Joseph Johnston, officier de l'ancienne armée des États-Unis. Le général Beauregard, Français de la Louisiane, fut placé à Manassas-Junction, point de bifurcation de trois lignes de chemin de fer, venant du nord, du midi et de l'ouest, c'est-à-dire de Washington, de Richmond et de la vallée de Virginie. Ce poste très-important était dans la plaine et permettait à celui qui en était le maître, ou de barrer le chemin de Richmond, ou de marcher sur Washington, qui n'en était qu'à 56 kilomètres, ou, devant des forces supérieures, de se retirer à l'ouest, par le défilé de Manassas, dans la vallée. Le général Huger, descendant de huguenots réfugiés, aussi de l'ancienne armée, eut le commandement à Norfolk. Tous les abords de cette ville et tous les points importants à l'entrée du James River furent soigneusement fortifiés. Le gouvernement confédéré se transporta à Richmond, qui devint ainsi la capitale de la nouvelle république. Les volontaires affluaient des autres États, et bientôt le chiffre des troupes réunies en Virginie fut considérable. Dans la Virginie occidentale, le commandement fut confié au général Garnett, qui venait de montrer une très-grande activité comme adjudant du général Lee. Il devait y réunir et y exercer les volontaires.

De son côté le gouvernement fédéral ne se dissimulait pas la gravité de la lutte qui se préparait. Le général Scott, qui avait la haute main sur les affaires militaires, était trop vieux soldat pour commettre l'insigne folie de mépriser son adversaire, surtout depuis que les armées du Sud avaient pour les guider l'homme dont il appréciait depuis si longtemps les talents.

Le 3 mai, le président Lincoln fit un nouvel appel de

40,000 volontaires, de dix régiments supplémentaires pour l'armée régulière et de 18,000 matelots. Ces forces, ajoutées à ce qu'on avait déjà, plaçaient à la disposition du gouvernement 150,000 hommes. Le pays répondit promptement à cet appel. Le plan du gouvernement fédéral était d'envoyer une forte colonne de troupes dans la vallée du Mississippi et de l'occuper. Une seconde armée devait prendre position dans le Kentucky et y arrêter toutes les velléités sudistes, tandis qu'une troisième armée marcherait droit sur Richmond. Ces dispositions, soutenues par un blocus effectif, ne tarderaient pas, pensait-on, à écraser la rébellion. En Virginie, l'attaque devait se faire de quatre côtés à la fois; à l'Est, en s'appuyant sur la forteresse Monroe, on aurait remonté la Péninsule jusqu'à la capitale. (On appelle Péninsule tout le pays situé entre les rivières James et York, comprenant cinq ou six comtés.) Du nord-est, on serait parti d'Alexandrie vis-à-vis Washington, passant par Manassas; du nord, en remontant la vallée de la Shenandoah depuis le Potomac, et enfin par le nord-ouest on venait déboucher à Staunton, dans la grande vallée de Virginie.

Ces quatre mouvements devaient se faire simultanément. Richmond était le point de réunion. Cette ville une fois prise, les forces réunies n'auraient plus qu'à coopérer avec celles qui occupaient le Kentucky et la vallée du Mississippi, pour assurer le triomphe définitif des armes fédérales. Voilà le magnifique programme que devaient contrecarrer et si vaillamment déranger les lieutenants du commandant en chef du Sud.

Quelques escarmouches eurent lieu dans le mois de juin 1861. Le 3, le colonel Porterfield, envoyé dans l'ouest de l'État pour réunir des volontaires, fut défait à Philippi par un corps de Fédéraux. Mais ce fut à Great-Bethel, le 10 juin, que se livra le premier combat de quelque importance. Cinq mille Fédéraux remontaient la

Péninsule, venant de la forteresse Monroe. Ils se heurtèrent, non loin de Yorktown, contre un camp retranché où les attendaient 1,800 Confédérés avec six pièces d'artillerie. Les Fédéraux durent rebrousser chemin. Cette affaire, insignifiante en elle-même, acquiert de l'importance quand on se rappelle que ce fut le premier combat où de part et d'autre on avait pu se mesurer, et que si le colonel Magruder avait été battu, la sûreté de Richmond aurait été compromise. Bethel fut bientôt suivi de quelques faits d'armes dans la vallée de Virginie, entre le confédéré Johnston et le fédéral Patterson, de la défaite du colonel confédéré Pegram à Richmountain dans l'ouest de l'État, et de la mort du général Garnett, pendant sa retraite après le combat de Laurel-Bridge, aussi dans l'ouest de la Virginie.

Le 16 juillet, l'armée principale du Nord, au nombre de 55,000 hommes d'infanterie, de neuf régiments de cavalerie et de 49 pièces d'artillerie, sortit d'Alexandrie, et s'avança à quelques heures de marche jusqu'à un cours d'eau nommé Bull-Run, derrière lequel se tenait l'armée confédérée sous les ordres de Beauregard. Johnston, averti de ce mouvement, réussit à se dérober à son adversaire Patterson, marcha nuit et jour, et rejoignit son collègue le 20 juillet. Toute l'armée du Sud ne s'élevait, le 21 juillet au matin, qu'à 31,431 hommes et 55 canons. Ce même jour, l'armée fédérale chercha à forcer le passage de Bull-Run, mais le désordre s'étant mis dans ses rangs, elle dut se replier sur Washington. Sa retraite se changea bientôt en déroute. Le général Johnston vint camper en vue de la capitale des États-Unis.

Revenons pour un instant à la campagne de la Virginie occidentale. Le colonel Porterfield, qui y avait été envoyé par le général Lee pour y lever des recrues et y former un centre de résistance aux Fédéraux, dut bientôt reconnaître, au peu d'empressement que la population mettait à

répondre à son appel, que cette partie de l'État, où dominait surtout l'élément du Nord venu des États voisins, de l'Ohio et de la Pennsylvanie, serait promptement conquise à la cause fédérale s'il ne recevait des renforts.

La surprise de son camp à Philippi, peu après, hâta l'envoi d'un renfort de 5,000 hommes sous les ordres du général Garnett. A peine ce dernier avait-il eu le temps de se poster à Laurel-Hill, position qui dominait la grande route de communication entre l'Ouest et le reste de la Virginie, que le général Mac-Clellan, chargé par le gouvernement fédéral du commandement militaire de l'Ohio, résolut de rejeter Garnett au delà des Alleghanies, vers la Virginie propre. Le 11 juillet, le général Rosencranz surprit et défit un corps confédéré, chargé par Garnett de protéger sa ligne de retraite. Ce dernier dut abandonner son artillerie et quitter les routes battues pour se jeter à travers les montagnes. Vigoureusement poursuivi, il perdit beaucoup de prisonniers et périt lui-même. Cette initiative de Mac-Clellan décida du sort de la Virginie occidentale. Bien que les débris de la colonne du généra Garnett aient pu se rallier à l'orient des montagnes et s'y réunir à des renforts venus de Richmond, les Fédéraux ne lâchèrent jamais prise, et le pays au delà des monts leur resta.

Le général confédéré Wise seul avec un petit corps tenait encore dans cette région. Lui aussi se retira bientôt devant le victorieux Mac-Clellan, jusqu'à Lewisburg, où le général Floyd, avec 2,000 ou 3,000 hommes, le rejoignit; mais le manque d'entente entre les deux officiers confédérés fit échouer toutes leurs opérations.

Après la mort de Garnett, le général Lee fut envoyé sur la frontière de l'Ouest. Il y avait réuni 10,000 hommes, en comptant ce qui restait de la colonne de Garnett, mal armés, pauvrement vêtus, et beaucoup d'entre eux sans chaussures. Les routes étaient dans un état déplorable; la

pluie ne cessait de tomber ; on enfonçait jusqu'aux genoux dans une boue épaisse ; les moyens de transport manquaient, ainsi que les vivres et le fourrage.

Pendant les mois d'août et de septembre, il n'y eut que quelques escarmouches sans importance. Les Fédéraux s'étaient fortement postés à Cheat-Mountain, et attendaient qu'on les attaquât. Après avoir inutilement tenté de tourner la position, Lee, qui a toujours été autant que possible ménager du sang de ses soldats, se retira. Il jugea dans cette circonstance, avec beaucoup de raison, qu'au point de vue pratique, si les Fédéraux continuaient à occuper leur position imprenable dans la montagne, il ne gagnerait rien à remporter un succès stérile, probablement chèrement acheté par le sacrifice de beaucoup des siens. Le résultat de la campagne fut cependant d'arrêter la marche de l'ennemi si complétement, qu'à partir de ce moment et pendant presque une année, il ne fit plus aucun progrès dans le Nord-Ouest.

Sur ces entrefaites, Lee, averti de la position dangereuse de Floyd et de Wise, contre lesquels s'avançaient les forces combinées de Rosencranz et de Cox, résolut de marcher sur Lewisburg et de livrer bataille aux Fédéraux avant que les pluies d'automne eussent rendu les chemins impraticables. Il rallia les troupes de Wise et de Floyd, le 22 septembre, et s'établit fortement à Sewell-Mountain. Les deux adversaires disposaient de forces égales, à peu près 15,000 hommes.

Il semblait qu'enfin on fût sur le point d'en finir avec cette campagne stérile et indécise, par une bataille sérieuse. Les avant-postes se voyaient et pas un jour ne se passait sans une affaire ou une escarmouche. S'attendant à être attaqué, Lee se maintint sur la défensive, et les deux généraux restèrent ainsi quinze jours en face l'un de l'autre. Tout à coup, le 6 octobre, Rosencranz décampa pendant la nuit et se retira vers l'Ouest. L'état des routes

et des rivières rendait impossible toute poursuite. L'hiver arrivait rapidement, et il fut décidé d'abandonner cette partie du pays, et de transporter les forces confédérées sur un théâtre plus important.

Le général Lee rentra à Richmond en novembre, et le peu de succès de cette campagne attira sur lui des commentaires sévères de la part de ses concitoyens, trop portés à tout espérer de lui. Comme Washington devant Boston, en 1776, il aurait pu dire : « Je sais la triste position que j'occupe, je sais qu'on s'attend à ce que je fasse de grandes choses. » Mais, comme Washington, il était prêt à sacrifier sa réputation plutôt que de gaspiller la vie de ses hommes dans une tentative inutile pour garder une région hostile. Quand on réfléchit aux obstacles de toute nature contre lesquels il eut à lutter, aux sentiments nordistes des habitants qui trahissaient au profit de l'ennemi tous ses mouvements, aux difficultés de transport dans un pays si primitif, il est facile de comprendre sa non-réussite. Peu après son arrivée, Lee s'était rendu compte que ce n'était pas de ce côté que l'on devait prendre l'offensive. Le pays n'était pas favorablement disposé à la cause sudiste. Il était difficile de s'approvisionner, l'ennemi étant maître du chemin de fer de Baltimore à l'Ohio et de la rivière de ce nom; tous deux lui servaient de bases sûres pour ses opérations. Les Confédérés de leur côté n'avaient que des routes presque impraticables, pas un chemin de fer, et pas une rivière qui pût leur être utile.

« Il revint, dit l'ex-président Davis, portant le poids de la défaite et peu apprécié par ceux qu'il servait, car on ne pouvait savoir, ce que je savais, que si ses plans et ses ordres avaient été exécutés, le résultat eût été une victoire au lieu d'une retraite. Personne ne pouvait le savoir, et moi-même je l'eusse ignoré, s'il ne me l'avait confié en secret sur ma demande pressante, en me priant de n'en jamais rien dire. La clameur qui s'éleva à ce moment contre

lui le suivit quand il se rendit dans la Caroline du Sud, à tel point que je fus obligé d'écrire au gouverneur de cet État pour lui dire quel homme était Lee. Nonobstant tout ceci, il garda le silence avec une grandeur d'âme rarement égalée, sans se défendre et sans permettre qu'on prît sa défense, car il ne voulait blesser personne portant l'uniforme confédéré. »

Le gouvernement de Richmond confia au général Lee, à son retour, le soin de fortifier Charleston, la ville principale de la Caroline du Sud, située sur la mer, et pouvant d'un jour à l'autre être attaquée par les navires fédéraux. Il passa l'hiver à élever des redoutes aux points les plus exposés de la côte, et ce travail fut exécuté avec tant de jugement et d'habileté que c'est principalement à cause de ces ouvrages que les efforts de l'ennemi dans ces localités eurent, par la suite, si peu de succès.

C'est de Charleston qu'il écrivit à une de ses filles, le 1er janvier 1862, la lettre suivante :

« Ma chère fille,

« Ayant distribué quelques pauvres étrennes autour de moi, j'ai cherché quelque chose à vous offrir. Le moindre objet est rare dans ces durs temps de guerre, ainsi ne vous attendez pas à recevoir grand'chose... Je joins à mon envoi quelques charmantes violettes que j'ai cueillies pour vous ce matin, encore toutes couvertes de beaux glaçons, dont les cristaux scintillaient comme des diamants au soleil, formant un bijou d'une si exquise beauté, et d'un éclat tel que des millions ne suffiraient pas à l'imiter. Combien peu pourtant valent ces fleurettes ! Mais Dieu pourvoit en mille manières à nos jouissances ! Qu'il daigne vous garder et vous préserver pour moi, ma chère fille. De tous les maux de la guerre, le plus difficile à supporter

est cette séparation de la famille, des amis. Mais il nous faut endurer tout cela pour conquérir notre indépendance et maintenir notre droit au *self-government*. De loin, je pense à vous sans cesse, regrettant de ne rien pouvoir pour vous! Notre *home* bien-aimé, s'il n'a pas été détruit par l'ennemi, a été tellement souillé et ravagé par lui, que je ne puis en supporter la pensée. J'aurais préféré le savoir disparu de la surface de la terre, avec ses souvenirs vénérés, ses arbres séculaires, ses belles collines, que déshonoré par ceux qui se plaisent à y faire le plus de mal qu'ils peuvent. Vous voyez quel pauvre pécheur je suis, et combien je suis indigne de posséder ce qui m'avait été donné; aussi m'a-t-il été repris. Je prie Dieu de m'octroyer un esprit meilleur, et de faire que les cœurs de nos ennemis changent. J'espère que là où vous êtes, vous vous rendez utile, et que vous apprenez à venir en aide à ceux encore plus dénués de ressources que vous-même. Pensez toujours à votre père affectionné. »

Au printemps de 1862, les revers qu'avait essuyés la cause confédérée firent sentir combien il était urgent de centraliser les pouvoirs militaires. Le congrès passa un bill créant le grade de général commandant en chef. Mais les attributions du nouveau généralissime manquaient absolument de netteté, comme on va le voir par l'ordre du jour suivant qui appelait Lee à Richmond. C'était sur lui, malgré l'opposition de quelques esprits prévenus ou timides, que s'était porté le choix du président Davis.

Ministère
de la guerre.

« Richmond, 13 mars 1862.

« Le général R.-E. Lee est appelé à la capitale pour y remplir les fonctions qui lui seront assignées, et sous la

haute direction du président reste chargé de la conduite des opérations militaires dans les armées de la Confédération.

« Par ordre :

« S. Cooper, *général.* »

C'est ici le lieu de protester contre le dénigrement systématique dont l'ex-président des Etats confédérés a été l'objet. On l'a accusé d'avoir été jaloux du général Lee. Ce fut, au contraire, M. Davis qui prit chaudement la défense de Lee, à ce moment en défaveur, et qui contribua plus que personne à l'appeler au poste élevé où il a rendu de si grands services.

A peine le nouveau généralissime était-il en fonctions, que le changement se fit sentir. Une nouvelle vie se communiqua au gouvernement, et du moment où sa ferme volonté présida à la marche des affaires, la situation militaire prit un aspect moins sombre. Si ses conseils eussent été toujours écoutés, nous aurions peut-être à tracer un récit tout différent de celui qui va se dérouler sous nos yeux.

Dans sa nouvelle position, et avant même qu'il eût pu agir, sa popularité lui était revenue, ce qui tenait surtout à la courtoisie et à la bonté avec lesquelles il recevait toutes les demandes qui lui étaient faites. Il ne put cependant conserver longtemps cette place. Des événements importants l'appelèrent ailleurs dans une sphère plus active. Ses nouveaux devoirs y devinrent si absorbants qu'il dut bientôt prier le président de le relever des fonctions de généralissime de toutes les armées confédérées, les opérations militaires en Virginie lui prenant tout son temps.

La victoire de Beauregard à Manassas avait inspiré aux

Confédérés une telle confiance qu'ils ne doutèrent pas un seul instant que le Nord n'eût reçu là une blessure mortelle. Les journaux exagérérent ridiculement l'importance de l'échec des Fédéraux. Beaucoup de personnes ne se donnèrent pas la peine de réfléchir que le succès de Bull-Run n'était que temporaire, que l'armée qui y avait été mise en déroute était composée de nouvelles recrues tout à fait inexpérimentées, sous des officiers incapables, et persistèrent à ignorer les efforts extraordinaires que faisait le Nord pour réparer ses pertes. Les occasions pour se mieux renseigner sur les projets et les actes des Fédéraux ne manquaient cependant pas. Les journaux du Nord, remplis de faits, de récits, de détails, tous relatifs aux préparatifs qui se faisaient sur une grande échelle, pénétraient facilement dans le pays, et les journaux du Sud s'empressaient de les copier. Toutes les personnes qui venaient du Nord confirmaient cette impression. Néanmoins quelques hommes, tels que Lee, Johnston et d'autres, reconnaissaient seuls l'importance capitale de la lutte qui s'engageait, et ne cessèrent d'avertir le peuple du Sud de sa folle imprudence.

Le président Davis avait été, sous le dernier président des États-Unis, ministre de la guerre à Washington. Ses antécédents et son caractère ne nous permettent pas de supposer qu'il ait, lui aussi, pu se tromper sur la situation. Dans le Sud, comme dans le Nord, on avait horreur de la conscription. Ce ne fût donc qu'à la dernière extrémité que le gouvernement se décida à l'appliquer. Cette mesure arbitraire était si peu en harmonie avec toutes les traditions de la race anglaise, que l'on conçoit une telle hésitation de la part du président, des ministres, du Congrès. Que Lee et ses lieutenants, dès le commencement, l'aient fortement conseillée, rien de plus naturel. Leur point de vue était différent. Ils avaient l'expérience de la vie des camps, du peu de confiance que peuvent inspirer

des volontaires mal payés et mal nourris, qui ont obéi à un élan patriotique, mais ne sont soutenus ni par l'esprit de corps, ni par la discipline, ni par la dure nécessité.

Aussi ce qu'ils avaient prévu arriva. Le premier moment d'entraînement passé, quand les revers, inévitables dans une guerre qui s'étendait sur une frontière si vaste, vinrent à leur tour, les volontaires cessèrent de se présenter. Les primes les plus élevées furent impuissantes à les attirer.

Une autre erreur à signaler fut l'immense développement donné à la ligne de défense. Dès le printemps de 1862, les Fédéraux l'avaient entamée du côté du Kentucky. L'armée confédérée de l'Ouest était rejetée derrière la rivière Tennessee, et sur la côte de l'Atlantique, les troupes du Nord s'étaient emparées des positions très-importantes de Port-Royal et de l'île de Roanoke, dans les Carolines. Partout, excepté dans le nord de la Virginie, où depuis la dernière campagne aucune rencontre n'avait eu lieu, la victoire s'attachait aux étendards du Nord.

On conçoit, tout en la blâmant, l'hésitation du gouvernement de Richmond. Concentrer tous les pouvoirs civils et militaires entre les mains d'un dictateur eût été beaucoup plus pratique et plus effectif, mais selon lui c'eût été la négation de sa propre existence. Il tenait au contraire à honneur, tout en effectuant la délivrance du pays, de continuer à le laisser se gouverner lui-même par un congrès régulièrement élu, ne changeant ainsi rien aux mœurs parlementaires. De là les tiraillements, les difficultés sans nombre, résultats d'une position sans netteté.

Au lieu de terminer la guerre, puis de songer à établir un gouvernement stable et définitif, les hommes d'État confédérés voulurent faire les deux à la fois. D'autre part, le gouvernement de Richmond mit le plus grand soin à ne pas blesser les susceptibilités des différents gouverne-

ments des États confédérés. C'est pourquoi, afin de ne pas abandonner les États les plus exposés aux attaques des Fédéraux, il se vit forcé de disséminer ses troupes sur un territoire immense, restant sur la défensive quand il aurait pu, en les concentrant sous une direction unique et en une seule armée, frapper un coup décisif.

Quoi qu'il en soit, bien peu d'hommes remarquables surgirent dans le gouvernement civil ou dans le Congrès du Sud. Ni l'un ni l'autre de ces corps ne s'élevèrent à la hauteur des circonstances. Le manque d'initiative, l'étroitesse de vues politiques dont fit preuve le Congrès, l'opiniâtreté avec laquelle il s'opposa à l'affranchissement des esclaves jusqu'au dernier moment, ne contribuèrent pas peu à amener la catastrophe finale. C'est dans l'armée, c'est parmi ses chefs, qu'il faut chercher des exemples de rare abnégation, de dévouement patriotique, de grandeur morale, de talents de premier ordre.

Le président Davis ne put donc, par suite des influences si contraires qui l'entouraient, se décider à suivre les conseils que ne cessèrent de lui donner Lee et Johnston. Ces généraux étaient d'avis d'abandonner les frontières les plus éloignées, et de concentrer les forces de la Confédération là où elles pourraient être utiles et disponibles à un moment donné. Disséminées au loin, ne se soutenant pas mutuellement, elles étaient exposées aux coups des Fédéraux, qui pouvaient successivement les attaquer les unes après les autres. Le système adopté par le gouvernement était d'autant plus risqué que le Sud étant très-peu peuplé, beaucoup moins que le Nord, ne pouvait pas réparer ses pertes d'hommes. A ces critiques les partisans du gouvernement répondaient que si l'on abandonnait les États de l'Ouest, non-seulement le prestige de la nouvelle République en souffrirait en Amérique et en Europe (ce qui était très-important au point de vue de l'intervention espérée), mais que l'on perdrait des provinces entières d'où

l'on tirait des céréales, des bestiaux, des soldats en grand nombre ; que l'on devait appui et protection aux nombreux sécessionistes de ces États, et que du reste le cas n'était pas aussi grave qu'on le supposait. Ces défenseurs n'étaient pas sans autorité, et beaucoup d'entre eux étaient très-intéressés à ce que le système en vigueur prévalût, puisque leurs propriétés et leurs familles étaient dans ces provinces qu'il s'agissait d'abandonner, et seraient devenues la proie des Fédéraux. La majorité du Congrès partageait cette manière de voir. La question fut donc tranchée par des considérations civiles et politiques contre l'avis des généraux.

La crainte d'empiéter sur certains droits particuliers aux États retarda pendant longtemps l'adoption d'une loi générale de recrutement. Ce ne fut que lorsque les troupes fédérales menacèrent la capitale elle-même, que fut enfin passée la loi de recrutement, en mai 1862. Encore était-elle bien imparfaite, et elle souleva un tel mécontentement, qu'il fallut tout le chaleureux patriotisme des populations du Midi pour en supporter les charges. Il eût mieux valu adopter le plan suivi plus tard par le gouvernement fédéral : fixer le contingent, attribuer à chaque État sa quote-part et l'en rendre responsable. Tout l'odieux de la mesure retombait ainsi sur les autorités locales.

A la suite de la bataille de Manassas ou de Bull-Run (juillet 1861), gagnée par 31,000 confédérés sur 55,000 Fédéraux, le général Johnston prit le commandement supérieur de l'armée confédérée du Potomac. La tâche qu'il avait devant lui n'était pas facile. Des recrues indisciplinées, que la facile victoire de Manassas avait démoralisées, ne lui offraient pas des éléments bien encourageants dans la réorganisation de son armée. La discipline n'était pas facile à établir, et on en aura tout naturellement l'explication, quand on saura que tous les officiers au-dessous du rang de général de brigade étaient électifs. Les candidats

à la faveur de leurs camarades achetaient trop souvent leurs suffrages en fermant les yeux aux infractions des lois militaires, aussi nécessaires cependant à une armée que l'air à l'organisation humaine. Pendant toute la durée de la guerre, ce mal subsista, et fut pour beaucoup dans tous les obstacles insurmontables qui entravèrent les opérations des chefs sudistes.

Dès le mois d'octobre 1861 le général Johnston avait cependant réussi à donner à cette multitude confuse une certaine organisation. Toutes les troupes dans le voisinage du Potomac provenant, soit de l'armée de la Shenandoah qu'avait commandée Johnston, soit de l'armée du Potomac, sous les ordres de Beauregard, furent réunies en une seule armée, et prirent le nom d'armée de Nord-Virginie. Le général Johnston en eut le commandement en chef. Elle occupait une forte position sur les hauteurs de Centreville. Divers corps étaient détachés, jusque sur les bords mêmes du Potomac, où, à l'aide de batteries dont les feux balayaient le fleuve, ils interceptaient toute navigation et bloquaient effectivement la capitale fédérale.

Une division de cette armée, commandée par le général T. J. Jackson[1], était stationnée dans la vallée de Virginie, qu'elle tenait contre l'ennemi. Une autre division, sous le général Holmes, gardait la ligne du Rappahannock, et formait l'arrière-garde de toute l'armée.

Pendant tout l'automne et l'hiver, les soldats eurent beaucoup à souffrir, principalement de la disette des vivres. Aux autres privations vint s'ajouter le manque de

[1] Cet officier distingué, dont la carrière fut si courte et si brillante, était Virginien. Élève de l'École militaire de West-Point, il fit la campagne du Mexique en 1846 et 1847. Peu après il quitta l'armée. Lorsque la guerre civile éclata, il était simple professeur à l'École militaire de Virginie à Lexington. Ses offres de service ayant été agréées par le gouvernement confédéré, il eut bientôt occasion de révéler des talents militaires de premier ordre.

vêtements et de chaussures. Johnston dut en conséquence se résigner à rester sur la défensive, tout en en prévoyant les graves inconvénients. Ses lignes de communication avec Richmond se réduisaient à un seul chemin de fer à voie unique, que l'ennemi pouvait d'un moment à l'autre intercepter. De plus, tous les vivres et les munitions durent être voiturés par une route détestable depuis Manassas jusqu'à Centreville.

On s'étonnera qu'un peuple aussi entreprenant que les Américains n'ait pas songé à relier, comme les alliés le firent en Crimée, la ligne principale et le quartier général par un chemin de fer provisoire. La vérité est que ce qu'il y avait de plus rare dans le Sud était précisément le fer et les rails de chemin de fer. On dut même à la longue renoncer à réparer les voies, d'où il arriva que le service se fit très-mal et très-lentement, causant de très-grands retards aux approvisionnements et aux malheureux blessés d'intolérables souffrances.

Tous les services de l'armée étaient très-imparfaitement pourvus d'hommes capables, le corps du génie en particulier. On avait dû faire appel à tous les ingénieurs civils pour remplir les cadres. Le développement énorme et soudain qu'avait pris l'armée rendait nécessaire, là comme ailleurs, l'emploi d'hommes qui n'avaient ni les aptitudes ni l'expérience requises. L'état-major laissait aussi beaucoup à désirer. Les officiers de l'ancienne armée des États-Unis, qui, étant nés dans le Sud et en ayant embrassé la cause, auraient pu servir dans les états-majors, s'étaient vus appelés à d'autres fonctions, par suite de l'extrême disette d'officiers ayant quelque éducation et quelques connaissances. Il fallut donc improviser des aides de camp avec ce qui se présentait, et, pendant toute la durée de la guerre, Lee, Johnston et d'autres généraux n'eurent à leur disposition qu'un nombre bien insuffisant d'aides de camp, ce qui était un désavantage capital.

Les armes fournies aux soldats n'étaient pas toujours bonnes; mais, pour le moment, il n'y avait rien à y faire. On ne s'était procuré qu'à grand'peine celles que l'on avait, et ce ne fut que plus tard, par suite de prises importantes et de livraisons d'armes venues d'Europe, grâce aussi aux fabriques et aux fonderies de canons créées avec la plus grande difficulté par le gouvernement confédéré, que l'armée fut enfin mieux pourvue sous ce rapport.

Malgré tous ces obstacles, l'armée de Nord-Virginie, dans la campagne qui s'ouvrit peu après, occupa d'emblée et du premier coup la place que l'histoire lui assignera toujours dans le récit de cette lutte mémorable.

Peu d'armées ont eu plus qu'elle le droit d'être fières d'elles-mêmes ! Toute la jeunesse du Sud était entrée dans ses rangs, et pendant quatre ans elle fut le soutien principal de la cause confédérée. Aux jours de découragement, ses héroïques soldats seuls ne doutèrent jamais, et, vainqueurs ou vaincus, leur dévouement pour le Sud ne se démentit pas un seul instant. Affamés, demi-nus, les pieds déchirés par de longues marches sans chaussures, luttant contre un ennemi puissant, leur supérieur en tout, excepté en courage, ces braves restèrent fidèles jusqu'au dernier moment à la cause qu'ils avaient embrassée. Tant que l'honneur parlera au cœur de l'homme, le souvenir de leurs actions restera impérissable. Le plus bel éloge que l'on ait fait d'eux est sorti d'une bouche ennemie.

« Qui pourra jamais, les ayant vues une fois, dit Swinton, le critique militaire du Nord, oublier ces légions dont les uniformes étaient en haillons, mais dont les fusils étaient toujours resplendissants, cette infanterie incomparable qui formait l'armée de Nord-Virginie !... Pendant quatre ans, elle a soutenu à elle seule la grande Rébellion, opposant une digue infranchissable aux multitudes qui menaçaient de l'écraser de leur seul poids,

recevant les coups les plus terribles, les rendant avec usure, et conservant entière toute sa vitalité jusqu'à l'instant de son anéantissement complet. »

Le 1er mars 1862, cette armée étendait ses lignes le long du Potomac, depuis la vallée de Virginie jusqu'aux environs de Fredericksburg. Les contrôles portaient 84,225 noms, mais il n'y avait que 47,617 hommes valides présents sous les armes.

Au nombre des généraux de division étaient Jackson, Longstreet, Hill, Ewell, et, parmi d'autres moins connus, beaucoup qui se distinguèrent plus tard. Stuart, le beau sabreur, commandait la cavalerie, et Pendleton avait la direction de l'artillerie.

CHAPITRE IV

MAC-CLELLAN DÉBARQUE DANS LA PÉNINSULE DE VIRGINIE BATAILLE DE SEVEN-PINES

Le désastre de Mac-Dowell à Manassas fut le plus grand bonheur qui pût arriver au gouvernement fédéral. Il lui fit comprendre combien était sérieuse l'entreprise dans laquelle il s'était embarqué et combien ses projets de reconquérir le Sud étaient hérissés de difficultés. Les autorités fédérales furent obligées de reconnaître que leurs armées devaient être autre chose qu'un ramassis d'hommes sans discipline. La défaite de Manassas, funeste pour l'amour-propre du Nord, lui rendit donc meilleur service qu'aux vainqueurs de cette journée. Chacun dans le Nord se mit à l'œuvre bravement pour créer de nouvelles armées et équiper la flotte. Le gouvernement négociait des emprunts, décrétait de nouvelles levées d'hommes, achetait et faisait construire des navires. Il serait difficile, il est vrai, d'approuver tout ce qui se fit au Nord à cette époque. Grand nombre de mesures prises étaient despotiques et arbitraires, et doivent être flétries par tous les honnêtes gens. Il n'en est pas moins certain que le gouvernement fédéral agit avec décision et énergie.

Dès l'ouverture des hostilités, il était clair que la lutte décisive allait avoir lieu en Virginie. Après la retraite de

Mac-Dowell, le gouvernement fédéral se hâta de réunir une autre armée sous les murs de Washington. On plaça à sa tête le major-général George B. Mac-Clellan, dont le nom a déjà paru dans la campagne de la Virginie occidentale. Le nouveau commandant était un de ces hommes dont on arrive difficilement à se faire une juste idée. Quand le Président le nomma, le pays fondait sur lui les plus grandes espérances, à cause de sa campagne de l'été précédent. S'il ne les justifia pas, il faut se rappeler que bien des gens influents dans le Nord lui faisaient une vive opposition, et que le gouvernement de M. Lincoln l'entravait sans cesse. Quoi qu'il en soit, il passe pour avoir été le meilleur général qu'ait eu le Nord. Plus brillant dans le conseil que sur le champ de bataille, il s'entendait mieux à tracer un plan de campagne qu'à l'exécuter. Ses opérations militaires réussissaient rarement, par suite de son hésitation et de son manque de vigueur. L'immense supériorité de son armée sur celle de son adversaire rend encore plus surprenants les minces résultats de sa campagne en Virginie. Mais l'affection que lui portaient ses troupes et l'enthousiasme qu'il savait leur inspirer, témoignent néanmoins chez lui de qualités militaires de premier ordre.

Il s'occupa tout d'abord de réorganiser son armée. Le 27 juillet 1861 il en prit le commandement. Elle ne comptait que 51,000 hommes, toute apparence d'organisation militaire avait disparu, et chaque jour le nombre des déserteurs augmentait. Il ne perdit pas un moment pour arrêter le mal, et obtint du Congrès une loi qui lui permit de congédier les officiers incapables. Grâce à cette loi, il put se débarrasser pendant l'automne de plusieurs centaines d'entre eux. Les nouvelles recrues furent organisées rapidement et soumises à une stricte discipline. Aussi, quand l'armée du Potomac se mit en campagne en 1862, elle comprenait 221,987 hommes de toutes armes,

dont 25 régiments de cavalerie, et était pourvue de 92 batteries de 521 canons, d'un corps de génie, de trains d'équipages et de service de pontons, le tout au grand complet. Jamais l'armée du Sud, ce mélange de haillons et d'héroïsme, ne fut pourvue de la sorte, et cependant que de grandes choses elle accomplit !

Il serait injuste de nier que le général Mac-Clellan n'ait fait preuve en cette circonstance d'un très-grand talent d'organisateur. C'est à lui surtout que l'armée fédérale est redevable d'avoir pu conserver presque intacte sa discipline sous les revers les plus accablants. Mais les ressources mises à sa disposition étaient inépuisables, quand on les compare à celles du Sud, et c'est en cela surtout que la supériorité du Nord s'est fait cruellement sentir.

Dès le mois d'octobre 1861 l'armée fédérale était prête, et dans le Nord l'opinion publique se montrait impatiente de cette inaction prolongée. L'armée confédérée était campée à Centreville, ses avant-postes portés jusqu'à certaines élévations de terrain appelées Mason's, Munson's et Upton's Hills, sur lesquelles les habitants de Washington voyaient flotter les drapeaux du Sud, et d'où leur parvenait le bruit des tambours ennemis. — L'humiliation en fut grande dans le Nord ; elle devint encore plus profonde quand, à quelque temps de là, le Potomac fut bloqué. De vives réclamations s'élevèrent pour forcer Mac-Clellan à se décider d'agir, avant que l'hiver rendît impossible toute opération militaire.

Un moment même, il parut penser sérieusement à menacer Manassas. Eût-il même laissé la moitié de son effectif à Washington et le long du Potomac, il lui restait encore disponible une armée de 75,000 hommes, 30,000 de plus que ne pouvaient lui opposer les Confédérés. Le temps était singulièrement favorable, et depuis des années les routes n'avaient été si bonnes à pareille époque. Il y eût au moins gagné à rejeter Johnston de la ligne du Potomac

supérieur sur la ligne du Rapidan, et l'effet moral dans le Nord aurait été immense, sans compter qu'il eût commencé sa campagne au printemps suivant avec tout le prestige que sa lenteur lui fit perdre.

Ce plan demeura à l'état de projet, et l'automne et l'hiver se passèrent dans une inaction dont profita le Sud pour développer tant qu'il put ses ressources, en établissant des fabriques de munitions et des fonderies de canons, en achetant à l'étranger tout ce qui lui manquait et en appelant sous les drapeaux tous les hommes valides.

Cet état de choses durait encore quand le 8 mars on apprit soudainement que le général Jackson avait évacué la ligne de Manassas, et s'était retiré dans la direction du Midi. Malgré les avantages que retirait le Sud de cette inaction de Mac-Clellan, Johnston et Beauregard avaient dû à leur grand regret laisser au général fédéral le loisir de réorganiser ses troupes. Ils sentaient toute la valeur du temps que l'on perdait. Leur véritable intérêt eût été de forcer Mac-Clellan à accepter la bataille avant qu'il eût achevé ses préparatifs, d'entraver et de paralyser la réorganisation de son armée en tant que possible. Mais le déplorable état de l'intendance militaire du Sud à cette époque, et la crainte d'exposer, par la concentration de toutes les forces disponibles de la Confédération, différents points de la côte et notamment la capitale, à l'attaque d'un ennemi disposant de troupes plus nombreuses, les forçaient à être prudents.

Il est facile en effet de comprendre qu'à cause de son infériorité numérique, le Midi était forcé de rester sur la défensive, surtout au commencement de la lutte, quand ses soldats n'avaient pas encore appris leur métier et que les brillants succès de la campagne de 1862 ne leur avaient pas encore donné cette confiance qui depuis les porta deux fois victorieusement au delà du Potomac.

L'armée de Centreville resta donc aussi sur la défensive tout l'hiver. Mais dès le mois de février 1862 Johnston prit la résolution d'abandonner Manassas et de se replier sur la ligne du Rappahannock. Ce mouvement rapprochait l'armée du Sud de sa base d'opérations et mettait mieux à l'abri des maraudeurs ennemis les convois de vivres qui lui arrivaient. Il fit enlever les canons de gros calibre des lignes de Bull-Run et du Potomac, et les dirigea derrière le Rappahannock. L'armée comptait 50,000 hommes. Jackson en avait 6,000 avec lui dans la vallée de Virginie, de sorte que 44,000 hommes restaient sous les ordres immédiats de Johnston. Les avant-postes furent rappelés de Leesburg et d'Evansport, et le 8 mars 1862 l'armée entière se replia derrière le Rappahannock, détruisant tous les ponts sur son passage.

La fumée des baraques auxquelles les Confédérés avaient mis le feu, vint révéler le lendemain aux Fédéraux le mouvement rétrograde de leurs ennemis. Mac-Clellan ne chercha pas à les poursuivre, convaincu que son adversaire avait trop d'avance pour pouvoir l'atteindre. Il se contenta d'occuper les lignes abandonnées et de pousser une forte reconnaissance jusqu'au Rappahannock. Bientôt après Johnston, ayant acquis la certitude que la ligne du Rapidan offrait une meilleure position défensive que celle du Rappahannock, se retira derrière ce cours d'eau.

Mac-Clellan, renonçant alors au mouvement sur Manassas, songea à changer sa base d'opérations et à porter ses troupes dans la péninsule de Virginie. Le plan de campagne était bien simple. L'armée principale, au nombre de 120,000 hommes sous Mac-Clellan, devait s'embarquer à Washington et à Alexandrie et occuper la Péninsule, se servant du fort Monroe comme base d'opérations dans son avance sur Richmond. Le corps de Mac-Dowell, fort de 40,000 hommes, devait suivre Mac-Clellan le plus tôt possible, et allait avoir pour mission d'agir sur le flanc

des Confédérés, si ces derniers persistaient à défendre la Péninsule. Le général Banks était chargé d'occuper Manassas et de couvrir Washington avec 40,000 hommes; Frémont commandait dans la Virginie occidentale, et avait 30,000 hommes sous ses ordres. Il devait descendre des montagnes et marcher sur la capitale du Sud. Toutes ces forces combinées ne pouvaient manquer d'amener forcément la prise de Richmond sous très-peu de mois.

Du 27 février au 16 mars, 400 steamers et navires à voile furent réunis à Washington et à Alexandrie. On y embarqua 121,500 hommes, 14,592 chevaux et mulets, 44 batteries, les caissons, fourgons, ambulances, trains d'équipages, matériaux télégraphiques et tous les bagages qu'exigeait une si grande armée. Le 17 mars, l'embarquement commença et se fit sans encombre. Les transports n'avaient qu'à descendre le Potomac, fleuve large et profond, dont les deux rives étaient au pouvoir des Fédéraux; puis quelques heures de navigation le long de la côte dans la baie de Chesapeake, petite mer intérieure séparée de l'Atlantique par des langues de terre qui l'abritent contre les orages, les conduisirent, sans danger aucun, jusqu'à l'embouchure du York River.

Le général Mac-Clellan, en adoptant finalement un plan qu'il avait déclaré ne devoir être suivi qu'à la dernière extrémité, commettait une grave erreur. Napoléon a dit que tout général qui met à exécution un plan qu'il croit mauvais, est coupable au plus haut degré. Le plan, du reste, n'était pas mauvais en lui-même, mais il eût fallu apporter dans son exécution plus de hardiesse et de décision.

Le 1er avril, Mac-Clellan débarquait au fort Munroe. Johnston s'était contenté pendant ce temps de rapprocher peu à peu ses troupes de Richmond. Le gouvernement confédéré lui ayant signifié de prendre position et de tenir bon dans la Péninsule, le général sudiste mit son

armée en mouvement vers les lignes de Yorktown. Elle commença à défiler à travers les rues de Richmond, le 5 avril au matin, et dès le 7 l'avant-garde rejoignit le corps du général Magruder.

Au sud-est de Richmond, entre cette ville et la baie de Chesapeake, s'étend une langue de terre bornée au nord par le York River, au sud par le James, et connue sous le nom de la Péninsule. A proprement parler elle se termine à West-Point, où commence le York River, mais depuis 1862 on a donné ce nom à tout le pays entre Richmond et la baie, borné par les rivières Pamunkey, York et James. Un chemin de fer relie Richmond à West-Point, jusqu'où les plus grands navires remontent le York. Plusieurs bonnes routes carrossables partent de la ville vers divers points de la Péninsule, qui se termine à la forteresse Munroe.

Dès l'ouverture des hostilités, le gouvernement confédéré était persuadé que l'ennemi essayerait d'arriver de ce côté à la capitale, et au mois de mai 1861 le colonel (devenu depuis général) Magruder avait été établi à Yorktown pour la protection de ce voisinage. Bien qu'il n'eût d'abord à sa disposition que 3,000 hommes, successivement portés à 15,000, il réussit, après le combat de Bethel, dont il a déjà été fait mention, à tenir les Fédéraux confinés dans leurs camps retranchés à New-Port-News et à Hampton.

Trompant Mac-Clellan sur les forces dont il disposait, il arrêta l'armée fédérale devant des ouvrages en terre rapidement armés, jusqu'à ce que Johnston, à la tête de 53,000 hommes, eût pu le rejoindre. L'armée du Nord comptait plus du double de combattants. Johnston put néanmoins se maintenir dans les lignes de Yorktown jusqu'au moment où elles ne furent plus tenables, par suite du débarquement de troupes fédérales sur ses derrières. A la suite d'un engagement meurtrier à Wil-

liamsburg, il se retira lentement, présentant à l'ennemi un front redoutable, et s'arrêta enfin sur les bords du Chickahominy. Depuis quelques jours le temps était exécrable, ce qui rendait les opérations militaires très-difficiles, les rivières et les marais débordant de tous côtés. Un corps fédéral, commandé par le général Franklin, ayant débarqué à West-Point sur le York River et se portant en avant pour se placer entre Johnston et Richmond, fut rejeté après un vif combat vers le York, et obligé de chercher un refuge sous le feu des canonnières du Nord.

Ainsi à Williamsburg la poursuite des Fédéraux avait été arrêtée, et à Eltham's Landing le plan de Franklin avait été déjoué.

Mais, par contre, l'évacuation de Norfolk et la destruction du navire confédéré cuirassé *le Merrimac* permettaient aux Fédéraux de remonter le James River jusqu'à une petite distance de Richmond. Grande y fut la consternation. Heureusement les défenses élevées à Drury's Bluff (une hauteur dominant le fleuve), et considérablement augmentées, suffirent pour mettre la ville à l'abri de ce côté.

La situation du Sud n'était pas pour cela moins sombre. L'armée, épuisée par sa retraite, ne comptait plus que 47,000 hommes. Le pays était alarmé et beaucoup de personnes quittaient Richmond pour se réfugier dans l'intérieur. L'armée fédérale, deux fois plus nombreuse que celle qui défendait la ville, campait aux portes de Richmond. Mac-Clellan dans son rapport l'évaluait à 156,838 hommes, dont 115,102 effectifs, c'est-à-dire présents sur le champ de bataille. Les vivres, les munitions leur arrivaient en ligne directe et sans encombre du White-House, sur les derrières de l'armée fédérale, quartier général de Mac-Clellan, situé sur le York River et relié au camp fédéral par un chemin de fer. Des centaines de bateaux à vapeur amenaient journellement de Washington ou de New-

York tout ce dont avaient besoin l'intendance ou le général fédéral.

L'armée du Nord occupait une position excellente. Sa gauche était protégée par le marais presque infranchissable de White-Oak-Swamp; toutes les approches dans la direction de Richmond avaient été rendues inabordables par les difficultés naturelles du terrain : on y avait de plus fait de nombreux abatis d'arbres et élevé des ouvrages de défense en terre. A moins que les confédérés ne parvinssent à tourner la droite de Mac-Clellan, ses communications avec sa base au White-House et la sûreté de son armée ne couraient aucun risque. De ce côté du reste des précautions avaient été aussi prises.

D'autres corps fédéraux s'avançaient en Virginie pour coopérer avec l'armée principale. Mac-Dowell se tenait à Fredericksburg avec une division forte de 40,000 hommes, qui devait descendre en toute hâte vers le Sud et former l'extrême droite de Mac-Clellan. Frémont était chargé de déboucher dans la vallée de Virginie, d'y écraser le faible corps de Jackson et de donner la main au général Banks, qui de Winchester avait ordre de se poster le long de la voie ferrée à Manassas, tous les deux surveillant les approches de Washington et remplaçant Mac Dowell devant cette ville. Ainsi Richmond serait à moitié entouré par les armées fédérales. A la tête de deux cent mille hommes, il semblait certain que Mac-Clellan dût avant l'été se rendre maître de la capitale confédérée, qui n'avait pour se défendre que cent mille hommes tout au plus. Il est évident aujourd'hui que c'est l'habileté seule d'hommes tels que Johnston, Lee et Jackson qui parvint à sauver Richmond d'un si pressant péril.

Embrassant d'un coup d'œil la situation générale en Virginie et pénétrant les projets de l'ennemi, Johnston donna l'ordre à Jackson, commandant dans la Vallée, de prendre l'offensive, afin d'inquiéter les généraux du Nord

au sujet de leur capitale et d'arrêter ainsi l'envoi continuel de troupes vers la Péninsule. Jackson se jeta immédiatement sur le général Banks, qui exécutait son mouvement de Winchester par le Blue-Ridge vers Washington. Une première fois repoussé à Kernstown, Jackson, dans une seconde tentative à Strasburg, culbuta Banks et le poursuivit l'épée dans les reins au delà du Potomac. L'effroi causé par cette nouvelle à Washington fut tel, que le président Lincoln donna ordre à Mac-Dowell, encore à Frédéricksburg, de détacher 20,000 hommes pour barrer le passage à Jackson. Le plan fédéral se trouvait ainsi entièrement dérangé. Banks vaincu et Mac-Dowell retenu par les ordres du président, Mac-Clellan se voyait forcé à rester inactif, attendant toujours Mac-Dowell. L'armée du Nord était moitié d'un côté, moitié de l'autre du Chickahominy, et son chef se sentait peu disposé à livrer bataille dans ces conditions.

Johnston mit fin à son indécision. S'apercevant que les forces fédérales qui lui étaient opposées près de Seven-Pines, sur la rive sud du Chickahominy, n'étaient qu'une partie de l'armée ennemie, le général confédéré, profitant d'une crue soudaine des eaux, résolut de commencer l'attaque. Mac-Clellan, ce même jour, 30 mai, se décidait enfin, paraît-il, à attaquer les lignes de Richmond, lorsque les colonnes confédérées vinrent l'assaillir. La bataille qui s'ensuivit et qui porte le nom des Sept-Pins (Seven-Pines) fut une des plus acharnées et des plus meurtrières de la guerre. De part et d'autre on lutta avec fureur, et ni l'un ni l'autre des combattants ne remporta d'avantage décisif. Sur la droite confédérée, près des Sept-Pins, les lignes fédérales furent rejetées en arrière ; mais sur leur gauche, à la station de Fair-Oaks, les Confédérés, à leur tour, furent repoussés. La nuit vint mettre fin à cette lutte indécise. La marche en avant des Fédéraux venait d'être brusquement arrêtée ; mais, du côté du Sud, le général

Johnston avait reçu une grave blessure, et il dut être transporté à Richmond.

Il y avait déjà quelque temps que le général Lee était revenu de la Caroline. Quand on apprit le malheur arrivé à Johnston, toutes les pensées se portèrent sur Lee. Jusqu'à ce jour il n'avait pas eu occasion de trouver un champ digne de ses talents; le seul commandement, si on peut lui donner ce nom, qu'il avait eu étant dans la Virginie trans-alléghanienne, c'est plutôt en souvenir de ses services dans l'ancienne armée des États-Unis qu'à ceux qu'il avait pu jusqu'alors rendre à la Confédération, qu'il dut d'être appelé au commandement de l'armée principale du Sud. C'est du 3 juin qu'est datée sa nomination. — Ainsi, les Virginiens réunis pour la défense de leur capitale se trouvèrent sous les ordres du plus illustre de leurs concitoyens.

La position critique dans laquelle étaient les affaires détermina le président Davis à mettre le général Lee à la tête de l'armée du Nord-Virginie. Tout en retenant son grade de généralissime de toutes les forces confédérées, il prit en outre le commandement qui venait de lui être confié. Pendant qu'il était à Richmond, il avait dirigé tous les renforts dont il pouvait disposer sur l'armée de Johnston. La conscription commençait à faire affluer sous les drapeaux beaucoup de soldats. Dès le 20 juin, l'armée du Nord-Virginie comptait 70.000 combattants. Pas plus que son prédécesseur, le général Lee ne voulait laisser les Fédéraux arriver jusque sous les murs de la capitale confédérée. Les quelques jours suivants se passèrent à étudier la position des deux armées.

Sur ces entrefaites, le président Lincoln consentit enfin à permettre à la division Mac-Dowell de rejoindre l'armée principale sous Mac-Clellan, pourvu qu'elle fît la marche par terre, de manière à ne pas découvrir Washington. Le général en chef fédéral étendit son aile droite jusqu'à

Hanover-Court-House[1] pour y donner la main à l'avant-garde de Mac-Dowell. Le moment était critique pour la cause du Sud. Ce nouveau renfort de 40,000 hommes venant s'ajouter aux 120,000 Fédéraux déjà en ligne nécessiterait probablement l'abandon de Richmond, et l'effet moral eût été grand. Mac-Clellan, l'oreille tendue vers le Nord avec une impatience fiévreuse, croyait déjà entendre le canon de Mac-Dowell. Mais ce mouvement ne devait jamais s'exécuter.

Le général Jackson, chargé de neutraliser les trois colonnes de Banks, Frémont et Mac-Dowell, et de les empêcher de secourir Mac-Clellan, se montra à la hauteur de sa difficile mission. Vainqueur de Banks, qui était désigné pour remplacer Mac-Dowell à Manassas, l'infatigable Jackson réussit à battre séparément Frémont, qui, selon le plan préconçu, s'avançait de l'ouest sur Richmond, ainsi que la division Shields, détachée par Mac-Dowell pour lui couper le passage. Libre alors de ses mouvements, Jackson pouvait se réunir à Lee pour une attaque décisive sur l'armée de Mac-Clellan. Lee, de son côté, était décidé à ne pas perdre un instant, et une attaque immédiate fut résolue.

Au reçu de ces désastreuses nouvelles de la Vallée, le président Lincoln s'opposa absolument au départ de Mac-Dowell. Mac-Clellan, atterré de ce nouveau retard, vit qu'il serait forcé de changer toutes ses combinaisons et qu'il ne devrait plus compter que sur lui-même. La gauche de l'armée fédérale était au midi du Chickahominy, protégée par un réseau d'ouvrages formidables, dont les approches étaient rendues inabordables par suite d'abatis de grands

[1] Un *Court-House* n'était souvent à l'origine qu'une maison placée généralement au centre du comté dont elle porte le nom, lieu où se réunissaient à certaines époques les autorités et les juges du comté, servant à la fois de mairie et de tribunal. Dans ces pays dont la population est clair-semée, il n'y a pas beaucoup de villages, les habitants sont disséminés dans les *plantations* et les fermes sont isolées.

arbres ; le tout commandé par de nombreuses batteries. Le centre se trouvait appuyé sur la rivière même, près de New-Bridge. — La droite s'étendait jusqu'à Meadow-Bridge, u delà de Mechanicsville, fortement retranchée dans un ays admirablement propre aux opérations défensives. Cette ligne, d'une longueur de 24 kilomètres, avait la forme d'un croissant. A Meadow-Bridge, où étaient les avant-postes de l'aile droite, la rivière n'est qu'à 9 1/2 kilomètres de la capitale. — A New-Bridge, au centre de la position fédérale, la distance qui sépare de Richmond est de 14 kilomètres. Le York River railroad reliant en ligne droite le camp au Pamunkey, navigable jusqu'à ce point pour les plus grands vapeurs, mettait l'armée en communication avec tout le Nord. Elle se trouvait ainsi approvisionnée le plus facilement du monde de tout ce qui lui était nécessaire.

Le Chickahominy, qui coupait ainsi la position fédérale à angle droit, est un cours d'eau étroit, sans courant perceptible. Ses bords sont marécageux, les arbres et le taillis descendent jusqu'à l'eau et y forment une masse impénétrable, ce qui en rend le passage, excepté là où il y a des ponts, difficile et dangereux. L'armée confédérée couvrait Richmond, s'étendant du James River, où commençait son extrême droite, jusqu'au Chikahominy, au delà de Meadow-Bridge, où aboutissait son extrême gauche. Le général Huger commandait la droite, le général Magruder le centre, le général A.-P. Hill la gauche. Les divisions Longstreet et D.-H. Hill, échelonnées derrière et au delà de la gauche, devaient appuyer au moment opportun le mouvement tournant de Jackson.

Afin de se rendre compte des positions occupées par son adversaire, le général Lee fit faire par le général Stuart, commandant en chef de sa cavalerie, une reconnaissance en force. Ce fait d'armes, un des plus audacieux qu'ait vus cette guerre, réussit parfaitement. Le point vulnérable de

Mac-Clellan semblait être son extrême droite. C'est de ce côté que se porta l'attention du nouveau commandant en chef confédéré.

Le général James E.-B. Stuart, qui paraît ici pour la première fois, était Virginien de naissance et n'avait pas encore trente ans. Lieutenant de cavalerie, puis démissionnaire, il avait servi sous Johnston dans la Vallée lors des premières affaires. A Manassas, dans les escarmouches qui suivirent la retraite de Johnston derrière le Rappahannock et dans les combats de la Péninsule, il s'était toujours fait remarquer par sa hardiesse et par son habileté. De taille moyenne, large d'épaules et de poitrine, il portait la grande barbe et les longues moustaches retroussées à la Charles Ier. Dans ses yeux bleu clair étincelait un regard d'aigle. Aimant le bruit, le mouvement, l'aventure, les couleurs brillantes, Stuart s'était engagé dans la lutte avec l'ardeur et avec la passion qu'éprouve le chasseur à la poursuite du gibier. Jeune, ambitieux, brave comme son épée, joyeux, riant et plaisantant sans cesse, toujours suivi de son joueur de banjo nègre, se jetant sur l'ennemi en chantant un gai refrain, Stuart était l'idéal du beau cavalier et se fit adorer de ses soldats. Ce fut avec joie qu'il répondit à l'appel de son chef.

Il réunit 1200 hommes, composés des 1er, 4e et 9e régiments de cavalerie virginienne, sous les colonels W.-H. Fitzhugh Lee et Fitz Lee, fils et neveu du général en chef (tous deux devinrent généraux par la suite), de deux escadrons de la légion Davis, et de deux pièces de l'artillerie à cheval. La colonne quitta Richmond le 12 juin, et, se dirigeant vers le nord, campa pour la nuit près de Hanover-Court-House, non loin du pont sur le South-Anna. Stuart avait pris cette direction, afin de faire croire à l'ennemi qu'il se dirigeait du côté du général Jackson. Il se trouvait à 35 kilomètres de la ville, et pouvait de là se porter directement sur les derrières de l'armée fédérale. Pendant la

nuit, Stuart fit partir des fusées pour que l'on sût à Richmond où il était. On répondit de la ville à ces signaux. Des vedettes, postées de tous côtés, veillaient contre toute surprise. Le 13 juin, à l'aube, après un court repas, tout le monde était en selle. Le silence le plus complet régnait dans les rangs. Jusqu'à ce moment, personne ne se doutait du but de l'expédition. Dès qu'on se trouva dans les lignes ennemies, Stuart fit part à ses officiers de ses ordres et de ses plans. Les éclaireurs rapportèrent que la route d'Oldchurch était libre. Ce point est à égale distance de New-Bridge sur le Chickahominy et du Pamunkey, rivière qui servait de base aux opérations fédérales. Il se trouvait ainsi sur le chemin qui menait droit au centre de Mac-Clellan. La colonne s'avança rapidement dans cette direction.

A Hanover-Court-House, cent cinquante hommes de cavalerie fédérale prirent la fuite vers Mechanicsville. On ne les poursuivit pas, Stuart était trop pressé. A Hawe's Shop, on se saisit de plusieurs vedettes ennemies. Un peu plus loin, tout un régiment de cavalerie (le 2e fédéral, l'ancien régiment du général Lee) se retira rapidement devant la colonne de Stuart. La poursuite continua jusqu'à un petit cours d'eau appelé Tottapotomy. Un peu plus loin, les Fédéraux, ayant reçu des renforts, firent halte à Old-Church. Il n'y avait pas à hésiter. Stuart lança un escadron en colonne serrée occupant la largeur de la route. Le capitaine Latané, qui le commandait, fut tué, mais la cavalerie fédérale ne tint pas, et le 1er régiment de cavalerie virginienne, sous le colonel Fitz Lee, acheva de la mettre en déroute, s'emparant de quelques prisonniers et chevaux. Les tentes, fourgons et provisions furent brûlés.

Stuart avait à choisir s'il retournerait par le chemin qu'il avait suivi pour venir, ou si, faisant complètement le tour de l'armée ennemie, il irait traverser le Chickahominy plus bas. Ses instructions le laissaient libre d'agir

comme il l'entendrait. Une fois la voie ferrée du York River passée, il se croyait sûr d'arriver au Chickahominy, se faisant fort, s'il rencontrait de l'infanterie, de la laisser derrière lui, et si c'était de la cavalerie, de la culbuter. Il se décida donc pour le plan le plus hardi, quoique en vérité le moins dangereux, car il était probable que l'ennemi surveillait avec des forces supérieures tout le pays qu'il venait de traverser, rendant par là son retour très-problématique. Il partit donc dans la direction de Tunstall's Station. Ses soldats brûlèrent sur leur passage tout ce qui appartenait à l'armée fédérale, tentes, fourgons, approvisionnements. Partout les habitants les accueillirent avec des acclamations de joie. A la vue des jaquettes grises, bien des yeux se remplirent de larmes et plus d'un vieillard leur conseilla la prudence, car l'ennemi, ajoutait-on, les entourait de tous côtés.

Sur la limite du comté de New-Kent, l'escadron d'avant-garde tomba sur un établissement de cantiniers bien fourni de provisions. Les cavaliers affamés firent halte et se firent servir à manger. Quand le cantinier voulut être payé, grande fut sa consternation d'apprendre qu'il était prisonnier, ainsi que quelques soldats fédéraux qui se trouvaient dans la guinguette. Le reste de la colonne survenant acheva de dévaliser l'établissement ; un peu plus loin, Stuart atteignit le Pamunkey, et y mit le feu à deux navires chargés de vivres qui étaient amarrés à la rive. De là la colonne se rabattit sur le chemin de fer. Quelques hommes choisis la devancèrent et surprirent la station à Tunstall, coupant les fils télégraphiques, faisant prisonniers les vingt hommes de garde et obstruant la voie ferrée. A peine le coup de main eut-il réussi, qu'on vit arriver par la route un long convoi de provisions se dirigeant vers l'armée fédérale sous l'escorte de cinq escadrons de cavalerie. Mettre ceux-ci en fuite et s'emparer du butin fut l'affaire d'un instant. Peu de temps après, on entendit un train appro-

cher du côté de Richmond, en route pour le White-House sur le Pamunkey. Les Confédérés en tirailleurs bordaient la voie, mais le train passa à grande vitesse sans être arrêté par les obstacles. Aussitôt les soldats de Stuart firent pleuvoir une grêle de balles sur les wagons ouverts remplis de soldats fédéraux. Les uns furent tués ou blessés, et les autres, frappés de terreur, se jetèrent hors du train et furent faits prisonniers.

Il était nuit et le temps devenait précieux. Le convoi, dont on s'était emparé, fut brûlé, ainsi que le pont du chemin de fer à Black-Creek, interceptant ainsi la grande voie de communication entre l'armée fédérale et le Pamunkey. Ces précautions prises, il fallut repartir. L'incendie des fourgons éclairait le départ des hardis Confédérés. Les chemins étaient détestables ; l'on eut toutes les peines du monde à tirer les canons à travers la boue. Quelques soldats s'écartèrent de la route. Force fut donc d'attendre trois heures et demie à Talleysville pour rallier les traînards. Un hôpital fédéral avec cent cinquante malades tomba entre les mains des Sudistes, mais ne souffrit aucun dommage. A minuit, on se remit en marche, et le 14 au matin, la colonne atteignit le Chickahominy à Forge-Bridge, où Stuart espérait trouver un gué. Mais le colonel Fitzhugh Lee ayant essayé de le passer, trouva que la rivière y était très-profonde et le courant très-rapide. La position devenait critique. Les vedettes fédérales étaient si près qu'on pouvait presque les entendre, et de nombreuses colonnes de cavalerie ennemie sillonnaient le pays en tous sens, pour couper la retraite aux troupiers de Stuart, dont les exploits audacieux avaient réveillé toute l'énergie du général Mac-Clellan. Devant eux coulait une rivière infranchissable, et de toutes parts ils étaient cernés par une nuée d'ennemis acharnés à leur perte. Il semblait impossible qu'à l'approche du jour ils ne fussent faits prisonniers. A différentes reprises, les hommes se

jetaient à l'eau, cherchant un gué, mais en vain. La seule ressource était de construire un pont. Heureusement à ce moment on découvrit que les débris du vieux pont, détruit par les Confédérés quelques semaines auparavant, pourraient encore servir. A l'aide de planches trouvées dans une maison et d'arbres abattus sur les bords de la rivière, on parvint à réparer le pont, et avant le jour toute la colonne avait franchi le Chickahominy, et rentrait dans les lignes du Sud.

Sans parler des renseignements, précieux et exacts, qu'il avait recueillis sur la position et la force de l'armée fédérale, le général Stuart ramenait 165 prisonniers, 260 chevaux et mulets avec leurs harnachements, et un nombre considérable d'armes. Il avait, de plus, détruit des provisions et des munitions de guerre évaluées à plusieurs millions de dollars. Ce beau résultat n'avait coûté qu'un seul homme, le brave capitaine Latané. La conduite des soldats avait été digne de tout éloge. Sauf une halte très-courte le jeudi soir, ils n'avaient pas quitté leurs selles depuis le jeudi matin jusqu'au samedi soir, ne s'arrêtant ni pour se reposer ni pour manger, et à travers mille dangers accomplissant avec succès un des faits d'armes les plus brillants qui aient illustré la cavalerie d'aucun pays.

Grâce aux renseignements que lui rapportait Stuart, le général Lee vit que la droite des fédéraux pouvait être facilement tournée, car elle n'était pour ainsi dire pas gardée. Il résolut d'en profiter. Son premier soin, en prenant le commandement, avait été de faire construire le long de ses lignes des ouvrages de défense suffisamment forts pour qu'une partie de son armée les tînt contre toute l'armée fédérale, laissant le reste des troupes confédérées libres de prendre l'offensive. Le moment était favorable. Jackson, vainqueur de Shields et de Frémont, se trouvait en mesure de réunir ses soldats à l'armée confédérée sous

Richmond. Il fut donc rappelé, avec la recommandation d'opérer ce mouvement aussi secrètement que possible, afin que l'ennemi ignorât qu'il avait quitté la vallée.

A cette fin on eut recours à un stratagème. Le 11 juin, la division Whiting, de l'armée de Lee, s'empila dans plusieurs trains à l'embarcadère du Damville railroad à Richmond. On leur fit passer la rivière jusqu'à un point près Belle-Isle, où se trouvaient à ce moment un nombre considérable de prisonniers fédéraux, qui allaient être relâchés et descendre le James River. Les trains s'attardèrent longtemps, et les prisonniers purent se convaincre que tous ces soldats confédérés étaient envoyés par Lee pour renforcer Jackson, qui n'attendait qu'eux pour marcher sur Washington. Mac-Clellan, en effet, ajouta foi à ce bruit rapporté par les prisonniers libérés. Les trains partirent dans la direction indiquée, mais ils revinrent la même nuit. Jackson de son côté, après avoir, par des marches et contre-marches habilement combinées, fait croire qu'il descendait la vallée vers le Potomac supérieur, disparut tout à coup. Ses soldats mêmes ignoraient où il les menait. Ils avaient ordre de ne pas demander le nom des villages qu'ils traversaient, et à toutes les questions de répondre : « Je ne sais pas. » Si bien que Jackson, ayant surpris un soldat dérobant des cerises et lui demandant son nom et son régiment, ne put jamais lui faire dire autre chose que : « Je ne sais pas ».

Le 25 juin, la division Jackson arrivait à Ashland, à 24 kilomètres au nord de Richmond. Il y laissa ses soldats fatigués et se dirigea rapidement vers la ville. Traversant les rues de nuit, il parvint sans être reconnu à la maison qui servait à Lee de quartier général, près de Fair-Oaks station. Là eut lieu la première entrevue, depuis le commencement de la guerre, entre ces deux hommes remarquables.

Le plan de Lee était de prendre à revers l'aile droite

des Fédéraux, de la rejeter sur le centre et de forcer ainsi Mac-Clellan à sortir de ses retranchements et à livrer bataille pour maintenir ses communications avec le Pamunkey. En conséquence, Jackson devait se diriger sur Pole-Green-Church, à peu près dans la direction de la reconnaissance de Stuart. Ce dernier, avec une grande partie de la cavalerie, était posté à l'extrême gauche de Jackson, afin d'envelopper plus sûrement les Fédéraux. Le général Branch devait déboucher par Meadow-Bridge sur Mechanicsville, tandis que le général A. P. Hill se porterait directement sur Mechanicsville, soutenu par le feu concentrique de toutes les batteries confédérées élevées le long du Chickahominy. La position de Mechanicsville une fois emportée, le général D. H. Hill appuierait les opérations de Jackson, chargé de prendre à revers et de serrer comme dans un étau tout ce qu'il rencontrerait, en pressant continuellement sur le centre fédéral. Longstreet devait appuyer le général A. P. Hill et les deux corps réunis avaient pour mission d'occuper les lignes ennemies à New-Bridge. Les généraux Huger et Magruder défendraient pendant ce temps les ouvrages devant Richmond, faisant des démonstrations contre le centre, et devaient s'avancer si l'ennemi se retirait, le poursuivant dans ce cas vigoureusement. Sur toutes les routes aboutissant à la capitale étaient postés des vedettes et des détachements de cavalerie pour observer les mouvements de l'ennemi. Des réserves d'infanterie étaient prêtes à les soutenir en cas d'attaque imprévue. Les soldats avaient ordre d'emporter des provisions pour trois jours. Comme les Confédérés occupaient la ligne intérieure, la plus courte, il leur était facile de se concentrer rapidement au besoin, soit pour l'offensive, soit pour la défensive.

Mac-Clellan, de son côté, depuis la bataille de Seven-Pines, s'était contenté de fortifier sa position, cherchant à deviner quels pouvaient être les projets de son adver-

saire. Il avait tranquillement cédé le rôle offensif à Lee, et pendant le reste de cette campagne les forces fédérales offrirent l'étrange spectacle d'une armée envahissant un pays et, quoique très-supérieure en nombre et en ressources, attendant l'attaque au lieu de se porter en avant et d'engager elle-même le combat. Mac-Clellan avait aussi commis la faute insigne de disposer son armée de manière que le Chickahominy coulât entre ses deux ailes, coupant ainsi son centre à angle droit. Les ailes ne pouvaient communiquer entre elles que par des ponts et des routes, toujours très-mauvaises par suite de la nature marécageuse du sol avoisinant la rivière. Les crues soudaines pouvaient d'un moment à l'autre emporter les ponts, et dans ce cas les deux moitiés de son armée se trouveraient dans l'impossibilité de se porter secours. Ayant établi sa base d'opérations sur le Pamunkey, ce qui n'était pas nécessaire, il était forcé de garder son aile droite entre ce fleuve et Richmond, pour protéger ses communications. S'il eût choisi le James, toute nécessité de rester au nord du Chickahominy disparaissait, et cette position dangereuse, à cheval sur un cours d'eau qui pouvait lui jouer un si mauvais tour, n'avait plus l'ombre d'excuse, ni de raison d'être.

Il sentait du reste si bien le péril de sa position, qu'il pensait à changer sa base d'opérations, quand un déserteur de la division Jackson vint, le 24 juin, lui apprendre que ce général s'apprêtait à marcher sur son flanc droit.

CHAPITRE V

BATAILLE DU CHICKAHOMINY OU DE COLD-HARBOR, 27 JUIN 1862

C'est ici que commence la série de combats du 26 juin au 1er juillet, connus sous le nom de : « Sept jours sous Richmond, » et se terminant par la défaite et la retraite définitive de Mac-Clellan. Le Chickahominy, dont les bords allaient être le théâtre d'une lutte acharnée et décisive entre les deux armées ennemies, est une rivière de peu de courant, serpentant beaucoup, qui prend sa source au-dessus de Richmond, décrit une courbe au nord et à l'est de la ville, et se jette dans le James au midi, et bien au-dessous de Richmond. Ses bords sont marécageux et recouverts d'arbres et de taillis. Les rives sont peu élevées et à la moindre crue les eaux débordant, la rivière, généralement étroite et insignifiante, devient alors un lac couvrant toutes les terres basses jusqu'aux collines boisées qui s'élèvent à une certaine distance des deux côtés. De nombreux ponts la traversent. Celui de Mechanicsville, à 6 kilomètres et demi de Richmond, et celui de New-Bridge, à 13, étaient des points très-importants.

La position de Mac-Clellan a déjà été décrite. Une partie de son armée avait passé sur la rive méridionale et se trouvait à 7 ou 8 kilomètres de la ville. Le reste de ses

troupes était resté sur la rive nord du Chickahominy et s'étendait en forme de croissant jusqu'auprès de Mechanicsville, où il avait été convenu que le général Mac-Dowell viendrait prendre place, couvrant ainsi le flanc droit fédéral et protégeant ses communications avec la base fédérale au White House. En présence d'adversaires tels que Johnston et Lee, une disposition semblable de ses troupes était une grave faute. Mais Mac-Clellan fut en ceci la victime de la politique faible et changeante du cabinet de Washington. Si les 40,000 hommes de Mac-Dowell étaient venus se ranger sous ses drapeaux, sa position eût été à l'abri de toute surprise. Ce fut précisément ce flanc droit laissé sans défense, parce qu'il avait trop compté sur Mac-Dowell, qui devint le point d'attaque des Confédérés.

L'armée que Lee se préparait à lancer contre l'ennemi était composée de l'élite de la population du Sud. Parmi les simples soldats se trouvaient un grand nombre d'hommes de bonne éducation et de haute position sociale. Cela s'explique par le caractère qu'avait pris la lutte. La guerre était une guerre d'invasion de la part du Nord. Aussi toute la jeunesse du Sud, passionnée et ardente de sa nature, s'y était-elle jetée corps et âme avec enthousiasme. Le sentiment de ce que chacun devait au sol natal et une légitime indignation à la pensée qu'une fraction du pays avait envoyé une armée pour les réduire à l'obéissance, attirèrent dans les rangs confédérés la fleur de la jeunesse et ce qu'il y avait de plus vigoureux dans toute la contrée. Rétifs à la discipline et difficiles à manier, ces hommes firent preuve cependant de qualités militaires précieuses. On pouvait compter sur eux, surtout quand l'œuvre était périlleuse. Parmi les généraux il suffit de citer A. P. Hill, dont l'élan était irrésistible; Longstreet, remarquable au contraire par son calme et son obstination; le déjà célèbre Jackson,

surnommé « mur de pierres, » « Stonewall », et d'autres qui se feront connaître par la suite.

Jusqu'à ce jour le général Lee avait passé pour être d'une prudence exagérée, mais son plan d'attaque contre Mac-Clellan indiquait au contraire une hardiesse qui frisait l'audace. Se rendant parfaitement compte des positions occupées par l'ennemi et de sa force, sachant aussi qu'une grande partie de l'armée fédérale avait franchi le Chickahominy et se trouvait sur ses devants, Lee s'était décidé à passer sur la rive nord avec la majeure partie de ses troupes, ne laissant que 25,000 hommes pour la protection de la ville, et à tout risquer sur les chances de la bataille qu'il allait livrer. C'était peut-être bien téméraire, mais comme plus tard son mouvement de flanc à Chancellorsville, et en 1864 son entrée en Pennsylvanie sous les yeux du général Hooker, cette hardiesse avait sa source dans une véritable inspiration militaire et révélait les qualités d'un grand capitaine.

Le 26 juin 1862 le général Jackson mit ses troupes en mouvement le matin vers dix heures. Par suite de la rapidité avec laquelle il était descendu des montagnes de la Virginie occidentale, le gros de ses convois ne l'avait rejoint que très-tard dans la nuit ; son départ le matin en fut retardé. Le général Branch de la division A. P. Hill fit immédiatement passer les marais à sa brigade et marcha sur Meadow-Bridge. Mais les obstacles qu'il rencontra firent que ses progrès furent très-lents. Le général A. P. Hill attendit longtemps sans recevoir aucune nouvelle de Jackson ou de Branch. Il savait bien que l'engagement était commencé, mais les forces ennemies devant lui ne donnaient aucun signe de trouble. A trois heures de l'après-midi, sentant que s'il tardait plus, le succès de toute la combinaison serait compromis, il donna l'ordre de commencer l'attaque. La brigade Field se précipita sur le pont et s'en empara. Toute la division suivit et, prenant

à droite, marcha sur Mechanicsville. Reçue par un feu d'artillerie très-vif, elle n'en poussa pas moins en avant et chassa les Fédéraux de Mechanicsville. On n'avait eu encore affaire qu'aux avant-postes. La véritable ligne de défense choisie par l'ennemi était à deux kilomètres en arrière sur la rive gauche d'un cours d'eau, Beaver-Dam-Creek; cette rive, plus élevée que la rive droite, la domine. La gauche fédérale s'appuyait au Chickahominy, le centre était posté à Beaver-Dam-Creek et la droite était adossée à des bois épais qui bordaient la route de Mechanicsville à Cold-Harbor. Un chemin franchissait le cours d'eau et montait vers Ellison's-Mill. C'était la seule voie par laquelle l'artillerie confédérée pouvait aborder la position fédérale, et encore le feu des canons fédéraux la balayait-il tout entière. Au midi de ce Creek il y avait bien une petite vallée, mais si marécageuse que l'infanterie ne pouvait y manœuvrer. Elle avait de plus été jonchée de troncs d'arbres jetés en travers. La position fédérale naturellement si forte avait été choisie avec le plus grand soin; plusieurs lignes d'infanterie et d'artillerie en garnissaient les hauteurs et des *rifle pits* s'étendaient de la base jusqu'au sommet de la colline. Le général Fitz John Porter, le plus capable des généraux divisionnaires du Nord, commandait sur ce point. C'est ici que les troupes fédérales refoulées de Mechanicsville cherchèrent un refuge. Les soldats du général Hill poursuivant l'ennemi, se trouvèrent bientôt sous le feu des batteries de Beaver-Dam-Creek. Ayant reconnu que la position était trop forte pour l'emporter d'assaut et espérant à tout moment entendre le canon de Jackson sur les derrières de l'ennemi, le général Hill fit halte. A sa droite cependant il tenta plus tard deux fois de traverser à Ellison'-Mill le ruisseau de Beaver-Dam-Creek, mais sans pouvoir entamer la gauche du général Porter. A neuf heures du soir le combat cessa. Les Fédéraux avaient été délogés de Mechanicsville, mais tenaient bon à Beaver-Dam-Creek. Les

Confédérés passèrent la nuit sur le terrain qu'ils avaient conquis. Leurs pertes s'élevaient à 3 ou 4,000 hommes. Celles des Fédéraux étaient bien moindres.

Dès six du soir le mouvement offensif du général A. P. Hill ayant découvert le pont de Mechanicsville, les divisions de D. H. Hill et de Longstreet purent passer le Chickahominy, le premier prenant la direction de Cold Harbor pour y coopérer avec Jackson, le second se portant au secours de A. P. Hill, afin dès le matin suivant d'être en ligne.

Jusqu'à présent, malgré quelques retards causés par la nature difficile de ce pays si boisé et si marécageux, le plan du général Lee avait parfaitement réussi. Les quatre divisions Jackson, A. P. Hill, D. H. Hill et Longstreet avaient franchi le Chickahominy, et quoique les Fédéraux tinssent encore à Beaver-Dam-Creek, il n'était pas douteux que lorsque Jackson leur tomberait sur le flanc, ils ne soient forcés d'abandonner cette position. L'événement ne tarda pas à vérifier cette prévision. Le général Mac-Clellan, à la nouvelle de l'approche de Jackson, donna l'ordre au général Porter de se retirer sur New-Bridge. Dans la nuit du 26 juin Porter fit passer la plupart de ses canons et fourgons sur la rive méridionale de la rivière, et peu avant le jour les troupes fédérales se retirèrent, brûlant tout ce qu'elles n'avaient pu emporter. Le général Jackson de son côté, était arrivé sur les bords du Tottapotamy-Creek, un cours d'eau marécageux dont les rives sont escarpées et couvertes de bois épais. Il trouva le pont en flammes et entendit l'ennemi de l'autre côté abattant les arbres dans la forêt pour lui barrer la route. La brigade du Texas, commandée par Hood, se jeta en avant en tirailleurs. Quelques obus lancés à propos dans les bois firent prendre la fuite à l'ennemi, et le pont promptement réparé donna passage aux Confédérés. Poussant toujours devant lui l'arrière-garde fédérale, Jackson passa la nuit à Hundley's Cor-

ner, et le lendemain 27 juin, à la pointe du jour, se remit en marche sur Cold Harbor. D. H. Hill le rejoignit dans la matinée avec sa division, et forma à partir de ce moment l'avant-garde de l'aile gauche confédérée.

Le 27 au matin, Longstreet, au centre, refoulait devant lui les troupes de Porter, et A. P. Hill obliquait plus à gauche jusqu'à Gaines Mill, à deux kilomètres de Cold Harbor, pour y donner la main à D. H. Hill et à Jackson. Ainsi donc, à 10 heures le matin du 27 juin, Mac-Clellan retirait son aile droite, afin de trouver une position où il pût livrer un dernier combat au nord du Chickahominy, les quatre divisions confédérées le pressant vivement avec toutes leurs forces réunies. Tout réussissait donc jusqu'à présent au gré du général Lee. Le général en chef fédéral sentait que son plan de campagne était manqué et qu'il ne lui restait plus que le choix entre deux alternatives également dangereuses. Il n'y avait plus à penser à conserver ses communications avec le White House [1], sur le Pamunkey. Jackson en était déjà le maître. Si Mac-Clellan risquait une bataille pour les secourir et que la victoire ne lui restât pas, sa ligne de retraite vers le James River serait perdue. Il n'avait donc plus que le choix entre l'abandon de la position qu'il occupait et la retraite, ou la concentration rapide de toute son armée au sud du Chickahominy, suivie d'un assaut contre les lignes de Richmond. Ce dernier mouvement eût été bien hardi, puisqu'il eût présenté le flanc à l'ennemi, mais sa grande supériorité numérique lui aurait peut-être permis d'écraser les 25,000 hommes de Magruder et de Huger avant que Lee eût pu voler à leur secours. Quoi qu'il en soit, Mac-Clellan se décida pour la retraite. Jackson à la tête de l'aile gauche confédérée lui barrant le chemin du

[1] Cette propriété appartenait à Lee et venait du général Washington. C'est là que ce dernier s'était marié. Les Fédéraux n'y ont pas laissé un brin d'herbe.

Pamunkey, où jusqu'à présent il avait eu sa base d'opérations, il ne lui restait que deux lignes de retraite, la première, — celle qu'avaient suivie les Confédérés en mai, venant de Yorktown; elle était de beaucoup la plus longue et l'exposait aux attaques journalières des Confédérés victorieux, ce qui pouvait aboutir à la destruction entière de son armée; — la seconde menait à travers le White Oak Swamp (marais des chênes blancs) jusqu'au James River et n'avait guère plus de 40 kilomètres de longueur. La nature du pays qu'elle traversait lui permettrait de dissimuler ses mouvements et d'arrêter la poursuite de l'ennemi aux moments critiques. C'est cette dernière route qu'il choisit. Il espérait aussi arriver à changer sa base d'opérations, ce qu'il désirait depuis longtemps, pour de là recommencer une nouvelle campagne contre Richmond, avec cette différence, il est vrai, entre le mouvement qu'il avait désiré et celui auquel il se voyait forcé, que dans le premier cas, il n'aurait pas eu à éprouver les effroyables pertes en hommes et en trésors qui allaient signaler son opération actuelle, et que ce qui eût été un mouvement offensif devenait une fuite obligée devant un ennemi vainqueur.

S'étant donc décidé pour le White Oak Swamp, Mac-Clellan vit que pour donner le temps au gros de son armée de défiler, l'aile droite sous le général Porter devait se sacrifier et couvrir la retraite des Fédéraux. Porter se retira donc de Beaver Dam Creek et vint occuper une position très-forte à Cold Harbor, où Mac-Clellan avait fait construire des ouvrages de défense formidables qui s'étendaient sur une suite de hauteurs depuis le Chickahominy jusqu'à Cold Harbor. Un cours d'eau marécageux, le Powhite Creek, traversant un pays très-boisé, coulait au au pied de ces hauteurs. La gauche occupait une élévation de terrain couverte d'arbres, à pic et dominant un ravin qui descendait jusqu'au Chickahominy ; — la droite était

abritée dans les bois derrière Cold Harbor. Les buissons touffus de ce ravin cachaient des centaines de tirailleurs, à mi-côte de la hauteur s'étendait une ligne d'infanterie, et derrière une seconde ligne protégée par des parapets formés de troncs d'arbres ; une troisième ligne couronnait le sommet, que garnissait également une nombreuse artillerie. Au pied de cette position vraiment redoutable, s'étendait une plaine d'un demi-kilomètre, dominée par le feu de cette triple ligne de défense et balayée par les grosses batteries fédérales au sud du Chickahominy. Le cours d'eau dont il a été parlé rendait toute approche de front difficile sur un terrain détrempé. De toutes parts, en plaine, les arbres avaient été abattus pour que les troupes confédérées fussent plus à découvert, et que ces troncs d'arbres jonchant le sol tinssent l'ennemi plus longtemps sous cette mitraille pleuvant sur eux de tous côtés. Cette ligne de bataille couvrait les abords des ponts qui reliaient entre elles les deux ailes fédérales.

Le général Lee avait établi son quartier général dans une maison sur la plantation Hogan, et y attendait tranquillement le moment où il donnerait le signal du combat. Les colonnes de Hill et de Longstreet avaient fait halte dans la plaine jusqu'à ce que l'arrivée de la droite de Jackson à New-Cold-Harbor fût signalée. Lee, calme et recueilli, était assis sous la vérandah derrière la maison. Une foule d'officiers encombrait les marches et la pelouse. Ils causaient entre eux à voix basse, tandis que leur chef, seul à l'écart, sa belle figure empreinte d'une expression sérieuse, mais sans une ombre d'inquiétude ou d'irrésolution, semblait plongé dans ses pensées. Sous peu, une estafette arrive au galop de son cheval blanc d'écume et présente une lettre au général. Après avoir jeté les yeux sur le papier, Lee monte à cheval sans perdre un instant, et le bruit se répand que Jackson approche et que la bataille va commencer.

La division Longstreet venant de Beaver-Dam-Creek était arrivée à une heure près du Chickahominy, en face de la nouvelle position fédérale. C'est là que Lee la rejoignit. Il portait son simple uniforme de drap gris à boutons de cuivre, trois étoiles d'or au col indiquant seuls son rang ; un chapeau de feutre gris aux larges bords couvrait sa tête ; des grosses bottes à l'écuyère et des gants de peau à grandes manchettes complétaient son costume. Son maintien assuré, sa belle tournure, son aisance à cheval en faisaient un cavalier accompli. Tel il apparut à ses soldats, dont beaucoup le voyaient pour la première fois.

Au même instant, A. P. Hill, dont la division avait beaucoup souffert la veille à Mechanicsville et ne comptait plus que onze mille baïonnettes, lança quatre de ses brigades contre la gauche de l'ennemi à Cold Harbor même. Mais quoique Hill les fît successivement appuyer par tout ce qui lui restait de soldats, et malgré des efforts répétés, les Fédéraux conservèrent leurs positions. Ce fut à leur tour de charger les troupes épuisées de Hill. Lee comptait sur l'arrivée de Jackson pour tourner les lignes ennemies, mais il vit qu'en attendant, Hill allait être écrasé; il fit donc dire à Longstreet de simuler une attaque contre la gauche et le centre fédéraux. Celui-ci se porta immédiatement en avant; mais se rendant compte de l'immense force des ouvrages ennemis, il sentit que son attaque feinte devait se transformer en une véritable, s'il voulait apporter un secours réel à Hill. Cinq brigades s'élancèrent à l'assaut au pas de charge, mais elles furent reçues par un feu si terrible qu'elles reculèrent écrasées.

Déjà le soir approchait, et aucune des attaques n'avait abouti. A ce moment heureusement, le bruit de la fusillade augmente vers la gauche confédérée, et se répète sourdement dans le lointain. Un cri de joie et d'enthousiasme s'élève dans les rangs sudistes. « C'est Jack-

son ! c'est Jackson ! » se répètent les soldats les uns aux autres.

C'était lui, en effet. Il avait marché toute la journée, guidé par le canon qu'il entendait tonner dans la direction du Chickahominy, et craignant d'arriver trop tard, tant sa marche avait été retardée par des obstacles imprévus, des cours d'eau, des marais, des abatis d'arbres, des routes exécrables. Il atteignit Cold Harbor à cinq heures et demie, comme Longstreet venait de donner assaut à la gauche de la position ennemie. Il fit immédiatement dire à la division D. H. Hill de charger. Celle-ci se précipita, à peine l'ordre reçu, à travers tout, le marais, la rivière, les taillis et les obstacles élevés pour garder l'extrême droite de Mac-Clellan, poussa tout ce qu'elle rencontrait devant elle, et à la tombée de la nuit, par une dernière charge, mit les Fédéraux en déroute. Le général Ewell eut cependant encore à lutter quatre heures avant de pouvoir se rendre définitivement maître du terrain. Ce ne fut qu'à dix heures du soir que toute la position fédérale fut abandonnée.

La division Whiting arriva au secours de Longstreet au moment où celui-ci venait d'être arrêté par le feu écrasant des batteries fédérales. Hood et sa brigade du Texas furent chargés d'arracher la victoire aux ennemis de ce côté. Déjà trois des quatre régiments qui la composaient avaient été fauchés par le feu des Fédéraux, quand Hood vint trouver le 4e régiment qui était resté en réserve, les hommes couchés à plat ventre. Il le fit avancer par le flanc droit jusqu'à un verger. «Le sol, dit un témoin, était couvert de morts et de mourants. A chaque instant, les rangs s'ouvraient pour livrer passage à des fuyards complétement affolés de terreur. A quelque distance devant nous était la 3e brigade qui, peu de temps avant, avait passé près de nous en poussant des cris d'allégresse pour enlever le fatal parapet contre lequel se brisaient tous nos efforts.

Mais la grêle de fer et de plomb en avait couché la moitié par terre ; le reste, démoralisé, prit la fuite en jetant ses armes. A ce moment, le général Hood se mit à notre tête et d'une voix brève donna l'ordre : « En avant ! pas accéléré. » Nous n'étions que cinq cents. Derrière, nous étions appuyés par deux autres régiments du Texas et un de Géorgie. A peine avions-nous fait dix pas que notre colonel tomba mort. Une pluie de balles, de mitraille, d'obus vint labourer nos rangs. Nos officiers n'y répondaient que par l'ordre souvent répété de « serrez les rangs » à chaque vide qui se faisait. Foulant aux pieds les morts et les blessés, nous arrivâmes à moins de cent mètres du parapet. Ici quelques-uns de nos soldats, voyant l'ennemi devant eux, tirèrent. C'était au sommet, et à cet endroit toutes les charges précédentes avaient été arrêtées par le feu concentré des ennemis abrités derrière leurs ouvrages. La voix claire de Hood nous cria : « Chargez baïonnettes ! » Un bond nous porta au delà du petit cours d'eau et de l'abatis d'arbres ; l'instant d'après notre drapeau flottait sur le parapet conquis. L'ennemi, surpris par notre attaque à l'arme blanche, se leva de derrière ses abris et se réfugia dans sa seconde ligne de défense. Une volée partie de nos rangs abattit un bon nombre des fuyards. Nous entrâmes en même temps qu'eux dans cette seconde ligne, et quand nous y eûmes également planté notre drapeau, les survivants du 4e régiment du Texas poussèrent des hourrahs de joie, répétés à droite et à gauche par toute la ligne confédérée, sur une étendue de plusieurs kilomètres. Les acclamations s'entendaient encore quand beaucoup de ceux qui en avaient donné le signal dormaient du sommeil éternel. »

Soutenu par les renforts qu'on lui envoyait sans cesse, Hood poursuivit l'ennemi, s'empara de quatorze canons, de tout un régiment fédéral, et se rendit entièrement maître de leurs ouvrages. Cette charge avait coûté mille

hommes aux Confédérés. Une fois sûr que la clef de la position fédérale était entre ses mains, le général Lee fit avancer toute son armée, et refoula énergiquement les troupes du Nord vers le Chickahominy, écrasant tout sur son passage. Mais pendant ce temps l'obscurité était devenue profonde; l'armée du Sud elle-même n'avait plus son alignement, et le pays était très-peu favorable à une poursuite de nuit. L'ordre fut donc donné de camper sur le champ de bataille.

Les Fédéraux, de leur côté, se retiraient en désordre vers les ponts, bon nombre d'entre eux en proie à une terreur indicible. Des chevaux sans cavaliers couraient effarés en tous sens; les balles sifflaient; çà et là tombait un malheureux frappé à l'improviste; des fourgons renversés, des ambulances, des canons bloquaient le passage; de pauvres blessés boitant, gémissant, perdant tout leur sang, se traînaient au milieu de la bagarre; des officiers s'adressaient en vain à leurs soldats pour les retenir, cherchant à les raisonner, les suppliant, et emportés, malgré eux, par le torrent des fuyards;— dominant tout, le grondement du canon, les nuages de fumée s'élevant du champ de bataille, et le disque rouge du soleil se couchant à l'horizon, — formaient un spectacle impossible à oublier.

L'ordre fut en partie rétabli aux ponts; pendant la nuit, on fit passer la rivière à la plupart des troupes : à six heures du matin, les soldats de l'armée régulière furent les derniers à traverser, après quoi le pont fut livré aux flammes.

Cette lutte à Cold Harbor fut une des batailles les plus sérieusement disputées de toute la guerre. La victoire des Confédérés décida de la campagne. Les pertes des deux armées furent grandes; de 7 à 8,000 hommes du côté des Confédérés, de 6 à 7,000 du côté des Fédéraux.

Le général Lee dépêcha à Richmond, le même soir, la lettre suivante :

« Quartier général, 27 juin 1862.

« *A Son excellence le président Davis*,

« MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

« Profondément reconnaissant à Dieu tout-puissant de de la victoire signalée qui nous a été accordée, j'ai l'honneur de vous annoncer le succès qu'a remporté notre armée aujourd'hui.

« L'ennemi a été chassé ce matin de sa forte position derrière Beaver-Dam-Creek, poursuivi jusqu'à celle derrière Powhite, et enfin, après une lutte acharnée de cinq heures, forcé d'abandonner complétement le champ de bataille.

« La nuit a mis fin au combat. J'ai à déplorer la perte d'un grand nombre d'officiers et de soldats.

« Nous dormons sur le champ de bataille et recommencerons la lutte demain matin.

« J'ai l'honneur d'être respectueusement vôtre

« R. E. LEE, *général*. »

CHAPITRE VI

RETRAITE DE MAC-CLELLAN

La bataille du Chickahominy ou de Cold Harbor fut une journée décisive, quoi qu'en disent certains écrivains du Nord, qui prétendent que cette journée ne fut que la première dans une série d'engagements, toutes à peu près de la même importance, purs incidents dans le changement de front du général Mac-Clellan des rives du York aux rives du James. Cette théorie est difficile à soutenir. Si cette première rencontre avait été une victoire fédérale, le général Mac-Clellan aurait marché droit sur Richmond, sans penser à perdre du temps à changer de base d'opérations, et le résultat eût été la prise de la ville. La preuve que ce fut une défaite fédérale, c'est justement la nécessité où se trouva Mac-Clellan de se porter vers le James, puisque ses communications avec le Nord par le White House se trouvaient coupées. Loin de pouvoir songer à attaquer Richmond, tout ce qu'il put faire fut de sauver son armée. Il est vrai qu'il avait eu la pensée de changer sa base d'opérations avant la bataille; mais, après l'avoir perdue, il n'avait plus le choix. Ce n'était plus une armée pleine d'entrain et d'espoir qu'il dirigeait vers une position plus forte que celle qu'il quittait, mais une mul-

titude fatiguée et découragée qu'il traînait après lui, se hâtant de gagner la rivière James pour s'y réfugier sous le feu de ses canonnières et échapper ainsi à la poursuite d'un ennemi acharné à sa perte. C'est la bataille du Chickahominy qui avait amené ce résultat, décidant de toute la campagne. Vouloir donc que cette rencontre n'ait pas eu plus d'importance que celles qui suivirent, c'est fausser l'histoire.

Quoi qu'il en soit, Mac-Clellan du moins était trop bon soldat pour ne pas se rendre compte que la bataille du 27 avait été décisive, et sa résolution de battre en retraite fut arrêtée, le soir même de la bataille, dans une réunion au quartier général, où il exposa à ses généraux son plan et les motifs qui le lui avaient dicté.

Le 28 juin, au matin, presque toute son armée se trouvait concentrée sur la rive sud du Chickahominy. Mac-Clellan fit preuve, dans la retraite qui suivit, d'une rare habileté et de beaucoup de vigueur, entouré, comme il l'était, de dangers de toutes sortes. Les avantages qu'il a pu avoir sur son adversaire ne doivent en rien diminuer l'admiration due au général en chef fédéral.

Un de ces avantages était l'incertitude dans laquelle était Lee sur ce qu'allait faire son adversaire. Ce dernier pouvait livrer bataille pour reconquérir le chemin de fer du York River, ou se retirer dans la péninsule ou dans la direction du James. Lee se voyait contraint d'attendre les mouvements de son ennemi. C'était très-malheureux, mais il n'y avait rien à y faire. En attendant, Ewell s'empara de la voie ferrée du York River, les Fédéraux se retirant devant lui de l'autre côté du Chickahominy, brûlant le pont et détruisant la voie. Les nuées de poussière venant des lignes fédérales au sud de la rivière indiquaient évidemment qu'il s'y préparait quelque chose. Les Fédéraux venaient d'abandonner définitivement le chemin de fer du York River; mais, du côté du James, les Confédérés ne

pouvaient surprendre aucun signe d'un mouvement vers ce fleuve. Il devenait donc de plus en plus probable que c'était sur la Péninsule que se dirigeait Mac-Clellan. Ewell s'avança donc, en longeant la rive nord du Chickahominy, dans la direction des différents gués qui mènent à Williamsburg, mais sans rien découvrir. De son côté, le général Stuart poussa une pointe vers le White House, s'emparant sur sa route de convois de fourrages, de munitions, enlevant ou mettant en fuite des vedettes et quelques escadrons de cavalerie. Vers la nuit, tout l'horizon en feu et les explosions d'obus du côté du White House indiquaient que l'ennemi y détruisait tout ce qu'il ne pouvait emporter. A la pointe du jour, Stuart se remit en marche et arriva en vue d'une canonnière fédérale, avec laquelle il échangea quelques coups de canon. Stuart fit au White House un butin considérable. Neuf grandes barques, chargées de provisions, brûlaient comme la cavalerie sudiste arriva ; le feu dévorait aussi une immense quantité de tentes, de fourgons, de wagons de chemins de fer tous chargés, cinq locomotives, des constructions de toutes espèces, des munitions et un matériel énorme représentant un total de plusieurs millions de dollars : tout fut détruit.

De là la cavalerie tournant vers le sud, alla, selon les ordres du général Lee, surveiller les ponts et les gués sur le Chickahominy menant vers la Péninsule. A New Market, groupe de maisons près le James entre Richmond et les lignes fédérales, six mille hommes sous le général Holmes étaient postés pour empêcher l'ennemi de s'approcher de la rivière et pour prévenir le quartier général du premier indice d'un mouvement fédéral. La journée du 28 se passa donc à surveiller l'ennemi, parfaitement caché par la nature boisée du pays et par les lignes de défense qui l'abritaient. Toute l'armée confédérée reçut l'ordre de veiller sous les armes toute la nuit du 28 au

29 juin pour avancer sans perdre un instant aussitôt que l'on saurait dans quelle direction se retirait Mac-Clellan. Tous les indices qui lui revenaient confirmaient le général Lee dans son idée que l'armée du Nord se préparait à un mouvement général, et que rien n'indiquant qu'il se dirigeait vers la Péninsule, ce ne pouvait être que dans la direction du James.

Lee avait raison. Pendant la journée du 28, Mac-Clellan avait fait occuper tous les points défensifs qui pouvaient protéger le passage de son armée à travers cette suite de marécages connus sous le nom général de White Oak Swamp. Cinq mille ambulances, fourgons, charrettes, et deux mille cinq cents bœufs furent dirigés par la seule et unique route qui traversât cette région. Pendant la nuit du 28, la division Porter se retira aussi par ce même chemin. Les corps de Sumner, de Heintzelman et de Smith reçurent l'ordre de rester au nord du Swamp; du côté de Richmond, pendant toute la journée du 29 jusqu'à ce que tous les trains d'équipage fussent hors de danger. Bien que Lee se doutât de ce qui avait lieu, tout se fit avec tant d'ordre que l'on ne fut assuré de la retraite des Fédéraux qu'en découvrant le 29, au lever du soleil, que leurs lignes étaient abandonnées.

Aussitôt Longstreet et A. P. Hill repassèrent le Chickahominy à New Bridge, et prirent la route qui va de Derbytown vers le Long Bridge. Huger quitta ses retranchements et fit filer ses colonnes par le Charles City Road, pour tomber sur le flanc des Fédéraux. Magruder, suivant la route de Williamsburg, devait attaquer leurs derrières, et Jackson, retraversant aussi la rivière à Grapevine Bridge et passant par Savage Station, devait se réunir à Magruder. Lee espérait ainsi couper toute retraite aux ennemis et prendre ou détruire la plus grande partie de leur armée. Toutes les colonnes confédérées étaient en marche de bonne heure le 29. Jackson seul, qui dut répa-

rer le pont de Grapevine, ne put passer le Chickahominy que dans la nuit du 29.

Les dispositions de Lee étaient excellentes, mais Mac-Clellan avait une avance de 24 heures, ce qui, joint à la nature du pays que les deux armées avaient à traverser, lui donnait des avantages dont ne pouvait le priver aucune poursuite, quelque vigoureuse et quelque bien combinée fût-elle.

Magruder passant par les avant-postes et les positions fortifiées abandonnées, et trouvant à chaque pas des quantités énormes de matériel, la plus grande partie en très-bon état, arriva à Savage Station sur le tard. Le corps fédéral du général Sumner l'y attendait. Un combat sanglant s'y engagea, auquel l'obscurité de la nuit seule mit fin. Pendant la nuit Sumner se retira à travers le White Oak Swamp, détruisant tous les ponts derrière lui et tout le matériel qu'il put à Savage Station. Les Confédérés y firent plusieurs centaines de prisonniers, y trouvèrent les morts et les blessés de la journée en grand nombre, et en outre un hôpital contenant 2,500 malades. Malheureusement déjà à ce moment les Confédérés étaient mal pourvus de tous les médicaments nécessaires aux blessés, et les Fédéraux n'en avaient guère laissé.

Il ne sera peut-être pas sans intérêt de retracer ici, d'après un récit nordiste, quelques-unes des scènes qui eurent lieu pendant la retraite de l'armée du Nord à travers ce dédale de marais et de terres détrempées par les pluies torrentielles et rendues encore plus sinistres par les bois épais qui en couvraient la surface.

« La ligne de retraite passait en plein par le centre du White Oak Swamp. On avait sous les yeux le triste spectacle de milliers de blessés se traînant comme ils pouvaient en longues files. Toutes les ambulances qu'on avait pu réunir étaient chargées des malheureux blessés en état de supporter la route. Un grand nombre d'autres qu'on

n'avait pu transporter tombèrent aux mains de l'ennemi. Au loin brillaient les feux des avant-postes confédérés. La nuit était très-noire et les nuages semblaient annoncer une tempête, mais quelque épuisés qu'ils fussent les soldats ne pouvaient s'arrêter, il leur fallait marcher toute la nuit.

« De Savage Station au pont de White Oak Swamp il y a dix kilomètres. Sur toute cette longueur se pressait une multitude confuse de chevaux, de fourgons, de canons, d'ambulances, de pontons, et tout le matériel d'une grande armée. Parfois survenait un temps d'arrêt; impossible de décrire la confusion qui en résultait. Les fourgons, vingt de front, bloquaient la route. Les officiers faisaient des efforts inouïs pour la dégager; les conducteurs juraient, les chevaux ruaient, les accidents de voitures ajoutaient au désarroi général. Ce jour on se battit peu, parce que l'ennemi ignorait nos mouvements. Le soleil se leva le 29 juin sur cette scène de tumulte et de consternation. La journée fut accablante de chaleur, on ne sentait pas un souffle d'air. Derrière nous se faisaient entendre le bruit incessant de la fusillade et le grondement de l'artillerie. A chaque pas que nous faisions nous laissions le long de la route des morts et des malheureux blessés trop gravement pour être emportés. Beaucoup des nôtres jetaient leurs sacs et tout ce qui les encombrait, ne gardant que leurs armes. D'autres, frappés de coups de soleil, tombaient, écumant de la bouche et en proie au délire. Des boulets, des obus venaient de temps à autre s'abattre sur nous pour nous avertir que l'ennemi n'était pas loin. Parfois notre arrière-garde s'arrêtait et la bataille s'engageait alors avec acharnement.

« De sombres nuages amenèrent l'obscurité de bonne heure et des torrents de pluie ne tardèrent pas à tomber. L'arrière-garde hâta sa marche à travers les ténèbres et la tempête. La forêt était illuminée par des éclairs incessants; le tonnerre grondait à chaque minute au dessus de

nos têtes. Pêle-mêle sur la route étroite, cavaliers, fantassins, artilleurs, tous confondus et entremêlés avec des pièces de canon, des fourgons, des colonnes d'infanterie, des escadrons de cavalerie, nous roulions comme un sombre torrent, sauf quand l'éclair blanchissait les baïonnettes et faisait ressortir en traits plus hideux l'horreur de la scène : à droite et à gauche du chemin, là où la terre offrait un sol plus résistant, se pressait la multitude des fuyards. Des charrettes brisées, des caissons abandonnés, des débris de toutes sortes marquaient la ligne que suivait l'armée en déroute. On se parlait à voix basse. On évitait toute espèce de bruit, tant on se pressait pour sortir de cet affreux marais avant le jour. Quelquefois un pauvre soldat se jetait à terre pour quelques instants de sommeil, puis se réveillant en sursaut et pâle d'effroi à l'idée de tomber entre les mains de l'ennemi, continuait sa course à moitié endormi. »

C'était en effet une marche terrible. Le général Jackson arriva au pont sur le White Oak Swamp, le matin du 30 juin. Son avant-garde avait fait plus de mille prisonniers, et tant d'armes jonchaient le sol, qu'il fallut détacher deux régiments de la Caroline du Nord pour les ramasser et les transporter à l'arrière. Le pont était détruit, et l'ennemi en force de l'autre côté disputait le passage. 28 bouches à feu balayèrent bientôt la rive opposée, et les tirailleurs confédérés passèrent le cours d'eau, mais ne purent se maintenir de l'autre côté. L'ennemi disputa le terrain si vigoureusement jusqu'au soir que Jackson ne put avancer, quoique la canonnade à l'autre extrémité des marais lui indiquât assez clairement que la lutte dans laquelle était engagé Longstreet, devenait de plus en plus chaude. Mais il était de toute impossibilité de forcer ce passage ; il n'y avait qu'un gué très-étroit, complétement commandé par les feux de l'ennemi. C'eût été folie que de tenter de passer.

Pendant que Jackson rongeait son frein, Longstreet cette

même après-midi, était arrivé tout près du Quaker Road, que suivait l'armée fédérale dans sa course précipitée vers le James. Le Long Bridge Road, par lequel débouchaient les colonnes de Longstreet, coupait le Quaker Road à angles droits, très-près de l'endroit où cette route entre dans le White Oak Swamp. Un peu plus près, le Charles City Road se réunit aussi au Quaker Road. C'est par le Charles City Road qu'arrivait Huger, tandis que Jackson poursuivait l'arrière-garde fédérale par ce même Quaker Road. Si ces trois colonnes parvenaient à se donner la main et à tomber sur Mac-Clellan en même temps, Lee aurait toute son armée réunie et c'en serait fait des Fédéraux. Il était donc de la dernière importance d'empêcher cette concentration, ce qui donnerait au général en chef fédéral le temps de tirer son armée de la position dangereuse dans laquelle elle se trouvait et de la concentrer dans les plaines à portée du James, où elle n'aurait plus rien à craindre. Pour cela trois choses étaient nécessaires : empêcher Jackson de pénétrer par le White Oak Swamp, ce qui avait déjà eu lieu ; tenir les chemins de traverse entre le Long Bridge Road et le Quaker Road contre Longstreet, jusqu'à ce que l'armée fédérale ait défilé en sûreté, et finalement mettre obstacle à ce que la colonne de Huger se réunisse à Longstreet. Huger, dont les mouvements furent un peu lents, ne put déboucher du Charles City Road que le 1er juillet au matin.

Pour résister à Longstreet, qui arriva sur le terrain à une heure de l'après-midi du 29, Mac-Clellan posta les réserves pennsylvaniennes sous le général Mac-Call parallèlement au Quaker Road, s'étendant jusqu'à la route de New-Market et soutenues par trois divisions fédérales. Le général Holmes à l'extrême droite confédérée ouvrit un feu assez vif sur les positions fédérales à Malvern-Hill, mais sans résultat, les canonnières sur le James s'étant mises de la partie.

Quoique Huger eût fait dire dans la matinée que sa mar-

che était ralentie par suite des obstacles qu'il rencontrait, le général Lee s'attendait bien que, vu les ordres pressants transmis à Huger, ce dernier se trouverait en ligne dans l'après-midi. Quand donc Longstreet disposa ses troupes en ordre de bataille à Frazier's-Farm, Lee, qui s'était placé avec cette partie de l'armée, croyait pouvoir pleinement compter sur les corps d'armée de Huger et de Jackson dans son attaque générale sur les lignes des Fédéraux, ignorant complétement que Jackson n'avait pu franchir le White Oak Swamp.

Vers quatre heures le bruit du canon retentit du côté du Charles City Road. Croyant que c'était le général Huger, Longstreet ouvrit le feu avec une batterie seulement, pour annoncer où il était. Mais Huger ne venait toujours pas, et l'ennemi répondant par une canonnade furieuse, le combat s'engagea. Longstreet lança son infanterie contre Mac-Call ; — la lutte devint acharnée ;— le terrain ne se prêtait pas à une attaque d'ensemble. Cependant, malgré la supériorité de l'ennemi et le feu de son artillerie admirablement dirigée, les Confédérés avançaient toujours. Le général A. P. Hill reçut l'ordre de soutenir Longstreet avec toute sa division. Une charge à fond eut un plein succès; plusieurs batteries furent enlevées à la baïonnette, et les canons dirigés de suite contre l'ennemi achevèrent de le chasser de ses positions. Le général Mac-Call y fut fait prisonnier. La bataille dura jusqu'à neuf heures du soir. Les Fédéraux avaient cédé sur toute la ligne, excepté à droite, où ils se maintinrent en désespérés. Le terrain avait été disputé pied à pied, mais le champ de bataille, excepté sur la droite, resta aux mains des Confédérés, qui recueillirent aussi les morts et les blessés de l'armée fédérale, 14 canons et beaucoup de prisonniers. Si le général Huger avait pu arriver à temps pour attaquer leur droite, comme Lee s'y attendait, l'armée du Nord aurait éprouvé un grand désastre.

Grâce au temps d'arrêt forcé de Jackson et au retard de Huger, Mac-Clellan put faire franchir les passages dangereux du White Oak Swamp au reste de son armée, tandis que son arrière-garde tenait tête à Jackson et que son aile gauche résistait à Longstreet. Pendant la nuit le général Franklin s'étant retiré du Swamp avec l'arrière-garde, Jackson put poursuivre sa route et rejoindre le lendemain matin l'armée confédérée sur le champ de bataille de la veille. L'armée fédérale de son côté était massée à Malvern-Hill. Avec le combat de Frazier's Farm tous les dangers qui l'avaient menacée étaient passés. Les Confédérés ne pouvaient plus espérer lui couper la retraite vers le James, car dès le 30 juin, le soir précédent, son avant-garde avait atteint ce fleuve, son artillerie et ses trains d'équipages étaient parqués à l'arrière de Malvern-Hill et Mac-Clellan était en communication avec les canonnières fédérales.

Le général Lee n'avait plus qu'une chose à faire, à forcer son adversaire à livrer bataille, sentant bien que s'il remportait la victoire, l'armée du Nord était à sa merci, et que si au contraire son succès était moins décisif, le pire qui pourrait arriver serait que l'ennemi parvînt à franchir les quelques kilomètres qui le séparaient encore de la rivière. Jackson en conséquence, suivant le Willis Church Road, ne tarda pas à se trouver en présence de la position fédérale à Malvern-Hill, position très-bien choisie du reste. C'était un plateau élevé de trois kilomètres de long sur un de large. Des masses profondes et serrées d'infanterie garnissaient ce plateau couronné par 60 grosses pièces d'artillerie. L'armée du Nord formait un demi-cercle dont Malvern-Hill était la gauche et une partie du centre, tandis que la droite se recourbait vers le fleuve à travers des bois et des ravins. Elle s'appuyait donc au James, prête à se réfugier au besoin sous le feu de ses canonnières. Au pied de Malvern-Hill le pays était déboisé, mais maré-

cageux et inégal; le feu des batteries et des canonnières fédérales le balayait en tous sens. Lee avait donné l'ordre de faire mettre en ligne toute l'artillerie disponible afin de réduire préalablement les batteries fédérales au silence et de jeter le désordre dans les colonnes d'infanterie rangées en ordre de bataille. Mais les difficultés du terrain étaient telles que jamais l'artillerie confédérée ne put arriver à temps, et l'on n'eut à opposer aux magnifiques batteries des fédéraux que 8 à 10 canons, promptement mis hors de combat. Vers 6 heures le général E. H. Hill, trompé par ce qu'il croyait être le signal d'attaque, chargea avec toute sa division, mais ne se voyant pas soutenu à temps, bien que Jackson fût accouru à son aide, il dut se retirer après avoir perdu beaucoup de monde. L'artillerie de Jackson continua à tirer sur les positions fédérales, mais son infanterie ne bougea plus.

Magruder lui aussi, à l'extrême droite confédérée, fit une tentative qui n'aboutit pas plus que celle de Hill. Le flux et le reflux des deux armées rivales dura jusqu'à la nuit. Sans avoir pu parvenir à enlever les batteries fédérales, par l'impossibilité de soutenir le feu convergent de toutes leurs bouches à feu, les Confédérés n'en firent pas moins éprouver à l'infanterie du Nord des pertes sérieuses et campèrent sur le champ de bataille.

Mac-Clellan profita de la nuit pour retirer ses forces et les diriger vers Harrison's Landing et Westover. Quoiqu'il eût réussi à repousser toutes les dernières attaques confédérées, son armée avait éprouvé des pertes effroyables. Il devenait donc absolument nécessaire de chercher un abri sous le feu des canonnières. Les assauts de l'ennemi avaient été si vigoureux et si persévérants, faisant de si larges trouées dans les rangs nordistes, que l'armée de Mac-Clellan, déjà très-éprouvée par cette longue retraite de six jours et par ces combats meurtriers, venait d'être complétement démoralisée par cette dernière épreuve.

C'était à un tel point que le général en chef fédéral craignait de risquer une nouvelle bataille même dans la position si forte qu'il occupait. Dans les ouvrages abandonnés on trouva des morts et des blessés nombreux, deux pièces d'artillerie, un nombre considérable de caissons, de fourgons, d'ambulances, plus un matériel assez grand ayant appartenu à l'intendance militaire, au service médical et au génie. Des quantités énormes de munitions de guerre avaient été jetées dans les ravins, et de tous côtés se voyaient les traces d'une retraite précipitée.

Les troupes du général Lee de leur côté n'étaient guères moins fatiguées que l'armée qui fuyait vers le James. Elles aussi se battaient depuis six jours, elles aussi avaient dû traverser nuit et jour un pays très-difficile, elles aussi avaient éprouvé des pertes cruelles. N'importe cependant, malgré une pluie torrentielle qui tomba le lendemain, 2 juillet, sans discontinuer, la cavalerie de Stuart pressa vigoureusement l'arrière-garde fédérale, lui faisant des prisonniers et ne lui laissant pas de repos. Vers la fin de la journée Longstreet arriva pour le soutenir. Mais l'ennemi avait élevé des retranchements sur un plateau, Evelington's Heights, et s'y fortifia pendant la nuit. Toute l'armée fédérale était campée le long de la rivière — le plateau était solidement fortifié, — deux petits cours d'eau (creeks) couvraient les deux flancs, défendus en outre par des retranchements et par les canonnières. Il fut donc décidé de ne pas risquer contre une position aussi forte une attaque qui entraînerait un sacrifice d'hommes énorme.

Dans ces circonstances Lee résolut de rapprocher son armée de Richmond et de donner à ses troupes harassées quelques jours de repos en attendant que les mouvements de Mac-Clellan se soient plus nettement dessinés.

Les critiques qui reprochent au général Lee de n'avoir pas le lendemain du combat de Malvern-Hill poursuivi vigou-

reusement et écrasé son adversaire, oublient l'état dans lequel se trouvait son armée. Ce n'était pas sans des efforts prolongés et héroïques qu'elle avait successivement enlevé des positions retranchées choisies avec le plus grand soin et défendues avec la plus grande valeur, qu'elle avait rejeté à 40 kilomètres de son premier champ de bataille un ennemi disposant de forces plus nombreuses et beaucoup mieux équipées et outillées. L'artillerie fédérale surtout était admirable, faite sur les modèles les plus récents, tandis que celle des Confédérés était très-inférieure. Le pays dans lequel avait eu lieu cette lutte était par sa nature très-favorable à la défense, et Mac-Clellan en avait tiré un parti qui ne peut lui être contesté. Il déploya pendant cette retraite des talents du premier ordre, et une armée qui a pu, au milieu d'une telle suite d'épreuves et de désastres, continuer à se battre tout le jour et à marcher toute la nuit, supportant ses défaites bravement et sans sourciller, mérite le respect et l'admiration de ses amis et de ses ennemis. Mac-Clellan eut le tort cependant de lancer un ordre du jour, le 4 juillet, peu convenable de la part d'un général vaincu.

L'armée de Lee était trop épuisée pour que le général confédéré crût prudent de pousser ses avantages plus loin. Il avait forcé son adversaire à abandonner la ligne du Chickahominy. Le peuple du Sud lui savait un gré profond de ce grand service. Lee a toujours été économe de la vie de ses soldats, d'abord par tempérament et ensuite parce qu'il savait que le Sud n'avait pas une autre armée pour remplacer celle-là si malheur lui arrivait. Il est donc très-naturel que le généralissime sudiste, satisfait des brillants succès qu'il avait remportés, préférât se réserver pour l'avenir où tant d'épreuves l'attendaient encore.

La perte totale des Confédérés pendant cette campagne se monta à 19,533 tués, blessés et disparus. Dans ce nombre

se trouvaient beaucoup d'officiers d'un rang élevé et plusieurs généraux.

Les Fédéraux laissèrent entre les mains des Confédérés plus de dix mille prisonniers, et leurs pertes, au plus bas, dépassent le chiffre de 25,000 hommes, parmi lesquels beaucoup d'officiers et de généraux; 52 canons et 35,000 fusils ainsi qu'un matériel immense tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Mais c'était encore là peu de chose en comparaison de ce que les Fédéraux détruisirent eux-mêmes dans leur retraite.

Le 7 juillet, encore en présence de l'armée fédérale sur le James River, le général Lee adressa à ses soldats un ordre du jour dans lequel, après avoir humblement remercié « Celui de qui viennent toutes les victoires, » il faisait parvenir à ses troupes ses félicitations sur leur valeur et sur les brillants résultats de cette courte campagne.

Lee avait ainsi sauvé la capitale du Sud, dès le premier moment qu'il eut pris le commandement de l'armée confédérée, par un coup porté à son ennemi, coup aussi soudain qu'irrésistible. Les mécontents, il y en a partout, trouvaient qu'il n'avait pas assez fait, qu'il aurait dû anéantir l'armée fédérale; mais la grande masse du peuple l'acclama avec joie à sa rentrée à Richmond et le reçut comme son sauveur. Il accueillit ces démonstrations de la faveur publique avec cette calme dignité qui ne l'abandonna jamais, à l'heure du triomphe comme à l'heure de la défaite. Il sentait parfaitement bien en juillet 1862 que les États confédérés étaient aussi loin que jamais d'avoir atteint le but de la guerre. Mac-Clellan avait été battu, mais les ressources inépuisables du gouvernement des États-Unis lui permettraient, Lee le savait bien, de lever et d'équiper d'autres et de plus grandes armées.

Au point de vue strictement militaire le général Mac-Clellan était bien plus menaçant sur le James que s'il

était resté sur le Chickahominy. Il n'avait plus rien à craindre, maintenant que son aile gauche s'appuyait sur le fleuve où se tenait toute une flotte de canonnières. Sa position était telle que les Confédérés ne pouvaient l'en chasser. D'autre part il lui était loisible de traverser le James et d'attaquer Petersburg, dont la prise amènerait probablement l'abandon de Richmond, car cette petite ville était située sur la ligne directe de toutes les communications de la capitale confédérée avec le reste du Sud. Avec Mac-Clellan au midi de Richmond, le gouvernement confédéré ne pouvait songer à détacher un seul homme vers le Nord. Le général fédéral avait encore 85,000 hommes et 150 bouches à feu ; il pouvait rendre à son gouvernement des services bien autrement sérieux qu'il n'aurait pu le faire ailleurs. Du reste le Nord aurait pu doubler les forces de l'armée de Mac-Clellan, mais malgré ses instances on ne fit pas justice à ses réclamations et d'autres événements détournèrent l'attention publique des rives du James.

Le général Lee n'ignorait aucun des dangers que lui faisait courir la présence de son adversaire sur le James, si ce dernier se sentait assez fort pour donner suite à ses projets. Pour l'inquiéter et le forcer si c'était possible à se retirer, la division D. H. Hill fut envoyée sur la rive sud de la rivière. De Cozzin's Point, vis-à-vis le campement fédéral, une batterie de 43 canons ouvrit dans la nuit du 31 juillet un feu assez vif sur les centaines de navires et sur le camp ennemi. Les vaisseaux étaient à un kilomètre et demi et les nombreuses lumières sur la flotte et à terre offraient aux canonniers des points de mire faciles. La flotte et l'armée dormaient en profonde paix, ne se doutant guère du danger qui les menaçait. Un peu après minuit les canons confédérés ouvrirent simultanément leur feu et pendant une heure la voix du canon se mêla aux cris confus des matelots et des soldats. Les canon-

nières répondirent bientôt, mais sans grand effet. Peu à peu le feu cessa. Le lendemain les Confédérés s'étant retirés, Mac-Clellan fit occuper Cozzin's Point.

Au nord de Richmond le général Jackson, suivi bientôt d'autres troupes, occupa Gordonsville pour y tenir en échec l'armée fédérale commandée par le général Pope. Le général Stuart mit en déroute, le 5 août, deux brigades de cavalerie du Nord et les refoula vers Fredericksburg.

Quelques mouvements de l'armée de Mac-Clellan déterminèrent Lee à se rapprocher de son adversaire. Avançant en ordre de bataille, le général confédéré trouva, le 5 août, l'ennemi en force à Malvern-Hill, derrière ses anciens retranchements. Après quelques mouvements de troupes qui n'amenèrent aucun résultat, Mac-Clellan se retira à Westover, Lee rentra dans ses lignes. Ce fut là la dernière démonstration faite par Mac-Clellan avant de quitter la Péninsule. Le 16 août commença l'évacuation. Une partie de l'armée et du matériel s'en alla par eau : le reste prit la route de terre, passant par Yorktown jusqu'à la forteresse Monroe. Le 18 août l'arrière-garde avait franchi le Chickahominy. Aussitôt que le général Lee se fut bien assuré que le général Mac-Clellan quittait définitivement le James River, il dirigea son armée vers les positions qu'occupait Jackson sur le Rapidan. Le 15 août il le rejoignait de sa personne.

Revenons sur nos pas un instant pour parler d'un écrit adressé au Président Lincoln par le général Mac-Clellan. Cette pièce importante appartient à l'histoire. Elle jette non-seulement un jour nouveau sur le caractère et les vues de l'adversaire le plus digne de lui qu'ait rencontré Lee, mais elle exprime avec une admirable clarté les sentiments d'une grande partie du peuple du Nord à ce moment. Le Président avait demandé au général Mac-Clellan un exposé de son opinion sur la conduite de la guerre, et le 7 juillet, du milieu de ces scènes de désastres à Harri-

son's Landing, le général écrivait ces paroles vraiment remarquables :

« Cette insurrection a pris les proportions et le caractère d'une véritable guerre. Il faut l'envisager à ce point de vue et la faire selon les principes les plus élevés en usage chez les peuples chrétiens. Cette guerre ne devrait pas avoir pour but la subjugation d'aucun État, quoi qu'il arrive. Ce n'est pas contre les citoyens que nous devons porter les armes, mais seulement contre les forces armées et contre l'organisation politique insurrectionnelle. Il ne devrait donc pas être question ni de confiscations, ni d'exécutions politiques, ni de la transformation d'États indépendants en territoires dépendant du pouvoir central, ni de l'abolition violente de l'esclavage. Au cours de cette guerre, les propriétés privées et les personnes non armées devront être protégées, autant que le permettent les opérations militaires. On devra payer ou donner un reçu pour tout ce qui aura été pris aux citoyens ; le pillage et la destruction devraient être assimilés à des crimes... Les arrestations ne devraient pas être tolérées, excepté là où les hostilités sont engagées, et l'on ne devrait exiger aucun serment qui ne soit autorisé par les lois actuellement en vigueur. Le rôle des soldats se bornerait donc à maintenir l'ordre et les droits politiques. Défense expresse leur serait faite de se mêler aux débats entre maîtres et serviteurs, soit pour, soit contre les uns ou les autres, excepté pour réprimer le désordre... Tout esclave réclamant la protection de nos soldats pourra l'obtenir, et le droit du gouvernement des États-Unis au travail des esclaves sera maintenu, reconnaissant aussi par là au propriétaire le droit d'indemnité. »

... « Si des vues aussi constitutionnelles, aussi libérales, aussi chrétiennes, venaient à prévaloir, elles nous vaudraient de suite l'appui des citoyens demeurés fidèles au gouvernement, elles feraient sur la masse des révoltés

et sur les nations étrangères une profonde impression, et elles obtiendraient pour notre cause, il faut humblement l'espérer, la faveur du Tout-Puissant.

« A moins de faire connaître et approuver les principes qui doivent nous régir dans la lutte à tenir, il est presque inutile d'espérer que nous puissions réunir des forces suffisantes pour la conduire à bonne fin. En adoptant, surtout en ce qui regarde l'esclavage, le programme des radicaux, nous verrons rapidement se dissoudre toutes nos armées.

« La politique gouvernementale doit s'appuyer sur de fortes concentrations militaires. Il y a imprudence à disséminer les forces nationales en colonnes expéditionnaires, à occuper des postes éloignés, ou à former des corps d'armée trop nombreux. C'est en masses solides qu'elles doivent être réunies afin de se porter irrésistiblement de tout leur poids sur les armées confédérées. Une fois celles-ci défaites, l'édifice politique qu'elles soutiennent cessera bientôt d'exister.

« Pour la réalisation de votre plan politique, quel qu'il soit, il vous faudra un commandant en chef qui jouisse de votre confiance, comprenne vos intentions et soit capable d'exécuter vos ordres par la direction qu'il saura donner aux forces militaires du pays dans l'accomplissement de vos desseins. Je ne demande pas ce poste pour moi. Je suis prêt à vous servir, quelque place que vous me donniez, et je m'y conduirai avec autant de dévouement qu'en a jamais mis subordonné à obéir à son supérieur. Peut-être suis-je à la veille de mourir, mais aussi vrai que j'espère être pardonné de mon Créateur, j'affirme n'avoir écouté, en écrivant cette lettre, que mes sentiments de loyale franchise à votre égard et de patriotique amour pour mon pays. »

Ce noble et chaleureux exposé de ses vues fait le plus grand honneur au général Mac-Clellan, surtout si l'on

songe qu'il l'écrivit le 7 juillet, encore sous le coup de l'échec sanglant qu'il venait d'essuyer. Son amour-propre avait dû en souffrir, son esprit en être aigri; mais dans ce rapport, nulle trace de pareils sentiments ne se laissent voir, et cependant, il faut le dire, il semble que l'homme qui a pu être sincère en écrivant ces lignes n'aurait jamais dû consentir à prendre part à une guerre évidemment si contraire à ses convictions intimes.

Cette belle lettre ne devait produire aucun effet à Washington, et la preuve la plus convaincante c'est la façon dont on entendait poursuivre à l'avenir cette guerre néfaste.

Par suite, dit-on, des opinions exprimées ci-dessus par Mac-Clellan, vues contraires à celles du parti alors au pouvoir, il dut bientôt se démettre de ses fonctions. Il avait surtout dans le général Halleck, ministre de la guerre fédéral, un adversaire acharné. Mac-Clellan voulait passer le James, attaquer Petersburg, et couper ainsi toutes communications entre Richmond et le reste du Sud. Ce plan, qui réussit plus tard, en 1865, au général Grant, ne fut pas approuvé par le général Halleck et par le président en 1862, probablement parce qu'on était décidé à se défaire de Mac-Clellan.

Le général Lee partageait en cela la manière de voir du général Mac-Clellan. A ceux qui avaient sa confiance, il expliquait combien plus vulnérable Richmond était du côté du midi. La suite des événements l'a bien prouvé.

CHAPITRE VII

AOUT 1862 — POPE AVANCE EN VIRGINIE — JACKSON L'ARRÊTE A CEDAR-RUN — DEUXIÈME BATAILLE DE MANASSAS POPE SE RÉFUGIE SOUS WASHINGTON

Quoique la présence du corps de Jackson à la bataille de Cold Harbor eût été bien constatée, néanmoins, tant était grande la frayeur que ses mouvements imprévus avaient causée dans les conseils du président Lincoln, il fut décidé qu'une armée fédérale resterait entre Washington et le Rappahannock pour couvrir la capitale. Frémont et Banks reçurent donc l'ordre de passer les montagnes, et de se réunir au corps de Mac-Dowell, ce qui constitua une armée de 60,000 hommes. Le tout fut mis sous les ordres du major général Pope, qui s'était signalé dans l'Ouest par des succès plus imaginaires que réels, disaient les mauvaises langues. Cette armée prit le nom d'armée de Virginie. Pope était plein d'énergie et se fût probablement distingué comme général de division sous un chef habile, mais il était tout à fait impropre au commandement en chef. Quoique la mission principale du nouveau général en chef fût de couvrir Washington, il était bien entendu que son objectif était Richmond.

La défaite de l'armée du Potomac répandit la consternation dans le Nord. Les ennemis de Mac-Clellan, à la tête

desquels se trouvaient le général Halleck, qui avait succédé au général Scott comme généralissime, et le ministre de la guerre Staunton, en profitèrent pour le perdre. Sans tenir compte de l'habileté et de l'énergie qu'il avait montrées, et qui, en définitive, avaient sauvé l'armée du Potomac, M. Lincoln transmit au général Mac-Clellan, le 3 août, l'ordre de se retirer de la Péninsule, et de réunir ses forces à celles du général Pope dans le voisinage d'Acquia-Creek, sur le Potomac. Si M. Lincoln s'était douté qu'en rappelant Mac-Clellan, il faisait justement ce que le général Lee désirait le plus, peut-être se fût-il ravisé.

Le gouvernement fédéral agit du reste avec vigueur, et les opérations militaires, ailleurs qu'en Virginie, furent conduites avec succès. Dans l'Ouest et dans le Sud, le cours entier du Mississippi, sauf à Vicksburg, était entre ses mains. La Nouvelle-Orléans et Memphis lui appartenaient, et l'armée confédérée de l'Ouest s'était retirée de Corinth à Tupelo. Mais la défaite de Mac-Clellan vint faire pâlir tous ces triomphes. Sans perdre courage, le président Lincoln fit un autre appel de trois cent mille soldats. Le Congrès passa plusieurs lois importantes, l'une confisquant les esclaves de tous ceux qui soutenaient la cause du Sud, une autre autorisant la levée de troupes nègres, une troisième qui enjoignait aux officiers fédéraux de se saisir et de faire usage à leur convenance de toute propriété foncière ou mobilière, appartenant aux Sudistes, sans avoir à indemniser aucunement les personnes qui seraient ainsi dépouillées. Les États du Sud furent ainsi mis hors la loi, et le programme draconien des radicaux l'emporta.

L'arrivée de l'armée du général Pope dans le nord de la Virginie fut signalée par plusieurs ordres du jour remarquables par leur brutalité et par le système inique qui y fut inauguré de faire la guerre contrairement aux usages des nations civilisées.

Chaque fois que des dégâts étaient faits à un chemin de fer, à une grande route ou à un télégraphe, tous les habitants à 3 kilomètres à la ronde devaient être forcés de réparer le mal à leurs frais. Si l'on tirait d'une maison sur un soldat ou sur un employé fédéral, cette maison devait être jetée à terre, et ceux qui l'habitaient envoyés en prison. Tout individu pris sur le fait était fusillé sur-le-champ.

Un des subordonnés du général Pope, le général de brigade Steinwehr, se hâta de mettre ces ordres à exécution. Il fit arrêter cinq des citoyens les plus marquants de Luray, dans le comté de Page, en Virginie, pour les retenir comme otages. Ils étaient admis à la table de ce général et traités convenablement, mais pour chaque soldat fédéral qui tombait sous les balles des guérillas, très-nombreuses dans ces contrées et à toutes les époques de désordre, un de ces otages devait être passé par les armes. L'ordre du jour ajoutait que les guérillas ne se maintenaient que parce que les citoyens du pays les encourageaient. Si le prétexte invoqué par Pope eût été vrai, peut-être ces mesures eussent-elles été excusables, mais les dégâts faits aux chemins de fer étaient l'œuvre des soldats confédérés agissant d'après les ordres de leur gouvernement. C'était dans le cas de légitime défense que les soldats fédéraux avaient été tués. Le vrai but de ces ordres du jour inspirés par les radicaux était de frapper les Virginiens de terreur. L'âme honnête de Mac-Clellan ne se serait jamais prêtée à de pareilles manœuvres.

Mais Pope osa plus encore. Il publia un nouvel ordre du jour portant que les officiers sous ses ordres eussent à faire arrêter *tous les habitants* des localités occupées par les troupes fédérales. Ceux d'entre eux qui consentiraient à prêter foi et hommage aux Etats-Unis, en donnant des garanties suffisantes, seraient autorisés à rester chez eux. Ceux, au contraire, qui se refusaient à prêter le serment

demandé devaient être conduits aux avant-postes confédérés. On les prévenait que s'ils se représentaient dans le voisinage de leurs anciennes demeures, ils seraient traités comme espions et impitoyablement fusillés. Quiconque violait le serment prêté était passé par les armes, et tous ses biens confisqués. Quiconque avait la moindre relation avec des personnes au dedans des lignes ennemies, quiconque était surpris porteur de lettres ou de quelque autre communication, devait être traité comme espion.

Ces mesures répandirent la plus grande consternation. Prêter serment au gouvernement fédéral faisait horreur à tout le monde : l'exil équivalait à la ruine complète. Malgré toutes les représentations qui furent faites au général Pope, il n'en persista pas moins à maintenir ses ordres. Autorisées à vivre aux dépens du pays confédéré, les troupes du Nord ne tardèrent pas à prendre des habitudes de pillage très-regrettables. Rien ne leur échappait. On ne laissait plus rien aux malheureux habitants. Ce que les soldats fédéraux avaient imaginé de plus fort était de répandre dans toute la contrée des faux billets de banque confédérés que les Virginiens, sans se douter du tour, acceptaient avec empressement. Afin de livrer plus sûrement le pays conquis aux appétits brutaux de ses soldats, le général Pope, par un nouvel ordre du jour, défendit que l'on mît des factionnaires pour protéger certaines propriétés particulières, ce que quelques officiers avaient eu la délicatesse de faire.

Le gouvernement confédéré dut enfin s'en mêler. Une proclamation du président Davis en date du 1er août 1862, après avoir cité toutes les mesures adoptées par le général Pope « qui avaient pour résultat de faire dégénérer une guerre jusqu'à présent entreprise contre des troupes régulières en une expédition de maraudeurs, de pillards et de brigands, contre de paisibles citoyens sans armes et occupés aux travaux des champs, » — ajoutait que par un

sentiment de justice et d'humanité le gouvernement confédéré ne voulait pas user de représailles envers de simples soldats fédéraux prisonniers, qui pourraient n'être que les instruments involontaires de pareilles cruautés, mais que des ordres formels avaient été donnés pour que les généraux Pope et Steinwehr, ainsi que tous les officiers servant sous ces deux généraux, ne soient plus traités comme des soldats et ne soient plus échangés sur parole; que de plus tous les officiers fédéraux pris à partir de ce jour soient gardés en lieu sûr, et que, dans le cas où un citoyen des États confédérés viendrait à être assassiné sous quelque prétexte que ce fût, un officier fédéral fût pendu pour chaque confédéré fusillé.

Cette proclamation produisit son effet. Le 15 août, le gouvernement fédéral modifia ses instructions de manière à satisfaire aux légitimes demandes des Confédérés. Le général Pope, il est vrai, prétendit que ses ordres avaient été mal interprétés. Quoi qu'il en soit, le mal fut coupé à sa racine. Tout motif de représailles ayant cessé le 24 septembre, 97 officiers de l'armée de Pope, retenus comme otages, furent échangés. Mais ce général n'en avait pas moins mis à profit les quelques jours qu'il avait eus. Quand ses soldats envahirent le district du Rappahannock, il était plein de vie et de prospérité. A son départ, c'était presque un désert, et les habitants étaient réduits à la mendicité.

Aussitôt que Pope eut réuni ses 60,000 hommes, il les dirigea le 1er juillet, par le chemin de fer d'Orange à Alexandrie, vers le Rappahannock, menaçant ainsi Gordonsville et Charlottesville. S'il réussissait à occuper ces deux points, il espérait couper les communications du général Lee avec le sud-ouest de la Virginie. Il s'établit à Culpepper, sa droite s'étendant vers le Blue-Ridge et sa gauche presque jusqu'au Rapidan.

Le gouvernement de Washington cherchait évidemment

à mystifier le général Lee, et à le laisser dans le doute sur les opérations ultérieures des Fédéraux. Mac-Clellan allait-il recommencer son attaque contre Richmond du côté du James-River, ou était-ce du Nord que le véritable mouvement devait se faire? Sans se laisser troubler le général sudiste demeura avec le gros de son armée sous Richmond, se contentant d'envoyer Jackson le 13 juillet, avec deux divisions, dans la direction de Gordonsville. Lee observait prudemment tout ce qui se passait et sur le James et sur le Rappahannock supérieur. Le mouvement de Pope pouvait n'être qu'une feinte, mais le 27 juillet, Mac-Clellan ne donnant pas encore signe de vie, la division A. P. Hill fut détachée pour appuyer Jackson, tandis que le général D. H. Hill, sur la rive méridionale du James, inquiétait par ses mouvements et par le feu de son artillerie les communications du général Mac-Clellan.

Mais le moment approchait où il faudrait bien que les Fédéraux démasquassent leur véritable plan. Le 2 août Jackson prit l'offensive en attaquant l'ennemi à Orange Court House. Le 5 août, Mac-Clellan fit une vigoureuse démonstration contre les lignes confédérées, pour empêcher Lee d'envoyer de nouveaux renforts à son lieutenant. Les Fédéraux se massèrent en colonnes serrées à Malvern-Hill, où ils prirent position en ordre de bataille, comme si l'intention de Mac-Clellan était de renouveler sa marche sur Richmond. Lee accepta immédiatement le défi et un engagement de peu d'importance eut lieu à Curl's Neck. Le lendemain matin l'armée fédérale avait disparu, et il devenait évident que tout ce déploiement de forces n'avait été qu'une feinte.

Cette situation se prolongea jusqu'à la mi-août, quand Lee apprit d'une manière positive que la flottille, portant le général Burnside et ses troupes qui revenaient des côtes de la Caroline, se dirigeait vers le Rappahannock pour renforcer le général Pope. Il était clair dès-

ormais que c'était de ce côté qu'allait se faire le vrai mouvement.

Jackson venait de porter à l'ennemi un coup redoutable, coopérant ainsi énergiquement, selon son habitude, au plan général. Mac-Clellan avait cherché à retenir Lee devant Richmond. Jackson à son tour hâta le rappel de l'armée de Mac-Clellan par un combat vigoureux qu'il livra aux Fédéraux. A la tête de ses trois divisions il franchit le Rapidan, et le 9 août attaqua l'avant-garde de Pope à Cedar-Run. La lutte fut obstinée. A un moment la gauche de Jackson souffrit beaucoup, mais l'action se termina à la nuit par la retraite des Fédéraux, et le général confédéré resta maître du champ de bataille. Il disposait cependant de trop peu de forces pour se maintenir contre le gros de l'armée ennemie qui s'avançait; force lui fut donc de se retirer derrière le Rapidan, dans le voisinage de Gordonsville, où le rejoignit bientôt le général Lee avec la majeure partie de l'armée confédérée.

La vigoureuse démonstration de Jackson avait vivement inquiété l'état-major fédéral. Le général Halleck rappela immédiatement le général Mac-Clellan, et lui enjoignit d'avoir à se réunir au plustôt au général Pope. Ainsi le combat de Cedar-Run avait à la fois arrêté la marche de Pope et délivré Richmond de la présence de Mac-Clellan.

Le théâtre de la guerre allait changer. C'est sur d'autres contrées qu'il nous faut porter nos regards pour assister aux belles campagnes de l'été et de l'automne de 1862, dans la Virginie septentrionale et dans le Maryland.

Lee avait, comme nous l'avons vu, dirigé toutes ses opérations militaires avec la plus grande prudence, résolu à ne laisser prendre à ses adversaires aucun avantage et à tenir ferme sous les murs de la capitale confédérée, jusqu'à ce que tout danger fût passé. La réunion de Burnside et de Pope le dispensait à l'avenir de prendre tant de précautions. En outre, les nombreux renforts envoyés par

Mac-Clellan à l'armée de Pope indiquaient très-nettement les projets du cabinet de Washington. « Il paraissait évident, » dit le général Lee, « que l'on avait renoncé à tout mouvement sur le James. » De là il conclut très-sagement que le plus sûr moyen de secourir Richmond était d'augmenter les forces de Jackson et de rejeter Pope au delà du Rappahannock. Lee fit preuve en ceci de talents militaires d'un ordre supérieur. Il montra le coup d'œil qui consiste à voir nettement ce qui est à faire et la résolution qui n'hésite pas à l'exécuter.

Il donna l'ordre à la division Longstreet et à deux brigades sous le général Hood, de quitter Richmond le 13 et de se rendre à Gordonsville. Stuart devait laisser à Fredericksburg un corps de cavalerie suffisant pour surveiller l'ennemi et garder le chemin de fer central, et avec le reste de sa cavalerie se mettre à la disposition du général Jackson. Les deux divisions D. H. Hill et Mac-Laws, deux brigades sous le général Walker et la brigade de cavalerie du général Hampton, restèrent sur le James pour surveiller les Fédéraux.

Longstreet atteignit Gordonsville le 15 août. Lee le suivit de près. Le 16, l'armée fédérale se rapprocha du Rapidan. Le général en chef confédéré ne perdit pas un instant à disposer ses forces de manière à la tourner. Stuart avait ordre de passer la rivière à l'extrême droite fédérale, de brûler le pont du chemin de fer du Rappahannock sur la ligne de communication de Pope avec Washington, de détruire la voie ferrée, ainsi que le télégraphe, puis de se diriger vers Culpepper Court-House sur les derrières de l'armée fédérale. Longstreet avec l'aile droite confédérée devait franchir le Rapidan à Raccoon Ford[1], et marcher droit sur Culpepper. Jackson traverserait la même rivière à Sommerville Ford, se tenant à la

[1] Ford veut dire gué.

gauche de Longstreet. R. H. Anderson avec les réserves suivrait. De cette façon, Lee se trouverait sur le flanc gauche de Pope, et ce dernier courrait risque d'être anéanti. Mais le général fédéral eut vent de ce qui se préparait, et se rejeta en toute hâte, le 18 et le 19, derrière le Rappahannock.

Le 20, toute l'armée confédérée le bordait, ayant passé le Rapidan sans obstacle, sauf quelques escarmouches entre les deux cavaleries. Lee, voyant tous les gués du Rappahannock très-fortement gardés, résolut de répéter la même manœuvre, et disposa le gros de son armée de manière à masquer le mouvement tournant confié à Jackson. Ce dernier se déroba le 22, atteignit le soir Warrenton Springs, sur la vieille route de Warrenton à Culpepper Court House. Trouvant le pont à cet endroit rompu, il culbuta les quelques troupes fédérales qui s'y trouvaient et se rendit maître du passage. Un orage épouvantable éclatant à ce moment fit grossir les eaux et interrompit les opérations militaires. Les deux armées échangèrent quelques coups de canon; mais Longstreet vint bientôt rejoindre Jackson à Jeffersonton, et la journée du 24 se passa tranquillement. A ce moment, le général Stuart vint apporter à Lee des nouvelles importantes qui hâtèrent sa résolution d'agir au plus vite.

Cet officier avait été chargé par son chef de faire une reconnaissance en force en passant derrière l'ennemi. Parti le 22 de Freeman's Ford sur le Rappahannock avec 1,500 hommes de cavalerie et 2 pièces d'artillerie, il arriva le soir à Warrenton. De là, apprenant que les chemins étaient libres, il se porta sur Catlett's Station, sur la voie ferrée, pour y détruire le pont, mais l'orage vint fondre sur la petite colonne. Avançant toujours, il atteignit à la nuit le petit village d'Auburn. Les vedettes fédérales furent surprises et faites prisonnières. Bientôt Stuart s'aperçut qu'il était au milieu du camp ennemi. La nuit était

noire, la pluie tombait à torrents, et il était presque impossible de rien voir. Heureusement qu'à ce moment un troupier se saisit d'un nègre et l'amena devant Stuart. Ce nègre avait connu le général avant la guerre et lui apprit qu'il était tout près du quartier général, s'offrant de l'y conduire. Stuart accepta l'offre. Quelques minutes après, le régiment de Fitzhugh Lee se précipitait au milieu des tentes de l'état-major de Pope. La surprise fut complète. Le chef fédéral ne s'échappa qu'avec peine. On s'empara d'un grand nombre de prisonniers, presque tous officiers, sans compter leurs effets personnels et les chevaux du général Pope; mais la trouvaille la plus précieuse que l'on y fit fut le cahier de dépêches du général fédéral, contenant les copies de toute sa correspondance officielle avec son gouvernement.

Les Fédéraux, revenus de leur surprise, commençaient à se rassembler en nombre. La prudence conseillait à Stuart une prompte retraite. Après une tentative inutile pour détruire le pont du chemin de fer, trop trempé par la pluie pour que le feu y prît, Stuart, sachant que cet orage ferait monter le niveau des eaux entre lui et l'armée confédérée, ce qui le mettrait en danger de voir sa retraite coupée, fit reprendre avant le jour à sa colonne le chemin par lequel elle était venue. Le retour s'effectua en sûreté, et, le 23, Stuart repassait le Rappahannok. Ses pertes étaient minimes. Il ramenait 300 prisonniers, dont une très-grande proportion d'officiers, quelques-uns de ces derniers appartenant à l'état-major de Pope.

Le précieux livre de dépêches fut immédiatement remis au général en chef. Il y vit que Pope mandait à son gouvernement qu'il craignait de ne pas pouvoir garder la ligne du Rappahannok et qu'il réclamait de nouvelles troupes. Ce cahier renseignait Lee sur le nombre et sur la position des différents corps d'armée, ainsi que sur les projets de son adversaire. Il y apprit aussi que Mac-Clellan

avait quitté Westover, qu'une partie de son armée était en route pour rejoindre Pope, que le reste s'apprêtait à suivre, et que l'armée du général Cox était rappelée de la vallée du Kanawha (Virginie occidentale) pour se réunir aux troupes de Pope. Si donc ces différents corps rejoignaient le chef fédéral, il serait à la tête de près de 200,000 hommes. Les Confédérés n'étaient que 70,000. Il fallait donc agir de suite.

Certain maintenant que Mac-Clellan se retirait de devant Richmond, Lee appela de suite sur le Rappahannock toutes les forces qu'il avait laissées sur le James. Le général confédéré avait conçu un plan d'une grande hardiesse, mais qui semblait promettre la défaite de l'ennemi. Jackson devait traverser le Rappahannock au delà de l'aile droite de Pope, passer derrière cette aile, gagner les derrières de son armée et couper ses communications avec Washington. Longstreet, pendant ce temps, serait chargé de menacer Pope, afin de détourner son attention du mouvement de Jackson, puis suivre ce dernier quand il aurait suffisamment d'avance. Lee, en plaçant toute son armée entre Pope et la ville de Washington, espérait forcer le général fédéral à accepter la bataille avant l'arrivée de ses renforts.

Diviser ainsi son armée en présence de l'ennemi, en laisser une moitié sur le Rappahannock, faisant face aux Fédéraux, et envoyer l'autre par un long détour tomber sur ses derrières à Manassas, c'était violer la première et la plus importante des règles de l'art militaire, qui défend de jamais diviser ses forces en face d'un adversaire. Pour que Lee l'ait osé, il faut qu'il ait tenu en médiocre estime l'habileté de son ennemi. Ces attaques de flanc avaient indubitablement un grand attrait pour lui, ainsi que pour Jackson. Sans doute que sa préférence pour cette manœuvre s'explique par le caractère des soldats de part et d'autre et par la configuration du pays. Dans

les deux armées, les hommes étaient souvent des recrues sans expérience, très-accessibles aux paniques causées par une surprise; il suffisait donc qu'un ennemi parût sur leur flanc ou leurs derrières pour jeter le désordre dans leurs rangs. La nature boisée de la contrée où l'on se battait rendait du reste ces mouvements faciles à exécuter. Il fallait que le général chargé d'en prendre sur lui la responsabilité ne manquât pas de hardiesse. Cette qualité, Lee l'a montrée plusieurs fois, et, comme il ne lui est jamais arrivé de ne pas réussir, il n'y a pas à nier que, militairement parlant, il ne soit justifié.

Pour diriger l'opération périlleuse dont il s'agissait, Lee avait choisi l'intrépide Jackson. Il fallait agir avec rapidité. Le 25 août, le déjà célèbre divisionnaire partit de Warrenton Springs. Côtoyant la rive sud du Rappahannock, il passa à Hinson's Ford et poursuivit son chemin, traînant son artillerie à grand'peine sur la route étroite et pierreuse. Passant au pied de la Blue Ridge, à travers champs et le long de chemins peu fréquentés, il dirigea sa marche en droite ligne pour Thoroughfare Gap, où le chemin de fer de Manassas Gap passe à travers les montagnes de Bull-Run. Il lui fallait atteindre ce défilé avant que l'ennemi eût connaissance de ses mouvements et le devançât. La chaleur était accablante, mais personne ne songea à s'arrêter. A minuit, les infatigables soldats, après une marche forcée de 56 kilomètres, arrivèrent à Salem, où ils passèrent la nuit. Jackson avait communiqué aux siens son énergie indomptable; il n'y avait pas de traînards, et, quoique affamés et les pieds meurtris, tous voulaient continuer.

Le long de la route les habitants les accueillirent avec joie et étonnement. Il y avait bien des mois qu'on n'avait vu les jaquettes grises dans ce voisinage, et tous cherchaient à savoir d'où ils venaient et où ils allaient. Mais à toutes leurs questions les soldats avaient

reçu l'ordre de ne rien répondre. La cavalerie de Stuart marchait parallèlement sur le flanc droit de Jackson, afin de dissimuler le mouvement de ce dernier, et d'empêcher que l'ennemi n'apprît le but de cette marche forcée. Le 26 août, Jackson atteignit le Thoroughfare Gap, qu'il trouva libre à sa grande joie. Au coucher du soleil il parvenait à Bristoe, station sur la voie ferrée d'Orange à Alexandrie. On entendit bientôt arriver un train à toute vapeur, venant de Warrenton-Junction. Malgré ses efforts, Ewell n'eut pas le temps de le faire dérailler. Ses troupiers lui tirèrent cependant une volée en passant. Plus heureux une seconde et une troisième fois, les Confédérés se saisirent de deux autres trains. Mais les Fédéraux ne tardèrent pas à avoir avis de ce qui était arrivé, et le service sur cette ligne cessa.

La première partie du plan du général Lee avait réussi. Jackson était derrière Pope et sur la voie ferrée par laquelle les Fédéraux recevaient tous leurs approvisionnements. A Bristoe, Jackson apprit que l'ennemi avait établi le principal dépôt de toutes ses fournitures, munitions et provisions de bouche à Manassas-Junction, à 11 kilomètres de Bristoe. Malgré le trajet de 48 kilomètres qu'ils venaient de faire et l'obscurité de la nuit, le général de brigade Trimble continua sa marche sur Manassas, suivi de Stuart et sa cavalerie. Après une lutte de courte durée les Confédérés se rendirent maîtres de Manassas. Ils y trouvèrent une quantité énorme de provisions de toute sorte, de viandes, de farine, de fourrages. Ce fut un vrai régal pour les pauvres soldats affamés de Jackson, quand ils arrivèrent le lendemain. On leur donna la permission de prendre un bon repas aux dépens de l'ennemi, et comme on ne pouvait rien emporter, faute de moyens de transport, tout le reste fut détruit. Le spectacle d'un soldat pieds nus et couvert de haillons, mangeant une salade de homard et buvant du vin du Rhin, ne manquait pas d'ori-

ginalité. Le 27 au matin, Jackson arriva à Manassas avec le reste de ses troupes. La division Ewell seule avait été laissée à Bristoe-station pour inquiéter la retraite des Fédéraux dans le cas où ils se retireraient du Rappahannock. Si elle se trouvait serrée de trop près, elle devait rejoindre Jackson à Manassas. Peu de temps après l'arrivée du général Jackson, une brigade fédérale tenta de reprendre les positions perdues, mais elle fut mise en fuite et son général Taylor tué.

Pope, quoique averti par ses vedettes, ne comprit d'abord rien aux mouvements de Jackson, et crut que les Confédérés se retiraient vers les montagnes. Mais la prise de Manassas lui ouvrit les yeux. Son armée était très-nombreuse. Les divisions Reynolds, Porter, Heintzelman de l'armée du Potomac (Mac-Clellan) l'avaient rejoint, et les corps de Sumner et de Franklin de cette même armée étaient en marche pour se mettre sous ses ordres. Sans compter ces derniers, il avait donc avec lui 120,000 combattants, et pouvait les lancer en bloc contre le seul corps d'armée de Jackson. Il ne voulut pas manquer l'occasion. Jackson et Longstreet étaient séparés. Pope devait donc se saisir du chemin qui, de Thoroughfare Gap conduit à la position qu'occupait Jackson. Longstreet, pour effectuer sa jonction avec son collègue, serait obligé d'accepter le combat, et pendant qu'une partie de l'armée fédérale le tiendrait en échec, Pope pourrait avec le reste écraser Jackson. En conséquence le corps de Mac-Dowell se porta rapidement sur Guinesville, suivi du corps de Sigel et de la division Reynolds. Si ce coup de main lui réussissait, Pope aurait ainsi placé 40,000 de ses meilleurs soldats entre Longstreet et Manassas. Le corps de Reno et la division Kearney, du corps de Heintzelman, s'acheminèrent sur Greenwich pour être à portée de Mac-Dowell, tandis que le chef fédéral avec la division Hooker marchait droit sur Manassas, en suivant la ligne du chemin

de fer. Au corps de Banks était confié le soin de couvrir Warrenton-Junction et de réparer la voie ferrée. Celui du général Porter devait se porter en toute hâte sur Gainesville de Warrenton-Junction, où il se trouvait, aussitôt que Banks l'aurait remplacé. Le plan fédéral était excellent.

Mac-Dowell occupa Guinesville dans la nuit du 27. Reno et Kearney atteignirent en même temps Greenwich. Le même soir, Hooker atteignait Ewell à Bristoe-station. Le général confédéré, serré de près, se retira selon les ordres de Jackson en bon ordre, et passa le Broad-Run, brûlant le pont du chemin de fer. Le même soir il rejoignait son chef à Manassas. Sa résistance déterminée fit croire à Pope que le combat recommencerait le lendemain. En conséquence la marche du corps de Porter sur Gainesville fut contremandée, et ce général dut rejoindre Hooker à Bristoe-station ce même soir.

La position de Jackson était critique. Le gros de l'armée ennemie, au nombre de 70,000 hommes, était à Greenwich et à Gainesville, entre lui et Longstreet, et Pope marchait sur lui avec le reste de son armée. A chaque instant ses éclaireurs lui apportaient des nouvelles de plus en plus alarmantes. Il n'y avait pas de temps à perdre. Se retirer de Manassas devenait absolument nécessaire.

Jackson avait le choix entre deux opérations. Faire rapidement un détour par Aldie autour de Bull-Run Mountain et se réunir à Longstreet, ce qui était encore facile à exécuter à ce moment. Mais c'eût été renoncer au plan de Lee, qui consistait à forcer Pope à accepter la bataille sur un terrain choisi par le chef confédéré, pendant que les Fédéraux étaient coupés de leur base d'approvisionnements et que leurs renforts ne les avaient pas rejoints. L'autre plan offrait de grands dangers, mais promettait au général (qui l'adopta du reste) de voir ses projets couronnés de succès. C'était de se retirer vers Bull-Run et d'y occuper une position plus près de Thoroughfare Gap.

Il ne s'y maintiendrait qu'au prix de grands efforts, c'était évident, mais il ne s'éloignait guères de Longstreet, menaçait les communications de Pope, et avait toujours la suprême ressource de se retirer par Aldie. Cette nuit, l'immense quantité de vivres et de matériel amassée par les Fédéraux à Manassas fut livrée aux flammes, et à la lueur de l'incendie les Confédérés marchèrent vers Bull-Run. Le sacrifice était bien cruel pour des pauvres diables affamés de ne rien emporter de toutes ces bonnes choses, mais leurs mouvements en eussent été retardés. Ils mirent donc le feu à ces provisions dont ils avaient un si pressant besoin, et partirent gaiement dans la nuit pour affronter de nouveaux dangers et pour supporter de nouvelles privations.

La destruction de tout ce qui avait été emmagasiné à Manassas fut un coup terrible pour le général Pope. « Mes hommes, » écrit-il dans son rapport, « épuisés par les marches et par les combats des jours précédents, très à court de vivres, se reposaient sur leurs fusils. Depuis deux jours nos chevaux étaient sans fourrages. J'avais télégraphié et demandé instamment que l'on m'en envoyât ainsi que des rations; mais samedi matin, le 30 août, avant que le combat s'engageât, je reçus une lettre du général Franklin, datée de la veille à Alexandrie, me mandant que le général Mac-Clellan me faisait savoir que des rations pour hommes et bêtes attendaient tout chargées sur les wagons du chemin de fer et sur des chariots, jusqu'à ce que je pusse les faire chercher à Alexandrie par une escorte de cavalerie. Tout espoir de me maintenir dans la position que j'occupais, quel que fût le résultat de la bataille, s'évanouit à cette lecture. Ma cavalerie était à bout de forces par suite du rude métier qu'elle faisait depuis quelque temps, et quelque triste que fût son état, je ne pouvais cependant me passer d'elle en présence de l'ennemi. Je compris donc que l'action de ce jour de-

vait être décisive, car à la nuit il nous faudrait mettre le Bull-Run entre l'ennemi et nous, si nous ne voulions pas périr de faim, hommes et bêtes. »

L'excuse offerte ici par Pope, et par laquelle il cherche à expliquer sa défaite, n'est pas valable. Les Confédérés, quoiqu'ils eussent à souffrir plus que les Fédéraux, n'en remportèrent pas moins la victoire. De plus la lettre du général Franklin parvint au général Pope le 30 août, jour de l'action décisive, quand il était déjà de toute impossibilité que des convois de vivres pussent arriver jusqu'à son armée. La cavalerie de Fitz-Lee était disposée de manière à intercepter tous les chemins.

Pour tromper l'ennemi, la division confédérée de A. P. Hill, avec une partie de la cavalerie, prit la route de Centreville, mais après avoir dépassé Bull-Run, fila à gauche et rejoignit Jackson, qu'elle trouva en position sur l'ancien champ de bataille du 21 juillet 1861, sa droite un peu plus haut que le village de Groveton, et sa gauche appuyée à Sudley-Fort. Le général Jackson avait ainsi neutralisé les mesures, excellentes du reste, qu'avait prises le général Pope, et s'était mis à même de communiquer avec le général Lee, malgré les troupes fédérales à Gainesville. Il occupait en outre une forte position, et s'était ménagé une ligne de retraite sûre en cas de malheur ; ceci se passait le 28 août dans la soirée. Adossé à la montagne, Jackson attendait Lee.

Pope, croyant que Jackson tenterait de se maintenir à Manassas, dirigea les colonnes de Mac-Dowell et Reno, pendant la nuit du 27, de Gainesville et de Greenwich sur Manassas, certain d'y écraser Jackson. Le 28 au matin, Pope s'avança avec les divisions Kearney, Hooker et Reno, mais trouvant que Ewell avait mis à profit les heures de la nuit pour disparaître, le général fédéral poursuivit sa marche en toute hâte sur Manassas, où il arriva à midi. A son grand ébahissement, Jackson n'y était pas non plus.

Pope comprit alors quelle faute il avait commise, en retirant Mac-Dowell de Gainesville, ce qui laissait le chemin libre à Lee pour rejoindre Jackson.

Sans perdre un instant, contre-ordre fut expédié à Mac-Dowell de renoncer à son mouvement sur Manassas, et de se porter par la route de Warrenton à Centreville. Pope de son côté marcha vivement sur Centreville à la poursuite de la division R. P. Hill, qu'il croyait être le corps entier de Jackson. Mais il avait trop perdu de temps. Le général en chef fédéral était complètement mystifié et ne savait plus où trouver Jackson.

Dans la soirée du 28, Mac-Dowell arriva près de Groveton. Ne se sachant pas si près de l'ennemi, il lui présenta le flanc imprudemment; ce qu'apercevant, Jackson avec deux divisions fondit sur les Fédéraux et leur fit subir de grandes pertes. Des renforts leur étant arrivés, ils se maintinrent jusqu'au soir et puis se retirèrent vers Manassas-Junction. Dans ce combat les généraux confédérés Tagliaferro et Ewell furent gravement blessés.

Pendant tout ce temps, Lee, commandant en personne le corps de Longstreet, n'avait pas perdu un instant pour rejoindre Jackson. Le 26 il avait passé le Rappahannock. Le soir suivant, le 27, il atteignait White-Plains, sa marche ayant été retardée par des démonstrations de la cavalerie ennemie dans la direction de Warrenton, qui paraissait menacer sa droite. N'ayant pas de cavalerie, il ne pouvait se rendre compte de ces mouvements, et dut s'avancer avec précaution. Le 28 au soir il atteignait Thoroughfare Gap. A ce moment avait lieu l'engagement entre Jackson et Mac-Dowell, et le bruit du canon du côté de Groveton, indiquant que Jackson était aux prises avec l'ennemi, arriva aux oreilles de Lee. Certes, il n'y eut rien d'étonnant à ce qu'il ressentît de l'inquiétude à ce moment, car la disproportion de forces entre Jackson et

Pope était énorme. Pour surcroît d'embarras, le défilé était défendu, on ne savait par quel nombre de Fédéraux, et même Lee dut éprouver quelque émotion à l'idée que Jackson serait peut-être écrasé avant qu'il eût pu lui porter secours. Il atteignit le sommet d'une colline au galop de son cheval, et mettant pied à terre, examina attentivement avec sa longue-vue le défilé sombre et boisé qui lui barrait le passage. Mais sur sa figure rien ne parut, pas un mouvement ne trahit son émotion. Calme et recueilli, il referma sa longue-vue, se tint un moment immobile abîmé dans ses pensées, puis, faisant quelques pas vers son cheval, se remit en selle et descendit la colline au pas.

Ce défilé de Thoroughfare Gap est une position très-forte et était occupé par une division fédérale. La seule route à travers la gorge et les flancs de la montagne était balayée par l'artillerie ennemie. Les généraux Hood et Wilcox avec cinq brigades reçurent l'ordre de tourner la position. Avant qu'ils eussent pu atteindre la droite des Fédéraux, ceux-ci s'étaient retirés vers Manassas, et Longstreet bivouaqua pour la nuit à l'orient de la montagne. Le lendemain matin, 29 août, les troupes de Longstreet prenaient position, sous l'œil de Lee à la droite des soldats de Jackson; à midi l'armée était rangée en ordre de bataille.

Jackson s'apprêtait à recevoir une nouvelle attaque. Ses soldats étaient fatigués de cette longue suite de marches épuisantes et de combats incessants; la faim aussi se faisait cruellement sentir, mais le moral de la petite armée n'était nullement affecté. Ils savaient que leur chef venait de recevoir du général Lee un avis, lui annonçant, qu'il avait franchi le Thoroughfare Gap. Tout danger était donc passé. L'habileté de Jackson et l'héroïsme de ses hommes avaient couronné de succès les brillantes conceptions de Lee. L'ennemi se voyait forcé de livrer ba-

taille, et cela non plus contre une faible partie de l'armée confédérée, mais contre toutes les forces confédérées réunies.

Le 29 au matin, le général Sigel reçut du général Pope l'ordre d'attaquer la ligne ennemie; en conséquence, à dix heures son artillerie ouvrit le feu. C'est à ce même moment que les troupes de Longstreet arrivaient sur le champ de bataille. De leur côté les batteries de Jackson répondirent vivement au feu fédéral. A midi, Pope vient appuyer Sigel avec le corps de Reno et Heintzelman. Le corps de Heintzelman, composé des divisions Hooker et Kerney, formait la droite fédérale; Reno et Sigel étaient au centre; la division Reynolds tenait la gauche. A trois heures le général Pope fit dire à Hooker de se porter contre la gauche de Jackson, et de la replier sur le centre. Le subordonné, se rendant mieux compte des difficultés que son supérieur, chercha à les faire comprendre au quartier général, mais en vain; il dut obéir. Le résultat de son attaque, très-vigoureuse du reste, fut, après avoir percé la première ligne de Hill, de se voir refoulé et écrasé par les batteries ennemies. Les forces opposées échangeaient souvent le feu à dix pas. Kearney vola au secours de Hooker, mais pour partager son sort. A chaque nouvel assaut, les troupes de Hill rejetaient les Fédéraux en leur faisant subir des pertes cruelles.

Dès le matin Porter avait cherché à se rendre maître de Gainesville, mais s'y était rencontré avec les forces de Longstreet. Plus tard, dans la journée, le général Pope, ayant enfin appris où il était, lui fit dire de tourner l'aile droite et de prendre les Confédérés à revers, croyant toujours avoir affaire aux seules troupes de Jackson. Forcé d'attaquer Longstreet de front, Porter fut repoussé avec vigueur. A six heures, au moment où il pensait que Porter attaquait la droite des Confédérés, Pope se jeta avec fureur sur leur gauche. Les soldats de Hill n'avaient plus

de munitions. Aussi le premier assaut des Fédéraux fut-il couronné de succès, et la gauche de Hill fut rejetée vers son centre, l'ennemi les poursuivant avec des cris de triomphe. Les Confédérés de Hill résistèrent avec acharnement, lançant des quartiers de rocher contre leurs adversaires. La brigade d'Early accourut à leur secours à ce moment critique, et l'ennemi fut à son tour promptement ramené au delà du chemin de fer. Longstreet fit de son côté avancer Hood, pour faire diversion en faveur de Jackson. Au moment où il s'apprêtait à obéir, Hood fut attaqué par Porter; mais ce dernier ne put se maintenir, et dut se retirer vivement poursuivi.

Ainsi de toutes parts, les Fédéraux battaient en retraite, à neuf heures il firent halte dans de fortes positions, et la poursuite des Confédérés cessa. Dans cette journée les Fédéraux reconnurent avoir perdu 8,000 hommes.

L'armée de Nord-Virginie campa pour la nuit sur le terrain qu'elle avait occupé de jour. Si le général Pope avait écouté les lois les plus simples de la prudence, il se serait retiré dans les lignes de Washington. Ses pertes s'élevaient déjà à 17,000 hommes ; le moral de ses soldats avait beaucoup souffert par suite de leurs revers, et de leurs fatigues extraordinaires, auxquelles venaient se joindre les souffrances de la faim. Néanmoins il se résolut à risquer encore une bataille.

Le 30 août au matin, un soleil splendide éclaira les deux armées. Aux premiers rayons, les deux adversaires étaient prêts à recommencer. Le général Lee occupait la même position que la veille au soir. Sa gauche à Sudley-Fort, sur le Bull-Run, son centre à Groveton, sa droite sur la voie ferrée de Manassas-Gap. Au centre, sur une hauteur, 32 pièces d'artillerie dominaient le champ de bataille. Le corps d'armée de Longstreet était disposé obliquement par rapport à celui de Jackson, de sorte que la ligne confédérée prenait la forme de la lettre V, les deux ailes avan-

çant. L'artillerie était placée de manière à résister aux assauts de l'ennemi, et à soutenir l'avance des Confédérés. La cavalerie protégeait les deux flancs. La ligne fédérale dut se conformer aux dispositions qu'avait prises le général Lee et avait la forme d'un V renversé, l'angle ou le centre porté en avant, et les ailes rejetées en arrière. Dès le matin il y eut plusieurs affaires d'avant-postes. Mac-Dowell reçut l'ordre de se mettre en marche avec trois corps le long du Warrenton Road. A quatre heures ses têtes de colonne débouchèrent des bois faisant face aux lignes de Jackson. Aussitôt les batteries du centre confédéré et peu après toute l'artillerie sudiste ouvrirent leur feu. Les troupes fédérales ne purent y tenir, et le désordre se mit bientôt dans leurs rangs. Pope cependant leur amenait sans cesse renforts sur renforts; le combat se rétablit et la bataille tonna tout le long des lignes de Jackson. A cinq heures le fort de la lutte continuant à se concentrer sur celui-ci, Longstreet dut lui faire parvenir des secours. La ligne fédérale, à force de s'étendre, vint à portée des batteries de Longstreet, qui fit pleuvoir sur eux une grêle de balles. Épuisés par leurs efforts répétés pour emporter les positions de Lee, et mitraillés par le feu de toutes ses batteries, les Fédéraux ne purent tenir plus longtemps et se retirèrent en désordre. Ce que voyant, toute l'armée confédérée se porta vivement en avant, pressant l'ennemi sur tous les points et menaçant la retraite fédérale sur Bull-Run. A la tombée de la nuit la position du général Pope devint encore plus critique par la prise d'une suite de hauteurs occupées par les divisions Reynolds et Ricketts, mais qu'une charge impétueuse de Longstreet avait arrachées aux Fédéraux. Sur un seul point les troupes du Nord tenaient encore bon, c'était sur un plateau assez élevé qui dominait le gué de Bull-Run, par où devait se faire la retraite. Si les Confédérés avaient pu s'en emparer, c'en était fait des

Fédéraux. Mais toute l'armée du Nord s'était cramponnée à ce plateau, sentant que là était sa planche de salut, et les efforts des Confédérés furent inutiles. Grâce à cette résistance les débris de l'armée du Nord purent filer au delà de Bull-Run vers Washington, et à dix heures Pope, l'obscurité aidant, mettait le cours d'eau entre lui et son adversaire. La nuit était très-noire, les gués très-incertains, et Lee jugea plus prudent d'attendre au lendemain matin.

Le 31 août vit Pope en position sur les hauteurs de Centreville. Il y avait été rejoint par les corps de Franklin et de Sumner. Lee ne voulut pas le laisser échapper sans se mesurer encore une fois avec lui. Longstreet dut occuper le champ de bataille de la veille pour tenir l'ennemi en échec, et Jackson eut la mission de répéter la vieille manœuvre, en tournant la droite de Pope et se jetant sur sa ligne de retraite. Jackson passa le Bull-Run à Sudley-Ford, et sous un déluge de pluie marcha tout le jour jusqu'à Chantilly, où il campa pour la nuit. Le lendemain matin il continua sa marche sur Fairfax Court-House. Aussitôt qu'il eut appris ce mouvement de Jackson, Pope se retira et le 1er septembre le trouva posté sa gauche à Fairfax Court-House, et sa droite à Ox-Hill près Germantown.

A cinq heures de l'après-midi Jackson arrivait à Ox-Hill. La pluie tombait toujours à torrents. Il forma de suite ses colonnes d'attaque. Hill et sa division étaient à droite, l'ancienne division Ewell tenait le centre et Jackson la gauche. Quoique la pluie donnât en plein dans le visage des soldats confédérés, ils n'en chargèrent pas moins avec vigueur. Reçue par un feu très-nourri, la brigade Branch plia un instant, mais le reste de la division Hill vint l'appuyer. La division (fédérale) Stevens fut repoussée avec la perte de son général. Le général Kearney, cherchant à rétablir la ligne fédérale, fut également tué. Peu après l'ennemi battit en retraite, et le lendemain l'armée entière du Nord se retirait dans les lignes de Washington.

La campagne était finie. Le 2 septembre au matin, Longstreet rejoignit Jackson. Pour la première fois depuis la prise de Manassas, le 27 août, les soldats reçurent des rations. Ils avaient vécu pendant plusieurs jours de maïs vert et de pommes non mûres, supportant leurs privations non-seulement avec patience, mais même avec gaieté. Depuis le 25 août, jour où ils avaient quitté le Rappahannock, ce n'avaient été que marches, contre-marches et combats incessants. Ils étaient à bout de forces ; beaucoup n'avaient plus de souliers et leurs pieds étaient si meurtris par les routes rocailleuses, qu'ils ne pouvaient plus se traîner. Peu d'armées ont eu plus à endurer que l'armée du Nord-Virginie, pendant cette courte mais brillante campagne.

Le général Pope avait dû abandonner ses blessés dans la nuit du 30. Le lendemain, il fit demander au général Lee une trêve afin de faire relever ses blessés et enterrer ses morts. Lee refusa de lui accorder la trêve, mais lui permit de faire chercher ses blessés. Le nombre en était si grand que, le 3 septembre, il en restait encore près de 3,000 sur le champ de bataille.

Les Confédérés avaient perdu dans la campagne du 25 août au 2 septembre 1862, du Rappahannock au Potomac, 9,112 hommes en tout, y compris les généraux Ewell, Taliaferro, Field et Trimble, dangereusement blessés. Les pertes fédérales étaient énormes, s'élevant à plus de 30,000 hommes, dont huit généraux tués, 7,000 prisonniers et 2,000 blessés tombés aux mains des Confédérés. Trente pièces d'artillerie, plus de 20,000 fusils, etc., etc., beaucoup d'étendards et une quantité immense de matériel et de provisions, sans compter ce que le général Jackson avait détruit à Manassas-Juction, restèrent au pouvoir du général Lee. C'était un brillant couronnement à une campagne glorieuse, digne en tout de l'illustre soldat qui l'avait dirigée.

Lee avait échappé à tous les dangers de la campagne, mais le 4 septembre, comme il se tenait près de son cheval, celui-ci, pris d'une terreur soudaine, se jeta de côté et le fit tomber à terre avec violence. Un des os de sa main gauche fut rompu. L'accident n'était que douloureux, et n'eut d'autre suite que de l'empêcher de monter à cheval pour quelque temps.

CHAPITRE VIII

SEPTEMBRE 1862. — ENTRÉE DE LEE EN MARYLAND. — PRISE DE HARPER'S FERRY. — BATAILLE DE SHARPSBURG

La défaite de Mac-Clellan avait attristé les populations du Nord, sans toutefois ralentir leurs efforts ni même les décourager. N'y avait-il pas sur le Rappahannock une autre armée plus nombreuse, mieux organisée, sous des chefs qui inspiraient confiance et espoir ? Mais quand cette seconde armée aussi fut venue, toute mutilée et en désarroi, se réfugier sous les murs de Washington, ce nouveau désastre tomba sur le Nord avec une force écrasante. Tous ses efforts, depuis quinze mois, n'avaient servi à rien ; tout était à recommencer. L'avenir paraissait sombre, et le peuple s'attendait à apprendre que la capitale fédérale était tombée au pouvoir du général Lee.

Ce n'était pas là le seul avantage que cette campagne victorieuse avait valu aux Confédérés ; elle leur ouvrait la fertile vallée de Virginie, dans laquelle, jusqu'à présent, l'ennemi avait vécu grassement. Les Fédéraux s'en étaient retirés, et désormais les riches moissons et toutes les ressources de la grande vallée et de tous les pays d'alentour passaient à l'armée du Sud qui en avait tant besoin. De plus, l'armée de Mac-Clellan, ayant quitté le James River, toute la basse Virginie était délivrée de l'ennemi, et les

troupes du Nord, rappelées en toute hâte par les succès de Lee, évacuaient déjà les différents points de la côte.

Tout conseillait donc au Sud de profiter de la démoralisation du Nord et de la désorganisation de ses armées pour frapper de plus grands coups avant que celui-ci eût eu le temps de se relever de ses désastres. L'armée confédérée était trop mal pourvue de vêtements, de chaussures, de munitions et de tout le matériel nécessaire pour pouvoir espérer, même dans un moment aussi favorable, conquérir la paix sur le sol du Nord, mais il y avait toute raison de croire qu'elle parviendrait à affaiblir les Fédéraux suffisamment pour les forcer à rester au nord du Potomac et à défendre leur propre territoire. On épargnerait peut-être ainsi à la Virginie une nouvelle invasion, pour peu que l'on atteignît la saison d'hiver, qui ferait que tout mouvement offensif de la part du Nord serait difficile.

La défaite de Pope rendait possibles des mouvements que Lee n'avait probablement pas prévus. En avançant de Richmond sur Culpepper, son dessein avait été simplement d'arrêter la marche de l'ennemi sur Gordonsville; mais aujourd'hui tout était changé, et il devenait urgent de tirer le plus de profit possible de la nouvelle position des affaires.

La situation politique du Maryland suggérait aussi tout naturellement l'idée de pénétrer dans cet État. Une très-grande partie de sa population était unie au Sud, non-seulement par ses intérêts, ses traditions et ses liens de voisinage, mais aussi par la plus profonde sympathie. Elle n'avait été empêchée de prendre fait et cause pour le Sud que par la forte pression du Gouvernement fédéral. Toutes les apparences indiquaient comme certain que le peuple du Maryland n'attendait que l'arrivée de l'armée confédérée pour se soulever contre le Gouvernement des États-Unis. En tous cas, son soulèvement devait forcément créer une puissante diversion et aider indirectement le Sud en

obligeant les autorités de Washington d'envoyer contre les révoltés des troupes considérables. Il n'est pas douteux qu'en tout ceci le général Lee ne raisonnât parfaitement, que ses espérances ne fussent justifiées par la situation générale des affaires, et que ses conclusions ne s'appuyassent sur des données sérieuses. Il ne se faisait cependant pas d'illusions. Il savait combien il serait difficile au peuple marylandais, désarmé par les soins du Gouvernement fédéral et dont l'État était occupé par de nombreuses troupes nordistes, de tenir tête à des forces supérieures. Il comprenait parfaitement que tant que les Confédérés ne pourraient pas le protéger efficacement, tout soulèvement de sa part serait peu probable et même peu désirable, puisque cet effort ne pourrait réussir qu'avec l'appui du Sud, et que sa non-réussite exposerait les malheureux Marylandais à la vengeance d'un gouvernement exaspéré. En commençant il comptait donc, en définitive, bien plus sur les justes craintes du Gouvernement de Washington que sur l'active coopération du peuple du Maryland.

L'armée elle-même n'était nullement préparée à envahir un pays ennemi. Épuisée par les efforts extraordinaires de la campagne qui venait de finir, elle comptait une très-grande proportion de soldats sans chaussures, et qui avaient, à la lettre, marqué de sang la trace de leurs pas jusqu'au Potomac. Leurs uniformes étaient en lambeaux. Le service des vivres se faisait très-irrégulièrement. Les moyens de transport n'étaient nullement proportionnés aux besoins de l'armée, et la quantité de munitions était tout à fait insuffisante pour un mouvement agressif de cette gravité.

Néanmoins, en présence de tous les avantages que semblait promettre une offensive soudaine et vigoureuse, le général Lee ne crut pas devoir se laisser arrêter par les considérations qui viennent d'être énumérées. Il résolut donc de franchir le Potomac et d'entrer en Maryland. Pour

forcer les Unionistes à traverser eux aussi ce fleuve, il se décida à passer à l'est du Blue-Ridge, de manière à menacer à la fois Washington et Baltimore. L'ennemi une fois évincé de la Virginie, Lee comptait prendre position dans le Maryland occidental, établir ses communications avec Richmond par la vallée de la Shenandoah, et en menaçant la Pennsylvanie, attirer les Fédéraux à sa suite, ce qui les éloignerait de leur base d'opérations. C'est le même plan qu'il suivit en 1863, lors de la campagne qui se termina à Gettysburg.

Le 4 septembre, la division D. H. Hill, qui formait l'avant-garde confédérée franchit le Potomac vis-à vis l'endroit où le Monocacy déverse ses eaux dans le Potomac. Elle ne trouva devant elle que quelques vedettes fédérales qui prirent la fuite. La nuit et les jours suivants furent employés à détruire les écluses et les digues du canal de la Chesapeake et de l'Ohio, la voie principale par laquelle Washington s'approvisionne de bois et de charbon. Le 7 septembre toute l'armée confédérée campait sur le territoire du Nord. Le passage de la rivière s'était fait au bruit de hourras répétés, au son de la musique guerrière et au milieu d'un enthousiasme sans bornes. Les soldats se regardaient comme les vengeurs d'un peuple outragé dans ses droits les plus chers et se sentaient tout fiers et joyeux à la perspective de porter la guerre dans le pays de leurs ennemis. L'armée campa entre le Monocacy et Frederick-City; les ordres les plus stricts avaient été donnés de traiter le peuple du Maryland en ami. Le pillage, le vol étaient sévèrement punis. Tout ce dont on avait besoin devait être payé, en papier confédéré il est vrai, mais les vendeurs ne refusèrent pas de l'accepter. Ce qui prouve que ces ordres furent obéis, c'est le fait bien extraordinaire que pendant tout le séjour de l'armée sudiste il n'y eut pas un seul cas de mauvaise conduite.

Ces égards pour leurs ennemis étonnèrent beaucoup

dans le Nord, où l'on s'était attendu à voir les rebelles en haillons imiter et même surpasser les scènes de pillage et de désordre qui ont couvert d'infamie l'armée de Pope. Quand on songe que les soldats confédérés venaient de voir les campagnes riantes de la Virginie dévastées, leurs parents et amis pillés, insultés et souvent chassés de chez eux par les troupes de l'Union, et qu'aujourd'hui ils étaient en pays ennemi, frémissants encore au souvenir de tous ces outrages et entourés de tant de choses qui leur faisaient envie et qu'ils auraient pu s'approprier, on apprécie leur belle conduite à sa juste valeur. Quel beau moment pour le général Lee, que celui où il apprit que ses ordres étaient si strictement obéis ! Il ne pouvait ignorer que l'affection de ses soldats pour lui y était au moins pour autant que le sentiment du droit et de la justice. Ils n'avaient voulu ternir ni leur bonne renommée ni celle de leur général.

L'accueil que firent les Marylandais aux troupes du Sud ne fut cependant pas tel qu'elles se l'étaient figuré. Dans le Maryland occidental, par où Lee avait dû entrer, la majorité des habitants était restée attachée à l'Union et très-peu de recrues vinrent se rallier aux étendards du Sud. Le général en chef confédéré, en touchant le sol du Maryland, avait adressé aux habitants de cet État la proclamation suivante :

« Quartier général de l'armée de Nord-Virginie,
près Frederickstown, 8 septembre 1862.

« HABITANTS DU MARYLAND,

« Il est juste que vous sachiez quel motif a amené au milieu de vous l'armée sous mes ordres. Depuis longtemps le peuple des États confédérés suivait, avec la plus profonde sympathie, les souffrances et les outrages qu'avaient à

endurer les citoyens d'une contrée unie au Sud par les liens sociaux, politiques et commerciaux les plus étroits. C'est avec indignation qu'il a vu la province du Maryland privée de tous ses droits et réduite à l'état de pays conquis. Sous le prétexte de soutenir la Constitution, mais en violant ses clauses les plus précieuses, on a arrêté vos concitoyens et on les a jetés en prison, contrairement à toutes les formes légales.... Votre chef-lieu est au pouvoir d'hommes du Nord qui vous sont étrangers. Votre assemblée législative a été violemment dissoute par l'emprisonnement de ses membres, — la liberté de la presse et celle de la parole sont supprimées, — un mot, une expression peuvent vous amener devant un tribunal militaire.

« Pensant avec raison que les Marylandais ont l'âme trop fière pour se soumettre à un pareil régime, le peuple du Sud désire depuis longtemps vous aider à secouer ce joug étranger, à jouir de nouveau de vos droits d'hommes libres et à rendre à votre État son ancienne indépendance et sa souveraineté d'autrefois. C'est à cet effet que notre armée est venue. Elle est prête à vous assister, les armes à la main, à reconquérir les droits dont on vous a dépouillés; telle est notre mission, citoyens du Maryland. Nous ne songeons nullement à contraindre votre libre volonté et toute intimidation est strictement défendue. Parmi vous, nous ne connaissons pas d'ennemis; — tous quelles que soient leurs opinions — ont droit à notre protection. C'est à vous seuls à décider de votre destinée, librement et sans pression aucune. Cette armée respectera votre choix quel qu'il soit, et le peuple du Sud qui vous accueillera avec joie si vous reprenez parmi nous votre place naturelle, ne se réjouira de vous y voir que si vous y venez de votre plein gré.

« R. E. Lee, *général commandant.* »

Cette proclamation fut lue avec intérêt par les Mary-

landais, mais elle n'amena pas de recrues. Malheureusement pour le Sud, le général Lee avait dû pénétrer dans une partie du Maryland peu affectionnée à la cause confédérée. Dans l'est ou le sud-est de l'État c'eût été différent, les Sudistes y avaient de nombreux partisans ; mais entre ces derniers et Frederick-town se trouvait l'armée fédérale, maîtresse de toutes les routes par lesquelles ils auraient pu parvenir jusqu'au général Lee. Au surplus, l'invasion confédérée était un essai qui devait s'affirmer comme un succès avant que les Marylandais pussent s'y fier. Si Lee avait pu atteindre Baltimore ou le Prince George County, sans aucun doute il aurait vu accourir de nombreuses recrues. Les soldats confédérés, qui ignoraient tous ces détails, ressentirent un vif désappointement en trouvant si peu d'amis et tant d'ennemis.

Quand il adopta ce plan de campagne, Lee avait compté emmener toute son armée avec lui. Mais malheureusement il n'en fut rien. Tout le long du chemin de Manassas au Potomac des milliers de traînards avaient quitté les rangs, la plupart n'ayant pas la force de suivre. Le manque de repos et de nourriture, les marches continuelles et les combats de chaque jour, ajoutés à toutes leurs fatigues précédentes sous les murs de Richmond, les avaient complétement épuisés. Beaucoup de ces traînards n'avaient pas de souliers et leurs pieds étaient meurtris à tel point par les pierres qu'ils ne pouvaient plus se tenir debout. Grand nombre d'entre eux restèrent boiteux pour des mois, d'autres ne se remirent jamais des suites des efforts qu'ils firent pour suivre l'armée. Mais un grand nombre, il faut malheureusement en convenir, en quittant les rangs cédèrent au plus vil des motifs. Le manque d'une discipline sévère dans l'armée confédérée se fit ici cruellement sentir.

Lee fut vraiment ému en apprenant l'étendue du mal, et comprit de suite à quel danger ses troupes seraient exposées si leur nombre était si sensiblement diminué.

Mais il n'était plus temps ; le Potomac était franchi, et c'eût été une défaite morale que de le repasser sans avoir rien tenté.

Harper's Ferry est un village situé au confluent de la Shenandoah et du Potomac, sur la rive virginienne de ce dernier fleuve et commandant l'entrée de la Vallée de Virginie. Une forte garnison fédérale de 11,500 hommes, sous le colonel Miles, occupait ce poste, pour empêcher que de la Vallée on ne débouchât dans le Maryland. Mais Lee, ayant franchi le Potomac beaucoup plus bas et s'étant placé entre Harper's Ferry et le reste des troupes fédérales, toutes les règles de la stratégie eussent exigé que ce poste fût abandonné, puisqu'il devenait inutile et que même la garnison courrait risque d'être cernée et faite prisonnière. C'est à quoi s'attendait le général Lee. Mais le général Halleck, placé à la tête de l'état-major fédéral s'obstina à ne pas retirer la garnison de Harper's Ferry, et, chose étrange, fatale, ce qui était du côté des Fédéraux une faute, militairement parlant, devint la cause première de la non-réussite de l'invasion des Confédérés. Car avant de pénétrer dans le pays ennemi, Lee dut attendre que cette place fût prise, et Mac-Clellan eut ainsi le temps de s'interposer entre Lee et la capitale des États-Unis et de frapper ensuite un coup dans des circonstances très-défavorables à l'armée confédérée.

Le chef sudiste, voyant que le colonel Miles ne donnait aucun signe de se retirer, dut forcément l'y contraindre pour établir ses propres communications avec la Vallée, d'où il comptait en partie tirer ses vivres. Cet obstacle imprévu dérangeait son plan primitif, qui avait été de pousser en avant sans perdre un instant. Il se voyait forcé, pour prendre Harper's Ferry, de détacher un corps considérable de troupes et d'affaiblir d'autant son armée déjà très-diminuée par les nombreux traînards dont il a été question.

Le 10 septembre, le corps de Jackson repassa le Potomac

près de Williamsport; les Fédéraux de leur côté évacuant Martinsburg et se concentrant à Harper's Ferry. Le 12, Jackson s'emparait de Martinsburg, et le 13, à onze heures, il arrivait en vue des positions ennemies autour de Harper's Ferry. Pendant ce temps le général Walker avait repassé le Potomac à Point of Rocks, et le 13 dans la nuit occupa les hauteurs de Loudon au point où la Shenandoah se jette dans le Potomac. Ces hauteurs dominent Harper's Ferry sur le bord opposé de la Shenandoah. Le 14 au matin ses canons bombardaient la ville.

Le général Mac-Laws était chargé de s'emparer des Maryland-Heights, hauteurs situées vis-à-vis Harper's Ferry, sur la rive nord du Potomac. La ville est complétement dominée par ces hauteurs, qui étaient fortifiées et occupées en force par l'ennemi. Le 12, Mac-Laws, après s'être rendu maître de tous les passages dans le South Mountain[1], par lesquels des renforts auraient pu parvenir à Harper's Ferry, arriva aux Maryland-Heights. Le lendemain, après une lutte acharnée à travers des taillis, des bois et des ravins, il réussit à quatre heures de l'après-midi à planter ses drapeaux sur le sommet des hauteurs en question. Puis, il échelonna ses troupes de manière à couper toute retraite à la garnison si elle cherchait à descendre le Potomac. Les Fédéraux avaient élevé une suite d'ouvrages formidables, s'étendant de ce fleuve à la Shenandoah. Des hauteurs qu'avaient conquises Mac-Laws et Walker, les canons confédérés atteignaient à peine ces ouvrages avancés. Jackson dut refouler l'ennemi de cette ligne jusque dans la ville de Harper's Ferry. Hill, filant le long de la rive gauche de la Shenandoah, devait attaquer à revers l'aile gauche des Fédéraux et se porter sur la ville. La division Ewell avait mission de le soutenir. Jack-

[1] Nom donné à la prolongation de la chaîne du Blue-Ridge de l'autre côté du Potomac, dans le Maryland.

son, pendant ce temps faisait une démonstration contre la droite fédérale, tandis que la cavalerie du Sud surveillait les bords du Potomac. Dans la soirée du 14, Hill parvint en effet à enlever à l'ennemi une position près du Potomac, à l'extrême gauche de leur ligne. La division Ewell, sous les ordres du genéral Lawtow, s'était rapprochée des ouvrages fédéraux; des pièces d'artillerie avaient été passées de l'autre côté de la Shenandoah pour enfiler la ligne ennemie. Dès la pointe du jour, le 15 septembre, de toutes les hauteurs voisines une canonnade terrible, la plupart des pièces étant à mille yards des Fédéraux, éclata sur eux. L'artillerie fédérale cessa de répondre au bout d'une heure, et bientôt après, au moment où l'assaut allait se donner, l'apparition d'un drapeau blanc vint annoncer que la place se rendait. Le nombre des prisonniers s'éleva à 11,000 hommes, 73 canons, 13,000 fusils et autres armes, 200 fourgons et beaucoup de munitions. Les pertes de Jackson étaient insignifiantes. A peine venait-il de remporter ce succès, qu'il reçut un ordre urgent du général Lee, d'avoir à le rejoindre en toute hâte. Laissant le général Hill pour terminer la reddition, et enjoignant aux généraux Mac-Laws et Walker de le suivre le plus rapidement possible, Jackson se mit en route immédiatement. Après une marche forcée de nuit, il rejoignit le commandant en chef à Sharpsburg dans la matinée du 16 septembre.

Voyons ce qui s'était passé dans cet intervalle. Lee, en entrant dans le Maryland, n'avait pas l'intention d'attaquer directement Washington ou Baltimore, mais voulait attirer Mac-Clellan vers la vallée du Cumberland, l'obligean ainsi à laisser ces villes à découvert, ce qui permettrait à Lee de se jeter sur l'une d'elles à l'improviste ou de forcer Mac-Clellan à livrer bataille loin de sa base d'opérations. En conséquence, le 10 septembre, traversant le South-Mountain, Lee avait marché sur Boonsborough, lais-

sant le général Stuart avec sa cavalerie à l'orient des montagnes pour surveiller l'ennemi. Longstreet se porta sur Hagerstown à la nouvelle que des forces fédérales s'approchaient du côté de la Pennsylvanie. Le général D. H. Hill fit halte à Boonsboro pour empêcher la garnison de Harper's Ferry de s'échapper par Pleasant-Valley, et pour être à portée de soutenir la cavalerie de Stuart. On s'attendait que Harper's Ferry tomberait le 13, et l'armée fédérale s'avançait si lentement que Lee espérait emporter cette place et réunir toutes ses colonnes avant l'arrivée de Mac-Clellan. Puis il comptait marcher sur la Pennsylvanie.

Mais tous les projets du général confédéré échouèrent par suite d'un de ces accidents qui réduisent à néant les plans les mieux conçus. Depuis le 2 septembre les Fédéraux n'avaient pas perdu leur temps. Lorsque les débris de l'armée de Pope se réfugièrent dans les lignes de Washington, il devint absolument nécessaire de trouver un général qui rendît aux soldats la confiance, rétablît l'ordre dans leurs rangs et les mît en état de rentrer en campagne. Le général Mac-Clellan seul paraissait remplir les conditions voulues. Depuis son retour du James river, ses fonctions s'étaient bornées à organiser la défense de la capitale. Sur la demande du Président, qui lui offrit le commandement en chef de toutes les troupes autour de Washington, Mac-Clellan accepta et se disposa à reprendre l'offensive avec vigueur. L'ancienne armée du James et celle du général Pope furent réunies. Le corps du général Burnside fut rappelé de Fredericksburg et mis sous les ordres de Mac-Clellan. Le 5 septembre, aussitôt que l'on eut la nouvelle de l'entrée de Lee dans le Maryland, le chef fédéral se porta à sa rencontre de Washington sur Frederick-City. L'armée du Potomac suivait cinq routes parallèles et était disposée de manière à couvrir à la fois Washington et Baltimore, l'aile gauche sous le général Fran-

klin appuyée au Potomac, le centre sous le général Sumner, et l'aile droite, s'étendant jusqu'au chemin de fer de Baltimore à l'Ohio, obéissait au général Burnside. L'effectif de l'armée comptait 87,164 soldats sous les armes. L'urgence était si grande que la réorganisation dut se faire pendant la marche. Le général en chef fédéral montra dans ces circonstances critiques une énergie au-dessus de tout éloge. Ce n'était pas une petite affaire que de prendre le commandement de troupes démoralisées et désaffectionnées par une suite de revers désastreux, et d'en faire en dix jours une armée solide, parfaitement organisée et en état de tenir tête à l'ennemi.

Mac-Clellan, ne sachant rien des projets de Lee, s'avançait avec précaution. Le 12 septembre il atteignait Frederick, la cavalerie confédérée se retirant à son approche. Le 13, par un hasard inespéré, on apporta à Mac-Clellan un ordre du jour confidentiel adressé par Lee au général D. M. Hill, dans lequel le plan de campagne des Confédérés était tout tracé. Hill avait perdu ce papier, qui était tombé entre les mains d'un avant-poste de troupes fédérales quand elles arrivèrent dans le voisinage de Frederick. Cette trouvaille, de la plus grande importance, apprit à Mac-Clellan tous les projets de Lee, les forces dont il disposait, les positions qu'elles occupaient, et lui donnait sur l'armée de Nord-Virginie un avantage tel qu'il aurait dû l'anéantir. Bref, ce papier mettait l'armée du Sud à la merci du général en chef fédéral.

Pour mettre à profit ce bonheur inattendu, Mac-Clellan se porta vivement en avant afin de se saisir des défilés de South-Mountain pour de là passer dans Pleasant-Valley, y attaquer les divisions confédérées en détail et secourir la garnison de Harper's Ferry encore aux prises avec Stonewall-Jackson. Le 13 au soir, pendant que Mac-Laws et Walker prenaient position autour de cette ville, Mac-Clellan parut devant les défilés du South-Mountain, repous-

sant devant lui la cavalerie de Stuart qui s'efforçait de l'arrêter pour donner à Lee le temps d'occuper les défilés et d'en disputer le passage aux Fédéraux. En quittant le Potomac et au nord de ce fleuve, la chaîne du Blue-Ridge, qui s'étend jusqu'en Pennsylvanie, s'appelle South-Mountain. Quatre kilomètres plus à l'ouest s'élève une rangée de collines, les Maryland-Heights, dont l'extrémité méridionale va aboutir vis-à-vis Harper's Ferry sur le Potomac. Entre ces deux chaînes s'étend Pleasant-Valley, sur une largeur de quatre ou cinq kilomètres ; la nature du pays est très-accidentée. Deux chemins conduisent de Frederick-City à la partie occidentale de l'État, la route principale ou Hagerstown road passe le South-Mountain par le défilé de Turner's Gap, près le village de Boonsboro; un autre chemin prend par le défilé de Crampton's Gap, à huit ou dix kilomètres plus au midi. Ces défilés sont très-propres à la défense, la nature du terrain s'y prêtant admirablement. Mais on peut les prendre à revers en profitant de sentiers qui mènent à des hauteurs sur les flancs des montagnes d'où l'on domine ces défilés. Mac-Clellan, grâce à ce que lui avait appris l'ordre du jour intercepté et n'ignorant plus les plans de Lee, résolut de lancer son centre et sa droite contre le défilé conduisant à Boonsboro, tandis que la gauche sous Franklin forcerait Crampton's Gap, se jetterait sur les derrières de Mac-Laws, le culbuterait et donnerait la main aux Fédéraux à Harper's Ferry.

Le général Lee, en apprenant la présence de l'ennemi dans le South-Mountain le 13 septembre au soir, en fut très-étonné, et comprit, quoiqu'il ignorât encore le sort de son ordre du jour, que Mac-Clellan avait deviné son plan de campagne. Le général D. H. Hill reçut sur-le-champ l'ordre de défendre à tout prix Turner's Gap. Aucune nouvelle n'était encore parvenue de Harper's Ferry, et Lee croyait que la place tomberait ce jour même, le 13. Il avait calculé qu'il pourrait dès lors réunir toutes ses forces et

prévenir Mac-Clellan en se portant en avant, ce qui serait arrivé si le malencontreux papier n'avait été trouvé par les Fédéraux. Les passages du South-Mountain avaient été laissés dégarnis à dessein afin d'attirer Mac-Clellan vers l'ouest de l'État et à l'éloigner ainsi de ses ressources, ce qui faisait partie du plan primitif de Lee. C'est aussi dans cette prévision que le 13, les forces confédérées étaient disposées comme nous l'avons vu. Mais maintenant tout était changé. Harper's Ferry, qui aurait dû être évacué par l'ennemi, tenait bon, et Mac-Clellan n'étant plus réduit à tâtonner, avait accéléré sa marche. Il devenait donc nécessaire de tenir les défilés jusqu'à la prise de Harper's Ferry et de retenir Mac-Clellan à l'orient des montagnes jusqu'à ce que toute l'armée confédérée fût réunie de nouveau et prête à le recevoir.

Hill se porta donc avec toute sa division, forte seulement de 5,000 hommes, à l'entrée du Gap. Le général Longstreet reçut l'ordre de marcher à son secours sans perdre un instant. Une lutte désespérée s'ensuivit pour la possession du défilé. Elle dura toute la journée avec des alternatives de succès et de revers. La nuit seule mit fin au combat. Longstreet, vers la fin du jour, était arrivé au secours de son collègue presque écrasé sous le nombre toujours croissant des Fédéraux. Les pertes des deux côtés furent très-considérables. Lee, sentant la nécessité de se concentrer et ayant reçu de Jackson l'assurance positive que Harper's Ferry succomberait le lendemain, résolut de se retirer du South-Mountain et de prendre position à Sharpsburg, d'où il pourrait se jeter sur le flanc de tout corps ennemi marchant contre Mac-Law sur les Maryland-Heights, et où il serait en état de réunir les différentes colonnes de son armée. A Sharpsburg il serait aussi maître des gués du Potomac, ce qui en cas de malheur assurait sa ligne de retraite en Virginie. En conséquence, pendant la nuit les forces confédérées se retirèrent vers Antietam

Creek, la cavalerie de Fitz-Lee tenant l'ennemi à distance.

Somme toute, quoique Mac-Clellan eût grandement dérangé les plans de campagne du chef sudiste, la résistance à South-Mountain, qui s'était prolongée toute une journée, avait permis au général Jackson d'effectuer la reddition de Harper's Ferry. Mac-Clellan n'avait donc pas réussi à sauver cette place. Il lui restait la ressource de tout risquer en livrant une bataille en règle. Il fit passer à son armée, dans la nuit du 14 septembre, les défilés abandonnés par les Confédérés. Pendant la journée du 15, l'armée du Nord poursuivit lentement son chemin, l'arrière-garde de Lee se retournant de temps en temps pour retarder sa marche; vers la fin du jour Mac-Clellan se trouva subitement en présence de toute l'armée confédérée en ordre de bataille sur la rive occidentale d'Antietam Creek, un cours d'eau tributaire du Potomac coulant devant le village de Sharpsburg.

Nous avons déjà indiqué par quelle suite de malencontreux événements Lee avait dû changer son plan de campagne primitif. La réduction de Harper's Ferry l'avait forcé de se détourner de son chemin, et lui avait fait perdre un temps précieux. La découverte de son ordre de campagne avait donné au chef de l'armée du Nord un avantage tel qu'il aurait dû détruire complétement l'armée du Sud. La résistance de Hill et de Longstreet, devant le South-Mountain, avait en partie relevé les affaires des Confédérés, mais il devenait de toute nécessité de faire halte sur les bords de l'Antietam, pour donner à Jackson et à ses lieutenants le temps de rejoindre l'armée. Du reste, avec les Fédéraux à ses trousses, il était impossible d'éviter un engagement quel que fût le dessein de Lee, soit qu'il pensât rentrer en Virginie, soit qu'il aimât mieux se diriger sur la Pennsylvanie. Le plus urgent était d'arrêter l'armée fédérale. Toutes les chances paraissaient contraires au général Lee. Son armée était très-réduite en nombre, et déjà

un peu découragée par un commencement de campagne si peu propice. A Sharpsburg, Lee n'avait avec lui que 35,000 combattants, encore de ce nombre les troupes de Jackson, Mac-Laws et Walker, 14,000 hommes, n'étaient pas sur le terrain quand la bataille s'engagea. L'armée du Nord comptait 87,000 soldats abondamment pourvus de tout et ayant incomparablement moins souffert que les Confédérés.

La bataille de Sharpsburg fut une des plus acharnées de la guerre. En tenant compte de l'immense disproportion des deux armées, on se sent rempli d'admiration de la belle défense des soldats de Lee. L'armée du Sud occupait tout le terrain entre le Potomac et l'Antietam, qui se réunissent un peu au-dessous de Sharpsburg, à un angle de 45 degrés, et couvrait les gués du Potomac vis-à-vis Shepherdstown en Virginie. Les troupes étaient disposées sur la rive occidentale de l'Antietam, adossées au village. Longstreet était à droite et étendait sa ligne jusqu'au Potomac. D. H. Hill commandait le centre, à cheval sur la route de Boonsboro et plus immédiatement appuyé au village. Le général Jackson, arrivé le 16, prit la gauche ; l'intervalle entre lui et Hill était rempli par la division de Hood. Au commencemet les troupes de Jackson furent tenues en réserve ; le pays entre l'extrême gauche et le Potomac était confié à la garde de la cavalerie sous Stuart. Trois ponts existent sur l'Antietam, dans le voisinage de Sharpsburg, — un vis-à-vis la position du général Longstreet, le second en face du centre confédéré, le troisième à plusieurs kilomètres plus haut. Le général Lee n'avait pas assez de monde pour garder ce dernier pont, et dut se résigner à laisser ce passage libre, se doutant bien que Mac-Clellan en profiterait pour essayer de prendre son aile gauche à revers.

L'armée fédérale arriva sur les rives de l'Antietam dans l'après-midi du 15 septembre. Les dispositions de Lee

étaient si bien prises malgré sa faiblesse numérique, que Mac-Clellan se décida à attendre l'arrivée de toutes ses troupes avant de chercher à forcer le passage du Creek. Le reste de son armée le rejoignit pendant la fin de cette journée et la nuit suivante. Il confia son aile gauche à Burnside, le centre à Porter, et Hooker et Sumner eurent le commandement de toutes les troupes qui s'étendaient à droite. Le corps de Hooker, soutenu par ceux de Sumner et de Mansfield, devait, comme l'avait prévu Lee, passer par le troisième pont et tourner la gauche confédérée. Mac-Clellan passa la journée du 16 à poster son artillerie et à faire prendre position à ses différents corps d'infanterie le long du Creek, car il voulait forcer le centre ennemi aussitôt que Hooker aurait donné à droite. Pour détourner l'attention du mouvement de son aile droite, il ouvrit dans l'après-midi du même jour un feu très-nourri tout le long de son centre et de sa gauche. Les batteries confédérées, de calibre très-inférieur, furent promptement réduites au silence. A quatre heures de l'après-midi Hooker passa le troisième pont hors de portée des canons confédérés; Lee, en prévision de ce mouvement, avait placé les deux brigades sous le général Hood à son extrême gauche, couvrant son flanc gauche et disposées à angles très-aigus par rapport au reste de son armée. Hooker fit une tentative à la fin de la journée, mais Hood n'eut pas de peine à tenir bon. Leurs soldats passèrent la nuit à portée de fusil. Le 17, avant le lever du soleil, le corps entier de Mansfield avait rejoint Hooker. Sumner reçut l'ordre de le suivre dès l'aube.

Lee, de son côté, avait avancé le corps de Jackson à l'appui de Hood, sa droite postée sur la route de Hagerstown, sa gauche s'étendant jusqu'au Potomac, protégée par la cavalerie de Stuart et l'artillerie à cheval. Les deux brigades de Walker vinrent rejoindre Longstreet, et le 17 à dix heures du matin, les soldats de Hood furent relevés

raissaient devoir succomber, car si Sumner réussissait à tourner la gauche de Lee, ce dernier se verrait couper sa ligne de retraite vers le Potomac. La résistance vigoureuse, quoique inefficace du corps de Jackson dans ce moment critique, donna à Lee le temps de lui envoyer les deux brigades de Walker, qu'il détacha du corps de Longstreet, et la division de Mac-Laws, qui arrivait de Harper's Ferry. Reformant sa ligne sur l'instant, Jackson se jeta avec fureur sur Sumner et, pénétrant dans un intervalle entre sa droite et son centre, perça la ligne fédérale, la poursuivit à travers les bois, au delà de la route d'Hagerstown, et regagna la position qu'il occupait au commencement de la journée. Mais Jackson avait trop souffert et ses troupes étaient trop peu nombreuses pour qu'il pût rejeter Sumner au delà de l'Antietam. Il était midi. L'ennemi avait échoué dans tous ses efforts pour tourner la gauche de Lee.

Placé au centre de son armée, le chef confédéré avait dirigé si bien l'action, lançant ses renforts au moment opportun et prévoyant chaque mouvement de l'ennemi, qu'il avait maintenu sa position contre tous les assauts de son adversaire. Jackson, avec moins de 12,000 hommes (y compris les renforts reçus pendant l'action), avait tenu bon et avait fini par repousser les 40,000 hommes de Hooker, Mansfield et Sumner, blessant le premier et tuant le second. Les soldats de Sumner étaient tellement éprouvés par leur dernière attaque, qu'ils ne bougèrent plus le reste de la journée. Mais au centre la lutte durait toujours. Les Confédérés furent en partie refoulés jusqu'à une vieille route, où Hill réussit à les reformer et à arrêter les progrès de l'ennemi. Le général Anderson arriva sur le terrain avec 3,000 hommes. Hill le plaça en réserve. A ce moment un ordre mal compris fit croire à plusieurs régiments qu'ils devaient se retirer, ce qui permit à l'ennemi de se précipiter dans les intervalles laissés vides. Les généraux Anderson et Wright furent gravement atteints en cher-

chant à réparer ce désastre. Le général Hill, qui à ce moment aidait à mettre un de ses aides blessé à l'abri, tant il croyait sa ligne en sûreté, se jeta au-devant des siens, rallia quelques centaines d'hommes et, se mettant à leur tête, chargea l'ennemi. L'artillerie confédérée vint l'appuyer et causa de grands ravages dans les rangs fédéraux. Ces derniers arrivaient maintes fois si près des positions confédérées que leurs canons cessaient leur feu dans la crainte de tuer leurs propres soldats. A un moment le général Longstreet, voyant un canon dont presque tous les artilleurs avaient été tués, descendit de cheval, et lui, le général Drayton, l'adjudant-général-major Sorrel et le major Fairfax servirent la pièce jusqu'à ce que le danger fût passé. Enfin Hill, à force d'efforts héroïques, réussit à arrêter l'ennemi, qui vers deux heures se retira, renonçant à renouveler son attaque ce jour-là. Lee fit parvenir à Jackson l'ordre de rejeter l'aile droite fédérale, en la prenant à revers, au delà de l'Antietam, mais le corps de Franklin ayant sur ces entrefaites rejoint Sumner, Jackson dut renoncer à cette tentative.

Voici maintenant ce qui s'était passé à la gauche fédérale. Le général Burnside avait massé 15,000 hommes en face du pont de pierre, vis-à-vis la position gardée par le général Longstreet. Il devait, simultanément avec l'attaque contre la gauche confédérée, enlever le pont de pierre, chasser l'ennemi des hauteurs de Sharpsburg, pousser jusqu'à la route et couper à Lee le chemin des gués du Potomac à Shepherdstown, ce qui aurait amené la destruction de l'armée du Sud. Depuis le matin Burnside avait fait diverses tentatives, mais sans succès. Lee ayant dû successivement détacher des troupes placées sous les ordres de Longstreet les divisions Hood, Walker et Mac-Laws pour secourir Jackson, le général Longstreet restait avec la seule division Jones, qui ne comptait que 2,500 combattants. Cette poignée d'hommes eut à défendre la droite

confédérée contre le corps tout entier de Burnside. Le général Toombs avec 400 hommes seulement était chargé de la défense du pont. Il réussit à tenir Burnside en échec presque tout le jour. A quatre heures cependant, celui-ci, sur les ordres répétés de Mac-Clellan, porta ses troupes en masse contre le pont, s'en empara, passa sur le corps de Tombs et de ses quelques hommes, et arrivant à la crête des collines défendues par le général Jones, le chargea et le força, malgré sa résistance, à céder du terrain. Burnside parut, à cette heure avancée, au moment de saisir la victoire.

C'est sur ces entrefaites que le général A. P. Hill arriva, venant de Harper's Ferry. Sa division, forte de 2,000 hommes seulement, était en marche depuis le matin. Lee la dirigea de suite au secours de Jones. Elle le rejoignit au moment où ce général, forcé de se retirer, venait de laisser quatre canons aux mains de l'ennemi. Hill, réunissant les deux divisions, moins de 5,000 hommes en tout, les lança contre Burnside avec tant d'à-propos qu'il balaya le corps fédéral, reprit la batterie et reconquit tout le terrain perdu, obligeant l'ennemi à se réfugier sous la protection de ses canons, rangés de l'autre côté de l'Antietam.

Ainsi se termina cette bataille importante. Au coucher du soleil les Confédérés occupaient encore les mêmes positions qu'ils avaient tenues le matin, tous les efforts de l'ennemi pour les en déloger ayant échoué. Leurs pertes s'élevaient à 8,790 tués ou blessés. Les Fédéraux, de leur côté, avaient perdu 12,469 hommes, parmi lesquels treize généraux.

Il faisait presque nuit quand Burnside fut repoussé. Les ennemis, s'attendant que Lee profiterait de ce succès pour passer le fleuve, avaient placé leur artillerie sur les hauteurs qui commandaient les ponts. Mais Lee avait bien garde de se jeter au-devant de nouveaux hasards. Son triomphe était déjà bien assez grand d'avoir pu avec une

si faible armée résister victorieusement à un adversaire numériquement si supérieur.

Pendant la nuit il lui arriva quelques renforts, principalement des soldats malades ou blessés dans les premiers mois de l'année, qui venaient rejoindre leurs régiments, ou des traînards qui rentraient continuellement au camp. Le 18, le général Mac-Clellan avait le choix ou de renouveler l'attaque immédiatement ou de la remettre au lendemain pour donner aux renforts qui lui arrivaient de Washington le temps de le rejoindre. Il se décida à attendre, quoiqu'il fût très-probable que Lee passerait en Virginie dans la nuit du 18 au 19. Pendant toute la journée du 18, l'armée confédérée resta dans les mêmes positions qu'elle avait si vaillamment défendues la veille. Quoique trop faible pour prendre l'offensive, le chef confédéré se croyait sûr de repousser tout nouvel assaut. Dans la nuit du 18, il se décida à repasser le Potomac. Il n'avait rien à gagner à rester où il était, et les dangers de sa situation, dans le Maryland, ne faisaient qu'augmenter d'heure en heure. Son adversaire recevait incessamment des renforts, tandis que lui-même ne pouvait espérer aucune nouvelle addition à ses forces. Ce n'était qu'avec la plus grande difficulté qu'il parvenait à nourrir ses soldats et à renouveler ses provisions de poudre et de munitions. S'il rentrait en Virginie, il pouvait, au contraire, espérer voir accroître le nombre de ses troupes. Les traînards, les malades et les blessés de la campagne péninsulaire, au printemps, reviendraient sans cesse sous ses drapeaux, le Gouvernement réunirait aussi des renforts, et il leur serait à tous plus facile de le rejoindre en Virginie que dans le Maryland. Tous les besoins de l'armée seraient bien plus faciles à satisfaire au midi qu'au nord du Potomac. Dans la nuit du 18, Longstreet, qui était le plus rapproché du fleuve, le traversa près de Shepherdstown ; il fut suivi du reste de l'armée, la cavalerie fermant la marche. A onze heures

du matin, le 19 septembre, l'armée entière était en position, sur la rive virginienne, prête à recevoir l'ennemi s'il tentait une poursuite. Lee emportait tout ce qui avait quelque valeur : des vivres, des provisions accumulées dans le Maryland, et les riches dépouilles de Harper's Ferry.

Mac-Clellan, aussitôt qu'il eut connaissance de la retraite de Lee, dans la matinée du 19, lança à sa poursuite le corps du général Porter, tenu en réserve pendant la bataille du 17. Mais Porter n'atteignit le Potomac que lorsque les Confédérés avaient déjà effectué leur passage. Le général Lee avait laissé le général Pendleton pour surveiller les gués du fleuve. Porter parvint, pendant la nuit, à jeter sur la rive sud une force assez considérable qui s'empara de quatre canons confédérés, dispersa le faible corps de Pendleton, et s'établit fortement sous la protection des batteries élevées sur la rive marylandaise.

L'armée confédérée était déjà à quelque distance de la rivière, mais à peine le général Lee eut-il appris ce qui était arrivé qu'il chargea la division A. P. Hill de rejeter Porter au delà du Potomac. Le 20, au matin, Hill enleva la position aux Fédéraux et leur infligea une rude punition. Il les jeta littéralement dans le fleuve, où beaucoup se noyèrent. Hill leur fit 200 prisonniers. Les Fédéraux reconnurent avoir perdu plus de 3,000 hommes, tant tués que noyés. Les pertes de Hill ne s'élevèrent qu'à 261 hommes.

Mac-Clellan n'insista plus. Son armée avait autant besoin de repos que celle de son adversaire. Il resta donc au nord du Potomac, tandis que les Confédérés s'établirent dans les environs de Winchester.

Les troupes de Lee, depuis le 25 juin, avaient fait une marche de plus de 450 kilomètres, vivant de demi-rations, leurs uniformes en haillons et les pieds nus. Dans douze batailles rangées et dans de nombreux combats, elles avaient rencontré et défait trois armées formidables, faisant subir

à l'ennemi la perte de 76,000 hommes, dont 30,000 prisonniers, lui enlevant 155 pièces d'artillerie, près de 70,000 fusils, et prenant ou détruisant des vivres et du matériel représentant une valeur de plusieurs millions de piastres.

La bataille de Sharpsburg ne fut pas une victoire pour le général Mac Clellan. Il avait attaqué une armée qui était à peine le tiers de la sienne, et avait été repoussé avec des pertes un tiers plus grandes que celles de son adversaire. Son armée était si rudement éprouvée, qu'il n'est pas douteux que si les 30,000 traînards confédérés eussent été présents le 17 septembre, Lee n'eût rejeté les Fédéraux à l'est des montagnes. Mac-Clellan avoue du reste l'état auquel était réduite son armée : « Le lendemain de la bataille de Sharpsburg, dit-il, je m'aperçus que nos pertes étaient si fortes et que la désorganisation de quelques-uns des corps était si grande, que je ne jugeai pas à propos de renouveler l'attaque ce jour-là. »

Avec cette bataille, il est vrai, l'invasion du Maryland se termina, mais ce ne fut pas uniquement cette bataille qui y mit fin. Le retard imprévu causé par la nécessité de s'emparer de Harper's Ferry, et surtout les vides énormes produits dans l'armée du Sud par le nombre inusité de traînards, avaient tellement dérangé les projets du général Lee, qu'il ne pouvait plus songer à mener à bien une campagne dans le Maryland. Le sort de la campagne était donc, en réalité, décidé avant la bataille de Sharpsburg, et Lee ne voulait, en acceptant le combat, qu'arrêter la marche de Mac-Clellan et réunir les divisions éparses de son armée.

Dans cette campagne du Maryland, les deux adversaires ont fait preuve de grandes qualités militaires. Après la défaite des Nordistes à Manassas, Mac-Clellan avait réuni une armée avec une merveilleuse rapidité, grâce surtout à l'influence de son nom, l'avait dirigée contre Lee, et avait réussi à l'arrêter, mettant ainsi non-seulement le fertile territoire de la Pennsylvanie à l'abri de l'invasion,

mais déjouant, pour le moment, le plan qu'avait formé Lee de s'emparer de la capitale fédérale. Ce n'est donc pas une exagération de dire qu'il a sauvé la cause du Nord, car il n'y avait, pour défendre Washington, que l'armée qu'il commandait, et si Lee avait pu avoir raison de cette armée, Washington ou Philadelphie était à sa merci, pour y dicter la paix et faire reconnaître l'indépendance du Sud. Tout espoir de voir réaliser ce beau projet s'évanouit devant la marche rapide et l'attaque immédiate de Mac-Clellan. En quelques heures d'une journée d'automne, sur les bords de l'Antietam, la marche triomphale des Confédérés fut arrêtée. Sachons donc rendre justice à l'habileté du général fédéral.

Mais le mérite de Lee n'est pas moindre, et sa non-réussite est due à des circonstances sur lesquelles il ne pouvait rien. Son plan, comme c'était toujours le cas, avait été mûrement réfléchi et parfaitement combiné. Mais trois causes, qu'il ne pouvait prévoir, vinrent tout gâter. La première fut la grande déperdition de ses forces, causée en partie par la rapidité de ses mouvements et par la succession non interrompue des combats; la seconde, l'abstention des Marylandais à venir se ranger sous ses drapeaux, et la troisième, la plus importante, la découverte, par Mac-Clellan, de cette malheureuse dépêche qui lui révéla tout le plan de Lee. A partir de ce moment, le chef nordiste s'avança si rapidement, qu'il ne donna pas aux trainards du Sud le temps de rejoindre l'armée. Les vides des rangs confédérés ne purent donc être comblés, et Lee se vit forcé de reculer, afin de ne pas trop s'éloigner de Jackson, que retenait la résistance inattendue de Harper's Ferry. De là impossibilité de se retrouver à Hagerstown, concentration forcée à Sharpsburg, et, par suite, nécessité de livrer bataille dans ces environs.

La perte de la dépêche de Lee à Hill est une vraie fatalité qui a exercé sur les événements qui suivirent une

influence prépondérante. On ne peut donc dire que le chef confédéré soit responsable de la non-réussite de la campagne du Maryland ; il avait, autant que possible, tout prévu. Il était en droit d'espérer de grands renforts, soit de Virginie, soit du Maryland; ses flancs eussent été ainsi protégés, et il eût pu, sans retard, envahir la Pennsylvanie. Au contraire de ses prévisions, il se vit forcé de se retirer, et de livrer bataille à Sharpsburg. Ici, aussi, il révéla des qualités de premier ordre. L'ennemi, au moins deux fois plus nombreux que lui, ne montra jamais plus d'énergie et plus d'acharnement à aucune époque de la guerre. Si les Fédéraux furent repoussés, c'est à l'habileté de Lee et à la bravoure de ses soldats qu'il faut l'attribuer. Il fit manœuvrer son armée avec une rapidité et une précision admirables, multipliant ses soldats aux points les plus exposés. Ce qu'il y a eu, en effet, de plus remarquable à Sharpsburg, est la précision du coup d'œil et la promptitude dans l'action dont fit preuve le chef des Confédérés. Un général indécis ou imprévoyant eût essuyé une défaite complète, car l'aile gauche confédérée ne comptait, au début de l'action, que 4,000 hommes, tandis que les colonnes qui se ruèrent sur elle s'élevaient à 18,000, et plus tard à 40,000 hommes. Pour résister à de telles masses, il fallait non-seulement un courage à toute épreuve chez les soldats, mais la plus grande habileté et une rapidité extraordinaire dans le maniement de ses troupes chez le général.

CHAPITRE IX

RAZZIA DE STUART EN PENNSYLVANIE. — BURNSIDE REMPLACE MAC-CLELLAN. — BATAILLE DE FREDERICKSBURG 13 DÉCEMBRE 1862

Le premier soin du général Lee, en arrivant à Winchester, fut de procurer à ses soldats des chaussures et des vêtements. Les citoyens de Richmond s'empressèrent pour leur part de contribuer aux besoins de leurs héroïques défenseurs. On s'occupa d'abord de rassembler les traînards. Il en rentrait de partout, bien reposés et remis de leurs fatigues. Quinze jours ne s'étaient pas passés que les rangs de l'armée s'étaient augmentés de 30,000 hommes de troupes nouvelles. Le pays où l'on se trouvait était admirablement fait pour rendre aux soldats la santé du corps et l'élasticité des forces. Le repos, l'air des montagnes, l'abondance des provisions, redonnaient la vie à ces guerriers épuisés par les glorieuses fatigues des deux campagnes précédentes. Le soir, après les exercices de la journée, on pouvait souvent voir de nombreux groupes réunis sous les arbres, entonner quelque hymne religieuse, souvenir de leur enfance et de leur famille. Le jeune aumônier parlait en termes convaincus de sa sainte mission, puis une autre hymne se faisait entendre, et à la lueur des torches à moitié éteintes les groupes de soldats se dispersaient silencieux et recueillis.

Les Confédérés, loin d'être découragés par les derniers

événements, avaient acquis un surcroît de foi en eux-mêmes, regardant avec raison la bataille de Sharpsburg, où l'ennemi leur avait été si supérieur en nombre, comme un fait d'armes fort honorable pour eux. Leur confiance dans leurs chefs, notamment celle qu'ils ressentaient pour le général Lee, s'en était accrue. Grâce à ce sentiment qui plus tard se développa à un point inouï, Lee fit des choses extraordinaires. Ses hommes sentaient qu'il était à la hauteur de n'importe quelle épreuve, et le soldat se trompe rarement en pareil cas : il juge par lui-même. Lee avait déjà su leur inspirer une profonde admiration pour ses talents militaires, et sa bonté, les soins qu'il avait d'eux et sa simplicité firent bientôt qu'ils l'adorèrent. Dans toute cette campagne, pas un mot d'impatience ne lui était échappé. Toujours au premier rang, indifférent au danger, il se montrait d'une douceur paternelle avec tous ses subordonnés; ses soldats regardaient avec un sentiment d'affection toujours croissant, cette taille ferme et droite, sous son uniforme gris si simple, ce visage calme, cette expression pleine de dignité et de sérénité, impassible devant les ennuis de la marche comme dans le tumulte du combat. *Voilà l'oncle Robert!* s'écriaient-ils les uns aux autres en le voyant passer, se pressant autour de lui, l'acclamant et lui serrant les mains.

Le pays en général partageait ces sentiments. Partout où il établissait son camp, les voisins venaient en foule le visiter. Un officier anglais qui passa quelque temps dans le camp confédéré près de Winchester en parle en ces termes :

« En arrivant au quartier général de Lee, quiconque a l'habitude des armées européennes ne peut qu'être frappé de l'absence d'étiquette et de clinquant dans son entourage, ainsi que de l'extrême simplicité qui préside à tous ses détails. Son quartier général se compose de sept ou huit tentes, adossées à une de ces clôtures en pieux qui sé-

parent les champs en Virginie, dressées sur un terrain si rocailleux qu'à cheval même on y passait difficilement. Le seul avantage qu'offrait cet emplacement était un ruisseau d'eau claire coulant près de la tente du chef confédéré. Trois chariots à quatre roues étaient rangés devant les tentes et plusieurs chevaux débridés paissaient dans le champ. Les serviteurs, tous noirs, et les ordonnances n'avaient pas de tentes et couchaient dans les voitures ou sous un fourgon. Les lettres « *U. S.* » marquées sur quelques-uns des chariots, des tentes et des chevaux, disaient assez clairement qu'ils faisaient partie des dépouilles de l'ennemi. Pas de sentinelles, pas de corps de garde, pas d'aides de camp chamarrés se promenant oisivement aux alentours. A quelques pas était une grande ferme, qui dans toute autre armée aurait servi au général de demeure, mais pour donner le bon exemple, Lee persiste à ne vivre que sous sa tente. Son état-major est entassé, deux ou trois officiers ensemble : en fait de bagages à chacun n'est alloué qu'une petite valise, et le général ne jouit d'aucun privilége à cet égard. Quand on l'aborde, c'est avec les marques du plus profond respect, quoiqu'on tienne moins aux formes et qu'on le salue moins qu'on ne le ferait dans les armées européennes. Tous l'honorent et ont la foi la plus entière dans son courage et dans son habileté, et ceux qui l'approchent de plus près ressentent pour lui l'affection de fils pour leur père. Le vieux général Scott avait bien raison de dire, quand Lee se déclara pour le Sud, qu'à lui seul il valait vingt mille « rebelles. » Depuis ce moment, tout le mal qu'il est possible de faire à quelqu'un, les hommes du Nord ne le lui ont pas épargné. Sa maison sur le Pamunkey-River a été entièrement détruite, sa belle campagne sur Arlington-Heights a été pillée de tout ce qu'elle renfermait. On y a volé tous les souvenirs de George Washington, tels que tableaux, livres, pièces d'argenterie, pour les exposer dans les salons des villes du Nord.

Malgré toutes ses pertes personnelles et les outrages adressés à sa personne, Lee, quand il parle des Yankees, ne montre aucune amertume, ne se laisse aller à aucune violence de langage, mais s'exprime au contraire sur le compte de ses anciens amis et camarades dans le Nord dans les termes les plus amicaux. Il parle comme un homme fier des victoires de son pays et confiant dans le triomphe définitif avec l'aide du Tout-Puissant, qu'il glorifie pour les succès passés et dont il invoque la protection pour les luttes à venir. »

Le gouvernement confédéré, profitant de l'expérience de ces dernières opérations militaires, partagea ces différentes armées en *corps*. L'armée de Nord-Virginie, dont nous nous occupons spécialement, fut divisée en deux corps, le premier placé sous les ordres du major général Longstreet et le deuxième sous ceux du major général Jackson. Le 1er corps comprenait les divisions de Mac-Laws, Hook, Pickett et Walker. Le 2e corps, les divisions de A. P. Hill, Ewell et la division que commandait autrefois Jackson, sous le général Taliaferro. Le général D. H. Hill fut mis à la tête de la réserve, la cavalerie resta sous le commandement de Stuart, et l'artillerie sous Pendeton. A la fin d'octobre l'armée comptait de 55 à 60,000 combattants; mais Lee avait bien des difficultés à surmonter pour remplir les vides et retenir les soldats sous les drapeaux. Les troupes confédérées étaient mal payées, ce qui n'est pas étonnant quand on songe à la dépréciation du papier-monnaie. Le patriotisme de ces admirables soldats n'en est que plus glorieux. Tandis que la paye du soldat fédéral était beaucoup plus élevée qu'elle ne l'a jamais été dans aucun pays et à aucune époque, la moyenne de ce que touchait le soldat confédéré par mois, de mai 1861 à avril 1865, était de 38 cents 9/10, valant environ 2 francs! tant le papier était déprécié. Un soldat qui vend sa vie à ce prix ne peut être soupçonné de motifs merce-

naires. — Par suite aussi des fatigues et des nombreux combats qui avaient été livrés, le chiffre des blessés et des malades était très-élevé. La plupart de ceux-ci avaient été dirigés sur Richmond, Petersburg et Lynchburg. Les hôpitaux du Sud étant peu nombreux et mal pourvus, on dut autoriser beaucoup de ces malheureux à rentrer dans leurs foyers pour s'y faire soigner, et aux convalescents sortant des hôpitaux on accordait des congés pour qu'ils pussent se remettre plus rapidement. Un grand nombre de ces derniers ne revinrent plus sous les drapeaux.

Placé à Winchester, la clef de la vallée de la Shenandoah inférieure, le général Lee était en position de surveiller à la fois la ligne du Potomac sur ses devants, où se tenait l'armée de Mac-Clellan, et les passages du Blue-Ridge sur sa droite, par lesquels l'ennemi aurait pu par un mouvement rapide se jeter sur son flanc ou sur ses derrières. Posté dans cette position avantageuse, Lee laissa passer plus d'un mois, les deux armées s'observant l'une l'autre. Quand les Confédérés s'étaient retirés sur Winchester, le général Jackson avait été chargé de détruire autant qu'il le pourrait le chemin de fer de l'Ohio à Baltimore, la principale voie de communication entre l'Ouest et l'Est, dont l'ennemi se servait en grande partie pour se ravitailler. Jackson remplit parfaitement sa mission, faisant sauter les ponts et, sur une étendue de 60 kilomètres, rendant le chemin tout à fait impraticable pour longtemps.

Mac-Clellan de son côté, après avoir laissé en observation à Harper's Ferry et sur les hauteurs avoisinantes deux corps de son armée sous le général Sumner, s'occupa de réorganiser ses troupes et de les mettre en état d'entreprendre une nouvelle campagne contre la capitale du Sud. Il avait pour cela dix fois plus de ressources que son adversaire. Pendant cet intervalle rien d'important n'eut lieu, sauf une affaire de cavalerie, dans laquelle le colonel W. H. F.

Lee, fils du général en chef, se distingua, et qui se termina par la retraite de la cavalerie fédérale. Le 8 octobre, afin de savoir un peu ce qui se passait chez l'ennemi et de se renseigner sur ses mouvements et sur la position de son armée, le général Lee chargea Stuart de faire une reconnaissance en Pennsylvanie.

Le 9, Stuart à la tête de 1,800 chevaux et de 4 pièces d'artillerie, sous les ordres du général Hampton et des colonels W. H. F. Lee et Jones, se mit en marche. Les ordres les plus sévères avaient été donnés pour que les soldats se conduisissent avec prudence et s'abstinssent de tout acte de violence. Leur mission se bornait à enlever des chevaux ou à faire toute autre prise légale, et surtout à recueillir autant que possible toute espèce de renseignements sur les forces et les mouvements de l'ennemi. Le 10 au matin, la colonne confédérée passa le Potomac à Mac-Coy's, au-dessus de Williamsport. Quelques vedettes fédérales prirent la fuite. Un corps considérables de troupes fédérales venait de passer, en route pour Cumberland. Stuart aurait voulu se jeter sur Hagerstown, où il savait que les Fédéraux avaient réuni un matériel considérable, mais il craignait de donner l'éveil. Il hâta donc sa marche. A la nuit il atteignit Chambersburg en Pennsylvanie, et somma cette ville de se rendre, sous peine de bombardement; la municipalité ne se montra pas. Stuart occupa la ville. L'ordre le plus parfait ne cessa de régner. Tout ce que l'on prit aux particuliers fut payé en papier confédéré. Les soldats demandaient partout la permission d'entrer prendre de l'eau ou du feu. Les officiers priaient qu'on leur fît du café, et se conduisaient avec la plus grande politesse, demandant qu'on leur permît de se chauffer devant le feu en attendant que le repas fut prêt. Cette manière d'agir offrait un contraste bien marquant avec celle des troupes fédérales dans le Sud. A Williamstown, dans la Caroline septentrionale, ces dernières ne respectèrent pas une

maison, que les propriétaires y fussent ou non. Elles enfonçaient les portes, emportant tout ce qu'elles pouvaient et détruisant le reste. Les maisons étaient souvent livrées aux flammes. Maintes fois des personnes malades et alitées avaient été maltraitées et dépouillées de tout leur avoir. Un des divertissements de ces braves guerriers était de ne rien laisser à manger dans une maison. Naturellement tout ce qui pouvait servir, tel que chevaux, armes, vêtements, était enlevé. On brisait même les coffres-forts, et on les vidait en présence de leurs propriétaires. On fouillait les citoyens sans scrupule. Tout ceci avait lieu sans que les officiers fissent le moindre effort pour arrêter le pillage. Souvent même ces messieurs ne dédaignaient pas de s'approprier des pianos, des tableaux, de l'argenterie. Combien de familles que la terreur avait fait fuir à l'approche des soldats du Nord, trouvèrent à leur retour que vêtements, literie, argenterie, livres avaient disparu; que meubles, vaisselle, portes, fenêtres, harnais, voitures avaient été enlevés ou brisés; les cloisons, les haies, brûlées; tout le blé, les légumes, les provisions, emportés ou abîmés; en un mot, la ruine absolue, complète! Les Sudistes en Pennsylvanie se conduisirent différemment.

Le lendemain 11 octobre, les Confédérés détruisirent une grande quantité d'armes et de munitions, les fils du télégraphe furent coupés, et la station du chemin de fer, les magasins d'outillage, les machines et plusieurs trains de wagons chargés de matériel furent livrés aux flammes. Dans un hôpital militaire, 275 malades furent faits prisonniers sur parole.

Le télégraphe avait promptement répandu dans tout le Nord la nouvelle des mouvements de Stuart. Elle y causa le plus vif mécontentement et une grande agitation. Mac-Clellan, bien résolu à ne pas le laisser échapper cette fois comme sur le Chickahominy, prit toutes ses précautions pour lui couper sa retraite vers le Potomac. Le général

Pleasanton se mit avec sa cavalerie à la poursuite de Stuart, avec ordre de n'épargner ni ses hommes ni ses chevaux. Le général Crook, dont la division était entassée dans des wagons à Hancock, se tenait prêt à se porter au delà, si Stuart revenait passer le fleuve dans ce voisinage. Le général Burnside fit poster deux brigades dans des trains de chemin de fer à Monocacy, les feux des locomotives allumés, pour qu'elles pussent être transportées à n'importe quel point de la ligne où seraient signalés les troupiers confédérés. A Harper's Ferry et à tous les gués du fleuve, la plus grande vigilance était recommandée. Les abords de Frederick sur la route de Chambersburg étaient parcourus en tous sens par les lanciers du colonel Rush, afin d'avertir au premier moment le général Burnside de l'approche de Stuart. Le général Stoneman à Poolesville était préposé avec sa division à la garde des gués au-dessous de l'embouchure du Monocacy, et avait ordre d'empêcher à tout prix la colonne confédérée de retraverser le fleuve.

Stuart de son côté, quoique naturellement il ne sût pas que toute la cavalerie ennemie et quatre ou cinq divisions d'infanterie étaient à sa poursuite, se doutait cependant bien que l'ennemi chercherait à couper sa retraite par le Potomac supérieur. Aussi se détermina-t-il à revenir par Leesburg, le chemin le plus direct. Quittant Chambersburg le 11 au matin, il se porta d'abord vers Gettysburg pour tromper les habitants du pays, puis, aussitôt le Blue-Ridge passé, il revint sur ses pas, dans la direction de Hagerstown pendant 10 ou 11 kilomètres, et alors, changeant de route, marcha directement sur Emmetsburg dans le Maryland, où il fut reçu avec enthousiasme. Très-peu de temps avant, un escadron des lanciers de Rush, qui était à sa recherche, avait passé par là. Sans faire halte, le général confédéré continua sur Frederick, s'emparant d'un courrier porteur d'une dépêche du colonel Rush. La lecture de ce papier, tout en lui prouvant que l'ennemi ne

savait pas où il était, lui laissa soupçonner tous les préparatifs qui avaient été faits pour intercepter sa marche.

La cavalerie fédérale, sous Avevill et Pleasanton, le suivait à toute vitesse; mais Stuart, averti des dangers qui l'entouraient, redoubla d'efforts et se dirigea droit vers le Potomac. Franchissant le Monocacy, un peu au-dessus de Frederick, il continua sa marche, toute la nuit, par Liberty, New-Market et Monrovia, sur le chemin de fer de Baltimore à l'Ohio. Au lever du soleil, le 13, la colonne se trouvait à Hyattstown, sur la grand'route de Washington, qui reliait le camp de Mac-Clellan à la capitale. On n'y trouva que quelques fourgons, et la retraite se poursuivit sur Barnesville, qu'un escadron de cavalerie fédérale venait de quitter. Pendant sa marche, Stuart avait appris quelque chose du plan de Mac-Clellan, en plus de ce que lui avait dit la dépêche du colonel Rush ; mais maintenant tout le plan lui fut révélé, et il apprit qu'une division de 5,000 hommes surveillait les gués devant lui.

Convaincu que le parti le plus hardi à prendre était en même temps le plus sûr, il marcha, à toute vitesse, droit sur le Potomac, résolu à se faire jour à travers les forces ennemies. Sans donc perdre un instant, il partit de suite pour Poolesville. Un peu avant d'y arriver, se jetant à droite, dans les bois, il gagna la route qui mène de Poolesville à l'embouchure du Monocacy. L'escadron, en tête de la colonne, ne tarda pas à rencontrer la colonne du général Pleasanton, marchant aussi vers Poolesville. Stuart fit charger cet escadron et culbuta les cavaliers, les rejetant sur l'infanterie. Celle-ci s'avança pour reprendre le terrain perdu par la cavalerie. A ce moment, les tirailleurs du colonel Lee s'élancèrent de leurs chevaux et tinrent en échec les Fédéraux jusqu'à ce que Pelham eût pu mettre une pièce en position. Sous la protection de ce feu, et abrité derrière l'élévation de terrain sur laquelle était placé ce canon, Stuart fit filer sa colonne vers White's Ford, chas-

sant, à l'aide de ses autres canons, à peu près deux cents fantassins fédéraux postés sur la rive virginienne. Heureusement il y avait peu d'eau dans le Potomac, et les Confédérés passèrent sans encombre. A peine était-il en Virginie, que la cavalerie et l'infanterie du général Stoneman arriva en toute hâte de Poolesville, mais les deux canons de Pelham, auxquels on avait fait passer l'eau, ouvrirent un feu assez vif pour arrêter toute poursuite. Dans le courant de la journée, Stuart se retira des bords du Potomac, et, le 14 octobre, rejoignit l'armée à Winchester, n'ayant perdu que cinq hommes, mais rapportant beaucoup de chevaux et des renseignements précieux sur la disposition des forces ennemies. En vingt-quatre heures, la colonne de Stuart avait fait 128 kilomètres (80 milles anglais).

Cette razzia étonna et irrita beaucoup les Fédéraux. Ils firent à leur tour plusieurs reconnaissances sans importance ; mais bientôt Mac-Clellan dut sortir de son immobilité, achever à la hâte ses préparatifs, et obéir à l'ordre télégraphique du président Lincoln, ainsi conçu : « Passez le Potomac et livrez bataille à l'ennemi, ou rejetez-le vers le Sud. »

L'armée fédérale comptait maintenant 110,000 hommes sous les drapeaux. Le temps était très-favorable à des opérations offensives, et le gouvernement fédéral désirait ardemment en profiter pour porter la guerre sur le territoire du Sud.

Deux plans s'offraient à Mac-Clellan : remonter la vallée de la Shenandoah directement, et attaquer Lee de front, ou entrer en Virginie, à l'est du Blue-Ridge, et chercher à se placer entre l'armée confédérée et Richmond. Le Président Lincoln préférait ce dernier plan, et promettait de porter l'armée de Mac-Clellan à 140,000 hommes. Le commandant en chef fédéral aurait mieux aimé entrer par la vallée de la Shenandoah, parce qu'il craignait que Lee ne repassât le Potomac, si les Fédéraux cessaient de le sur-

veiller. L'approche de la saison des pluies le tranquillisa bientôt à ce sujet, car les gués du Potomac ne sont plus passables à cette époque. Mac-Clellan se décida, en définitive, à pénétrer en Virginie, à l'est du Blue-Ridge, mais il tarda tellement à se mettre en route, que le 6 octobre, le Président dut lui transmettre l'ordre formel d'ouvrir la campagne. Le 26 octobre, en conséquence, l'armée fédérale franchit le Potomac à Berlin, huit kilomètres au-dessous de Harper's Ferry. Le 2 novembre, toute l'armée était de l'autre côté du fleuve.

La vallée de la Shenandoah, où était campé le général Lee, est séparée de la Virginie piémontaise, dans laquelle allait s'avancer Mac-Clellan, par les contre-forts boisés des montagnes du Blue-Ridge, franchissables à certains défilés seulement, appelés « Gaps ; » ce sont les portes naturelles de la vallée. Tant que le chef fédéral occupait ces défilés avec des forces suffisantes, il était sûr que ses derrières ne seraient pas inquiétés, et il pouvait à tout instant entrer dans la vallée et se jeter sur le flanc des Confédérés.

Quoique le général fédéral eût pris la précaution de se saisir de tous ces défilés ou passages du Blue-Ridge, à mesure qu'il avançait afin de mieux masquer sa marche, le véritable but du mouvement de l'armée du Nord ne pouvait échapper au général Lee. Il leva son camp sur les bords de l'Opequan, et se mit à suivre, sur une ligne parallèle, la marche de son adversaire. Une division du corps de Longstreet fut détachée à Upperville pour surveiller de plus près les mouvements de l'ennemi. Jackson se posta entre Berryville et Charlestown pour s'opposer à ce que les Fédéraux débouchassent dans la vallée, soit de Harper's Ferry, soit par les défilés des montagnes. Le dernier jour d'octobre, Lee constatant que l'armée du Nord s'éloignait du Blue-Ridge dans la direction de Warrenton, porta le corps entier de Longstreet à Culpepper-Court-House, qu'il atteignit le 3 novembre. Afin d'inquié-

:er Mac-Clellan pour la sûreté de ses communications, Jackson demeura encore à Millwood ; il fit même avancer ıne de ses divisions à l'est du Blue-Ridge. Assurément, :'était s'exposer à un très-grand danger que de partager ıinsi son armée en deux, mais la nécessité y contraignait :e général en chef confédéré. Peu à peu les troupes fédé-:ales se concentrèrent à Warrenton. Chaque jour, les ıvant-postes de cavalerie se rencontraient avec des résul-.ats divers. La cavalerie du Sud, sous le général Stuart, ·endit d'immenses services, malgré le mauvais état de la ɔlupart des chevaux ; elle ne quittait pas les flancs de l'ar-·née ennemie, et ses moindres mouvements étaient imméliatement signalés. Tout à coup, quand le général Lee at-:endait avec anxiété le développement des plans de cam-ɔagne de son adversaire, le gouvernement de Washington ·etira à Mac-Clellan, le 7 novembre, sans avis préalable, le :ommandement de l'armée du Potomac. Les radicaux, crai-;nant que le général ne se posât plus tard comme can-·lidat conservateur à la Présidence, et ne voulant pas lui ·aisser acquérir de nouveaux titres à la reconnaissance de ·es compatriotes, obtinrent son renvoi sous prétexte qu'il ı'avait pas accompli tout ce qu'on était en droit d'attendre le lui; il avait cependant trop fait pour mériter un tel ·xcès d'ingratitude. C'est ainsi que se termina la carrière .nilitaire du meilleur général qu'ait eu le Nord. Le géné-·al Burnside, le plus ancien général divisionnaire de l'ar-·née, lui succéda, après avoir hésité quelque temps à ac-:epter le poste élevé qui lui était offert, tant à cause de on amitié pour Mac-Clellan que de la conviction de sa ɔropre insuffisance.

En se retirant de la vallée, Lee avait fait preuve de ce nélange d'audace et de prudence qui dénote le véritable ıomme de guerre. Il pouvait ou se jeter avec toute son ırmée entre Mac-Clellan et, ce qui semblait être son objec-·if, Gordonsville, ou manœuvrer de manière à retarder et

embarrasser son adversaire. C'est à ce dernier plan qu'il s'arrêta, quoiqu'il courût par là un très-grand danger. Jackson resta dans la vallée et Longstreet se dirigea sur Culpepper. Mac-Clellan pouvait ainsi à son choix écraser un des deux corps confédérés; mais Lee connaissait le caractère de son adversaire et sentait qu'il n'y avait pas à craindre un mouvement si hardi de sa part. Néanmoins il avait pris ses précautions de ce côté. Jackson devait en cas d'attaque se retirer par Strasburg et rejoindre son chef. Ainsi Lee, en laissant son lieutenant dans la vallée, loin d'avoir commis une faute, donna une preuve éclatante d'habileté et mit son adversaire dans un cruel embarras, car Jackson, prompt comme l'éclair, pouvait d'un moment à l'autre se jeter sur les derrières de l'armée fédérale. En faisant avancer une des divisions de Jackson à l'est du Blue-Ridge, Lee ne faisait qu'accentuer sa menace. Aussi Mac-Clellan renonça-t-il à toute idée de se jeter sur l'un des deux corps confédérés et ne s'occupa plus exclusivement que de s'établir sur une base nouvelle, afin de marcher directement sur Richmond.

Le chef confédéré se proposait en tout ceci un autre objet : c'était de gagner du temps et de rendre ainsi impossible, vu l'époque de l'année, toute attaque sur Richmond. C'est en effet ce qui arriva. Mac Clellan fût-il resté à la tête des Fédéraux et la bataille de Fredericksburg n'eût-elle pas eu lieu, il est probable que les deux armées, séparées par le Rappahannock supérieur, seraient restées en présence l'une de l'autre pendant tout l'hiver, et que les forces confédérées, épuisées par les longues marches et les combats meurtriers de 1862, auraient pu enfin goûter un repos si bien mérité et se préparer pour les luttes à venir.

Le remplacement de Mac-Clellan par Burnside, qui, malgré la proximité de l'hiver, avait conçu le projet de passer le Rappahannock à Fredericksburg, et de marcher sur

Richmond, vint donner une autre direction aux événements.

Le premier acte du nouveau commandant en chef fut une faute. Il perdit dix jours à réorganiser son armée en six corps. Le 17 novembre il n'était plus temps de marcher sur Richmond : la saison des pluies et des mauvaises routes était proche, ce qui mettait obstacle à des opérations militaires un peu étendues. Le général Burnside aurait pu tenter de frapper un coup décisif en cherchant à profiter de la dispersion forcée de l'armée confédérée, Jackson étant encore dans la vallée à deux journées de marche de Longstreet. Mais il prit au contraire la résolution de marcher sur Fredericksburg et de s'établir sur la rive méridionale du Rappahannock, avant que Lee pût s'en douter; seconde erreur. Ce n'était nullement dans l'intention de se servir de Fredericksburg, comme base d'opérations contre Richmond qu'il voulait s'y établir, mais afin d'y passer l'hiver à portée de ses magasins de vivres et afin de pouvoir de là, au printemps, se diriger facilement par eau vers le James-river. M. Lincoln lui ayant accordé son autorisation, le 15 novembre l'armée fédérale se mit en marche le long de la rive septentrionale du Rappahannock vers Falmouth, vis-à-vis Fredericksburg. Là il devait trouver des pontons envoyés de Washington qui lui serviraient à faire passer son armée sur l'autre rive. Il comptait ensuite s'établir fortement sur les hauteurs derrière Fredericksburg.

Lee, en apprenant le mouvement de l'armée ennemie, fut bien tenté de l'attaquer et de la rejeter vers la ligne de chemin de fer d'Orange à Alexandrie, mais sa faiblesse numérique le paralysa. Peu auparavant il avait averti son gouvernement que ses troupes étaient trop peu nombreuses pour qu'il pût risquer une bataille générale, qu'il se bornerait à des mouvements stratégiques et ne livrerait un combat que si Burnside s'exposait imprudemment. Le 15,

prévoyant que l'objectif des Fédéraux était Fredericksburg, Lee renforça la garnison de cette place d'un régiment d'infanterie et d'une batterie d'artillerie. Le 17, il les fit suivre de deux divisions du corps de Longstreet et de la brigade de cavalerie de W. H. F. Lee. Jackson reçut l'ordre de se retirer de la vallée et d'occuper Orange-Court-House. Une forte reconnaissance de Stuart, poussée jusqu'à Warrenton, où il arriva très-peu de temps après le départ de l'arrière-garde ennemie, ne laissa plus de doute sur les intentions de Burnside. Le 19, Lee se dirigea vers Fredericksburg avec les autres divisions du corps de Longstreet.

On se demandera peut-être pourquoi Lee ne répéta pas contre Burnside la manœuvre qui lui avait si bien réussi contre Mac-Clellan. Il suffit de consulter la carte pour avoir la réponse. Le général Burnside prenait une nouvelle base, Acquia Creek sur le Potomac inférieur. La configuration du pays neutralisait tous les efforts qu'aurait pu faire Lee pour l'en empêcher. Les Fédéraux n'auraient eu qu'à se replier sur le Potomac pour déjouer toutes les manœuvres de Jackson ou de n'importe quel autre corps confédéré. Lee était surtout un tacticien de premier ordre. Il manœuvrait admirablement, et veillait lui-même au détail des moindres mouvements. Quand le jour de bataille arrivait, sentant qu'il avait fait son possible et que humainement parlant toutes ses précautions étaient prises, il laissait le plus souvent une certaine latitude à ses divisionnaires.

Si le général Sumner, lorsqu'il arriva avec l'avant-garde fédérale vis-à-vis Fredericksburg, le 17 novembre, avait immédiatement passé le Rappahannock, la faible garnison confédérée n'aurait pas pu l'empêcher de s'emparer des hauteurs derrière Fredericksburg. Mais les ordres de Burnside étaient positifs, et aucun détachement ne devait tenter le passage avant que toute l'armée fût réunie. Dans la nuit du 20 toutes les forces fédérales étaient con-

centrées dans le voisinage de Falmouth, en face Fredericksburg.

Lee de son côté n'avait pas perdu un instant, et le 21 il occupait en personne les hauteurs à l'arrière de Fredericksburg, ayant avec lui tout le corps de Longstreet, la division D. H. Hill et toute sa cavalerie. Le corps de Jackson était à Orange-Court-House et avait ordre de rallier le reste de l'armée le 26. Burnside, en refusant de laisser passer le Rappahannock, avait donc manqué la seule occasion de se rendre maître de ses hauteurs. En y arrivant, le premier objet qui frappa ses regards fut cet adversaire qu'il avait espéré dérouter, tranquillement établi sur ces mêmes hauteurs et prêt à lui disputer le passage de la rivière. Il se vit donc forcé d'établir ses communications avec Acquia Creek sur le Potomac et de se préparer à s'emparer de vive force des nouvelles positions confédérées. Son premier soin fut de reconstruire la voie ferrée qui reliait Acquia Creek au Rappahannock. Il échelonna son armée le long de cette dernière rivière, depuis un point au-dessus de Falmouth jusqu'à un point vis-à-vis de Port-Royal.

Lee profita de ce répit pour se fortifier avec soin. Pour empêcher les canonnières fédérales de remonter la rivière et d'appuyer l'armée de terre, il construisit à sept kilomètres au-dessous de Fredericksburg, sur la rive droite, une forte batterie protégée par des retranchements. De forts détachements de cavalerie gardaient les gués au-dessus de la ville, et la brigade W. H. F. Lee, postée à Port-Royal, était chargée de surveiller l'ennemi de ce côté. A l'arrière de la ville, l'armée du Sud occupait une position défensive très redoutable, la gauche appuyée à la rivière à deux kilomètres au-dessus de Fredericksburg, la droite s'étendant au delà de la voie ferrée qui mène à Richmond. Cette position était, il est vrai, dominée par les Stafford Heights, entre les mains des Fédéraux. Pour obvier autant

que possible à ce désavantage, les Confédérés élevèrent des remparts et des ouvrages en terre sur le sommet des hauteurs qu'ils occupaient. La plaine où se trouve la ville était tellement commandée par le feu des batteries sur le côté opposé, et la rivière étroite, profondément encaissée entre ses rives élevées et brisées, offrait tant de facilités pour jeter des ponts hors de portée de la l'artillerie confédérée, que le général Lee dut renoncer à empêcher l'ennemi de franchir la rivière. Sa seule préoccupation était donc de se placer de manière à arrêter les Fédéraux une fois qu'ils auraient effectué leur passage. Il se contenta de placer quelques troupes le long du rivage, à l'abri des maisons et des arbres, pour retarder autant que possible l'attaque de l'ennemi.

Depuis deux jours le temps était très-mauvais et la pluie tombait à torrents quand à cinq heures, le 21 novembre, le général Sumner envoya un parlementaire demander la reddition de Fredericksburg, menaçant en cas de refus de bombarder la ville le lendemain à neuf heures. Voyant cependant qu'elle était sans défense et ne pouvait au point de vue militaire être d'aucune utilité aux Confédérés, puisque les batteries fédérales balayaient toutes les rues, le général Sumner, disons-le à son éloge, n'exécuta pas sa menace. La plus grande partie des habitants suivit le conseil du général Lee et cherchèrent un refuge dans le voisinage. Le froid étant très-vif, ils eurent beaucoup à souffrir, mais pas un murmure ne se fit entendre, et chacun était prêt à sacrifier tout ce qu'il possédait au triomphe de la cause du Sud. L'armée confédérée, quoique elle-même fût à court de vivres, fit ce qu'elle put pour soulager les malheureux fuyards. Burnside aurait bien voulu remettre au printemps la reprise des hostilités, mais ni le gouvernement ni le peuple du Nord ne cessèrent d'exiger qu'il prît immédiatement l'offensive contre Lee. Ils voulaient que Richmond fût pris avant la Noël. Le général fédéral dut

donc se résigner et obéir. Il aurait pu passer le Rappahannock au-dessus ou au-dessous de la position occupée par l'armée confédérée et la forcer, en menaçant de la tourner, à abandonner les hauteurs où elle était fortement retranchée. Il eut même cette pensée un moment et avait commencé à concentrer son armée à dix-neuf kilomètres au-dessous de Falmouth, à Skenker's Neck; mais voyant sur la rive opposée la division de D. H. Hill et tout le corps de Jackson prêt à la soutenir au besoin, il renonça à son projet. Croyant que Lee avait dégarni Fredericksburg pour envoyer des forces à Skenker's Neck, Burnside résolut d'en profiter pour se jeter de front sur la position de Lee, avant que ce dernier pût réunir ses troupes. Le calcul de Burnside supposait chez le général confédéré une imprévoyance tout à fait étrangère à sa nature.

Une reconnaissanca faite le 28 novembre par le général Hampton avait rassuré Lee quant aux projets de l'ennemi sur son flanc gauche. Il put donc concentrer toute son attention sur les mouvements des Fédéraux à Falmouth.

Dans la nuit du 10 décembre, le chef de l'artillerie fédérale, le général Hunt, rangea sur les Stafford Heights, vis-à-vis Fredericksburg et à quelque distance au-dessous, 147 canons de gros calibre pour couvrir le passage de la rivière et dominer la ville et la plaine environnante. Les colonnes fédérales se formèrent sur les hauteurs à quelques centaines de mètres du rivage, et les pontonniers se mirent à jeter cinq ponts sur le Rappahannock, trois reliant Falmouth à Fredericksburg, les deux autres à deux kilomètres plus bas, là où le cours d'eau appelé Deep-Run se jette dans le Rappahannock. Tous les préparatifs étaient combinés avec le plus grand soin, et à deux heures le matin du onze décembre, les pontonniers se mirent silencieusement à l'œuvre.

Trois ou quatre régiments confédérés, placés sous les ordres du général Barksdale, garnissaient en tirailleurs les

abords sur la rive méridionale. Un brouillard épais couvrait la rivière pendant cette nuit et les Fédéraux avaient espéré que grâce à ce voile leurs travaux ne seraient pas aperçus. Mais peu après deux heures un mouvement inusité sur la rive opposée attira l'attention des vedettes confédérées, et à trois heures deux coups de canon annoncèrent que l'éveil était donné. Vers quatre heures, les rayons de la lune perçant le brouillard révélèrent vaguement les silhouettes des pontonniers travaillant énergiquement à établir les chemins flottants. Le feu vif et bien dirigé qu'ouvrirent brusquement les tirailleurs confédérés les mirent en fuite, laissant des morts et des blessés. Deux nouvelles tentatives que firent les Fédéraux pour achever leur travail eurent le même résultat. Deux régiments du Nord envoyés pour couvrir les travailleurs perdirent en quelques minutes 150 hommes. Il fallut donc chercher à déloger les Mississippiens abrités derrière leurs murs de pierres.

A dix heures du matin les batteries fédérales ouvrirent pendant une heure un feu d'enfer sur la voie méridionale, mais sans faire beaucoup de mal aux Sudistes; — l'armée de Lee était trop loin pour en souffrir et les tirailleurs de Barksdale, grâce à l'impossibilité où se trouvaient les artilleurs ennemis d'incliner leurs canons assez pour leur lancer des obus, étaient trop près du bord de l'eau pour en être atteints. Mais le reste de la ville, où étaient entassés des femmes et des enfants, fut bientôt en flammes. Pas une maison qui ne fût frappée ; les pauvres habitants se réfugiaient les uns dans leurs caves, et les autres à travers une pluie de balles couraient vers la campagne. Malgré cet acte cruel et inutile, le général Burnside n'avait pas atteint son but, et de la rive opposée les carabines confédérées enlevaient tous ses pontonniers à mesure qu'ils se présentaient pour se remettre à l'œuvre. Il se décida alors à jeter trois régiments de l'autre côté de l'eau. Mal-

gré la résistance de Barksdale ce mouvement réussit, les Confédérés durent peu à peu se retirer dans la ville haute, les ponts furent achevés, et pendant la nuit du 11 et la journée du 12 l'armée fédérale passa la rivière; le 13 au matin elle se trouva rangée en ordre de bataille en face de la position des Confédérés. Grâce à un épais brouillard l'armée du Nord ne fut pas inquiétée dans ces mouvements : le général Lee ne voulant pas, par égard pour la ville, ouvrir le feu de son artillerie au hasard. Les généraux D. H. Hill et Jackson ayant été rappelés de Port-Royal, toute l'armée de Nord-Virginie se trouvait elle aussi réunie sur les hauteurs de Spottsylvania. La position qu'avait choisie le généralissime confédéré était très-forte. La rangée des hauteurs qu'il tenait part de la rivière à un demi-kilomètre en amont de la ville. Le terrain s'élève presque à pic sans arbres et sans taillis qui puissent servir d'abri aux colonnes d'attaque. Ici était la gauche conférée, sous les ordres de Longstreet. — De là les hauteurs s'étendent en demi-cercle vers la droite, traversée par la voie ferrée de Richmond à un endroit situé à 3 kilomètres en arrière de la ville, ce qui donnait à la ligne confédérée une étendue de huit kilomètres. Entre la rivière et ces collines le pays est accidenté, mais très-ouvert. A mesure que les hauteurs s'éloignent de la rivière, leur élévation décroît et leurs flancs se garnissent d'arbres. A leurs pieds coule un cours d'eau, le Deep-Run, qui se jette dans le Rappahannok très-près de Fredericksburg, et dont les bords abrupts offrent à une colonne d'attaque un abri admirable. Toutes les hauteurs étaient garnies d'artillerie. Le corps de Jackson occupait le centre et la droite et s'étendait jusqu'à Massaponnax Creek. La cavalerie sous Stuart formait l'extrême droite en plaine, là où les marécages du Massaponnax s'étendent jusqu'au Rappahannock.

Dans les deux armées la joie était grande à la perspec-

tive d'en venir aux mains; des deux côtés on était plein d'espoir, et l'on avait eu le temps de se préparer à une lutte qui, selon toute apparence, devait être décisive.

N'ayant pas réussi à surprendre le général Lee, le chef fédéral se proposait d'enlever d'assaut la position des Sudistes. Le général Franklin, qui commandait la gauche fédérale, devait chercher à percer la ligne ennemie à Hamilton's Crossing, passage à niveau du chemin de fer. Jackson était chargé de la défense de ce point, regardé avec raison comme le plus faible et le plus exposé de toute la ligne confédérée. Franklin devait à tout prix se rendre maître de la route et de la voie ferrée conduisant à Richmond. Puis, si le succès couronnait les efforts de son collègue, le général Sumner avec le reste de l'armée devait prendre d'assaut les hauteurs sur la gauche confédérée.

Le matin du 13 décembre tout le pays autour de Fredericksburg était couvert d'un brouillard épais. De très-bonne heure les batteries ennemies sur les Stafford Heights avaient ouvert leur feu sur la position confédérée où commandait Longstreet. Les généraux Franklin et Sumner formaient déjà leurs colonnes d'attaque.

A huit heures Lee quittait son quartier général, et accompagné des généraux Jackson et Stuart alla inspecter à Hamilton's Crossing cette portion de la ligne. Reçu partout avec enthousiasme, le chef confédéré, après avoir passé sur le devant de son armée, vint se placer sur la colline qui depuis porte son nom, et de là vit les échecs successifs des Fédéraux dans leurs efforts désespérés pour s'emparer des hauteurs où il se tenait. Un peu après neuf heures le brouillard se leva. Les colonnes de Franklin s'avançaient en plaine contre Hamilton's Crossing. Arrêtées un instant par un feu d'enfilade dirigé sur elles par l'artillerie à cheval de Stuart, elles se reportèrent en avant

quand Franklin eut fait ouvrir le feu de toutes ses batteries. La ligne confédérée ne répondit pas. Enhardie par ce silence, l'infanterie fédérale, forte de 10,000 hommes (selon le général Meade qui la commandait), s'avança contre la position ennemie, défendue sur ce point par quatorze pièces d'artillerie sous le colonel Walker et soutenue par deux brigades d'infanterie. Les Confédérés les laissèrent arriver à 700 mètres. Mais là une volée de mitraille jeta le désordre parmi les troupes du Nord.

Vers une heure Franklin fit son attaque principale ; lançant en avant trois lignes d'infanterie en rangs serrés, il fit assaillir vigoureusement la position du général A. P. Hill à Hamilton's Crossing ; le feu des canons confédérés ne put arrêter l'élan des Fédéraux, qui se trouvèrent bientôt aux prises avec l'infanterie du Sud. Profitant d'un intervalle entre deux brigades ennemies, le général Meade (fédéral) fit charger deux divisions par cette ouverture et rejeta la première ligne de Jackson sur la seconde. A ce moment critique Jackson se précipita au-devant des Fédéraux avec les trois divisions Early, Trimble, Taliaferro de sa seconde ligne de défense, qui, tombant sur les troupes de Meade de front et en flanc, les rejetèrent au delà du chemin de fer et les poursuivirent en plaine. Le général Early les suivit l'épée dans les reins et ne cessa la poursuite que lorsqu'il se trouva sous le feu des batteries fédérales. Le général Franklin ne chercha plus à entamer la ligne confédérée ; il se contenta de lancer des obus et ses avant-postes eurent quelques petites affaires pendant l'après-midi. Ce fut en voyant la rapide retraite des Fédéraux poursuivis par ses soldats et à l'aspect du sol jonché de morts et de mourants que Lee, posté sur la hauteur d'où il avait dirigé l'action, murmura de sa voix grave : « Il est bon que ce spectacle soit si terrible : nous y prendrions trop goût ! »

Pendant que ce que nous venons de raconter se passait

sur la droite des confédérés, le général Sumner s'efforçait de son côté de mettre à exécution la tâche qui lui était échue. A onze heures, formant ses colonnes sous la protection des maisons de Fredericksburg, il lança les divisions French et Hancock sur Marye's et Willis's Hills. L'assaut fut repoussé et ses soldats, décimés par un feu terrible, durent finalement se réfugier à l'abri des maisons. Une moitié de ses hommes resta sur le champ de bataille. En quinze minutes Hancock perdit plus de 2,000 hommes sur 5,000. Quoique exposés au feu des batteries fédérales de l'autre côté de la rivière, les artilleurs confédérés ne cessèrent pas de concentrer tous leurs efforts, tant que dura la lutte, sur l'infanterie ennemie. Sumner renouvela son attaque avec les divisions Howard, Sturgis et Getty. Rejeté en désordre par le feu écrasant de Longstreet, ces divisions furent remplacées par la réserve fédérale, consistant en trois divisions. Le général Hooker, qui était à leur tête, reçut l'ordre de s'emparer des hauteurs, à n'importe quel prix. Six fois l'infanterie du Nord se jeta vaillamment sur les positions confédérées, et six fois elle fut refoulée, ses rangs labourés par la mitraille. Quelques-uns des morts furent trouvés à portée de pistolet de la ligne ennemie. Le dernier assaut eut lieu un peu avant la nuit. Ces défaites successives avaient mis le général Burnside dans un état de désespoir et d'exaltation impossible à décrire. Il se promenait de long en large, en s'écriant de temps en temps : « Il faut que ces hauteurs soient à nous ce soir ! »

A la nuit, la bataille cessa. Toute l'armée fédérale, forte de plus de 100,000 hommes, avait donné, tandis que du côté confédéré 25,000 hommes seuls avaient pris part au combat, le reste de l'armée demeurant simple spectateur. Dans son rapport, le général Lee évalue ses pertes à 4,101, tant morts que blessés. Les Fédéraux accusèrent une perte de 12,321 tués, blessés ou prisonniers. Le gé-

néralissime du Sud annonça son succès à son gouvernement par la dépêche suivante :

« Au général Cooper.

« A neuf heures, ce matin, l'ennemi a attaqué notre aile droite. A mesure que le brouillard se leva, la bataille s'étendit de droite à gauche, le long de toute notre ligne, jusqu'à six heures du soir, quand l'ennemi, repoussé de toutes parts, se retira. Grâces en soient rendues à Dieu ! Comme toujours, nous avons à déplorer la perte d'un grand nombre de braves. Je m'attends à voir la lutte recommencer demain, dès la pointe du jour.

« R. E. Lee. »

Pendant la nuit, l'armée confédérée éleva des ouvrages en terre, aux points les plus exposés, et s'occupa de rendre sa position plus formidable. L'attaque de l'ennemi avait été si facilement repoussée, et avec une si faible portion de ses forces, que le général Lee était persuadé que la bataille se renouvellerait le lendemain. Dès les premières lueurs du jour, le 14, toutes ses troupes étaient sous les armes, prêtes à résister à l'attaque anticipée.

La conduite de Lee, en cette circonstance, a été vivement critiquée. On l'a blâmé de n'avoir pas suivi le conseil du général Jackson, qui aurait voulu que l'on attaquât Burnside, dans la nuit même du 13. Raisonner après l'événement est chose facile. Lee ignorait naturellement les pertes qu'avait subies l'armée du Nord, et ne voulait pas exposer ses soldats inutilement au feu de deux cents pièces d'artillerie, rangées sur les Stafford Heights. On ne doit jamais perdre de vue que le Sud remplaçait ses pertes très-difficilement, et que derrière cette armée il n'y en avait pas une autre prête à la remplacer. S'attendant donc

à être attaqué, le général Lee ne voulait pas renoncer aux avantages de sa position, en sortant de ses lignes et en s'avançant en plaine.

Il n'avait pas à sa disposition les ressources en matériel et en moyens de transport qu'avait son adversaire. Inférieur numériquement, avec des troupes mal nourries, il jugea que faire une attaque de nuit, contre un ennemi battu, il est vrai, mais non démoralisé, serait de la plus haute imprudence. Il ne savait pas quelle était la situation de l'armée fédérale, et quelle impression la défaite qu'elle venait d'essuyer avait faite sur elle.

Quant au général Burnside, son devoir était tout tracé : il devait, sans retard, mettre le Rappahannock entre lui et son adversaire. Loin de là, cependant, il conçut l'idée folle de se mettre à la tête du 9e corps, celui qu'il avait commandé comme général divisionnaire, et de le mener à l'assaut de la position confédérée sur Marye's Hill. Mais, sur l'avis urgent de tous les généraux, il renonça à son dessein, au dernier moment, quand les ordres étaient déjà donnés et les colonnes d'attaque formées.

Pendant toute cette journée du 14, les batteries fédérales sur la rive nord du fleuve dirigèrent à intervalles, leur feu sur la ligne confédérée. Le 15 se passa de même sans que l'armée fédérale fit aucune autre démonstration hostile. Cette nuit, une tempête de vent et des torrents de pluie vinrent s'abattre sur le pays, et le général Burnside en profita pour repasser la rivière, abandonnant la ville et enlevant ses ponts. Le 16, au matin, les Confédérés constatèrent la retraite des Fédéraux. Mais Lee, toujours convaincu que la bataille allait se renouveler, télégraphia à Richmond.

« Quartier général près de Fredericksburg,
16 décembre 1862.

« Autant qu'il est possible de le savoir, par une matinée aussi orageuse, l'ennemi a disparu sur notre devant et a repassé le Rappahannock. Je pense qu'il a l'intention de retraverser à quelque autre point.

« R. E. Lee. »

Mais le général fédéral ne donna pas signe de vie, et la bataille de Fredericksburg termina la campagne.

Aussitôt qu'il eut acquis la certitude que le général Burnside avait renoncé à continuer les hostilités, Lee mit son armée en quartiers d'hiver; elle était cantonnée le long du Rappahannock, depuis Fredericksburg jusqu'à Port-Royal. Quelques troupes étaient détachées pour surveiller le gué dans le haut de la rivière. Le froid ne tarda pas à devenir rigoureux, et les soldats eurent fort à faire à s'abriter dans leurs cabanes et sous leurs tentes. Le dernier jour de l'année, le général en chef adressa une proclamation à l'armée de Nord-Virginie. Après avoir récapitulé les événements de la campagne qui venait de finir si glorieusement, il la remerciait de sa belle conduite, et exprimait sa confiance dans le triomphe définitif de la cause du Sud, grâce à la protection visible du Tout-Puissant, protection pour laquelle il se montrait humblement reconnaissant.

L'hiver se fit cruellement sentir. Dès la mi-décembre, plusieurs vedettes fédérales furent trouvées gelées à leur poste. Les troupes confédérées, mal vêtues et mal préparées, souffraient bien plus encore que leurs adversaires de cette température exceptionnelle. Le général Lee adressa, vers

le 1er décembre, un rapport au ministère de la guerre établissant que plusieurs milliers de ses soldats étaient nu-pieds.

Le général lui-même partageait le sort de ses soldats. Il se refusa constamment à établir son quartier général sous une maison, même au plus fort de l'hiver ; il couchait dans sa tente comme le dernier de ses hommes. L'abnégation de leur chef produisit son effet, et personne ne fit entendre une plainte.

Ainsi finit la mémorable année de 1862. Pendant toute sa durée, dans une succession de campagnes se suivant presque sans interruption, le général Lee avait dirigé les mouvements de l'armée principale du Sud. C'est à ses talents militaires, à son coup d'œil, à son habileté que furent dus les brillants succès qui illustrèrent la cause confédérée, et acquirent au chef séparatiste une réputation de premier ordre, réputation que les campagnes suivantes ne firent qu'accroître.

Un rapide résumé des événements de l'année écoulée fera mieux ressortir les services rendus par Lee.

Quatre armées fédérales devaient envahir la Virginie et s'étaient donné rendez-vous à Richmond, comme étant la tête et le cœur de la rébellion. La plus nombreuse et la plus formidable de ces armées, celle sous les ordres de Mac-Clellan, était arrivée en vue de la capitale confédérée, quand Lee prit le commandement. Le chef sudiste se jeta sur cette armée, de 150,000 hommes, et la rejeta à trente milles anglais de la ville, la mettant dans l'impossibilité de renouveler l'attaque sur Richmond. Sur ces entrefaites, une nouvelle armée avançait du Nord. Lee surveillait Mac-Clellan, quand la nouvelle de ce nouveau danger lui parvint. Laissant une force suffisante pour tenir son adversaire en échec, Lee se porta rapidement là où était désormais le vrai danger, refoula le général Pope devant lui, le prit en flanc, et enfin, dans la meurtrière bataille de Ma-

nassas, mit son armée en déroute et la refoula dans les lignes de Washington.

Deux armées avaient ainsi, dans le court espace de cinq mois, été chassées du sol de la Virginie. A la suite de ces succès, le chef confédéré était entrée en Maryland afin d'y attirer l'ennemi, et s'il y avait possibilité, de transporter le théâtre de la guerre sur le sol de la Pennsylvanie. — Des événements qu'il avait été impossible de prévoir avaient empêché la réalisation de la seconde partie de son programme. Lee dut concentrer ses forces à Sharpsburg, et là livrer une bataille des plus rudement contestées. Sans avoir subi une défaite, il dut renoncer à entrer en Pennsylvanie, et repassant en Virginie, continua à faire face à son adversaire. C'était le premier échec qu'éprouvait Lee dans les campagnes de cette année. Pour peu qu'on pèse avec attention les circonstances, on verra qu'il n'est en rien responsable de ce qui est arrivé. Des accidents sur lesquels il ne pouvait rien mirent à néant ses combinaisons et lui forcèrent la main. Un juge impartial pourrait même se demander si le fait d'avoir retiré sains et saufs de leur position dangereuse ses soldats si inférieurs en nombre à leurs ennemis, n'est pas pour Lee une plus grande preuve d'habileté que d'avoir remporté la victoire de Manassas. Le soulagement qu'éprouva le Nord en apprenant qu'il avait repassé le Potomac, donne la mesure de la consternation qu'il avait répandue parmi les Fédéraux.

Un peu plus tard, pendant le mouvement offensif de Mac-Clellan sur Warrenton, les dispositions du général confédéré pour retarder la marche des Fédéraux méritent toute notre attention. Avec des forces très-inférieures il embarrassa beaucoup son adversaire, lui faisant face sur le Rappahannock supérieur, arrêtant tout net son mouvement offensif dans cette direction, et ensuite, quand l'armée fédérale se porta rapidement sur Fredericksburg, prompt comme l'éclair, Lee passa le Rapidan, et parut sur les

hauteurs qui dominent cette ville, barrant ainsi le passage de la rivière. La bataille qui s'ensuivit dédommagea largement le Sud de la non-réussite de la campagne du Maryland et de la bataille indécise de Sharpsburg. L'armée fédérale essuya une défaite décisive. Cette année orageuse, si remplie de grands évéments et de rencontres acharnées, se termina par une bataille dans laquelle l'ennemi fut repoussé avec de cruelles pertes.

En moins de six mois Lee avait livré quatre batailles rangées, — autant de victoires, à l'exception de Sharpsburg. Ce résultat promettait pour l'avenir de la cause du Sud. Si l'armée de Nord-Virginie avait eu ses rangs renouvelés, comme l'étaient ceux des armées du Nord, les succès de l'année 1862 auraient amené par la suite le triomphe de la cause confédérée. — Malheureusement l'armée de Lee, qui était cependant chargée de soutenir la lutte à un point où le résultat devait forcément décider de l'issue de toute la guerre, n'eut jamais une force numérique suffisante pour lui permettre de tirer parti de ses victoires. Dans les batailles sur le Chickahominy, l'armée comptait au plus 75,000 combattants; — à la seconde bataille de Manassas, à peu près 50,000; — à Sharpsburg, moins de 40,000; — et à Fredericksburg, 50,000 environ. L'année suivante, le nombre de ses soldats ne s'éleva guère au-dessus des chiffres précédents, et avec le temps une telle diminution eut lieu, qu'au mois d'avril 1865 toutes les forces dont il put disposer à Petersburg dépassaient à peine 30,000 hommes.

L'ennemi, de son côté, avait eu à lui opposer sur le Chickahominy 150,000 hommes, dont 115,000 effectifs; — 100,000 sous le général Pope, à la seconde bataille de Manassas; — 87,000 actuellement en ligne à Sharpsburg; et à Fredericksburg de 110 à 120,000.

C'était donc bien vraiment uniquement à la grande supériorité militaire de leur chef qu'étaient dus les triom-

phes des Confédérés. Peu connu hors des rangs de l'ancienne armée des États-Unis, au moment où il prit le commandement, en juin 1862, Lee s'était déjà, avant la fin de cette année, acquis une grande réputation. Il s'était dès le premier jour concilié le respect et la confiance de tous. Chacun rendait justice à l'élévation de son caractère, à sa parfaite sincérité et à son entier désintéressement dans l'accomplissement de son devoir. Sans la moindre ambition personnelle, il s'était dévoué corps et âme à la cause pour laquelle il combattait. — Quoique personne ni dans l'armée ni dans le pays n'eût encore pénétré son vrai caractère et qu'on lui supposât plus de réserve et moins de chaleur et d'élan de cœur qu'il n'en avait, il avait fini cependant par conquérir l'admiration même de ceux qui lui en avaient voulu pour son hésitation supposée en avril 1861, et qui ensuite avaient critiqué ses opérations stratégiques ; ils reconnaissaient enfin en lui la grandeur de l'homme et l'habileté d'un militaire de premier ordre.

Toutes les classes dans le Sud voyaient avec fierté la dignité de la cause confédérée noblement représentée dans la personne et dans le caractère du chef de sa plus importante armée. Tandis que tant d'autres dans les rangs séparatistes, aussi braves, aussi patriotes que Lee, mais d'un tempérament différent, se laissaient aller à des violences de langage contre le Nord, il restait calme et modéré, malgré toutes les provocations. Ses rapports sont sans emphase, sans exagérations, son langage toujours modeste. — Le lendemain de ses plus brillants succès, il rendait compte de ses victoires avec un ton de modération et de mesure tel, qu'en relisant aujourd'hui ses rapports officiels, il paraît impossible qu'il ait pu les écrires dans l'atmosphère brûlante d'un guerre qui réveillait les passions les plus ardentes de l'âme humaine.

C'était là un côté très-remarquable de son caractère. Peut-être cette modération si peu commune, cet esprit de

justice élevé sont-ils pour quelque chose dans l'idée généralement répandue que Lee était froid et peu impressionnable. Personne au contraire plus que lui n'avait le cœur susceptible d'émotion et n'éprouvait une plus profonde indignation en voyant envahir le Sud. Mais il savait se dominer et n'être jamais entraîné au delà de ce qui était conforme à la dignité du chef militaire suprême d'un peuple luttant pour son indépendance.

Le Sud en était venu à regarder Lee dans son caractère privé et public avec une admiration qui bientôt ne connut plus de bornes, et il avait en lui comme général la confiance la plus absolue, confiance qu'il ne lui retira jamais, même à l'heure des plus grands désastres.

L'armée avait la première donné l'exemple de s'en rapporter aveuglément à lui; elle l'avait vu à l'œuvre, et dans chacun des coups terribles qu'il portait à l'ennemi, ses braves soldats voyaient une preuve de plus que leur confiance était justifiée. Le soin extrême qu'il prenait en toute occasion de ne pas les exposer sans nécessité (notamment à Fredericksburg, où un chef ambitieux n'aurait pas hésité à verser des torrents de sang pour compléter son triomphe), avait singulièrement contribué à augmenter leur affection.

Malgré l'air réservé qu'il quittait rarement, Lee accueillait avec bonté le dernier des soldats. Naturellement très-simple dans ses manières et très-bon, doué d'une grande douceur et de beaucoup de patience, il ne faisait aucune différence dans la façon de recevoir ceux de tous rangs qui l'approchaient. Il disait souvent que les simples soldats, qui se battaient sans être alléchés par l'appât du rang, de la paye ou de la gloire qui pourraient leur en revenir, mais uniquement par devoir et par amour de la patrie, étaient la classe la plus méritante de l'armée, et avaient droit à la plus grande considération et au meilleur traitement.

Cette extrême simplicité de vie et de manières le rendait particulièrement cher aux troupes.

Disons-en un exemple entre mille. Une fois Lee s'était endormi sous un arbre, au bord de la route sur laquelle défilaient quinze mille Confédérés. En apprenant que leur chef goûtait un repos dont il avait si grand besoin, le silence le plus absolu se fit tout à coup dans leurs rangs, et le corps d'armée tout entier put passer sans que Lee s'éveillât.

L'intérieur de sa tente, qu'il ne voulut jamais quitter pour l'abri d'une maison, quoiqu'on l'en suppliât souvent, n'offrait aucun objet de luxe. La couverture du général en chef était la même que celle du soldat, et sa nourriture souvent moins bonne que celle de la majorité de ses officiers ou de ses hommes.

De tous côtés il recevait des friandises, des caisses remplies de dindes, de jambons, de vins, de spiritueux et d'autres choses bien tentantes dans la rude vie du soldat; il les renvoyait presque toujours aux malades et aux blessés.

Le principe qui le guidait était de donner à ses officiers l'exemple de ne pas vivre mieux que leurs soldats.

Du reste, coucher sur la dure, manger peu ou mal, ne boire que de l'eau, n'étaient pas pour lui des privations. C'était l'existence qu'il avait menée, pendant des années, sur les frontières du Texas et du Mexique. Il n'aimait ni le vin, ni les spiritueux, et ne faisait usage de tabac sous aucune forme; bien rarement, il se permettait un moment de délassement. Quand il ne parcourait pas le camp pour veiller à ce que les troupes ne manquassent de rien, ou quand il n'inspectait pas les avant-postes, son temps se passait dans sa tente à travailler, à parcourir des rapports, à correspondre avec les autorités, à Richmond, et à s'occuper de tout ce qui touchait au bien-être de l'armée sous ses ordres.

Quelquefois aussi, s'il se trouvait dans le voisinage de quelques maisons de campagne, il allait faire visite aux dames du logis, caressait les enfants, et révélait ainsi tout un côté inattendu de son caractère. Sa bonté, sa douceur, son attachant sourire, attiraient singulièrement les enfants et leur inspiraient une touchante confiance. Un jour, une petite fille, dans les environs de Fredericksburg, lui confia, toute tremblante, comme à son meilleur ami, qu'elle voudrait bien embrasser le général Jackson. Le brave Stonewall rougit comme une jeune fille, quand Lee, avec un malin sourire, lui fit part du désir de l'enfant. Dans ces moments de détente, Lee était charmant. Le plaisir qu'il ressentait était vrai et de bon aloi, il s'oubliait et l'on avait de la peine à croire, que cet officier, en simple uniforme gris, si affectueux et bon enfant, était le commandant en chef de l'armée confédérée.

Mais ces moments étaient rares. Le dur travail, les préoccupations incessantes le ressaisissaient. Lui-même, sauf les exceptions déjà citées, ne se permettait aucune distraction. A vrai dire, il rappelait, d'une manière extraordinaire, l'idée traditionnelle que nous nous faisons du général Washington. Ce qui tendait à l'accomplissement de ses devoirs avait seul le don de mouvoir cette belle âme : il se livrait tout entier au labeur incessant qu'entraînent les soins à donner à une grande armée, et cela avec une abnégation grave et systématique.

Mais, le trait en définitive le plus beau et le plus intéressant de son caractère, était son humble et profonde piété. On ne lui a pas rendu, sous ce rapport, généralement justice. Au moment de la guerre, il passait, il est vrai, pour un chrétien convaincu ; son beau caractère et la pureté de ses mœurs ne laissaient aucune prise à la critique ; mais cela, une fois reconnu, aucun œil n'avait sondé la profondeur de ses sentiments à l'égard du plus auguste, du plus grand, du plus terrible sujet qu'il soit

donné à l'homme de méditer. C'est cependant la foi seule dans la Providence divine et la confiance dans l'appui du Tout-Puissant, qui l'ont guidé et soutenu si merveilleusement à l'heure des épreuves. C'est là le secret de son calme inaltérable au milieu des désastres. Son peu d'épanchement, son extrême réserve expliquent la peine que l'on a eue à se rendre compte de ses sentiments religieux. Le fond de son âme ne se montrait que par éclair, comme lorsqu'il apprit que les aumôniers de l'armée priaient pour lui. « Je vous remercie sincèrement, dit-il, les larmes aux yeux. Tout ce que je puis dire est que je suis un pauvre pécheur, ayant foi dans le Christ seul, et que j'ai grand besoin de toutes vos prières. »

Il s'était exprimé ainsi un jour dans une entrevue avec plusieurs membres du clergé venus pour s'entendre avec lui, au sujet des mesures à prendre pour que la sainteté du dimanche fût mieux respectée dans l'armée. « Son œil brillait et toute sa figure rayonnait de joie, » dit un de ses interlocuteurs, « quand nous l'entretînmes de ce sujet. »

Dès le lendemain un ordre du jour urgent appela l'attention toute particulière des officiers et des soldats sur le respect dû au jour sacré, leur recommandant d'assister à l'office divin dans leurs camps respectifs et leur interdisant ce jour-là tout travail, tout devoir officiel, sauf ceux de première nécessité ayant trait à l'alimentation ou à la sûreté de l'armée. Lui-même ne manquait jamais de se rendre au service religieux quand c'était humainement possible. Très-souvent il prenait part aux réunions de ses aumôniers et s'intéressait vivement à tout ce qui pouvait contribuer à répandre des idées religieuses parmi ses soldats. Il ne laissait jamais échapper une occasion de montrer publiquement à ses hommes qu'il était un sincère chrétien. Une fois entre autres, lorsque le général Meade était venu sur le Mine-Run et que l'armée du Sud marchait

à sa rencontre, Lee, passant à cheval devant le front de son armée à travers les bois, trouva sur son chemin un groupe de soldats réunis en prière avant d'entrer en ligne de bataille. C'était l'usage parmi certaines sectes, et les plus archarnés à se battre étaient souvent des hommes d'une grande piété. Mais cette fois ce spectacle, quoique assez fréquent, parut émouvoir Lee profondément. Il arrêta son cheval, mit pied à terre, — son état-major fit de même, — il se découvrit et se tint respectueusement recueilli tant que dura la prière ardente et émue qu'accompagnaient le grondement de l'artillerie et l'explosion des obus de l'ennemi.

Nous trouvons, à la date du 24 novembre 1862, une lettre de lui où ses sentiments religieux se montrent bien clairement.

« La mort de ma chère A... (une de ses filles qui venait de mourir loin de lui) a été un coup cruel pour moi. Mais le Seigneur a donné, le Seigneur a repris, que le nom du Seigneur soit béni! Aux heures silencieuses de la nuit, quand rien ne vient alléger le poids de ma douleur, je la sens comme si j'allais en être anéanti. J'avais toujours compté, si Dieu m'accordait quelques jours de repos après cette cruelle guerre la garder auprès de moi. Mais chaque année emporte quelques-unes de mes espérances et je dois me résigner. »

Un des premiers soins du général Lee pendant le repos forcé de l'hiver, fut de donner à son artillerie une meilleure organisation, de remplacer en partie ses batteries par d'autres prises sur l'ennemi et d'obtenir du gouvernement confédéré de faire refondre un grand nombre de canons. Grâce à ces mesures, l'armée du Sud, au printemps de 1863, était mieux pourvue d'artillerie qu'elle ne l'avait jamais été.

Dans le courant de janvier 1863, Burnside, brûlant de

prendre sa revanche, conçut le projet de passer le Rappahannock au-dessus de Fredericksburg et de tourner l'aile droite confédérée, obligeant ainsi le général Lee à abandonner sa ligne de défense pour ne pas se voir coupé de Richmond. Le temps était au beau sec et tout alla bien en commençant. Le plus grand secret avait été gardé. Le 20, l'armée entière était rangée sur différents points de la rive nord, prête à passer la rivière. Pendant la nuit les pontons devaient être placés. Mais une tempête effroyable survint peu après la fin du jour; des torrents de pluie amenèrent une crue considérable, et le sol argileux détrempé par l'eau réduisit à néant les plans du général Burnside. La vigilance de Lee n'était pas en défaut. Malgré la lutte des éléments, le général confédéré avait massé ses troupes vis-à-vis les points de passage. Du côté fédéral, les routes étaient dans l'état le plus déplorable, les pontons enterrés dans la boue résistaient à tous les efforts pour les remuer. Toute la journée du 21 et la nuit suivante, la tempête et la pluie continuèrent sans interruption. Un chaos impossible à décrire de pontons, de chariots, de caissons, de canons encombrait tous les chemins : des fourgons renversés, des pièces d'artillerie embourbées, des trains de munitions engouffrés dans un cloaque, des centaines de chevaux et de mulets noyés dans des masses jaunâtres, — tel était les pectacle qui de tous côtés s'offrait aux regards. Il n'était plus question d'avancer, — il s'agissait bien plus de savoir comment on s'en tirerait. Les rations pour trois jours que les soldats avaient apportées étaient épuisées; — il n'y avait pas moyen de faire arriver les trains de vivres. Toute l'armée dut s'occuper de côteler les routes, c'est-à-dire, après avoir coupé des arbres, de les ranger symétriquement en travers des chemins de manière à créer une base solide et qui n'enfonçât pas. Grâce à ces efforts, le lendemain le gros de l'armée put rentrer peu à peu dans ses cantonnements. Telles sont quelques-

unes des difficultés avec lesquelles une armée doit compter pendant la saison d'hiver en Virginie.

Du reste, le général fédéral eût-il réussi à franchir la rivière, Lee était prêt à le recevoir, et comme il le mandait à Richmond, « rien n'a été plus heureux pour les Fédéraux que de n'avoir pu passer le Rappahannock. » Peu de temps après, Burnside donna sa démission. Il fut remplacé par un de ses divisionnaires les plus distingués, le général Hooker.

Les soldats confédérés eurent parfois à souffrir, cet hiver, de l'insuffisance des vivres. Le pays était peu préparé à une guerre d'aussi longue durée, et ceux qui étaient chargés de pourvoir aux besoins de l'armée ne se tiraient pas toujours très-bien de leurs fonctions ardues et complexes.

Un autre sujet, qui donnait beaucoup à réfléchir au général en chef confédéré, était la question du recrutement. La population se pliait difficilement à cette loi nouvelle si antipathique à la nature de l'Américain. Le général Lee proposait au gouvernement de charger les gouverneurs de chaque État de lever un nombre de soldats; la conscription se ferait ainsi par l'intermédiaire des autorités locales, et cesserait peut-être par là d'être aussi odieuse.

Mais le cabinet de Richmond ne jugea pas à propos de donner suite à cette proposition, et aucun changement ne se fit dans le mode du recrutement.

Aucun fait ne se produisit de quelque temps, si ce n'est que le corps du général Longstreet fut détaché en février et dirigé au sud du James, pour s'opposer aux tentatives de ravitaillement que faisait l'ennemi le long des côtes et dans les comtés les plus exposés de la Virginie méridionale et de la Caroline du Nord.

Lee prit toutes ses précautions pour que l'ennemi ne passât pas le Rappahannock. Tous les gués étaient gardés. Son armée était disposée de manière à pouvoir être facilement concentrée, le cas échéant, sur un point donné. Des ouvrages et des redoutes en terre avaient été élevés

aux endroits le plus facilement abordables par l'ennemi, et le temps se passa ainsi à surveiller les points le plus en danger, et à se tenir prêt à repousser le premier mouvement offensif dont le printemps serait nécessairemeut le signal.

CHAPITRE X

EXASPÉRATION DU NORD. — LE GÉNÉRAL HOOKER PASSE LE RAPPAHANNOCK — BATAILLE DE CHANCELLORSVILLE, MAI 1863 VICTOIRE DES CONFÉDÉRÉS — MORT DE JACKSON

La défaite de Burnside et ses efforts malheureux pour passer le Rappahannock, exaspérèrent le peuple du Nord au dernier degré, mais ne firent aussi que le rendre plus déterminé que jamais à pousser la guerre avec vigueur, jusqu'à ce que le triomphe définitif fût assuré. Afin de faire diversion et d'exciter à l'intérieur de la Confédération des troubles qui nécessiteraient pour leur suppression l'emploi de troupes détachées de l'armée, le président Lincoln lança le 1er janvier 1863 une proclamation, par laquelle il déclarait libres tous les esclaves du Sud. Mais elle ne produisit pas l'effet qu'il en attendait : les noirs ne bougèrent pas.

Comme le général Hooker avait sévèrement critiqué ses deux prédécesseurs, Mac-Clellan et Burnside, le pays s'attendait à ce qu'il prouverait sa supériorité sur eux, et justifierait le choix que venait de faire le Président. Aussi le nouveau chef fédéral se mit-il immédiatement à l'œuvre et chercha tout d'abord à raffermir la confiance fort ébranlée de l'armée du Potomac. Son premier soin fut d'arrêter, par des mesures sévères, les désertions beaucoup trop fréquentes depuis quelque temps. Il réorganisa son

armée et s'appliqua tout spécialément à réunir la cavalerie, jusqu'à ce jour dispersée parmi les différentes divisions, en un seul corps, ce qui lui permettrait d'agir avec plus d'ensemble et de vigueur. A partir de ce moment la cavalerie fédérale, mieux montée et mieux équipée, rendit en effet les plus grands services, tandis que la cavalerie du Sud, épuisée par les fatigues et n'ayant plus les même facilités de remonte par suite de l'appauvrissement du pays, ne luttait plus avec avantage contre son adversaire, qui, lui, avait tout ce qui manquait aux pauvres Confédérés. Le gouvernement du Nord ne refusait rien au général Hooker; il n'avait qu'à demander pour obtenir, aussi à l'approche du printemps était-il à la tête d'une armée de 120,000 hommes (infanterie et artillerie), d'un corps de 12,000 cavaliers parfaitement équipés et de 400 canons. Cette belle armée, partagée en sept corps, inspirait une telle confiance à son chef, qu'il regardait la destruction de l'armée de Lee comme certaine.

Le 16 mars, une forte reconnaissance fédérale sous le général Averill, composée de six régimenfs de cavalerie et d'une batterie d'artillerie, partit dans la direction de Gordonsville. Un télégramme du général Lee avertit le général Stuart d'avoir à veiller aux gués du Rappahannock supérieur. Malgré cet avis, le 17 au matin, Averill surprit les vedettes confédérées, passa de vive force et, continuant son chemin, se trouva soudainement arrêté par la brigade de cavalerie de Fitz Lee. Une lutte longue et acharnée se prolongea toute l'après-midi, et les Fédéraux ne se retirèrent qu'après avoir éprouvé eux-mêmes et fait subir aux Confédérés des pertes nombreuses. Une période de repos succéda à cette alerte. Ce ne fut qu'à la mi-avril que les routes parurent assez sèches et dures pour des opérations militaires.

L'armée du Sud, qui n'avait pas eu à sa disposition les millions du Nord et les ressources inépuisables de l'Amé-

rique et de l'Europe, était loin de présenter un aspect aussi florissant. Lee avait dû, sur la demande urgente du gouvernemeut de Richmond, détacher de son armée 24,000 hommes sous Longstreet, pour les envoyer au sud du James-river, ce qui réduisait à 47,000 hommes les forces disponibles sur le Rappahannock. Hooker, parfaitement au courant de la grande infériorité numérique de son adversaire (Hooker avait juste trois fois plus de soldats que Lee), voulait attaquer avant que les renforts que Lee demandait avec insistance pussent lui arriver. Pendant le mois d'avril la cavalerie fédérale chercha souvent à pénétrer à travers les lignes confédérées et à se renseigner sur les forces de l'ennemi et les positions occupées par lui; mais à chaque gué elle trouvait les escadrons de Stuart prêts à la recevoir.

De guerre lasse, Hooker conçut le plan de passer le Rappahannock, à Kelley's Ford, à 43 kilomètres au-dessus de Fredericksburg, et de marcher de là sur Chancellorsville, qu'il espérait occuper avant que Lee eût pu y concentrer ses forces. Grâce à ce mouvement tournant, il comptait prendre Lee en flanc et le forcer, soit à accepter le combat, soit à se retirer sur Richmond. Afin de masquer cette opération, le général Sedgwick devait, à la tête de 22,000 hommes, passer la rivière au-dessous de la ville, pour tromper les Confédérés et leur faire croire que Hooker allait attaquer les hauteurs de Fredericksburg. Dix mille hommes de cavalérie devaient précéder l'armée fédérale et couper toutes les voies ferrées qui reliaient le camp du Sud à Richmond. Le 27 avril, l'armée de l'Union se mit en marche. Dans la nuit du 28, la rivière fut passée à Kelley's Ford, et les vedettes confédérées furent dispersées. Le soir du 29, l'armée du Nord franchit également le Rapidan.

Le général Sedgwick, de son côté, traversa le Rappahannock le 29, dès la pointe du jour, sur trois ponts à 5 kilo-

mètres au-dessous de Fredericksburg. Pendant les journées du 29 et du 30, il fit plusieurs démonstrations comme s'il avait l'intention de livrer un assaut à la position confédérée.

Le plan de Hooker était très-habilement conçu et très-habilement exécuté. Il y avait cependant matière à critique. Le chef nordiste divisait son armée en deux, et envoyait au loin toute sa cavalerie en présence d'un adversaire qui était homme à profiter de cette faute. Le résultat l'a bien prouvé.

Aussi Lee ne se laissa-t-il pas prendre à cette ruse. Convaincu que sa droite, grâce à la position qu'elle occupait, était à l'abri de toute tentative, il s'attendait à une attaque sur sa gauche. Il avait donc placé en observation à peu près 8,000 hommes de troupes sous le général Anderson, sans compter la cavalerie de Stuart, tout le long de la rivière, en leur recommandant la plus grande vigilance. Dès le 29, il apprit le passage du Rappahannock par l'armée fédérale. Le 30, Hooker était à Chancellorsville. Le général Anderson s'était retiré devant les forces supérieures de l'ennemi d'abord jusqu'à Chancellorsville, et ensuite à Tabernacle Church, où il trouva la brigade Wright que Lee lui envoyait. Avant de prendre une résolution définitive, le chef confédéré voulait s'assurer que le mouvement de Sedgwick n'était pas sérieux, et laisser au plan de Hooker le temps de se développer.

Le 30 au soir, il apprit que Sedgwick envoyait positivement une partie de ses forces à Hooker, et qu'ainsi l'effort prinncipal de l'ennemi allait tomber sur sa gauche. Le général Jackson reçut en conséquence l'ordre de rejoindre immédiatement Anderson. La division Early resta seule pour tenir tête à Sedgwick, si ce dernier se décidait à prendre l'offensive. Parti à minuit, Jackson arrivait le lendemain 1er mai à neuf heures à Tabernacle Church, une simple église isolée au milieu de la campagne.

Hooker voyait tout réussir à souhait, et s'écriait déjà en s'adressant à son entourage : « L'armée des insurgés est à nous! sa destruction est certaine. » Jusqu'à présent il avait bien manœuvré et sa supériorité numérique, écrasante, justifiait ses espérances.

Chancellorsville, à 8 kilomètres en avant et à l'ouest de Tabernacle Church, et à 16 au sud-ouest de Fredericksburg, est une grande maison carrée en briques, avec quelques communs. C'est une auberge située au carrefour formé par quatre chemins qui s'y réunissent. Le pays, assez plat, est partout couvert d'épaisses broussailles, de pins nains et de chênes rabougris. En bien des endroits on enfonce et la terre est marécageuse. Le chemin qui du Nord vient de Ely's et United States Fords, les deux gués par lesquels l'armée fédérale avait passé, situés à quelques kilomètres seulement, aboutissaient à Chancellorsville par cette contrée triste et non habitée, connue sous le nom de *Wilderness*, le Désert. De l'Ouest arrive le chemin d'Orange-Court-House, et se réunit ici au chemin qui vers l'est communique avec Fredericksburg. Tout ce pays, les chemins, les rares demeures éparses, le silence, l'interminable taillis, produisent dans cet horrible désert un effet lugubre. Tout est sauvage, sombre, désolé. Pendant des kilomètres et des kilomètres, rien qu'une suite non interrompue de bois, de chênes rabougris, quelques rares chemins sillonnent cette triste contrée, où jamais l'on ne rencontre personne. C'était de la folie que d'y livrer une bataille. Les armées ennemies ne pouvaient s'y voir. Quant à l'artillerie, on ne pouvait la manœuvrer, la cavalerie ne pouvait se déployer, les fantassins même avaient de la peine à se glisser sous bois. Qu'une armée de 120,000 hommes ait choisi un tel endroit pour livrer combat à une autre armée de 40,000 hommes, paraît encore aujourd'hui le comble de l'ineptie !...

Il y a à dire en faveur du général fédéral que l'idée de se laisser enfermer dans ce pays horriblement impraticable, où tout espoir de faire manœuvrer une si grande armée lui était interdit, ne venait pas de lui. C'était Lee qui avait fait choix du Wilderness, autour de Chancellorsville, comme champ de bataille. Hooker chercha bien à ne pas être renfermé ainsi dans les bois. Refoulant devant lui les faibles colonnes confédérées, qui s'étaient opposées à son passage et les poursuivant dans la direction de Fredericksburg, il déboucha en plaine et se hâta de former ses troupes en ordre de bataille, sur un terrain très-favorable au développement d'une armée nombreuse. Sa gauche, son aile la plus rapprochée de la rivière, commandait tous les gués, même celui de Banks, et se trouvait à 8 kilomètres en avant de Chancellorsville, raccourcissant ainsi de moitié le chemin qu'aurait à faire le général Sedgwick pour le rejoindre à Fredericksburg. Son centre et sa droite étaient également sortis des bois et se trouvaient à ciel ouvert.

Ceci se passait le 1er mai 1863. Hooker n'avait en face de lui que les 8,000 hommes d'Anderson. Rien donc ne l'empêchait de masser son armée entière dans les positions avantageuses formées par une élévation de terrain assez considérable au point où il était arrivé. Une fois maître de cette position, il serait facile au chef fédéral de déboucher dans la plaine en arrière de Fredericksburg. Une assez bonne route reliait ces hauteurs de Bank's Ford au Rappahannock. Il eût été de la plus grande importance pour les Fédéraux de la couvrir et de s'y maintenir. Car c'était leur ligne de communication la plus directe avec leur base.

Lee était persuadé que Hooker, sans s'arrêter à Chancellorsville, s'emparerait de cette position et ne laisserait pas son armée dans le Wilderness, où elle ne pourrait pas se déployer, tandis que s'il était maître de cette position,

Hooker dominait tout le pays aux alentours et assurait ses communications avec le général Sedgwick.

Jackson avait reçu ordre en quittant son chef, aussitôt qu'il aurait rejoint Anderson, d'attaquer l'ennemi et de le refouler. Malgré l'opiniâtre défense d'Anderson, qui cherchait à défendre ces hauteurs avec les faibles forces à sa disposition, Hooker, le 1er mai au matin, s'en était déjà emparé quand Jackson parut sur le terrain. Son arrivée sauva tout. Il lança quatre brigades au secours d'Anderson, et Hooker, qui aurait dû défendre cette ligne à tout prix, battit en retraite, se retirant du côté de Chancellorsville, et s'y retrancha fortement dans l'attente de l'attaque des Confédérés. Jackson, à son tour, pressa les Fédéraux et ne cessa la poursuite que lorsqu'il eut fait reculer l'ennemi jusqu'à Chancellorsville. Ne voulant pas s'exposer à avoir affaire seul à toute l'armée ennemie, il attendit l'arrivée de Lee, qui parut sur le terrain le soir même avec deux divisions.

Le général fédéral, à Chancellorsville, avait rangé son armée presque parallèlement à la route d'Orange-Court-House, qui va d'est à l'ouest. Son centre était à Chancellorsville, au point où la route venant de Fredericksburg, et allant à United States Ford sur le Rappahannock, coupe la route d'Orange-Court-House. Autour de Chancellorsville il y avait une petite plaine déboisée d'à peine trois cents mètres de large, puis, à droite et à gauche, l'épais taillis du Wilderness recommençait. La gauche fédérale était postée un peu en arrière vers la rivière, et la droite, aussi dans le Wilderness, s'étendait vers Orange County, à quatre kilomètres à l'ouest de Chancellorsville. La rivière couvrait l'aile gauche, mais la droite était sans appui. Pour la fortifier, le général Hooker fit construire de solides retranchements en terre, rendus encore plus inabordables par des parapets et des troncs d'arbres amoncelés sur toute l'étendue de la ligne. Son centre était très-fort,

mais sa droite était le point faible. Le général Howard y avait le commandement. Les corps des généraux Slocum et Sickles étaient au centre, et la gauche obéissait au général Meade. L'armée de Hooker comptait près de 100,000 combattants et 200 pièces d'artillerie. C'était à la tête d'une armée pareille qu'il se concentrait pour recevoir l'attaque de 40,000 Confédérés! Il avait compté que Lee battrait en retraite sur Richmond. La hardiesse du chef sudiste, en acceptant la bataille, paraît avoir paralysé Hooker.

La position fédérale avait été reconnue par Jackson avant l'arrivée de Lee. Aucun doute ne pouvait s'élever dans l'esprit du général confédéré, sur ce qu'il avait à faire. Il s'agissait avec une armée de 35,000 hommes d'en rejeter une de 100,000 au delà du Rappahannock. Sous peine d'être écrasé si les deux armées fédérales, celle de Hooker devant lui et celle de Sedgwick derrière, se réunissaient, il fallait agir, et agir de suite. Lee n'avait à Chancellorsville que 40,000 soldats et les hauteurs de Fredericksburg n'étaient défendues que par 6,000 hommes sous le général Early, tandis que Hooker disposait de plus de 90,000 combattants, et le général Sedgwick devant Fredericksburg en avait de 28 à 30,000. Si ce dernier chassait Early de ses positions, il lui serait loisible de tomber sur les derrières de Lee, pendant que Hooker l'attaquerait de front.

Voici le plan proposé par Jackson et agréé par Lee. Les deux divisions Mac-Law et Anderson, sous le général en chef, devaient amuser Hooker par de feintes démonstrations, et lui faire croire que les Confédérés pensaient à l'attaquer de front. Pendant ce temps, Jackson, tournant l'aile droite fédérale, devait la rejeter sur le centre, prendre la ligne ennemie à revers et couper ainsi au général Hooker sa ligne de retraite sur United States Ford. Le plan était hardi et brillant, digne à la fois du général qui le conçut et de celui qui l'approuva.

Le 2 mai au matin, Lee, qui n'avait gardé que 13,000 hommes avec lui, commença à inquiéter son adversaire, tantôt attaquant le corps du général Couch à gauche, tantôt Slocum au centre, et étendant peu à peu ses attaques de gauche à droite, au point de tromper complétement Hooker, qui demeura convaincu que Lee allait faire justement ce qu'il désirait, attaquer de front la formidable position fédérale. Parfaitement calme dans ce moment suprême, Lee attendit que le bruit du canon de Jackson lui annonçât la réussite de son mouvement tournant.

Le même jour, de très-bonne heure, le général Jackson s'était mis en marche avec ses 22,000 vétérans. A une certaine distance de Chancellorsville, quittant la route, il prit la direction de la Fonderie, à trois kilomètres sud-ouest. Là il laissa le 23e régiment de Georgie en éclaireur, pour surveiller le chemin de Chancellorsville, et continua sa marche. Elle ne put se faire si secrètement que l'ennemi, de ses positions plus élevées, ne s'en aperçût. Le général Sickles, jetant en avant deux divisions pour reconnaître, fit prisonnier le régiment laissé en observation. Mais ayant vu défiler le reste de la colonne dans ce qu'ils croyaient être la direction de Richmond, les Fédéraux restèrent persuadés que l'ennemi se retirait sur sa capitale. Une attaque contre les trains de Jackson fut repoussée. Les troupes continuèrent à défiler par les bois à travers mille obstacles qui ralentissaient leur marche, tant le pays était accidenté et boisé, et tant les sentiers étroits étaient peu propres au passage de l'artillerie. Enfin, arrivé à un certain point, le général Fitz Lee indiqua à Jackson une colline d'où il y avait vue sur toute la position fédérale. Ayant reconnu les lignes ennemies, Jackson dirigea ses colonnes de manière à se trouver tout à fait sur les derrières des retranchements fédéraux. A quatre heures de l'après-midi le mouvement avait réussi et Jackson fit faire tous les préparatifs pour l'attaque immédiate.

Son intention était d'envelopper l'aile droite fédérale, de la rejeter sur le centre de Chancellorsville, et de s'établir sur le chemin de United States Ford. Pour réaliser ce plan, il lui fallait se replonger dans le plus épais des taillis du Wilderness, où il était impossible de se former en colonnes. Mais cette perspective n'avait rien de formidable pour des soldats comme les siens.

Quand les premières compagnies confédérées sous le général Rodes sortirent des bois et chargèrent les campements fédéraux, la consternation des troupes unionistes ne leur laissa que le temps de fuir. Ils étaient occupés à préparer leur souper. La brigade confédérée de Colston suivit celle de Rodes, et enleva les retranchements fédéraux en même temps qu'elle. L'artillerie de Jackson ouvrit son feu à ce moment : division sur division prirent la fuite jusqu'à ce que tout le 11e corps unioniste se trouvât en pleine déroute. Le général Jackson était lui-même à la tête de ses troupes. Il semblait hors de lui d'exaltation. Penché sur son cheval, il montrait du doigt les lignes fédérales comme pour pousser ses hommes, s'écriant à chaque instant : « En avant ! en avant ! » Quand la fièvre du combat ne le maîtrisait pas, il levait son bras droit vers le ciel, de ce geste devenu familier à ses soldats, comme s'il priait le Dieu des batailles de lui donner la victoire.

Il était six heures quand le premier coup de fusil retentit : à huit heures, Jackson avait refoulé le 11e corps sur le 12e, qui formait le centre. Il était arrivé à 500 mètres du quartier général de Hooker. La nuit survenant, pendant l'obscurité, la ligne du Sud se trouva embarrassée dans les abatis d'arbres dont le chef nordiste avait garni ses ouvrages de défense autour de Chancellorsville. Il fallut donc faire halte pour rétablir un peu d'ordre. La division A. P. Hill prit la place des soldats de Rodes et de Colston. A ce moment les batteries fédérales, rangées

dans l'espace découvert autour de Chancellorsville, ouvrirent leur feu.

Tout autour du quartier général fédéral régnait la plus terrible et la plus folle confusion. Hommes, bêtes, canons, fourgons, ambulances ne formèrent bientôt plus qu'une masse affolée, se précipitant avec la violence d'un ouragan vers le Rappahannock. En vain les officiers s'efforçaient par des menaces, des prières, des coups, d'arrêter le torrent des fuyards. Rien n'y faisait. Il semblait que la carrière de l'armée de Hooker était finie, quand la halte forcée, dont nous venons de parler, vint changer la face des choses. Si elle n'eût pas eu lieu, Jackson eût passé cette nuit à Chancellorsville, et sa vie, si précieuse à son pays, n'eût pas été sacrifiée.

Le général Hooker mit à profit cet instant de répit. Faisant feu de toutes les pièces qu'il avait sous la main, au nombre de 22, il lança volée sur volée dans les bois occupés par les Confédérés. Pendant ce temps, il reformait à la hâte ses troupes, pour résister aux attaques nouvelles. Se mettant à la tête de son ancienne division, il la posta à l'extrémité de la petite plaine autour de Chancellorsville, pour faire face à l'ennemi. Des renforts d'artillerie lui arrivèrent, et bientôt il put mettre en ligne 50 pièces qui déversèrent sur les bois une pluie de fer.

Il était dix heures. La lune éclairait les bois d'une faible lueur, qui pâlissait devant l'éclat de la canonnade. Malgré l'heure avancée, Jackson voulait recommencer l'attaque et s'emparer du chemin conduisant aux gués. Pendant que ses troupes se préparaient à livrer un nouvel assaut, le général lui-même, ne se fiant à personne du soin de reconnaître la position fédérale, se porta en avant, laissant l'ordre à ses soldats de ne pas tirer à moins que l'on ne vît approcher de la cavalerie du côté ennemi. Il était accompagné de deux officiers de son état-major, de quelques aides et de leurs ordonnances. Malheureusement,

quoique l'ennemi ne fût qu'à 150 ou 200 mètres, on n'avait pas à cet endroit placé de vedettes, et Jackson se trouva plus loin que la ligne confédérée, n'ayant rien entre lui et les Fédéraux. Sans cette négligence criminelle, on n'aurait pas eu à déplorer les suites funestes de cette reconnaissance.

Après avoir terminé son inspection, Jackson dit à un de ses aides de rentrer au camp et de donner ordre au général A. P. Hill d'avancer. Revenant tranquillement vers ses lignes, sans avoir aucunement prévenu ses troupes, auxquelles il avait été recommandé d'avoir l'œil ouvert sur la cavalerie ennemie, il essuya le feu d'une brigade de ses propres soldats. Frappé deux fois au bras gauche et à la main droite, il vit tomber autour de lui toute son escorte, à l'exception de deux personnes. Une scène déchirante s'ensuivit. Les deux survivants aidèrent le général à descendre de cheval. Il était tellement affaibli par la perte de sang qu'on dut le coucher sous un arbre. Un messager avait été envoyé à la recherche d'un chirurgien et d'une ambulance, mais avant qu'ils eussent pu arriver, le général Hill rejoignit le triste groupe. Là, il apprit le malheur qui venait de frapper l'armée et reçut l'ordre de prendre le commandement. Hill se hâta de se rendre à son poste. Peu d'instants après on vint dire que l'ennemi avançait et n'était qu'à cent mètres de l'endroit où le général blessé était couché. On s'efforça aussitôt de le faire rentrer dans les lignes confédérées. Soutenu par deux de ses officiers qui l'avaient rejoint, il revint lentement à pied sous un terrible feu d'artillerie que venaient d'ouvrir les batteries fédérales. Sur son chemin il se croisa avec plusieurs bataillons de ses propres soldats qui marchaient au feu. Ses aides firent tout ce qu'ils purent pour empêcher ses hommes de le reconnaître, mais ce groupe d'officiers attirait forcément l'attention, et à plusieurs reprises les soldats demandèrent qui était blessé. Chaque fois la réponse fut, « un officier

confédéré; » mais à un moment où un rayon de la lune vint éclairer le général qui marchait tête nue, un de ses vétérans le reconnut : « Grand Dieu ! s'écria-t-il avec angoisse, c'est le général Jackson ! » — Un instant après le général Pender, se rapprochant de lui, lui dit qu'il craignait de ne pouvoir se maintenir ; l'œil de Jackson s'illumina tout à coup : « Il *faut* vous maintenir, général, dit-il vivement. Il faut garder vos positions, monsieur ! » Ce fut son dernier ordre !

Le pauvre blessé avait à peine pu se traîner vingt pas ; sa faiblesse devint bientôt telle qu'on le mit sur une civière. Le petit groupe venait de se remettre en marche quand une volée de mitraille l'atteignit, blessant un des porteurs. On dut s'arrêter. Pour quelques minutes le feu fut terrible, et tous durent se jeter la face contre terre. La canonnade cessant un peu, on se hâta de porter le général dans un lieu de sûreté, où il pût recevoir les premiers soins si nécessaires dans son état.

Cette pluie de mitraille à laquelle le général Jackson avait été exposé, avait causé de grands ravages dans les rangs confédérés, blessant, entre autres, le général A. P. Hill, qui dut se démettre de son commandement. Le général Stuart le remplaça. Le reste de la nuit se passa assez tranquillement, les deux armées se préparant à renouveler la lutte le lendemain.

Pendant la nuit le 1er corps fédéral, sous le général Reynolds, était arrivé de Fredericksburg apporter du renfort à Hooker. Celui-ci, se voyant en danger d'être tourné, transmit à Sedgwick l'ordre d'emporter les hauteurs de Fredericksburg sans perdre un instant, et de se porter sur Chancellorsville par la route directe, en culbutant tout ce qui s'opposerait à son passage. Il devait se trouver à Chancellorsville le lendemain, — dimanche 3 mai.

Aussitôt qu'il le put, Jackson fit savoir au général Lee le malheur qui l'avait frappé. Le porteur de cette triste

nouvelle arriva au quartier général à quatre heures du matin, et trouva le commandant en chef couché sur une litière de paille, sous quelques sapins, et recouvert d'une toile cirée comme protection contre la rosée. Autour de lui étaient couchés les officiers de son état-major enveloppés dans leurs manteaux. En apprenant le sinistre, Lee s'écria avec émotion : « Dieu soit loué! le malheur est réparable. Il vit encore! » Puis il ajouta : « Toute victoire qui nous prive des services de Jackson, même pour peu de temps, est chèrement achetée! »

L'aide de camp fit observer au général Lee que l'intention de Jackson avait été dès la nuit précédente, ou au plus tard ce matin, de se rendre maître du chemin d'United States Ford, sur les derrières de Hooker, et de couper ainsi la retraite de l'armée fédérale. Le général Lee, se levant, dit vivement : « La poursuite se fera aujourd'hui. » — Puis il s'habilla, prit son simple repas quotidien de jambon et de biscuit et se prépara au combat. Il écrivit au crayon la lettre suivante à Jackson, lettre qui remplit de joie et d'orgueil le héros blessé :

« Général,

« Je viens de recevoir votre mot m'annonçant votre blessure. Je ne puis assez vous dire tout ce que j'ai éprouvé en l'apprenant. S'il m'eût été donné de régler le cours des événements, j'aurais plutôt choisi pour le bien du pays d'être frappé à votre place. Je vous félicite de ce beau succès, dû entièrement à votre habileté et à votre énergie. »

Il y joignit aussi un mot au général Stuart, lui donnant l'ordre de prendre le commandement et de presser vivement l'ennemi. Stuart s'était décidé à ne pas risquer une attaque de nuit, attendu que le terrain lui était inconnu,

et qu'il n'avait pas bien ses troupes en main. Mais il se disposa à recommencer le combat au jour. Le corps prit position en trois lignes : la division Hill au premier rang, puis la division Colston, en dernier celle de Rodes. Le bruit de la blessure de leur général s'était répandu parmi les soldats de Jackson, mais au lieu de les abattre, comme on l'avait craint, cette nouvelle n'avait fait qu'ajouter à leur ardeur et à leur soif de vengeance.

Au lever du soleil Stuart commença l'attaque, l'infanterie se jetant sur les ouvrages de l'ennemi aux cris de : « Souvenez-vous de Jackson ! » Se saisissant d'une élévation de terrain où il fit placer trente pièces de canon, Stuart fit pleuvoir une grêle de mitraille sur le centre fédéral, qui en souffrit cruellement. Pour arrêter l'avance des Confédérés l'ennemi attaqua vivement leur gauche, et la lutte se prolongea avec des alternatives de revers et de succès partiels.

Pendant ce temps Lee serrait de près la gauche et le centre de Hooker. La division Anderson put bientôt, en refoulant le centre ennemi, donner la main à Stuart. Aussitôt qu'il vit toute son armée réunie, Lee donna l'ordre de prendre d'assaut les ouvrages fédéraux autour de Chancellorsville. Toute la ligne confédérée se porta en avant, et après une lutte corps à corps se rendit maîtresse des retranchements ennemis. Les soldats de Hooker se reformèrent et reprirent ce qu'ils avaient perdu. Trois fois les ouvrages furent pris et repris. Enfin, à la quatrième tentative, appuyées par le feu de toute leur artillerie, les troupes du Sud balayèrent tout devant elles, s'emparèrent des lignes fédérales et refoulèrent leurs adversaires vers la rivière. A dix heures du matin le drapeau confédéré flottait en triomphe sur Chancellorsville.

Le spectacle à ce moment était horrible à voir. Les obus avaient mis le feu aux bois remplis de blessés, et les flammes dévorantes rugissaient avec un bruit terrible au-

tour de ces malheureux incapables de se sauver. Beaucoup d'entre eux périrent de cette mort affreuse. La maison à Chancellorsville brûlait, et tout autour n'était que feu et fumée. Les cris des combattants, le fracas de la fusillade, les décharges de l'artillerie et les craquements sinistres des flammes donnaient un aspect de grandeur sauvage et terrible à une scène comme on en voit peu, même sur un champ de bataille.

On eût dit que Hooker avait prévu sa défaite, car il avait fait construire dans la nuit du 2 une ligne de retranchements en arrière de sa première ligne. Ces nouveaux ouvrages couvraient le gué à United States Ford. Ils formaient le troisième côté d'un triangle dont les deux autres côtés étaient le Rappahannock et le Rapidan, qui se réunissaient en cet endroit. La droite fédérale s'appuyait à cette dernière rivière, la gauche au Rappahannock. Pesamment armées, ces lignes devaient servir de refuge à l'armée fédérale.

Malgré la force de cette nouvelle position, le général Lee prit le parti de l'enlever d'assaut et de jeter Hooker dans le fleuve. Il disposa ses troupes en conséquence, son centre posté à Chancellorsville, et vers la fin de la journée il était sur le point de donner le signal de l'attaque, quand la nouvelle lui parvint que Sedgwick, après avoir défait Early, arrivait de Fredericksburg pour le prendre en flanc.

Sedgwick avait reçu vers minuit, la veille, l'ordre de Hooker de marcher à son secours. Dès trois heures du matin, le dimanche, il occupa Fredericksburg, chassant facilement devant lui quelques petits détachements confédérés. Un premier assaut livré avant le jour contre les lignes occupées par Early ne réussit pas. Sedgwick, qui avait 22,000 hommes contre les 6,000 de Early, recommença l'attaque à 8 heures, et quoique plusieurs fois repoussé, finit par les écraser, grâce à sa supériorité numérique. A

midi le général nordiste avait percé le centre confédéré et restait maître de toutes les positions qu'avait occupées l'armée de Lee pendant la bataille du 13 décembre 1862. Early rejeté vers le sud, le chemin de Chancellorsville était ouvert à Sedgwick. Les généraux Barksdale et Wilcox, deux lieutenants de Early, séparés de leur chef, se retirèrent par la route de Chancellorsville et firent leur possible pour retarder la marche de Sedgwick.

Telle fut la nouvelle qui vint surprendre Lee au moment où il s'apprêtait à attaquer les nouvelles positions de Hooker, le dimanche dans l'après-midi. Au moment de la victoire le péril était plus grand pour lui qu'il ne l'avait jamais été. Mais Lee n'était pas homme à se laisser abattre. Sans hésiter il prit la résolution de laisser une partie de sa petite armée pour tenir Hooker en échec, et de faire volte-face avec le reste contre Sedgwick, qu'il se promettait bien de rejeter au delà du Rappahannock. Celui-ci écrasé, il se proposait de revenir sur Hooker et de lui faire partager le sort de son subordonné : il n'y avait donc pas de temps à perdre, car si Sedwick parvenait à s'emparer de Salem Heights, et il en était très-près, il dominerait les positions de Lee.

Laissant donc le corps de Jackson sous les ordres de Stuart pour surveiller Hooker, Lee, dans l'après-midi de ce même dimanche, se porta au-devant de ce nouvel ennemi avec la division Mac-Laws et une brigade de la division Anderson. Sa marche fut si rapide qu'à 4 heures de l'après-midi il avait déjà atteint Salem. Il n'était que juste temps. Wilcox défendait héroïquement Salem-Chapel, situé sur le point culminant de la hauteur; mais ses soldats, tout ce qui lui restait de sa brigade et de celle de Barksdale, 2,000 hommes contre 20,000, ne pouvaient plus continuer cette lutte inégale. La division Mac-Laws se formait pour se porter au secours de Wilcox quand Sedgwick, lançant vigoureusement deux de ses divisions, s'empara du

sommet et balaya du feu de ses batteries les lignes confédérées. Mais ce succès dura peu : Lee à son tour forma son armée en ordre de bataille et, la jetant tout entière sur l'ennemi, reprit les hauteurs et refoula les Fédéraux dans les bois. La nuit mit fin au combat. Sedwick se trouvait subitement arrêté. Cette journée lui avait coûté 4,925 hommes. Le lendemain, 4 mai, Lee ayant été rejoint par le reste de la division Anderson, chargea ce général de tourner l'aile gauche de Sedgwick et de le couper de la rivière. Sedgwick était encore à la tête de 21,000 hommes, tandis que Lee ne disposait que de 14,000, tout le corps de Jackson étant resté devant Hooker.

Le mouvement tournant d'Anderson ne s'effectua que difficilement et la résistance des Fédéraux se prolongea jusqu'à la nuit, quoiqu'ils cédassent sur toute la ligne. — Malheureusement pour les Confédérés, la nuit enveloppait déjà les deux armées quand les Fédéraux plièrent. Leur retraite était sur le point d'être coupée ; profitant de l'obscurité, Sedgwick se retira pendant la nuit et passa le Rappahannock sur un pont qu'il avait eu la précaution de jeter la veille ; les Confédérés le serrèrent de près, et l'artillerie de Lee ouvrit son feu sur l'ennemi au moment où ses derniers soldats franchissaient le fleuve.

Confiant à la hâte la garde de Frèdericksburg à la division Early, Lee repartit le 5 au matin pour donner le coup de grâce à Hooker. Il franchit rapidement les 24 kilomètres et arriva dans l'après-midi à Chancellorsville avec les divisions Anderson et Mac-Laws. Il disposa aussitôt ses forces de manière à livrer l'assaut des lignes fédérales dès le lendemain matin

Mais la défaite de Sedgwick avait démoralisé Hooker ; il avait préparé ses ponts, et pendant la nuit du 5 au 6 fit passer son artillerie, ses trains et son armée sur la rive nord du Rappahannock. Le 6, dès l'aube, les éclaireurs confédérés, précédant l'armée de Lee qui s'avançait en

ordre de bataille sur les positions ennemies, découvrirent que les Fédéraux les avaient abandonnées. Les troupes du Sud hâtèrent leur marche à travers les lignes fédérales, mais se trouvèrent bientôt sous le feu des batteries que Hooker avait fait dresser sur la rive opposée, d'où par suite de l'élévation du terrain, elles dominaient complétement la rive occupée par les Confédérés. Lee était vainqueur sur toute la ligne.

Les Confédérés avaient donc mis en fuite deux armées, et la campagne se terminait glorieusement pour eux. Mais leurs pertes étaient sérieuses. Sur une armée de moins de 50,000 hommes, les morts, blessés et disparus s'élevaient à 10,281. Celles de l'ennemi étaient encore plus grandes : ils avaient perdu 17,197 hommes, dont 5,000 prisonniers. Les blessés fédéraux étaient pour la plupart tombés aux mains des Confédérés, qui s'étaient aussi emparés de 14 canons, de 19,500 armes diverses, de 17 étendards et d'une quantité de munitions de guerre.

Cette campagne brillamment conçue et admirablement dirigée avait coûté la vie au général Jackson, qui mourut le 10 mai. C'était payer la victoire très-cher.

Voici l'ordre du jour par lequel le général en chef annonçait cette perte à l'armée :

« Quartier général de l'armée de Nord-Virginie.
11 mai 1863.

« C'est avec une profonde douleur que le général en chef fait part à l'armée de la mort du lieutenant général T. J. Jackson, qui a rendu le dernier soupir le 10 de ce mois, à 3 heures de l'après-midi. La hardiesse, l'habileté et l'énergie de cet homme de bien et de cet illustre soldat viennent à nous manquer par la volonté de Dieu, dont les voies sont impénétrables. Tout en pleurant sa perte, nous sentons que

son esprit nous anime et que l'armée entière s'inspirera de son courage indomptable et de sa confiance inébranlable en Dieu, notre espoir et notre soutien. Que son nom soit un signe de ralliement pour son corps d'armée, qui sur tant de champs de bataille a triomphé avec lui! Que ses officiers et ses soldats suivent le noble exemple qu'il leur a laissé de tout oser pour la défense de notre patrie bien-aimée! »

« R. E. Lee, *général.* »

Dans un autre ordre du jour il remerciait ses soldats de leur brillante conduite, et leur recommandait spécialement de se réunir le dimanche suivant pour rendre au Dieu des armées la gloire due à son saint nom.

La colonne de cavalerie que Hooker avait détachée, au commencement de ces dernières opérations militaires, pour couper les communications de Lee avec Richmond, fit quelques dégâts au chemin de fer, détruisit quelques maisons et pilla quelques fermes, mais ses exploits se bornèrent là. La nouvelle de la défaite de Hooker la fit revenir en toute hâte, poursuivie et harassée par la cavalerie du Sud. Le général Lee profita cependant de l'émotion qu'avait causée cette razzia pour appeler l'attention du Gouvernement sur la faiblesse relative de la cavalerie confédérée, décimée par les fatigues. Il demanda instamment que l'on fît venir des chevaux du Texas pour la remonte pendant que les communications avec cette contrée étaient encore ouvertes.

Ce qui nous frappe surtout, dans cette courte et glorieuse campagne de Chancellorsville, est l'extrême hardiesse du général Lee et les fautes extraordinaires du général Hooker.

Le 1er mai, quand ce dernier sortit des bois de Chancellorsville, tout lui avait réussi et tout devait lui réussir, car ses mesures étaient admirablement prises. Il avait amené

son armée, forte de cent mille hommes, et l'avait postée dans une excellente position, à l'est de Chancellorsville, sur la route de Fredericksburg. Le général Sedgwick était resté dans cette dernière ville, il est vrai, mais l'armée principale couvrait le gué à Bank's Ford, qui n'était qu'à 20 kilomètres de Fredericksburg ; il eût été facile, dans l'après-midi de ce même jour, d'amener la concentration de toute l'armée fédérale. Selon toute apparence, Lee était perdu. Ses forces, très-inférieures, étaient de plus dispersées et exposées à être attaquées en détail. Sedgwick menaçait sa droite à Fredericksburg, Hooker, à Chancellorsville, s'apprêtait à fondre sur sa gauche. Rien ne paraissait donc plus facile que d'écraser une de ses ailes avant que l'autre n'eût pu venir à son secours. Mais le général Hooker semble avoir douté de lui-même, et quand Lee prit l'offensive, marchant contre lui avec le gros de ses forces, Hooker se retira des fortes positions qu'il occupait en pleine campagne pour se réfugier dans les bois entourant Chancellorsville.

Nul doute que ce ne fut là une grave erreur. Ce mouvement rétrograde du général fédéral non-seulement décourageait ses soldats, jusque-là confiants dans la certitude d'une victoire que leur promettaient les ordres du jour triomphants de leur chef, mais lui enlevait tous les avantages que lui donnait la rase campagne, où sa nombreuse armée pouvait manœuvrer et se déployer avec facilité.

Lee profita à l'instant de la faute de son adversaire, et, refoulant devant lui vigoureusement les Fédéraux dans le Wilderness, dès le 1er mai au soir y renferma Hooker et son armée. Ce résultat inattendu changea la face des choses ; l'armée fédérale, qui avait dû poursuivre Lee l'épée dans les reins jusqu'à Richmond, venait de rétrograder, et celui-ci, que l'on avait supposé en pleine retraite, au lieu de cela poursuivait Hooker et lui offrait bataille.

C'est à ce moment que Lee prit une détermination d'une hardiesse inouïe. Partageant sa petite armée en deux, il se jeta sur la droite fédérale. Il serait injuste de rendre le général Hooker responsable du succès d'un mouvement qu'il ne pouvait prévoir, car en prenant cette décision, contraire à toutes les règles de l'art militaire, Lee n'avait pour se justifier que la situation très-critique des affaires du Sud. Dans l'impossibilité de rien entreprendre contre la gauche ou le centre de Hooker, tant ils étaient fortement retranchés, il devenait absolument nécessaire ou de battre en retraite ou d'attaquer ailleurs. La retraite des Confédérés eût livré à l'ennemi une grande étendue de pays fertile, et l'effet moral eût été désastrueux. Force fut donc d'attaquer la droite fédérale. Le succès de cette manœuvre fut extraordinaire et ses résultats foudroyants. L'armée du Nord ne fut sauvée d'une déroute complète que par l'attaque de Sedgwick sur le flanc confédéré, qui obligea Lee, au moment où il allait poursuivre les troupes démoralisées de Hooker et les jeter dans la rivière, de se retourner contre ce nouvel adversaire. Mais en apprenant que son lieutenant avait aussi été repoussé, le chef fédéral parut avoir complétement perdu courage, et ne tarda pas un moment à mettre la rivière entre lui et les Confédérés.

Tout en reconnaissant que les fautes de Hooker ont été pour beaucoup dans le succès de Lee, l'historien impartial reconnaîtra que jamais, dans toute sa carrière, le chef sudiste n'a fait preuve d'une plus grande habileté. On ne peut pas lui reprocher une seule faute stratégique, depuis le moment où Sedgwick traversa le Rappahannock à Fredericksburg jusqu'à celui où Hooker repassa ce même fleuve. Peut-être objectera-t-on qu'il perdit du temps en n'attaquant pas le 5 mai les Fédéraux dans leur seconde ligne de retranchements, mais cette inaction forcée de Lee s'explique de différentes manières : la fatigue de ses soldats épuisés, par quatre jours de combats et de marches

consécutifs, la nécessité de reformer ses lignes avant l'effort final, et la conviction bien naturelle que Hooker ayant encore plus de cent mille hommes sous ses ordres, ne renoncerait pas si facilement à son entreprise et se défendrait avec énergie, suffisent amplement pour expliquer ce temps d'arrêt. Il y avait bien là, on en conviendra, de quoi faire hésiter un chef qui ne commandait qu'à 35,000 hommes tout au plus, et qui sentait que son armée était la principale espérance du Sud.

Cette rapide campagne présente un ensemble parfait qui se soutient du commencement à la fin. Elle est un modèle à étudier par tous ceux qui s'occupent de l'art de la guerre. Les mouvements de Lee se font surtout remarquer par leur rapidité et par leur audace. Le 29 avril, Hooker passe le Rappahannock. Lee se porte aussitôt vers le point menacé, fait retirer les faibles détachements qui étaient postés de ce côté, et les concentre à Chancellorsville. Apprenant que Sedgwick avait également passé à Fredericksburg, le chef confédéré, après s'être rapidement concerté avec Jackson, se décida à diriger le gros de ses forces sur l'armée de Hooker. Le 1er mai, l'ennemi est refoulé sur Chancellorsville; le 2, sa droite est écrasée et son armée se replie en désordre; le 3, il est chassé de Chancellorsville, et, sans l'avance de Sedgwick, que Lee, par suite de son infériorité numérique, n'avait pu empêcher, Hooker aurait ce même jour essuyé une défaite accablante. Ainsi, dans l'espace de quatre jours, Lee avait rapidement pris l'offensive, avait arrêté, puis attaqué et finalement repoussé avec de grandes pertes une armée trois fois plus nombreuse que la sienne. Le dernier jour d'avril, une masse ennemie de 120,000 hommes le tenait enveloppé; le 3 mai, le corps d'armée principal des ennemis se retirait dans le plus grand désordre, et le 6 au matin pas un soldat fédéral, excepté les prisonniers, ne se trouvait au midi du Rappahannock.

Au milieu de ces scènes critiques où se jouait le sort, non-seulement de la capitale confédérée, mais aussi de la cause même du Sud, le calme de Lee demeura inaltérable. Sans se laisser aller à la forfanterie goguenarde et bruyante de Hooker, dont témoignent les ordres du jour de ce dernier et ses conversations avec ses officiers, Lee, par une espèce de réaction instinctive, était devenu presque gai. Lorsqu'un des aides de camp du général Jackson vint en tout hâte à Fredericksburg lui annoncer que l'ennemi passait la rivière avec des forces imposantes, le chef confédéré lui dit en souriant avec malice : « J'entendais bien tirer, et je commençais à trouver qu'il était temps qu'un de mes jeunes gens ayant un moment à perdre vint me dire de quoi il s'agissait. Dites au général Jackson qu'il sait aussi bien que moi ce qu'il y a à faire. »

L'incident le plus important de la bataille de Chancellorsville fut la blessure mortelle qu'y reçut Stonewall Jackson. Cet illustre lieutenant de Lee était devenu son bras droit, et Lee ressentit cette perte cruellement. Depuis l'ouverture des hostilités, aucun nom n'avait conquis une aussi large part dans la faveur publique que celui de Jackson. Dans le court espace de deux ans, la manière brillante dont il exécutait les missions qu'on lui confiait et les triomphes continuels qu'il remportait avaient rendu fameux son nom, complètement inconnu auparavant. Il était sorti vainqueur d'une première lutte difficile et inégale dans la vallée de Virginie, bien qu'il eût toujours eu affaire à des forces très-supérieures aux siennes. Ces victoires dans un moment si critique et sur une frontière si importante n'avaient pas peu contribué à électriser les habitants de Richmond et de toute la Confédération. Il prit ensuite une part très-importante dans la bataille des Sept Jours contre Mac-Clellan, en 1862, sur le Chickahominy. Détaché vers le nord, il défit l'avant-garde de Pope à Cedar Mountain, commanda l'aile gauche de Lee dans le mou-

vement tournant contre le flanc de Pope, détruisit Manassas, se maintint jusqu'à l'arrivée de son chef et contribua largement à la victoire qui suivit. De là il passa dans le Maryland, se jeta sur Harper's Ferry, et s'en rendit maître; il était aux côtés de Lee dans la bataille de Sharpsburg, et y soutint sans broncher les plus rudes assauts de l'ennemi. Si cette lutte resta indécise au lieu d'être une défaite pour le Sud, le mérite en est principalement dû à Lee comme général et à Jackson comme soldat. Lorsque les Confédérés se retirèrent, Jackson resta dans la vallée pour embarrasser Mac-Clellan. Il y réussit parfaitement, puis tout à coup reparut à Fredericksburg, où il reçut et repoussa une des deux grandes attaques des Fédéraux. Au printemps suivant se livra la sanglante bataille de Chancellorsville, dernier combat de l'héroïque Jackson. Avec cette glorieuse journée finit la carrière de celui qui était devenu l'*alter ego* de Lee.

Il n'est pas difficile de se rendre compte de ce que ressentit le général en chef en perdant un homme qui était à la fois le soldat sur lequel il comptait le plus et l'ami qu'il chérissait le plus tendrement. Les rapports entre Lee et Jackson avaient toujours, dès le premier moment, été des plus cordiaux. Jamais un nuage ne s'était élevé pour troubler les sentiments d'affection et d'admiration réciproques qu'ils se portaient. Jamais ils ne s'étaient demandé quelle place ils occupaient dans l'estime du public, lequel des deux avait la plus grande part dans le respect et l'amour de leurs concitoyens. Au contraire, on ne pouvait faire un plus grand plaisir à Lee que de faire ressortir l'éclat des services de Jackson. Il était le premier en toute circonstance à dire publiquement combien il était redevable à son illustre lieutenant, à exprimer hautement toute l'admiration qu'il ressentait pour ses talents militaires et à lui attribuer, comme il le lui écrivait après Chancellorsville, tout le mérite de la victoire.

C'est un beau spectacle que celui de ces deux soldats s'aimant et s'admirant sans une arrière-pensée, sans l'ombre d'un froissement dans leur amour-propre. Jackson, de son côté, portait à son chef une affection encore plus profonde; il y entrait autant de vénération que d'admiration. Pour faire naître de tels sentiments chez un tel homme, il fallait que Lee fût non-seulement un génie militaire du premier ordre, mais aussi un homme doué de grandes qualités morales et d'une grande piété. La manière de voir de Jackson ne varia jamais, et sa confiance et son attachement restèrent inébranlables jusqu'à la fin. Il défendait invariablement son chef contre toutes les critiques. Quelqu'un faisait un jour à Lee le reproche d'être lent. Jackson, qui était présent, quoique habituellement très-silencieux, cette fois ne put se contenir: « Le général Lee n'est pas lent, s'écria-t-il. Personne ne sait le poids qu'il porte sur son cœur, sa grande responsabilité. Il est commandant en chef et il sait que s'il venait à perdre cette armée, elle ne pourrait être remplacée. Il y a peut-être quelques personnes auxquelles j'inspire assez de confiance pour que mon opinion ait une certaine valeur pour elles. Si elles entendent jamais faire cette critique du général Lee, je les autorise à le nier en mon nom. Voilà vingt-cinq ans que je connais le général. Il est prudent, il doit l'être, mais il n'est pas lent! Lee est un phénomène. C'est le seul homme que je suivrais les yeux fermés ! »

Un pareil éloge en dit assez. Le temps ne fit qu'accroître ces sentiments chez Jackson. Il se soumettait en tout aux avis de son chef. La moindre parole de Lee était sacrée pour son lieutenant; tout ce qu'il faisait ne pouvait être que bien. Une seule fois il ne fut pas de son avis, quand, après sa blessure et sa victoire à Chancellorsville, il reçut de Lee le petit mot de félicitations: « Le général Lee est bien bon, dit-il, mais c'est à Dieu qu'il devrait en faire remonter la gloire ! »

Lee lui rendait son affection pleinement, consultait Jackson sans cesse et le regardait comme son ami de cœur. Rarement il était question entre eux des rapports de supérieur à subordonné, sauf quand en sa qualité de commandant en chef Lee devait prendre une décision. Pour les détails il s'en rapportait entièrement à Jackson, certain qu'il agirait toujours pour le mieux.

L'affection de Lee se montra d'une manière frappante après Chancellorsville. Jackson, grièvement blessé, était à l'auberge du Wilderness. Personne ne croyait sa blessure mortelle. Lee, retenu sur le champ de bataille par l'état critique de la situation, rendue encore plus redoutable par l'absence de Jackson, ne put se dérober un instant pour aller serrer la main au blessé. Ne regardant pas sa blessure comme dangereuse, ce qu'en effet elle ne devint qu'au dernier moment, Lee envoyait sans cesse savoir de ses nouvelles et lui mandait des mots d'amitié : « Donnez-lui l'assurance de toute mon affection, » dit-il à un de ses aides de camp ; « dites-lui de se guérir bien vite et de me revenir le plus tôt qu'il pourra. Lui, il a perdu son bras gauche, mais moi j'ai perdu mon bras droit ! »

Quand peu après le mal empira et que l'on commença à dire tout bas que l'issue pourrait en être fatale, Lee en fut profondément ému et dit avec conviction : « Il n'est pas possible que Jackson ne se remette ! Dieu ne nous l'enlèvera pas quand il nous est si nécessaire ! Sûrement il sera épargné, en réponse à tant de prières ardentes qui montent au ciel pour lui ! »

Il se tut un instant, en proie évidemment à une émotion violente et douloureuse. Puis après quelques instants de silence il ajouta, s'adressant à l'officier qu'il envoyait auprès du blessé : « J'espère que vous le trouverez mieux. Si une occasion se présente, parlez-lui de moi, dites-lui toute mon affection » (textuellement, *give him my love*) « et confiez-lui que j'ai prié la nuit der-

nière pour lui comme je n'ai jamais prié, je crois, pour moi-même. »

La douleur que Lee ressentit lors de la mort de Jackson fut trop profonde pour trouver des larmes. Dieu seul sait ce que lui coûta l'ordre du jour par lequel il fit part de cette perte à l'armée!

CHAPITRE XI

SECONDE ENTRÉE DE LEE DANS LE MARYLAND. — MOUVEMENTS QUI AMENÈRENT LA BATAILLE DE GETTYSBURG

La défaite du général Hooker à Chancellorsville marque un des moments décisifs de la guerre civile. Pour la première fois il paraissait peut-être possible que le gouvernement de Washington arrivât à reconnaître l'indépendance du Sud. Quoique jusqu'alors les autorités fédérales eussent regardé comme tout à fait inadmissible la création d'une confédération distincte dans le Sud, les deux défaites que venaient d'éprouver les troupes du Nord sur le Rappahannock avaient fait naître des doutes sérieux chez beaucoup d'Unionistes sur la possibilité de réprimer les Confédérés par la force. En outre, les proclamations par lesquelles le président Lincoln déclarait libres les esclaves dans le Sud et mettait en réalité les États-Unis en état de siége, exaspéraient le parti démocratique, qui se plaignit vivement que toutes les libertés constitutionnelles disparaissaient.

De là vint qu'une réaction violente se fit dans l'opinion : de toutes parts arrrivèrent des protestations contre la continuation de la guerre. Beaucoup de journaux, à New-York et ailleurs, se déclarèrent contre la politique du gouvernement. Une convention des amis de la paix se réunit à Phi-

ladelphie pour se concerter sur les moyens à employer pour réaliser leurs vœux. Le juge Curtis de Boston, autrefois un des juges suppléants de la cour suprême des États-Unis, s'éleva avec force contre la violation par le Président du pacte fédéral. « Je nie, écrivait-il, que le pouvoir exécutif ait le droit de proclamer de son chef une guerre *servile*, même pour affirmer l'autorité de la Constitution et des lois de notre pays contre ceux qui refusent de s'y soumettre. Et cependant il s'arroge ce droit et le met à exécution ! Quelle garantie avons-nous, moi et mes voisins qui vivons loin du théâtre de la guerre, dans un pays où les lois fonctionnent paisiblement, que nous ne serons pas un jour arrêtés et emprisonnés, traînés devant un tribunal militaire et condamnés, si tel est le bon plaisir du Président ou de son représentant? Il est bien clair à l'intelligence la plus bornée que si l'on reconnaît tacitement au Président des États-Unis le droit comme commandant en chef de l'armée, en temps de guerre, de violer un article de la Constitution, ou d'exercer une autorité que cette Constitution lui a refusée, par cela seul qu'il juge qu'il sera par là plus à même de soumettre l'ennemi, il a les mêmes droits, et pour les mêmes raisons, de violer tous les articles de la Constitution et de s'attribuer tous les pouvoirs qu'il jugera propres à atteindre son but..... Il serait cependant temps que le peuple des États-Unis comprît et appliquât ces grandes règles de la liberté civile qui lui ont été léguées par les efforts et par les prouesses de ses ancêtres après sept cents ans de luttes contre le pouvoir arbitraire. »

Tels étaient les échos qu'avait éveillés le canon de Lee à Chancellorsville. Tous ceux dans le Nord, et leur nombre était très-grand, que jusqu'à ce jour les nécessités militaires de la situation avaient entraînés à accepter la continuation de la guerre, ou qu'avait intimidés l'étendue même des usurpations du pouvoir exécutif, se levèrent et

se déclarèrent partisans d'une entente avec le Sud sur la base d'une séparation.

Un frémissement de soulagement et de joie parcourut le pays tout entier à la perspective d'une paix prochaine. Ce fut le moment que choisit M. Stephens, vice-président des États confédérés, pour soumettre au gouvernement de Richmond une proposition tendant à entamer des négociations avec le Nord. Il s'offrait comme négociateur. Il désirait surtout pouvoir arriver à Washington avant que de nouvelles opérations militaires, en réveillant l'esprit guerrier, n'ajoutassent aux difficultés déjà bien grandes de sa tâche. La lettre de M. Stephens est du 12 juin. M. Davis en conséquence, le manda à Richmond par voie télégraphique, mais il n'y parvint que le 22 juin. Les troupes de Lee entraient déjà dans le Maryland, et il n'était plus temps.

Le projet d'une nouvelle invasion du Nord par l'armée confédérée dut sa naissance à plusieurs causes. Les deux grandes victoires de Fredericksburg et de Chancellorsville avaient rempli le Sud de joie et de confiance. Aussi demandait-on de tous côtés que Lee prît l'offensive contre un ennemi incapable apparemment de résister aux Confédérés. L'armée, dont les rangs s'étaient renouvelés dans une grande proportion par le retour de beaucoup d'hommes en congé ou malades, par la rentrée de beaucoup de conscrits et le rappel des deux corps de Longstreet, partageait l'enthousiasme universel. L'opinion publique exerçait aussi une forte pression sur le gouvernement et sur le général Lee, et les poussait à prendre une offensive qui, selon toute apparence, devait dans un bref délai amener une victoire éclatante et une paix glorieuse.

Cette manière de voir cadrait assez avec la pensée intime de Lee, qui regardait comme une chose très-importante de tenir l'ennemi autant que possible éloigné de l'intérieur du pays, et de faire en sorte que le théâtre de

la guerre fût sur la frontière et sur le sol fédéral. De cette façon le Sud serait le moins possible exposé aux ravages de l'ennemi et la capitale, Richmond, resterait à l'abri de tout danger. Cette dernière considération avait beaucoup d'importance, comme l'avenir l'a prouvé. Aussi longtemps que l'on pourrait tenir les Fédéraux à distance au nord du Rappahannock, Richmond et son réseau de lignes ferrées qui le reliaient à tout le Sud étaient en sûreté, et le gouvernement confédéré, tranquille dans sa capitale, continuait à s'affirmer comme un pouvoir indépendant aux yeux du monde. Mais si l'ennemi parvenait à se rapprocher de la capitale et à menacer ses lignes de communication, le gouvernement ne pourrait plus y rester en sécurité. C'était là un des motifs qui poussaient Lee à manœuvrer toujours de sorte à tenir l'ennemi éloigné du sol virginien. Venait aussi la question des vivres. En tous les temps c'est ce qui avait le plus manqué aux Confédérés; il était donc urgent d'être maître de la plus grande étendue de territoire possible d'où l'on pourrait tirer des provisions. Plus que que jamais l'intendance confédérée était aux abois. On dit même que lorsqu'en mai ou juin, Lee envoya à Richmond une réquisition pour les vivres, l'intendant général aurait écrit en marge: « Si le général Lee veut des rations, qu'il aille les prendre en Pennsylvanie. »

Telles furent les principales raisons qui engagèrent le Cabinet de Richmond à prendre l'offensive après la bataille de Chancellorsville.

Il y en avait une autre encore. Si la victoire avait jusqu'ici couronné les efforts de l'armée de Nord-Virginie, il n'en était pas de même pour les autres armées du Sud dans l'ouest et le sud-ouest des États confédérés.

L'armée du général Bragg dans le Tennessee n'avait essuyé que des revers. Le général Pemberton s'était laissé renfermer dans la place de Vicksburg sur le Mississippi,

et au delà de ce fleuve les Confédérés perdaient rapidement du terrain. On eut un instant l'idée de détacher une division de l'armée de Lee (qui serait forcément dans ce cas resté sur la défensive) et de l'envoyer faire lever le siége de Vicksburg. Mais c'eût été affaiblir la partie la plus exposée de la frontière et sacrifier la Virginie pour sauver Vicksburg. Lee lui-même déconseilla ce projet, ajoutant cependant que si cette mesure paraissait absolument nécessaire, il ferait partir la division Pickett immédiatement. On y renonça donc, et au lieu de ce plan on s'arrêta à celui d'une nouvelle invasion du Nord.

Le moral de l'armée de Lee était excellent. Les vétérans étaient prêts à tout entreprendre. D'autre part, l'intendance avait beaucoup de peine à nourrir l'armée, et l'idée se présentait tout naturellement d'aller vivre en Pennsylvanie aux dépens de l'ennemi. Du côté des Fédéraux, le départ d'enrôlés dont le temps finissait et les désertions de plus en plus fréquentes affaiblissaient l'armée de Hooker. En général dans le Nord le découragement à la suite des revers en Virginie allait en augmentant. Toutes ces considérations encouragèrent le Sud à saisir l'occasion favorable de reprendre l'offensive, de frapper un grand coup en Pennsylvanie et, en faisant diversion au profit des armées de l'Ouest, de rendre au Sud l'avantage qu'il commençait à perdre.

Cette invasion de Lee dans le Nord a été sévèrement critiquée. Que dit cependant le général lui-même dans son rapport ? — « Les positions occupées par l'ennemi à Fredericksburg étant trop formidables pour qu'on pût l'en déloger de force, il fallut l'en faire sortir autrement. Il était aussi urgent de débarrasser la Shenandoah Vallée des troupes fédérales qui en avaient occupé la partie inférieure pendant l'hiver et le printemps, et, si l'occasion se présentait, de transporter le théâtre de la guerre au nord du Potomac. D'autre part, il était probable que les mouve-

ments de l'ennemi, mouvements qui seraient forcément la conséquence de nos opérations, nous offriraient une occasion de frapper à l'improviste l'armée du général Hooker, et qu'en tous cas cette armée se verrait forcée d'évacuer la Virginie et même d'appeler à son secours tels détachements qui opéraient dans d'autres parties du pays. De cette façon il était permis d'espérer que les plans de campagne des Fédéraux pour cet été seraient frustrés et que la belle saison serait en partie passée avant qu'ils eussent pu en combiner d'autres. En outre, si nous remportions quelques succès, les résultats ne pourraient nous en être que très-favorables. »

Hooker occupait en effet à Fredericksburg une position soigneusement fortifiée. Il n'était qu'à une très-petite distance du Potomac, et ce fleuve magnifique, dont le cours entier était entre ses mains, lui apportait des vivres, des munitions et des renforts sans nombre. Le chef confédéré n'avait que le choix entre deux plans. Rester où il était et attendre que son adversaire prît l'offensive quand bon lui semblerait, c'était tout simplement permettre à Hooker de réparer ses pertes et de tourner la position confédérée avec des forces très-supérieures, obligeant Lee ou de se retirer, ou de livrer bataille en plaine contre un ennemi beaucoup plus nombreux. C'était l'abandon successif de toutes les places fortes et de tous les magasins confédérés. L'autre plan, au contraire, offrait tous les avantages possibles. En se portant au Nord, Lee forçait les Fédéraux à quitter les positions de Fredericksburg et à livrer bataille, ou à se rapprocher de Washington. S'ils se résignaient à ce dernier parti, en accentuant un peu plus sa marche vers le Nord, Lee contraignait Hooker à manœuvrer de manière à couvrir Baltimore et Philadelphie.

Il était très-naturel aussi de supposer que plus d'une fois ces opérations compliquées offriraient au chef confédéré l'occasion de faire du mal à son adversaire sans nécessaire-

ment engager une bataille rangée, Pour quelque temps du moins la Virginie ne serait plus foulée par des armées ennemies et son peuple respirerait un peu, après avoir été si longtemps écrasé par l'occupation étrangère. Les vivres en abondance afflueraient au lieu des rations bien maigres qu'avaient les soldats depuis des mois : le projet fédéral de marcher sur Richmond serait forcément abandonné, et Lee aurait le choix de livrer bataille où et quand il lui conviendrait.

Le grand général, qui avait si admirablement dirigé les opérations militaires en Virginie, n'hésita pas. Il ne se faisait cependant pas d'illusions sur la possibilité de se maintenir en permanence avec une armée de 60,000 hommes, au milieu de provinces remplies de populations hostiles et énergiques, ayant autour de lui des armées ennemies deux fois plus nombreuses que la sienne, et à 320 kilomètres de sa base d'opérations. Il se promettait bien de profiter de tous les avantages que la fortune ou l'ineptie de ses adversaires lui offriraient; mais quant à conquérir la Pennsylvanie ou à s'y maintenir longtemps, il connaissait trop bien l'immense inégalité entre les ressources des deux belligérants pour se leurrer d'un si fol espoir. Personne n'avait plus à cœur que lui d'épargner la vie de ses hommes et de ménager ses ressources. Ce n'était qu'à force d'habileté et de stratégie qu'il pouvait espérer lutter avec son adversaire. S'il se porta vers le Nord, ce fut pour y jouer son grand jeu dans des conditions meilleures. La bataille de Gettysburg n'eût-elle jamais eu lieu, ou Lee fût-il ce jour-là resté maître de la position fédérale, il se serait toujours vu obligé, si les négociations pour la paix ne s'entamaient pas, ou si le moment favorable aux opérations militaires venait à passer, de se retirer vers un point plus à portée de ses convois de vivres et de ses munitions.

Ainsi tombent d'eux-mêmes tous les projets que prêtaient

à Lee des écrivains qui n'ont pas assez étudié la situation relative des deux combattants à ce moment de la guerre. Ainsi sont réduites à néant ces espérances de dicter la paix sur le sol du Nord, que supposaient chez Lee les critiques du Nord. Ses vues n'étaient pas si ambitieuses.

La seule pièce que Lee ait publiée sur la campagne de Gettysburg, le rapport officiel déjà cité, constate qu'il visait à attirer Hooker au nord du Potomac, à débarrasser la vallée de la Shenandoah de la présence de l'ennemi, afin de tirer de cette fertile contrée les vivres dont on avait tant besoin, à forcer les Fédéraux à rappeler au secours de leur armée principale les troupes qui dévastaient les côtes de la Confédération, et à un moment favorable attaquer Hooker, le battre si c'était possible, et réagir ainsi sur l'opinion dans le Nord en faveur d'une termination de la guerre. Il n'est guère douteux qu'une défaite décisive des Fédéraux à ce moment n'eût amené la paix. Un troisième désastre pour ses armes aurait brisé la résolution du gouvernement fédéral. Si le canon de Lee eût tonné aux portes de Washington ou de Philadelphie, le parti de la paix dans le Nord se serait senti assez fort pour intervenir d'une manière efficace, et la lutte n'aurait pu continuer.

Nous devons ajouter que dans son rapport Lee dit : « Il n'avait jamais été dans mon intention, aussi éloigné que je l'étais de ma base d'opérations, de livrer bataille à moins d'être attaqué. » Il aurait donc voulu forcer le général Hooker à l'attaquer sur un terrain de son choix et au moment qu'il jugerait opportun.

Les réflexions qui précèdent donneront une idée nette des intentions et des projets de Lee dans sa dernière campagne offensive. Nous allons poursuivre notre récit et raconter les mouvements qui ont précédé et amené la bataille de Gettysburg.

La résolution de prendre l'offensive une fois arrêtée, le

gouvernement confédéré ne perdit pas un instant à en préparer l'exécution. Le corps du général Longstreet avait rejoint Lee peu après Chancellorsville. La mort de Jackson ayant rendu nécessaire de le remplacer dans le commandement du 2e corps, le général Ewell y fut promu avec l'approbation de tous. Un troisième corps fut organisé et placé sous les ordres du général A. P. Hill, qui, ainsi que Ewell, fut nommé lieutenant général. La loi du recrutement rigoureusement appliquée amena de nombreux conscrits dans les rangs confédérés. Les soldats, mieux armés et mieux équipés qu'ils ne l'avaient jamais été, furent soumis à une discipline sévère; ils s'exerçaient chaque jour au maniement des armes; de nombreuses revues et inspections ne tardèrent pas à produire d'excellents résultats. L'artillerie surtout fut l'objet de soins tout spéciaux. Vers la fin de mai, l'armée comptait 70,000 hommes, dont 10,000 hommes dans la cavalerie seule! Le corps de Longstreet comprenait les trois divisions Mac-Laws, Hood et Pickett; le corps d'Ewell, les divisions Early, Rodes et Johnson, et le corps de Hill, les divisions Anderson, Pender et Heth.

Le Nord n'ignorait aucun des préparatifs qui se faisaient dans le Sud pour envahir son sol. Ses journaux ne tarissaient pas en détails et en récits transmis par les unionistes des comtés limitrophes.

Le 3 juin, juste un mois après la bataille de Chancellorsville, le corps de Longstreet, qui était cantonné à Fredericksburg et sur le Rapidan, se dirigea sur Culpepper Court House et fut suivi, le 4 et le 5, par le corps de Ewell. A. P. Hill resta à Fredericksburg pour tromper Hooker en lui faisant croire que toute l'armée confédérée occupait encore ses anciennes positions.

De son côté le général fédéral disposait de forces (d'après une dépêche du 13 mai au président Lincoln) qui s'élevaient à 80,000 hommes. Il ne s'agit ici que de

son infanterie. C'est la seule et dernière fois pendant toute cette guerre que le Sud put mettre sur pied une armée dont le nombre approchât de celui de l'armée du Nord !

Hooker, persuadé qu'il se tramait quelque chose dans le camp ennemi et craignant d'être mystifié comme Pope l'avait été l'année précédente, fit passer le corps de Sedgwick de l'autre côté du Rappahannock, à Deep-Run, le 6, pour se rendre compte des forces et des dispositions des Confédérés.

Le général Hill plaça ses troupes de manière à recevoir l'attaque de Sedgwick si elle avait lieu, et en informa le général en chef. Mais comme il était évident, d'après les mouvements de Sedgwick, qu'il ne s'agissait que d'une reconnaissance en force, le général Lee laissa Longstreet et Ewell poursuivre leur marche, et le 8 leurs deux corps d'armée étaient concentrés à Culpepper Court House, où les attendait le général Stuart avec la cavalerie.

Hooker, nullement éclairé par la reconnaissance de Sedgwick et apprenant que Stuart était à Culpepper Court House, envoya deux divisions de cavalerie fédérale sous le général Pleasanton, soutenues par deux brigades d'infanterie, pour le déloger. Les Fédéraux tentèrent le passage du Rappahannock aux deux gués, Kelley's Ford et Beverley's Ford. Reçus vigoureusement à Beverley's Ford par le général Jones, appuyé par la cavalerie de W. H. F. Lee, tandis que Stuart lui-même et Robertson défendaient l'autre gué, les troupes de Pleasanton, vers le soir, durent repasser la rivière, laissant 400 des leurs prisonniers entre les mains de leurs adversaires. Leurs pertes en tués et blessés s'élevaient à plusieurs centaines d'hommes. Les Confédérés reconnurent une perte de 500 hommes, parmi lesquels le général W. H. F. Lee, sérieusement blessé.

Cette affaire, à laquelle vingt mille hommes de cavalerie

avaient pris part, révéla au général Hooker la présence à Culpepper de forces ennemies plus considérables qu'il ne l'avait pensé. Craignant pour ses communications avec Washington, il reporta son 3e corps sur le haut Rappahannock et redoubla de vigilance pour garder toute la ligne de ce fleuve.

Ayant réussi ainsi à dépister son adversaire, Lee se hâta de porter son armée en avant. Le général Imboden, qui commandait sur la frontière du Maryland, reçut l'ordre de faire une démonstration sur Romney et de détruire la ligne ferrée de Baltimore à l'Ohio, afin de détourner l'attention des mouvements du général Ewell et d'empêcher les troupes fédérales qui veillaient à la sûreté de ce chemin de fer de se porter au secours de la ville de Winchester, dans la vallée de Virginie.

Le 10 juin, Ewell quitta Culpepper Court House, marcha rapidement par Little Washington, entra dans la vallée et passa la Shenandoah à Front Royal. Il était précédé par la cavalerie du général Jenkins, qui, en interceptant tous les chemins qui menaient vers Winchester, empêchait la nouvelle de l'approche de Ewell d'arriver à la connaissance de la ville menacée. Le général Milroy occupait Winchester avec 6,000 hommes de troupes fédérales. Il s'était fait universellement détester et avait poussé son inhumanité si loin que le gouvernement confédéré l'avait mis hors la loi. Aussi les habitants de cette partie de la Virginie furent remplis de joie à l'approche des Sudistes.

Ewell ne perdit pas un instant. Détachant la division Rodes vers Berrysville avec ordre de s'emparer de Martinsburg et du bas de la vallée pour couper toute retraite aux Fédéraux, il se porta de sa personne sur Winchester avec ses deux autres divisions. Parvenu devant cette ville le 13, il employa le reste de la journée à établir ses batteries, et dès le lendemain matin le bombardement commença. Vers le soir l'assaut fut livré. Quoique la ville fût

entourée de redoutes formidables, les Sudistes s'en rendirent promptement maîtres. La plus grande partie de la garnison fut faite prisonnière. Milroy put s'échapper et gagna Harper's Ferry. Le 13, le général Rodes s'empara de Berrysville, où il fit 700 prisonniers; le 14, il occupa Martinsburg et y prit 200 Fédéraux, quelques canons et une quantité considérable de munitions et de vivres.

Ewell avait effectivement surpris l'ennemi, grâce à la rapidité de ses mouvements; il avait en trois jours fait une marche de 112 kilomètres, pris trois villes, fait 4,000 prisonniers, sans compter 29 pièces d'artillerie, 270 fourgons et des provisions et munitions abondantes. Ses soldats étaient remplis d'enthousiasme et disaient tout haut que Jackson avait trouvé un digne successeur. S'arrêtant à peine le temps nécessaire pour faire reposer ses hommes, Ewell quitta Winchester et, se portant sur le Potomac, occupa les gués de ce fleuve, et la vallée tout entière rentra ainsi au pouvoir du Sud.

Hooker apprit par le télégraphe la marche d'Ewell et comprit qu'il avait été joué par son habile adversaire. Le premier effet de cette nouvelle fut que toute l'armée fédérale se replia sur Centreville. Le général A. P. Hill, auquel la retraite de Sedgwick rendait la liberté, reçut alors l'ordre de passer dans la vallée de la Shenandoah.

Le général en chef fédéral, toujours persuadé que Lee voulait couper ses communications avec la capitale, s'était posté de manière à couvrir Washington. Lee, de son côté, n'ayant avec lui que le corps de Longstreet et la cavalerie de Stuart, épiait la retraite des Fédéraux, dans l'espoir qu'ils lui offriraient une occasion de les attaquer à l'improviste. Mais Hooker se tint constamment sur la plus stricte défensive.

Afin d'attirer l'armée fédérale plus loin encore de sa base et de masquer la marche de Hill, qui de Fredericksburg se dirigeait sur la vallée, Longstreet, quittant Cul-

pepper Court House le 15 juin, longea le côté est du Blue Ridge, et occupa Ashby et Snicker's Gaps. Ce mouvement ayant en effet attiré Hooker loin de Washington et vers les montagnes, A. P. Hill passa le Blue Ridge, entra dans la vallée et prit position à Winchester.

Par ces mouvements stratégiques admirablement combinés le général Lee avait donc, en moins d'une quinzaine de jours, forcé l'armée fédérale à se replier du Rappahannock sur le haut Potomac, et était parvenu à poster les trois corps de son armée dans de fortes positions s'appuyant mutuellement, et desquelles il leur était loisible d'entrer à leur gré dans le pays ennemi sans risquer désormais de voir leur marche entravée par le général Hooker.

A première vue on pourrait taxer le général Lee d'une témérité excessive en étendant ses lignes tellement, que son extrême gauche sous Ewell, en vue de Winchester, était à 160 kilomètres de son extrême droite sous Hill, en face de Fredericksburg, Longstreet étant à moitié chemin à Culpepper; de plus, une rivière, le Rapidan, coulait entre Hill et Longstreet, et la chaîne du Blue Ridge séparait ce dernier de Ewell. L'armée de Hooker, égale au moins en nombre à celle de Lee, était concentrée sur la rive septentrionale du Rappahannock, et l'occasion paraissait tentante pour le général fédéral de frapper un coup et de profiter de la dispersion de ses ennemis.

L'idée du reste était venue en même temps au général Hooker et au président Lincoln d'attaquer l'armée confédérée pendant qu'elle effectuait ce périlleux changement de front. Mais ils ne s'entendirent pas sur le moment et l'objectif de l'attaque. Hooker, en prévision du mouvement de son adversaire, voulait faire une contre-manœuvre et par cette menace arrêter la marche de Lee. Lincoln s'y refusa. « Si vous voyez que Lee passe au nord du Rappahannock, écrivait le Président à Hooker, ne passez pas sur la rive méridionale. A votre place j'éviterais de me

trouver pris sur la rivière comme un bœuf qui, n'ayant qu'à moitié franchi une haie, se trouve exposé en avant et en arrière à la dent des chiens, sans pouvoir donner un coup de corne par-ci ou un coup de pied par-là.

Quand la nouvelle parvint à Washington que les têtes de colonne de Lee débouchaient sur le haut Potomac, tandis que l'arrière-garde était encore au midi du Rappahannock, le Président écrivit au général Hooker, dans son style figuré : « Si la tête de l'armée de Lee est à Martinsburg, et sa queue sur le chemin entre Fredericksburg et Chancellorsville, l'animal doit être bien mince et bien étiré quelque part. Ne pourriez-vous le couper en deux? »

On a suggéré que cette témérité chez Lee venait du mépris qu'il avait pour son adversaire, qu'il savait incapable de prendre une offensive énergique. C'est là peut-être un point de vue bien exagéré. Certes, sans une certaine dose de hardiesse un général n'est qu'à moitié soldat : il en faut une certaine proportion pour réussir à la guerre. Mais Lee s'exposait-il vraiment à un désastre sérieux, en supposant que son adversaire fût homme à profiter de l'occasion qu'il semblait lui offrir? Il aurait peut-être été obligé de renoncer à sa campagne d'invasion si Hill à Fredericksburg ou Longstreet à Culpepper eussent été attaqués, car le corps d'Ewell dans ce cas aurait forcément dû se replier. Mais une défaite des deux corps réunis de Hill et de Longstreet, à portée pour se donner la main, n'était pas un succès sur lequel Hooker eût le droit de compter. Ces deux corps comptaient 50,000 hommes, les deux tiers de l'armée confédérée; toute l'armée de Hooker n'en avait que 80,000. Il n'était donc pas probable que ces 80,000 Fédéraux eussent pu battre les Confédérés, quand à Chancellorsville un nombre bien moindre de Confédérés avaient mis en déroute 120,000 Fédéraux.

Il n'y a pas à douter que telle ne fût l'opinion de Lee, et qu'il ne comptât que Hill et Longstreet se réuniraient

au besoin et repousseraient victorieusement n'importe quelle attaque, tandis que Ewell continuerait à pénétrer dans le pays ennemi. Tout ce mouvement stratégique en lui-même était hardi, nous n'en disconvenons pas, mais il ne s'ensuit pas nécessairement que Lee ait poussé jusqu'à ce point le mépris pour son adversaire.

Mais revenons à notre sujet. Pour pénétrer enfin le mystère qui voilait les plans des Confédérés, Hooker lança sa cavalerie contre Stuart, dont la cavalerie, rangée devant le Blue Ridge, masquait effectivement la position de Longstreet. A la suite de plusieurs reconnaissances, Hooker, mieux éclairé, porta son 12e corps à Leesburg, soutenu par le 5e à Aldie et par le 2e à Thoroughfare Gap.

Sur ces entrefaites Ewell était déjà entré en Pennsylvanie. Lee dut donc le faire soutenir. En conséquence, le 24 juin Longstreet et Hill franchirent le Potomac, le premier à Williamsport, le second à Shepherdstown, et se dirigèrent vers Hagerstown. Stuart dut rester en Virginie pour surveiller les défilés des montagnes, observer l'ennemi et le harceler autant que possible, lorsqu'à son tour il se porterait au delà du Potomac. Aussitôt que l'armée fédérale serait rentrée dans le Maryland, il devait passer le fleuve à l'est ou à l'ouest du Blue Ridge, à son choix, et couvrir l'aile droite de l'armée de Lee, ayant soin de tenir son chef au courant des mouvements de l'ennemi. Le général en chef confédéré eut bientôt raison de regretter vivement l'absence de sa cavalerie pendant sa marche en avant et pendant les opérations stratégiques qui suivirent. S'il l'avait eue à sa disposition, le résultat de la campagne en Pennsylvanie eût été probablement bien différent.

Le général Imboden, selon les ordres qu'il avait reçus, avait détruit la voie ferrée de Baltimore à l'Ohio sur plusieurs points importants, et le 17 juin s'était emparé de la petite ville de Cumberland, dans le Maryland. Déjà, le

14, la brigade de cavalerie du général Jenkins avait poussé jusqu'à Chambersburg, en Pennsylvanie, et après y avoir fait des réquisitions nombreuses, était revenue en Virginie avec un grand nombre de chevaux, des troupeaux de bétail et une grande quantité de vivres.

Cette pointe audacieuse et la présence de l'armée de Lee sur le Potomac supérieur jetèrent la consternation dans le Nord. Une vive agitation se répandit dans tout le pays jusqu'à la ville de New York; mais, sauf quelques milices réunies à la hâte à Harrisburg, capitale de la Pennsylvanie, aucun effort sérieux ne se produisit pour disputer le terrain.

C'est au milieu de cette agitation fébrile que Ewell, qui avait franchi le Potomac le 22 juin, entra le 23 en Pennsylvanie et se rendit maître ce même jour de Chambersburg. Lee avait donné les ordres les plus stricts pour que les propriétés particulières fussent respectées; les soldats confédérés devaient payer tout ce qu'ils prendraient. Si les habitants ne voulaient pas accepter le papier confédéré, on devait leur remettre un reçu pour tout ce qui serait fourni par eux. Le 27 juin toute l'armée confédérée se trouva réunie à Chambersburg.

Dans un ordre du jour de la même date (27 juin), Lee, après avoir témoigné sa satisfaction de la bonne tenue de ses soldats, ajouta qu'il y avait eu cependant des exceptions, leur rappela à ce sujet qu'il y allait de la réputation de toute l'armée, et que comme citoyens d'une nation civilisée et chrétienne ils étaient tenus d'observer certaines lois aussi bien en pays ennemi que dans leur patrie. « Le général commandant en chef, » y est-il dit, « juge que ce serait la plus grande des hontes pour cette armée, et par conséquent pour tout le pays, que de se permettre vis-à-vis de citoyens innocents et sans défense des outrages barbares et d'imiter par la destruction de propriétés particulières la conduite qu'ont tenue nos ennemis sur notre sol. Agir

de la sorte, c'est se déshonorer, c'est affaiblir la discipline, briser les ressorts de l'état social et détruire l'objet que nous avons en vue. Il faut se rappeler que nous ne faisons la guerre qu'aux hommes armés et que nous ne pouvons nous venger des maux qu'a soufferts notre peuple sans nous abaisser aux yeux de tous ceux qu'ont indignés les atrocités de nos ennemis et sans offenser Celui à qui seul appartient la vengeance et dont la protection seule peut couronner de succès nos efforts. »

L'armée se montra digne du noble appel que lui avait adressé son chef. La conduite de l'armée confédérée en Pennsylvanie offre un beau contraste avec celle de n'importe quelle armée fédérale dans le Sud.

Afin de maintenir ses communications avec la vallée de Virginie par Hagerstown et Williamsport, Lee dirigea la division Early à l'est de South Mountain; son intention était, en inquiétant l'ennemi de ce côté, de l'éloigner du Potomac. Early poussa donc jusqu'à York, qu'il occupa, tandis que le reste du corps d Ewell atteignit Carlisle.

Aussitôt qu'il se fut assuré que Lee était entré sur le sol fédéral, Hooker lui aussi traversa le Potomac à Edward's Ferry le 25 juin. Il prit position à Frederick, d'où il pouvait franchir South Mountain et couper les communications de Lee, ou se porter au nord vers le Susquehannah si le général confédéré se dirigeait vers Harrisburg. Hooker opinait pour le premier plan et voulait se planter sur la ligne de retraite de Lee. A cet effet il avança son aile gauche jusqu'à Middleton et détacha le 12e corps, sous le général Slocum, à Harper's Ferry. Ce corps devait s'y réunir à la garnison de cette place et menacer le flanc de Lee par un mouvement sur Chambersburg. Le général Halleck, généralissime des armées des États-Unis, s'opposa à ce que Harper's Ferry fût abandonné. A la suite de ce différend Hooker donna sa démission. Le 28 juin le général Meade fut nommé à sa place.

Beaucoup d'écrivains, dans le Nord, semblent croire que si le plan de Hooker eût été suivi, il eût puissamment influé sur l'issue de la campagne. Mais les faits sont là pour leur répondre. Ce même jour, le 25, les deux corps de Longstreet et de Hill étaient entre Hagerstown et Chambersburg, et si Hooker eût fait cette démonstration vers Hagerstown, il y eût trouvé les deux tiers de l'armée confédérée.

Depuis le passage du Potomac, Lee n'avait aucune nouvelle de l'armée fédérale, et faute de cavalerie il ne savait rien de ses mouvements. Il ignorait même que Hooker eût franchi le fleuve et fût si près de lui, car Stuart, qui avait reçu l'ordre de le rejoindre dans ce cas, n'avait pas donné signe de vie. Les quelques régiments de cavalerie qui étaient restés avec le gros de l'armée formaient sous Jenkins l'avant-garde d'Ewell vers Harrisburg. Les autres sous Imboden parcouraient en éclaireurs le pays à l'ouest de la ligne de marche des Confédérés.

Stuart avait poussé sa reconnaissance jusqu'à Fairfax County House, et trouvant que l'ennemi avait passé la rivière, la traversa lui-même plus bas, à Seneca Falls, le 29. Passant par Westminster, il ne parvint à Carlisle, après avoir fait le tour de l'armée fédérale, que pour y apprendre la concentration du corps d'Ewell à Gettysburg.

La direction vers le nord que prirent les Fédéraux fut cause que Stuart ne put être d'aucun service à son chef et ne le rejoignit que le jour même de la bataille de Gettysburg, ayant eu constamment l'armée de Meade entre lui et les Confédérés.

Ce fut la seule fois que Stuart se trouva en faute, mais son absence eut des résultats funestes. Lee se trouva dans l'impossibilité de dissimuler comme d'habitude ses mouvements derrière un nuage d'escadrons volants, et de pénétrer les desseins de son adversaire, grâce à l'ubiquité et à la hardiesse de sa cavalerie.

Supposant donc que Hooker n'était pas encore passé dans le Maryland, Lee se préparait à marcher sur Harrisburg, quand ses éclaireurs lui apportèrent dans la nuit du 29 juin la nouvelle que l'armée fédérale était en deçà du Potomac et que son avant-garde menaçait de couper les Confédérés de leur base d'opérations. Lee dut immédiatement changer ses dispositions. Un coup d'œil jeté sur la carte en indique suffisamment l'urgence. Sans perdre un instant, l'armée du Sud se concentra à l'orient des montagnes, de manière à être à même de menacer le flanc fédéral, ainsi que Baltimore, si son adversaire se portait à l'occident de ces mêmes montagnes. Le 29, Hill et Longstreet durent se rendre de Chambersburg à Gettysburg, et Ewell fut rappelé de Carlisle et dirigé sur le même village. Les colonnes confédérées n'avancèrent que lentement, vu l'incertitude qui planait sur les mouvements des Fédéraux. Lee ne pouvait, à cause de l'éloignement de Stuart, s'assurer que l'ennemi était si près de lui. Si Stuart fût resté avec le gros de l'armée, le chef sudiste aurait eu connaissance de la marche des Fédéraux, et se serait hâté d'occuper Gettysburg avant que Meade eût pu le devancer. Quoi qu'il en soit, ce dernier marchait vers le nord pour couvrir Baltimore et empêcher Lee de passer le Susquehannah.

C'est sur ces entrefaites que le général fédéral intercepta une dépêche du président Davis à Lee. Ce dernier avait suggéré que Beauregard pourrait faire une démonstration dans la direction de Culpepper, menaçant ainsi Washington, ce qui embarrasserait singulièrement les mouvements de l'armée du Nord. Davis répondit qu'il n'avait pas assez de troupes pour mettre ce plan à exécution. La saisie de cette dépêche, fournissant à Meade la preuve qu'il n'avait rien à craindre pour Washington, lui permit d'agir plus vigoureusement. Étrange fatalité qui faisait qu'une seconde fois une dépêche interceptée perdait la cause confédérée!

L'armée du Nord, au dire de son chef même, comptait de 95 à 100.000 hommes et avait 300 canons. Lee, en déduisant les détachements laissés pour protéger ses communications, n'avait que 60,000 hommes.

Apprenant le 29 que Lee était à l'est de South Mountain, Meade porta son aile droite à Manchester, sur un plateau qui sépare le bassin du Monocacy de celui du Chesapeake, le quartier général à Taneytown, le centre à Two Taverns et à Hanover, et la gauche à Emmetsburg. Déjà ce même jour la cavalerie fédérale sous le général Buford, qui éclairait la marche, avait occupé Gettysburg. Deux divisions confédérées, sous Hill, bivouaquèrent le 30 juin au soir à 10 ou 12 kilomètres de Gettysburg, sur le chemin de Baltimore à Chambersburg, et Ewell passa la nuit à Heildersburg, sur la route de Carlisle, à 14 ou 15 kilomètres de Gettysburg. En se pressant un peu, l'armée du Sud aurait pu occuper les hauteurs de Gettysburg, et les événements auraient peut-être pris une autre tournure. Si la cavalerie confédérée avait été là pour éclairer la marche de Lee et indiquer le voisinage de l'ennemi, Hill ou Ewell auraient facilement pu être à Gettysburg vingt-quatre plus tôt et se saisir de ces hauteurs fatales devant lesquelles vinrent échouer leurs plus vaillants efforts deux jours après !

Ainsi chacune des deux armées, sans se douter que son adversaire marchait vers le même but, se portait sur Gettysburg : Lee pour l'occuper comme un point stratégique de la plus haute importance qui couvrait sa ligne de retraite, et Meade pour s'y maintenir avec son aile gauche jusqu'à ce qu'il eût pu disposer le reste de son armée sur Pipe Creek, où il se préparait à recevoir le choc de Lee. Une grande bataille allait donc se livrer malgré les deux hommes qui devaient y jouer les principaux rôles. Lee n'avait aucune intention de se risquer aux hasards d'une bataille rangée. Loin de sa base, ayant beaucoup moins de soldats et de canons que son adversaire, sachant

qu'en cas de malheur il lui serait impossible de combler ses vides, il n'avait en vue que d'occuper pour un temps le territoire fédéral, afin de ménager les ressources de la Virginie épuisée et de tenir en éveil par l'activité de sa stratégie les différents corps unionistes, soit en les obligeant à couvrir leurs principales villes, soit en frappant à l'improviste leurs détachements isolés, soit enfin en surprenant les points mal gardés de leur longue ligne de défense. Il ignorait que l'ennemi fût si près de lui. Aux dernières nouvelles, les Fédéraux étaient à Frederick avec l'intention de se porter sur Hagerstown. C'était pour arrêter ce mouvement qu'il concentrait son armée à Gettysburg. Les ordres avaient été si admirablement obéis que Ewell venant de Carlisle au nord, Early de York à l'est et Hill de Chambersburg à l'ouest, atteignirent tous trois Gettysburg à quelques heures d'intervalle, dans la journée du 1er juillet.

Meade, de son côté, renonçant au projet conçu par son prédécesseur de se porter par Boonsboro Pass sur le versant occidental des montagnes, avait au contraire poussé ses colonnes au nord, afin d'éloigner Lee du Susquehannah et avec l'intention de ne pas refuser le combat, si le général confédéré le lui offrait. Un ordre du jour qu'il lança le 1er juillet à Taneytown, avant de savoir que son avant-garde était déjà sérieusement engagée à Gettysburg, en fait foi.

CHAPITRE XII

BATAILLE DE GETTYSBURG (1-3 JUILLET 1863). — RETRAITE DE LEE RÉSULTATS DE LA CAMPAGNE

Mais la grande lutte avait déjà commencé. La rencontre fortuite des deux avant-gardes avait amené un choc qui prit bientôt les proportions d'une grande bataille. Lee avait eu la main forcée, par une combinaison de circonstances imprévues. Pas plus que son adversaire, le général Meade, il ne voulait livrer bataille, à moins que ce ne fût sur un terrain de son choix, et voici que les deux généraux, malgré eux, car ni l'un ni l'autre n'avaient eu dessein de choisir Gettysburg comme lieu de leur rencontre, allaient être forcés de s'y mesurer et de livrer aux hasards d'une bataille imprévue les destinées de leurs causes.

Gettysburg est une petite ville de Pennsylvanie, située dans une vallée où plusieurs routes se croisent. A peu de distance, au midi de la ville, s'élève une hauteur courant du nord au sud, mais inclinant subitement à l'est en approchant de Gettysburg. Sur son sommet se trouve un cimetière ; de là le nom de Cemetery Hill qu'elle porte. En face et à l'ouest de la ville s'étend parallèlement une autre suite de collines, mais plus basses, appelées Seminary Ridge. Plus à l'ouest encore, dans un terrain un peu accidenté, coule un petit cours d'eau, le Willoughby Run. Dans la

même direction, à 15 kilomètres, se détachent les cimes bleues du South Mountain. Dans la matinée du 1er juillet, le général Lee venait de déboucher de ces montagnes par le village de Cashtown, marchant droit sur Gettysburg, quand Hill, qui commandait l'avant-garde, se trouve subitement en face des colonnes ennemies, dans le voisinage du Willoughby Run. C'était la cavalerie du général Buford, qui précédait l'infanterie du 1er corps fédéral. Hill n'eut pas de peine à la refouler jusqu'aux premières maisons de Gettysburg. A 10 heures du matin, le général Reynolds lança son infanterie au secours de Buford, et occupa Seminary Ridge. Une balle vint le frapper au moment où il disposait ses troupes en ordre de bataille. Meade perdait en lui un de ses meilleurs et plus énergiques divisionnaires. Ses soldats, conduits par le général Doubleday, vengèrent la mort de leur chef par une charge bien conduite, et firent prisonniers le général sudiste Archer et une partie de sa brigade.

Hill, de son côté, venant au secours des siens, mit en ligne 14,000 hommes et refoula les Unionistes. De part et d'autre affluèrent des renforts. Howard, avec le 11e corps fédéral, arriva sur le terrain à midi et prit le commandement. Les Fédéraux comptaient au moins 20,000 hommes d'infanterie. Ewell, qui venait de Carlisle, accourut au bruit du canon et déboucha du nord sur le terrain, un peu après midi, avec la division Rodes; celle de Early suivait. L'arrivée de ces renforts fit monter à 22,000 hommes les forces confédérées. Rodes prit la ligne fédérale en flanc et le combat devint très-vif. Hill en même temps attaquait l'ennemi de front. Déjà ce dernier chancelait, quand Early parut et par une charge magnifique donna le coup de grâce au 11e corps, qui, mis en déroute, entraîna dans sa retraite désordonnée toute la ligne fédérale. Les soldats de Howard furent refoulés au travers et au delà du village. Leur général avait eu la prudence de laisser une de ses

divisions en réserve sur le sommet de Cemetery Hill. Grâce à ce noyau intact, il put rallier ses troupes et, grâce surtout à la nuit tombante, le combat cessa.

Malgré l'avis d'Early, qui voulait enlever les hauteurs sans perdre un instant, Ewell et Hill jugèrent plus prudent d'attendre au lendemain. Les divisions Johnson et Anderson, formant chacune le tiers de leurs corps, ne les avaient pas encore rejoints ; les positions occupées par l'ennemi leur semblaient formidables, et ils ignoraient si derrière les troupes fédérales qu'ils venaient de combattre il ne s'en trouvait pas d'autres en réserve. De plus, le succès qu'ils avaient remporté dans la journée leur avait coûté cher.

Ils résolurent donc de se contenter d'avoir complétement défait deux corps de l'armée de l'Union, de leur avoir pris cinq mille prisonniers et plusieurs canons. Il nous est facile de voir après coup, et avec notre connaissance de tout ce qui s'est passé depuis, qu'ils laissèrent échapper là une grande et unique occasion. Mais n'ayant pour se guider que les faits sous leurs yeux, la résolution qu'ils prirent était très-sage et très-sensée.

Le général Lee avait envoyé ordre à Hill de continuer la poursuite; mais quand, en arrivant de sa personne sur le champ de bataille dans la soirée, il trouva que Hill avait cessé de poursuivre l'ennemi et avait rappelé ses troupes, le général en chef dut, à cause de l'heure avancée, remettre au lendemain matin tout mouvement ultérieur.

Le général Meade, de son côté, venait de donner l'ordre de concentration sur Pipe-Creek, quand il apprit l'attaque des Confédérés contre Gettysburg et la mort du général Reynolds. Il envoya aussitôt le général Hancock prendre le commandement, en lui enjoignant de lui faire savoir si, selon lui, la position de Gettysburg était telle qu'il pourrait y accepter la lutte. Hancock arriva sur le terrain quand le combat était déjà terminé. Il plaça ses troupes et,

après avoir examiné la position, fit à Meade un rapport favorable, lui conseillant de concentrer toute son armée à Gettysburg. A vrai dire, après ce qui venait de se passer, il n'y avait pas d'autre parti à prendre, à moins de céder à son adversaire la palme de la victoire sans plus résister. Les généraux Sickles et Slocum arrivèrent sur le terrain à la nuit et occupèrent les positions qui leur furent assignées, et Meade hâta l'arrivée du reste de son armée pendant la nuit du 1er au 2, et dans la matinée du 2 juillet.

Quel qu'ait été le plan primitif de Lee, il se trouvait aujourd'hui en présence de toute l'armée fédérale et aux prises avec elle. Il ne lui était guère possible de refuser le combat. Se retirer sans combattre eût été laisser à l'ennemi tous les résultats moraux de la victoire. Battre en retraite devant un ennemi supérieur en nombre n'était pas chose facile ; se maintenir et se nourrir, dans un pays ennemi, sans avoir eu raison d'un adversaire aussi formidable, présentait de grands dangers. D'autre part, l'armée de Nord-Virginie n'avait jamais été en meilleur état ; la lutte du premier jour, qui avait détruit le quart des forces fédérales, paraissait d'un augure favorable, et dans le cas d'un triomphe décisif, les fruits de la victoire promettaient d'être plus grands que jamais. Le Nord et ses grandes cités seraient à la merci du vainqueur, qui neutraliserait ainsi les succès fédéraux dans l'Ouest, et jetterait le gouvernement de Washington dans la consternation. Il n'y avait pas à hésiter, il fallait combattre.

Pendant cette soirée et la nuit suivante, Lee mit en usage tous les moyens à sa disposition pour se bien rendre compte de la force de Meade et des positions qu'il occupait. Malheureusement, Stuart et sa cavalerie ne l'avaient pas encore rejoint. Au midi de Gettysburg, à la sortie des dernières maisons et surplombant la petite ville, le terrain s'élève abruptement et s'étend dans la direction du sud, se terminant subitement par une hauteur appelée

Round Top. Le cimetière, sur l'élévation la plus proche de Gettysburg, a donné son nom à cette rangée de collines. Au moment de toucher au village, le terrain élevé tourne brusquement vers l'est, presque à angle droit avec sa direction première. C'est sur cette partie des hauteurs, appelée Cap Hill, qu'était rangée la droite fédérale. Le 12e corps y avait pris place, puis le 1er et le 11e corps derrière la ville. A leur gauche, le 5e, le 2e et le 3e. Le 6e corps ne parut que tard le lendemain. Ces dispositions furent prises par Meade, à mesure que ses troupes arrivaient sur le champ de bataille, dans la nuit du 1er au 2 juillet et dans la matinée de ce dernier jour. Son armée comptait 100,000 combattants.

Le chef confédéré fut rejoint pendant la nuit par la division Johnson, qu'il plaça à l'extrême gauche du corps d'Ewell faisant face à Slocum. Le corps d'Ewell, qui formait la gauche confédérée, se prolongeait à travers le village et donnait la main à celui de Hill au centre, la division Anderson formant la droite de Hill. Au delà venait le corps de Longstreet, avec les divisions Mac-Laws et Hood, qui était la droite de l'armée de Lee. Stuart, qui arrivait enfin de Carlisle avec sa cavalerie, devait se ranger sur la gauche.

Plus de la moitié de la journée du 2 juillet se passa avant que tous les préparatifs de Lee fussent achevés. Pendant la matinée, rien d'important n'eut lieu, si ce n'est un duel d'artillerie vers la gauche, entre Johnson et les troupes qui lui étaient opposées. Ni l'un ni l'autre des deux adversaires ne se souciait d'attaquer. Lee, dans son rapport, dit que si loin de sa base d'opérations il ne livrerait pas bataille, à moins d'être attaqué. Meade a reconnu depuis qu'il voulait rester sur la défensive. Mais les Fédéraux avaient pour eux le grand avantage d'être chez eux, en communication facile avec le reste du pays, tandis que Lee était entouré de populations hostiles, éloigné de ses

magasins et des contrées d'où il tirait ses vivres. Il lui fallait donc attaquer ou battre en retraite. Ce dernier parti, comme nous l'avons déjà dit, était inadmissible. Il se vit donc forcé d'attaquer.

Le général Meade, paraît-il, songeait à prendre l'offensive contre la gauche confédérée, mais y renonça sur l'avis des généraux Warren et Slocum Sur la droite confédérée, Longstreet se préparait à attaquer. De ce côté, les lignes fédérales étaient postées en avant, à un kilomètre au plus, au delà du Cemetery Ridge, et occupaient des hauteurs moins élevées que la chaîne principale. C'était là qu'était posté le corps de Sickles, le 3e; il formait à ce moment la gauche fédérale. Longstreet, soutenu par une partie du corps de Hill, l'assaillit avec vigueur. La lutte fut vive, et bien que Sickles fût appuyé par Hancock sur sa droite et par Sykes avec le 5e corps à sa gauche, il dut finir par céder le terrain et se retirer avec grande perte. Sykes put cependant se maintenir à Round Top, et Meade, appelant en toute hâte le 6e corps et des détachements du 1er et du 12e, reforma sa ligne sur la crête de la chaîne principale, et arrêta les progrès de Longstreet.

Toute la gauche de l'armée fédérale n'en avait pas moins été forcée dans ses positions et les Confédérés les occupaient. Pendant que ceci se passait à l'aile commandée par Longstreet, Ewell à l'aile gauche s'apprêtait à pousser vigoureusement l'ennemi qui lui faisait face, mais l'attaque se fit trop tard pour empêcher Slocum d'envoyer des renforts à Sickles. Aussi arriva-t-il que, par le défaut d'ensemble, les Confédérés n'obtinrent aucun avantage sérieux, quoique le combat n'eût pris fin qu'à la nuit, que Johnson eût emporté d'assaut une partie des ouvrages ennemis, et que Early eût rejeté les lignes fédérales sur Cemetery Hill.

L'obscurité vint surprendre les deux armées, et quoique les avantages remportés par Lee n'eussent pas été aussi

marqués ce jour que la veille, ils avaient cependant été considérables. Une aile de l'armée fédérale avait été refoulée avec grandes pertes ; ses propres troupes étaient actuellement placées de manière à attaquer les positions principales de l'ennemi, la clef même du champ de bataille, et, si elles s'en rendaient maîtresses, les Fédéraux étaient perdus. Ses pertes, quoique grandes, n'avaient en rien affaibli le moral de ses soldats. Le général Meade a reconnu qu'en ces deux jours les Fédéraux avaient déjà perdu 20,000 hommes. Le chiffre des pertes confédérées s'élevait à 12,000 au plus. Tout semblait indiquer du reste que les Sudistes triompheraient définitivement, malgré la forte position que tenait l'armée du Nord, sa supériorité numérique et son artillerie beaucoup plus puissante. La meilleure preuve en est que cette nuit même le chef fédéral tint un conseil de guerre dans lequel on discuta fort sérieusement la question de savoir si l'on ne se retirerait pas. Plusieurs membres du conseil votèrent pour la retraite, et le général Butterfield témoigne que le général Meade avait été loin d'approuver la décision de la majorité, qui vota le maintien de la position au risque d'avoir à continuer le combat le lendemain.

Lee ne fit que peu de changement dans son ordre de bataille pour la journée du 3 juillet. La division Pickett, du corps de Longstreet, arrivée pendant la nuit, amenait au chef confédéré quatre mille soldats qui n'avaient pas encore donné. La ligne confédérée était très-étendue, ce qui rendait difficile de combiner un assaut de toutes les forces réunies contre les positions fédérales. Cette absence d'unité avait déjà empêché Lee, le 2, de saisir la victoire qui semblait à sa portée. Il fit donc tous ses efforts et prit toutes ses précautions pour que la même chose ne se reproduisît pas le lendemain, mais, comme la suite le prouva, avec peu de succès. L'ennemi occupait Round Top, et son flanc était ainsi fortement protégé. L'attaque de Longstreet dut donc

être dirigée sur cette partie des hauteurs entre Round Top et Cemetery Hill, qui formait le centre gauche de la position de Meade. C'est là que commandait Hancock. En même temps Ewell devait poursuivre l'avantage remporté par Johnson sur le flanc droit des Fédéraux. La division Heth et deux brigades sous Wilcox, du corps de Hill, étaient chargées de soutenir Longstreet, tandis qu'au reste des forces confédérées était confié le soin d'occuper l'attention des troupes ennemies qui leur faisaient face.

Dès l'aube Ewell devait poursuivre son succès de la veille en attaquant de nouveau la droite fédérale. Mais il fut devancé. Les troupes détachées la veille du corps de Slocum pour aller au secours de Sickles et de Sykes revinrent pendant la nuit et se jetèrent sur les ouvrages avancés dont Johnson s'était rendu maître le jour précédent. Un combat acharné s'engagea et dura plusieurs heures. Johnson repoussa leurs assauts, mais sans pouvoir réussir à entamer l'ennemi. Deux fois il se jeta sur la ligne fédérale, et deux fois il dut reculer.

Pendant qu'on se battait ainsi à l'aile gauche, où le combat se prolongea jusqu'à midi, rien ne bougeait sur le reste de la ligne. Cet assaut imprévu livré à Ewell avait sans doute dérangé le plan de Lee, selon lequel les deux ailes devaient attaquer simultanément. Longstreet n'avait malheureusement pas encore terminé ses préparatifs d'assaut, et l'artillerie se massait sur Seminary Ridge. C'était une belle journée de juillet, le temps était chaud et lumineux, et à mesure que le feu cessa sur le devant de la division Johnson, tout redevint tranquille. Il était difficile, en portant ses regards sur cette vallée et ce village si paisibles, tous deux inondés de soleil, de croire que ce calme n'était que le précurseur d'une tourmente meurtrière, qui devait valoir à ce lieu obscur une renommée impérissable.

Voyant l'impossibilité de réussir contre la droite fédérale, Lee changea de plan et résolut d'attaquer le centre

ennemi. Entre une et deux heures tout était enfin prêt. Cent quinze bouches à feu couvraient Seminary Ridge. La division Pickett, dont Lee faisait le noyau de sa colonne d'attaque, était en position. A un signal donné l'artillerie ouvrit le feu sur les hauteurs opposées. Meade, faute de place, n'avait pu mettre en ligne que 70 ou 80 canons; mais, en ayant plus de 200 en réserve, à mesure qu'une pièce était démontée il lui était facile de la remplacer par une autre. Ce duel d'artillerie dura deux heures sans discontinuer un instant. Peu à peu du côté fédéral le feu devint moins vif et finit par cesser tout à fait. A ce moment Lee donna le signal de l'attaque.

La division du général Pickett, soutenue à gauche par la division Heth sous les ordres du général Pettigrew et à droite par le général Wilcox avec deux brigades, fut chargée d'enlever les positions fédérales. La division Pickett était composée de l'élite des vétérans de la Virginie. La colonne d'attaque tout entière comptait treize mille baïonnettes. Douze cents mètres de plaine et de montée la séparaient des lignes ennemies. Le mouvement en avant se fit avec une fermeté admirable. Quand les colonnes d'attaque atteignirent la route d'Emmettsburg dans le fond de la vallée, les batteries confédérées se turent pour ne pas tirer sur leur infanterie. L'ennemi les reçut avec des décharges répétées de mitraille qui enlevaient des rangs entiers de Confédérés. Sans s'ébranler, sans hésiter, la ligne continua d'avancer, arrachant à ses ennemis mêmes des cris d'admiration. Soudain, au moment où elle touchait au sommet des hauteurs, toute la ligne d'infanterie fédérale fit feu. La division Pettigrew, malgré tous les efforts de son chef, se débanda et ses officiers furent impuissants à la ramener. Le désordre se mit aussi dans les brigades de Wilcox, de sorte que la division Pickett se trouva seule, ses flancs exposés à un feu oblique de droite à gauche, et la tête de ses colonnes déchirée par

les bombes et par la mitraille. Mais rien ne put l'arrêter. Son chef, sans cesse excitant ses hommes de la voix et du geste, les mena à travers la grêle de balles droit sur les ouvrages ennemis. La ligne fédérale fut percée, les canons pris, et les troupes qui les avaient défendus, culbutées. Des cris de triomphe annoncèrent à leurs camarades qu'ils avaient tout balayé devant eux. Au milieu des nuages de fumée le général Lee put avec sa longue-vue distinguer le drapeau bleu de Virginie flottant sur Cemetery Ridge.

Mais ce succès chèrement acheté fut aussi court que glorieux. Les Fédéraux, rejetés sur leur seconde ligne, s'y reformèrent, et de là firent pleuvoir sur les ouvrages qui venaient de leur être arrachés un feu terrible. Pickett dans ce moment suprême se vit seul; les divisions qui devaient l'appuyer n'étaient pas à leur poste. Si à ce moment il eût été secondé et soutenu, ce jour aurait ajouté un autre désastre à ceux déjà si nombreux qu'avait éprouvés l'armée du Potomac. Mais cette charge héroïque avait eu lieu en vain. Le général Hancock déploya un grand courage et une rare habileté à réparer son échec. Il lança sur les deux flancs de la division Pickett tout ce qu'il avait de troupes disponibles, tandis qu'il labourait le front de cette bande dévouée du feu de ses canons. La lutte fut courte, mais terrible. Tout ce que le courage du désespoir pouvait faire avait été tenté : des trois généraux de brigade, Garnett était tué, Armistead mortellement frappé, Kemper blessé et prisonnier; des 14 officiers supérieurs, un seul revint; près des trois quarts de la division étaient couchés à terre, et Pickett dut enfin songer à sauver ce qui en restait. Il fit sonner la retraite, et les débris de cette colonne héroïque se retirèrent lentement dans les lignes confédérées. Le général Wilcox, qui n'avait pas suffisamment soutenu la charge de Pickett, s'élança à son tour pour enlever les hauteurs, mais ses soldats furent eux aussi repoussés avec perte.

De leur côté, les fédéraux avaient chèrement payé leur victoire; beaucoup de leurs généraux, entre autres Hancock et Gibbon, étaient blessés, et plusieurs milliers de leurs soldats étaient hors de combat.

De Seminary Ridge où il était, Lee avait suivi la charge. A la vue de ses soldats repoussés des hauteurs, il se mordit le bout des doigts, seul signe de trouble qu'il ait jamais donné. Puis l'instant d'après, sentant l'importance du moment, il se porta de sa personne au milieu des soldats en désordre pour les rallier, leur adressant des paroles d'encouragement et d'affection, sans montrer la moindre mauvaise humeur, le moindre abattement. « Tout ceci finira bien, » leur disait-il. « Nous en reparlerons plus « tard. En ce moment, il faut que tous les hommes de « cœur se rallient. » Aux blessés il demandait quelles étaient leurs blessures : il exhortait ceux qui n'étaient que légèrement atteints à bander leurs plaies et à se saisir d'un fusil dans ce moment critique. Presque tous se rendirent à cet appel et reprirent leurs places dans les rangs avec des cris d'enthousiasme. Grand nombre des plus grièvement blessés l'acclamèrent en le voyant passer.

« Même dans ce moment d'angoisse, » dit le colonel Fremantle, qui assista à cette bataille, « il n'y eut qu'une voix pour admirer la charge magnifique de Pickett, et les soldats ne cessaient de m'assurer de leur foi inébranlable dans leur général en chef. « Nous n'avons pas « perdu confiance dans notre vieux ! la journée d'aujour- « d'hui ne lui fera pas de tort ! — *Uncle* Robert nous « fera tout de même prendre Washington ! » telles furent quelques-unes des exclamations que j'entendis autour de moi. »

Les soldats confédérés revenaient en foule, poursuivis par le grondement de l'artillerie ennemie qui balayait de ses balles et de ses obus toute la vallée et les pentes de Seminary Ridge. Quoique s'exposant lui-même avec la plus

parfaite indifférence, Lee conseilla au colonel Fremantle, l'officier anglais que nous venons de citer, de se mettre à couvert, ajoutant : « C'est une triste journée pour nous, colonel, mais on ne doit pas s'attendre à être toujours victorieux. »

Mais là où Lee fut vraiment sublime, ce fut quand le général Wilcox vint lui annoncer que lui aussi avait été repoussé. Il pouvait à peine parler, tant il était ému en rendant compte de ses pertes. Lee, lui prenant la main, lui dit avec douceur, de manière à le consoler un peu : « N'importe, général ; tout ceci a été causé par ma faute ; c'est moi qui ai perdu cette bataille, et je vous demande de m'aider de votre mieux à en sortir. » — Son sang-froid, son égalité d'humeur ne se démentirent pas un instant. Cette sérénité inébranlable se communiqua aux soldats, qui se couchèrent à l'abri du feu, rangés en ordre de bataille sur le revers de la colline et sur la lisière du bois, où Lee les plaçait à mesure qu'ils arrivaient.

En prévision de la possibilité d'une attaque des Fédéraux, Longstreet, dont deux divisions, celles de Mac-Laws et de Hood, n'avaient pas donné, se tint prêt à les recevoir. « Les préparatifs se firent, dit le colonel Fremantle, avec moins de bruit et de confusion qu'à une revue. »

Mais le général Meade, quoiqu'il eût repoussé avec succès l'assaut sur ses lignes, avait trop souffert dans la bataille du 3 ainsi que dans les luttes des deux jours précédents pour pousser plus loin ses avantages. Malgré l'avis de beaucoup de ses meilleurs officiers, il s'abstint de tout mouvement offensif, et il fit bien, car Longstreet l'attendait avec ses deux divisions et une nombreuse artillerie prête à le recevoir. Les Confédérés espéraient ardemment que Meade s'avancerait contre eux, mais il n'en fit rien. Le reste de la journée du 3 se passa tranquillement, et le soir les Fédéraux se contentèrent d'occuper les lignes qu'ils avaient tenues toute la journée.

L'armée confédérée avait beaucoup souffert le dernier jour, et quand l'assaut de Pickett eut été repoussé, Lee ne voulut plus risquer une attaque contre les positions fédérales. Pendant la nuit le corps d'Ewell se retira de la ville et se posta sur Seminary Ridge, où le lendemain toutes les forces confédérées se trouvèrent réunies. Lee resta ainsi toute la journée du 4 juillet, espérant que son adversaire l'attaquerait. Mais Meade se tint sur la défensive, et le chef sudiste eut tout le loisir de s'occuper du transport de ses blessés, de faire réunir les armes laissées sur le champ de bataille et de diriger les trains d'équipages et ses quatre mille prisonniers vers le Potomac. Ne voulant pas hasarder un nouvel assaut sur les lignes fédérales, sentant combien il lui serait difficile de nourrir ses soldats dans un pays hostile en présence d'un ennemi supérieur en nombre, et ses munitions commençant à lui manquer, Lee se détermina à battre en retraite. Dans la nuit du 4 les troupes confédérées commencèrent à défiler vers le Potomac. Le 6 et le 7 elles avaient atteint Hagerstown.

Pendant toute la journée du 4 le général Meade n'avait manifesté aucun désir de troubler son adversaire. A vrai dire l'armée fédérale n'était en état de rien entreprendre. Ses pertes pendant ces trois jours s'étaient élevées à 23,190 hommes. Les Confédérés, de leur côté, en avaient perdu 18 à 20,000, tant tués que blessés et prisonniers; parmi ces derniers beaucoup étaient blessés. Mais tandis que les rapports officiels fédéraux reconnaissent une perte de 23,190 hommes, tant tués que blessés et prisonniers, leur armée était tellement démoralisée et dispersée par cette lutte de trois jours que les chefs de corps, à un conseil de guerre tenu par Meade dans la nuit du 4, constatèrent que l'armée présentait à peine un effectif de 52,000 soldats. Une des questions que l'on discuta dans ce conseil fut *si l'armée fédérale battrait en retraite*, et le général Biney dépose *qu'il fut décidé d'attendre vingt-quatre heures encore*

seulement pour recueillir sur les mouvements de Lee de plus amples renseignements. Et nonobstant Gettysburg a été appelé un Waterloo confédéré! Lee n'avait pas été vaincu, mais il n'avait pas réussi, et c'est en cela seul que Gettysburg fut une victoire fédérale.

Quoique diminuée en nombre, l'armée du Sud n'avait rien perdu de son énergie morale. La preuve en est que Lee avait attendu plus de trente heures avant que de se retirer, montrant ainsi qu'il était prêt à recommencer si l'ennemi prenait l'offensive.

Nul ne peut prétendre dire ce qui serait arrivé si les Fédéraux eussent donné l'assaut aux positions confédérées, mais conclure que l'armée de Lee eût été mise en déroute nous paraît plus que hasardé. Loin d'être abattus ou découragés, les soldats confédérés brûlaient de prendre une revanche immédiate. Plusieurs officiers étrangers qui assistaient à la bataille témoignent que la tenue des soldats était tout ce que l'on pouvait désirer. Longstreet se faisait fort, à la tête de ses deux divisions et appuyé par sa puissante artillerie, de porter à l'ennemi, s'il l'attaquait, un coup aussi terrible que celui que venait de subir le général Pickett. Du reste, le témoignage du général Meade lui-même confirme notre manière de voir. Quand il comparut devant le comité de la guerre comme témoin, il dit : « Je suis d'avis que le général Lee s'est retiré non dans la crainte d'être évincé de ses positions par suite de ce que je pourrais lui faire, mais pour ne pas être exposé à voir ses communications coupées par une colonne de nos soldats sortant de Harper's Ferry..... C'est là la vraie cause de sa retraite. »

Sur la question qu'on lui posa : « Avez-vous trouvé, après la bataille de Gettysburg, des symptômes de démoralisation dans l'armée de Lee? » Meade répondit : « Non, monsieur, je n'ai rien vu de pareil. » Nous ne voyons du reste pas pourquoi Lee aurait éprouvé de graves craintes

au sujet de son armée, qui, après toutes ses pertes, comptait encore cinquante mille hommes, pour la plupart ayant fait plusieurs campagnes, et à la tête desquels, comme l'expérience le lui avait prouvé, il pourrait toujours tenir tête à n'importe quelle force fédérale. A Chancellorsville, il avait défait une armée plus nombreuse que celle de Meade avec moins d'hommes. C'est le manque de vivres qui contraignit le chef sudiste à se retirer, et surtout le manque de munitions. Les trois jours de lutte à Gettysburg avaient presque épuisé ses provisions de poudre, de cartouches et de balles. Les difficultés de se ravitailler devenaient bien grandes depuis que l'ennemi se rapprochait de toutes parts et menaçait ses derrières.

Tous ces motifs contribuèrent à la détermination que prit le général Lee. Les troupes confédérées passèrent la soirée et la nuit du 3, ainsi que toute la journée du 4 juillet, rangées en ordre de bataille sur le Seminary Ridge, à attendre de pied ferme l'attaque fédérale. Ils employèrent ce temps à enterrer leurs morts, à ramasser les armes et débris, et à faire prendre les devants à leurs chariots, à leurs fourgons et à leurs blessés. Dans la nuit du 4, la retraite commença par les deux routes de Fairfield et de Chambersburg, sans aucune hâte, sans aucun désordre, sans aucune confusion. — L'arrière-garde ne quitta Gettysburg que le 5 au matin.

Malgré la poussière qui les couvrait, malgré les bandages qui enveloppaient leurs blessures et malgré leur fatigue, les soldats de Lee marchaient résolûment, encore pleins de feu et d'entrain, prêts, au premier ordre de leur chef, à faire volte-face et à croiser de nouveau le fer avec l'ennemi, animés de la même ardeur que lorsqu'ils s'avançaient en conquérants.

La tâche qu'avait devant lui le chef sudiste était toutefois bien difficile. Son armée était très-inférieure en nombre à celle de son adversaire. Le gouvernement du

Nord avait à sa disposition les chemins de fer venant de l'Est, qui aboutissent au Potomac supérieur, et pouvait ainsi, indépendamment de l'armée de Meade, placer une force considérable en travers de la ligne de retraite. De plus, sa marche était encombrée de ses quatre mille prisonniers et d'une longue file d'équipages du train sur une ligne de 22 kilomètres. Le chemin qu'il avait à parcourir était long; il avait à craindre que Meade ne cherchât à le couper du fleuve. Conduire son armée à travers tous ces dangers et la ramener en sûreté sur le sol de la Virginie, exigeait non-seulement la plus grande habileté, mais aussi un très-grand courage moral. Heureusement, la confiance des soldats dans leur chef illustre n'avait nullement faibli; et, tant qu'ils le savaient à leur tête, ils se sentaient assurés de sortir sains et saufs de toute épreuve.

Le 5 au matin, aussitôt que Meade eut découvert la retraite de Lee, le corps de Sedgwick fut envoyé à sa poursuite. Le gros de l'armée prit la route de Frederick. Mais Sedgwick s'arrêta à Fairfield, sans pousser plus loin, Meade ne voulant rien risquer. Les Confédérés filèrent lentement par Cashtown et Fairfield, précédés par les trains d'équipages, et atteignirent Hagerstown sans avoir été inquiétés. Pendant ce temps, le général en chef fédéral, qui avait été rejoint par plus eurs milliers de troupes fraîches venues de Washington, suivait à distance par le détour de Frederick, et le 12 apparut devant les positions occupées par Lee.

Ce dernier, à son arrivée à Hagerstown, le 7, se trouva arrêté par un nouvel obstacle. Les pluies torrentielles des derniers jours avaient fait croître les eaux du Potomac tellement qu'il n'était plus possible de passer à gué. Les ponts avaient été emportés par le courant ou détruits par des escadrons volants de cavalerie ennemie. Ne pouvant franchir le fleuve, Lee choisit une forte position, sa droite appuyée au Potomac à Falling Waters, et sa

gauche à Hagerstown, de manière à couvrir les gués à Williamsport et à Falling Waters. Du 7 au 13, sa position était critique. Les munitions manquaient et les vivres rapportés de Pennsylvanie tiraient à leur fin. La crue des eaux empêchait que rien n'arrivât de Virginie, et l'armée entière de Meade approchait. Le 12, les Fédéraux parurent en vue de leurs adversaires. Ce jour et le lendemain, Lee s'attendait à être attaqué. Mais, loin de là, Meade ne songea qu'à élever des ouvrages en terre et à se retrancher, tant Lee lui semblait redoutable. Dans ce moment critique, quelque ému qu'il pût être, et il y avait de quoi être troublé, Lee ne laissa rien paraître de ses émotions. Ayant derrière lui un fleuve débordant, devant lui un ennemi auquel venaient sans cesse se joindre des renforts, sa position pouvait devenir très-dangereuse. Mais le chef sudiste ne perdit ni sa confiance en lui-même, ni celle que lui inspiraient ses soldats, et parut prêt à tout événement.

Pendant que Meade hésitait, Lee reconstruisait ses pontons, et le 13, les eaux ayant baissé et la rivière étant devenue guéable, l'artillerie et les équipages du train passèrent le Potomac, dans la nuit du 13 au 14. L'état des routes était si abominable, que les troupes n'arrivèrent au pont qu'après le lever du soleil, le 14. Il était une heure de l'après-midi avant que tous eussent passé et que le dernier pont fût rompu. Pendant toutes ces longues heures que dura le défilé, Lee, à cheval sous un déluge de pluie, galopant tantôt du gué au pont, tantôt revenant, tantôt immobile, surveillait tout ; lui-même restait impassible. Mais ces journées d'extrême fatigue, les nuits de veille et d'anxiété avaient fini par l'épuiser. Quand la plus grande partie de l'arrière-garde eut sans accident franchi le pont ébranlé par le courant, sur lequel depuis longtemps il fixait un regard inquiet, il ne put retenir un soupir de soulagement, comme si un grand poids lui était

enlevé du cœur. Voyant son épuisement, le général Stuart lui offrit un peu de café. Lee le but d'un trait. « Jamais, dit-il, en rendant le verre, je n'ai rien bu d'aussi délicieux. »

L'ennemi ne s'opposa en rien à ce passage, qui se fit avec un plein succès et sans perte aucune, sauf deux canons embourbés, qu'on dut abandonner faute de chevaux, et quelques traînards attardés.

Le 12, le général Meade avait soumis à un conseil de guerre la question de savoir s'il devait attaquer l'armée confédérée. Quoique le général French avec huit mille hommes, sans compter divers corps de nouvelles levées, l'eût rejoint, le conseil, à la presque unanimité, se prononça contre, preuve assez décisive de la condition dans laquelle se trouvait l'armée fédérale. Le 14 au matin, en voyant les ouvrages sudistes abandonnés, Meade lança sa cavalerie à la poursuite, mais, sauf quelques escarmouches insignifiantes, sans résultat.

L'irritation fut grande dans le Nord quand on apprit que l'armée du Sud était repassée en Virginie; on n'avait pas douté que Meade ne parvînt à détruire les Confédérés : aussi la réaction contre ceux qui étaient chargés de conduire cette campagne fut-elle très-vive.

Lee, après avoir passé le Potomac, s'arrêta près de Winchester, où il donna quelques jours de repos à ses troupes. Le 17, un fort détachement de cavalerie ennemie, franchissant le fleuve à Harper's Ferry, fit une pointe jusque dans le voisinage de Martinsburg. Le général Fitz Lee l'attaqua à Kearneysville et le rejeta de l'autre côté du Potomac, en lui faisant essuyer de grandes pertes.

Par suite des mouvements du général Meade, qui avait traversé le fleuve à Berlin quelques jours après, et longeait le flanc oriental du Blue Ridge, Lee dirigea son armée par Front Royal vers la ligne du Rappahannock. Cette retraite eut lieu sans incidents, sauf une tentative faite par

une forte colonne ennemie pour entourer l'arrière-garde confédérée en pénétrant subitement dans la vallée par Manassas Gap. Mais elle n'eut pas le succès désiré, et Meade renonçant définitivement à inquiéter les Confédérés, ceux-ci atteignirent le Rappahannock vers le 1er août.

Peu après le président Davis désigna pour tout le pays un jour d'humiliation et de prières publiques. Lee fit paraître à cette occasion le bel ordre du jour suivant :

« Quartier général de l'armée du Nord-Virginie,
13 août 1863.

« Le président des États confédérés a désigné, au nom du peuple, le 21 août comme un jour de jeûne, d'humiliation et de prières. Les officiers et les soldats de cette armée devront observer strictement la solennité de ce jour. Tous les travaux militaires, excepté ceux d'une absolue nécessité, devront être suspendus.

« Les généraux de brigade veilleront à ce qu'un service divin approprié à la circonstance soit célébré dans leurs cantonnements respectifs.

« Soldats ! nous avons péché contre Dieu Tout-Puissant! Nous avons oublié ses merveilleuses bontés ; et nous avons nourri en nous un esprit de vengeance, d'orgueil et de vanité ! Nous ne nous sommes pas souvenus que les défenseurs d'une cause juste doivent être purs devant Lui, que nos jours sont entre ses mains. Nous nous sommes trop fiés à la puissance de nos armes pour conquérir notre indépendance. Dieu est « notre seul refuge et notre force ». Humilions-nous devant Lui, confessons-lui nos nombreux péchés et supplions-le de nous accorder un courage plus élevé, un patriotisme plus pur et une volonté plus ferme. Demandons-lui de changer le cœur de nos ennemis, de

hâter le moment où la guerre, avec ses douleurs et ses souffrances, aura une fin, et de consentir à nous donner un nom et une place parmi les nations de la terre.

« R. E. Lee, *général.* »

De fait la campagne était terminée. Pendant plusieurs semaines les deux armées restèrent immobiles à s'observer sur les deux rives du Rappahannock. Au mois de septembre Lee dut détacher Longstreet avec le tiers de son armée pour porter secours au général Bragg dans le Tennessee. Le général Meade envoya aussi une partie de ses troupes dans la Caroline du Sud.

Quoique l'armée fédérale eût été par là considérablement affaiblie, elle restait encore numériquement bien supérieure à celle de Lee. Néanmoins ce dernier résolut de frapper un coup qui aurait pour résultat de rejeter Meade au delà de la ligne du Rappahannock jusqu'à ce que la saison des opérations militaires fût passée. A cet effet il essaya de manœuvrer de façon à tourner l'aile droite de son adversaire et à placer son armée entre les Fédéraux et leur capitale. Il cherchait, selon ses propres paroles, à forcer Meade à se mesurer avec lui en bataille rangée, mais l'important était pour l'un et pour l'autre chef, avant d'en venir aux mains, d'avoir l'avantage de la position.

Quelque rapides que fussent ses mouvements, une affaire d'avant-postes, le 10 octobre, à Culpepper Court House, révéla au chef fédéral le danger qu'il courait. Le 11 il abandonna la ligne du Rappahannock, et sa cavalerie sous Buford se vit refoulée par la division de Fitz Lee vers Brandy Station. Le général Lee suivit Meade jusqu'à Warrenton, où il concentra ses forces le 13. Les mouvements de Meade trahissaient de l'embarras et de l'hésitation. Un instant il pensa disputer le passage du Rappa-

hannock supérieur à Warrenton Springs et à Freeman's Ford, mais y renonça. Lee pendant ce temps avançait toujours. Ewell chassait devant lui les Fédéraux et refoulait le général Warren au delà de Cedar Run, puis se hâtait, en passant par Auburn, d'aller rejoindre Hill à Bristoe Station. Lee espérait de cette manière prévenir Meade et se saisir de la voie ferrée, barrant ainsi aux Fédéraux le chemin de Washington. Mais le chef nordiste, en marchant toute la journée du 14, parvint à Centreville, où il comptait livrer bataille, ayant la ressource, si le succès ne lui souriait pas, de facilement s'abriter dans les lignes de la capitale. Hill ne trouva à Bristoe que l'arrière-garde fédérale. Trop faible, par suite de l'absence de Longstreet, pour attaquer des positions aussi formidables que celles de Centreville, et ne voyant aucun avantage sérieux à faire une démonstration sur un des flancs fédéraux, dont le seul résultat eût été de faire rentrer Meade dans les lignes de Washington sans profit aucun pour les Confédérés, Lee se retira le 18 en détruisant la voie ferrée, et revint occuper ses anciennes positions sur le Rappahannock.

Le 7 novembre Meade reparut sur la rive nord de la rivière; mais Lee, ne voulant pas se laisser engager dans une bataille rangée, se retira derrière le Rapidan et Meade reprit lui aussi ses anciennes positions. Son armée comptait de 60 à 70,000 hommes, celle des Confédérés de 30 à 33,000, beaucoup d'entre eux n'ayant ni souliers, ni couvertures, ni manteaux, malgré l'intempérie du mois de décembre, comme Lee le constatait dans une lettre au ministère de la guerre. Il se plaignait amèrement du dénûment dans lequel on laissait ses braves soldats.

Le 26 novembre Meade renouvela ses efforts pour porter à l'armée confédérée un coup décisif. Les troupes de Lee étaient dispersées sur une assez grande étendue de pays. L'appauvrissement de toute cette région et la difficulté de nourrir l'armée avaient rendu cette dispersion nécessaire.

Toutefois toutes les précautions avaient été prises pour concentrer rapidement, en cas de danger, les détachements épars. De forts retranchements avaient été élevés dans des positions naturellement très-fortes, sur le Mine Run, affluent du Rapidan qui coule du sud au nord.

C'est la première fois que Lee fit usage de ce système de parapets, formés de troncs d'arbres renversés, derrière lesquels on amoncelait de la terre ; le tout impénétrable aux balles. Ce système de défense devint célèbre.

A la nouvelle que l'ennemi s'apprêtait à passer soudainement cette rivière avec l'espoir de le surprendre, Lee opéra rapidement son mouvement de concentration, et lorsque Meade, après quelques escarmouches assez meurtrières, se trouva brusquement arrêté au passage du Mine Run, il s'aperçut que les positions occupées par Lee étaient imprenables. Les vivres que ses soldats avaient apportés avec eux étaient presque épuisés, et la saison des pluies, si désastreuse pour une armée en Virginie, approchait. Force fut donc au général fédéral de battre en retraite. C'est ce qu'il fit dans la nuit du 1er décembre. Les Confédérés le poursuivirent le lendemain matin jusqu'au Rapidan, lui faisant quelques prisonniers. Ce fut la fin des opérations militaires de l'année 1863.

Tel est le résumé de la campagne de Gettysburg. On s'est autant mépris sur le but que se proposait Lee en la commençant, qu'on s'est exagéré ses conséquences après qu'elle a été terminée. Nous avons dit les causes qui en avaient fait concevoir l'idée. Il a été démontré que le général Lee, au commencement de l'été, se trouvait forcément obligé, ou de se porter en avant, ou de permettre à son adversaire, après avoir comblé les vides de son armée et mettant à profit l'expérience acquise au prix de deux défaites, de se jeter sur l'un ou l'autre de ses flancs et de répéter ainsi la campagne de l'année précédente. L'inégalité toujours croissante entre les forces des combattants, le

général Hooker, recevant deux hommes pour chaque soldat qui venait se ranger sous les étendards confédérés, rendait l'inaction dangereuse. Le succès remporté à Chancellorsville ne pouvait produire tous ses résultats que si le général Lee prenait vigoureusement l'offensive.

Après les mouvements stratégiques qui forcèrent Hooker à se replier, d'abord de la ligne du Rappahannock, puis de celle du Potomac, le but que se proposait l'armée confédérée, en pénétrant jusqu'au cœur de la Pennsylvanie, a été indiqué. Là, par suite de l'absence de sa cavalerie, le chef sudiste se trouva à l'improviste en présence de l'armée de l'Union et se vit presque forcé de livrer bataille. L'assaut du troisième jour, à Gettysburg, ayant été repoussé, neutralisa les succès des deux premières journées et rendit nécessaire une retraite en Virginie. De son côté, l'armée du Nord avait trop souffert pour poursuivre son avantage : elle se contenta de se tenir en observation sur le Rappahannock, tandis que Lee détachait un tiers de ses forces au secours des Confédérés dans l'Ouest.

Cette campagne, loin d'avoir été le moment critique de la guerre, loin d'avoir eu une influence décisive sur le résultat de la lutte, ne décida rien. On s'en est exagéré l'importance, par l'effet très-naturel de la consternation causée par l'invasion de Lee en Pennsylvanie. Le Nord fut en proie pendant quelques jours à une panique universelle, le Sud se livra à des espérances exagérées. Pour ceux qui s'attendaient d'un moment à l'autre à voir Baltimore, Philadelphie et même New York succomber à l'envahisseur, la nouvelle qu'il avait subi un échec à Gettysburg semblait annoncer la ruine de la puissance confédérée. De fait, les deux points de vue étaient également faux. La non-réussite de Lee à Gettysburg fit subir à son armée des pertes sérieuses, coupa court à sa campagne d'été dans la Pennsylvanie et calma les inquiétudes qu'éprouvait le Nord au sujet de ses grandes villes. Mais en

définitive, il n'en est pas moins vrai qu'en pesant les avantages acquis aux deux belligérants, la plus grande part en revient aux Confédérés. Les pertes infligées à l'armée fédérale la réduisirent à l'inaction pour le reste de l'année, permirent à Lee de se maintenir sans être inquiété sur le Rapidan, avec une partie seulement de son armée, et empêchèrent l'exécution du mouvement projeté sur Richmond. L'invasion du Nord éloigna du territoire de la Virginie les troupes ennemies pendant la moisson, allégea pour un temps le poids des charges sous lesquelles ployaient ses habitants, et ramena une abondance relative dans l'intendance si mal approvisionnée des Confédérés.

Les ressources et le nombre des deux armées, ainsi que les positions occupées par elles, ne différaient pas beaucoup au 1er août de ce qu'ils avaient été le 1er juin, mais la campagne contre Richmond, que Hooker s'apprêtait à entreprendre quand Lee prit l'offensive, n'était plus possible, ce qui était pour le Sud un gain positif d'une année. Si Lee au contraire fût resté sur la défensive, il n'aurait pu recueillir les mêmes avantages. Sans parler des dangers résultant de l'inaction, et de la peine qu'il avait à faire vivre son armée, bien pauvrement il est vrai, dans une contrée épuisée, les Fédéraux n'auraient eu qu'à tourner sa position pour le forcer, ou à livrer bataille en plaine, ou à se retirer vers une ligne de défense plus éloignée. Eût-il réussi dans une seconde bataille de Chancellorsville, la situation eût été la même qu'après le retour de Lee sur le Rappahannock, avec cette différence qu'une grande partie des terres les plus fertiles de la Virginie seraient restées entre les mains de l'ennemi, qui aurait, de plus, eu le loisir d'inquiéter les Confédérés sur d'autres points du territoire.

Quoique les résultats de Gettysburg aient été ainsi indécis, il aurait pu en être autrement. Si Lee avait réussi dans son audacieuse tentative et avait culbuté l'armée fé-

dérale en lui prenant sa nombreuse artillerie sur Cemetery Hill, un pareil succès aurait eu pour les Confédérés des conséquences immenses. La Pennsylvanie et Baltimore au pouvoir de l'ennemi, le gouvernement fédéral se serait vu forcé de rappeler le général Grant de l'Ouest. La campagne, si heureusement inaugurée dans le Sud-Ouest par les Fédéraux, aurait été interrompue, et cette suite d'événements contraires aurait probablement donné une prépondérance marquée au parti de la paix dans le Nord. De là auraient surgi des embarras sérieux pour l'administration du président Lincoln. Tels étaient les fruits qui seraient résultés d'une victoire, et cette pensée influa sans doute sur l'esprit de Lee quand la lutte vint s'offrir à lui. Pendant trois longues journées d'été le prix de la victoire oscilla dans la balance, et il l'eût arraché à la fortune s'il avait jamais pu arriver à combiner une attaque simultanée de toutes ses forces sur la position fédérale.

Si Gettysburg a été, comme le veulent certains écrivains nordistes, un véritable Waterloo pour la cause du Sud, comment se fait-il que le général Meade, à la tête de son armée victorieuse, n'ait pas poursuivi et écrasé l'armée confédérée? Ne recevait-il pas des renforts continuels? Ne réparait-il pas ses pertes continuellement, grâce aux nombreuses troupes qui remplissaient le camp retranché de Washington? Comment n'a-t-il pas pénétré, à l'aide des rivières et de la mer dont il était maître, jusqu'au cœur de la Virginie et terminé la guerre par la prise de la capitale confédérée?

Mais il devait en être autrement : la lutte colossale que l'armée de Nord-Virginie soutenait, depuis trois ans, contre toute la puissance du Nord avec des moyens si insuffisants et un nombre de soldats toujours décroissant, était destinée à offrir un autre et dernier spectacle d'une grandeur incomparable. Les deux adversaires, épuisés après Gettysburg, reprirent haleine un instant, puis le

combat à mort recommença. L'homme éminent dont les talents avaient si vaillamment soutenu la cause confédérée dans l'Est, devait donner une preuve encore plus grande de sa supériorité et offrir dans la merveilleuse campagne de 1864-65 un modèle d'habileté militaire.

CHAPITRE XIII

BATAILLES DU WILDERNESS, SPOTTSYLVANIA, COLD HARBOR OPÉRATIONS DANS LA VALLÉE. — COMMENCEMENT DU SIÉGE DE PETERSBURG

Les troupes confédérées avaient repris leurs cantonnements d'hiver derrière le Rapidan. Le quartier général de Lee resta établi, pendant l'automne et l'hiver de 1863, dans un bois sur le versant méridional d'une colline élevée, Clarke's Mountain, à quelques kilomètres à l'est de Orange Court House. Entouré de son état-major, il y menait presque une vie de famille. Ceux qui l'ont vu de près à cette époque, ne tarissent pas en éloges sur sa douceur et le parfait équilibre de ses qualités morales.

Le charme de sa société était très-grand. Pas l'ombre de prétention, la plus parfaite sincérité, la simplicité d'un enfant : plus on le voyait, plus on l'aimait, car, à l'inverse de ce qui arrive généralement, Lee était encore plus grand de près que de loin.

Pendant ces longues semaines d'inaction sur le Rapidan, ses soldats apprirent à le mieux connaître. Dans les rudes campagnes des deux dernières années, le vieux guerrier avait partagé leurs fatigues et jamais une seule fois il n'avait négligé de veiller sur eux et de subvenir à leurs besoins. Il les avait conduits au feu, s'expo-

sant avec la plus parfaite indifférence; mais, autant que possible, il épargnait la vie de ses hommes, et bien des fois, au grand déplaisir des autorités civiles, il avait exigé qu'avant tout on prît soin de ses vétérans. Ces faits arrivèrent peu à peu à leur connaissance, et, du général de division jusqu'au dernier tambour, Lee était adoré. L'armée entière sentait que cet homme, si peu démonstratif, si simplement vêtu, couchant comme le moindre de ses soldats sous sa tente, n'ayant au milieu des bois qu'une seule couverture, était pour elle un guide, un protecteur, sans cesse attentif à son bien-être, jaloux de sa renommée si chèrement achetée, et toujours prêt, en sa qualité de chef et d'ami, à la défendre.

Cet hiver, il se produisit parmi les soldats confédérés un fait qui arrive souvent aux États-Unis, surtout dans les parties les plus récemment colonisées et à certaines époques de l'année. Nous voulons parler d'une certaine fermentation, d'une certaine exaltation religieuse. Les épreuves que subissaient les populations du Sud, plus particulièrement les événements qu'avait traversés l'armée de Nord-Virginie, l'inaction forcée dans laquelle elle se trouvait, tout contribuait à réveiller les idées religieuses, toujours très-vivaces chez ces hommes de vieille race anglaise ou écossaise. Sans cesse on assistait au spectacle touchant de vieux soldats grisonnants, dévotement agenouillés en cercle, adressant leurs humbles prières à Celui qui les avait jusqu'à ce jour si visiblement protégés. Un général en chef, élevé à l'école européenne, n'aurait eu qu'un sourire de pitié pour ces réunions à sensation, ou n'y aurait fait aucune attention, les regardant comme au-dessous de lui. Lee, au contraire, contemplait, avec un plaisir qu'il ne cachait pas, l'enthousiasme religieux de ses troupes. Il allait les voir, s'entretenait avec les aumôniers, et prêtait à cette bonne

œuvre l'appui de son autorité, tout joyeux de voir des sentiments de religion se répandre dans son armée. Le trait le plus marquant de l'illustre soldat, celui qui était le plus enraciné chez lui, celui qui primait tous les autres, était son amour envers Dieu. Aux yeux du monde, ce sentiment s'appelait l'amour du devoir; mais chez Lee le mot devoir n'était qu'un autre nom pour exprimer la volonté divine. Rechercher quelle était cette volonté et l'exécuter, tel a été, du premier au dernier moment de sa vie, le seul but du grand Virginien.

Nous tardons peut-être trop à arriver à la dernière grande campagne de la guerre. Mais, pour bien comprendre sa conduite dans les derniers jours de sa vie publique, il est absolument nécessaire de se pénétrer de l'idée que le cœur de cet homme de bien était profondément convaincu de l'existence d'une Providence dont la haute sagesse règle toutes choses, et qu'il était soumis à l'avance à ses décrets impénétrables. Nous allons assister au spectacle d'une âme vaillante affrontant l'adversité et les désastres avec un calme parfait et une résolution inébranlable. Jusqu'à un certain point, cette impassibilité pouvait tenir à la nature fière et courageuse de l'homme. Mais il advint un moment d'épreuve où le courage du soldat ne pouvait plus rien, où il n'était plus possible à la nature humaine cherchant son appui uniquement ici-bas de ne pas perdre entièrement courage et de ne pas renoncer à la lutte. A ce moment décisif, Lee cependant se maintint ferme et ne voulut pas succomber. Peu de personnes étaient en état de s'expliquer d'où venait l'absolue sérénité de son âme, quand tout croulait autour de lui sans qu'il pût se faire la moindre illusion. Il y avait bien la fierté du soldat qui ne veut pas céder, mais il était aussi soutenu par un sentiment bien plus puissant que le courage humain: c'était la conscience d'avoir fait son devoir, l'assurance

intime qu'il était protégé par Dieu, dont la sublime bonté sait ce qui est pour notre bien.

La lutte suprême entre les deux armées appartenait encore à l'avenir. Les vétérans de l'armée de Nord-Virginie gardaient toujours la ligne du Rapidan, et leur chef aux cheveux blancs surveillait attentivement de sa tente dans les bois les mouvements de l'ennemi. Pendant les longs mois d'hiver sa correspondance officielle, comme à l'ordinaire, l'occupait beaucoup, et les soins minutieux qu'il donnait au bien-être de ses soldats, ainsi que les préparatifs pour la campagne du printemps, prenaient le reste de son temps. Souvent aussi il visitait les hommes sous leurs tentes. Aussitôt que de loin on voyait apparaître le général en chef, revêtu de son uniforme gris, coiffé du sombrero de même couleur, et monté sur son coursier gris pommelé, Traveller, ses vieux guerriers accouraient au-devant de lui de tous côtés, et le recevaient avec toutes sortes de témoignages de respect et d'affection. Parfois il poussait ses courses jusqu'aux bords du Rapidan, aux avant-postes, s'arrêtant tantôt chez un officier, tantôt chez un autre, s'entretenant avec tous, s'informant de tout et n'oubliant surtout jamais d'échanger quelques bonnes paroles avec les simples soldats, de préférence avec ceux qui, comme lui-même, n'étaient plus jeunes. Son sourire, plein de bonhomie, était irrésistible, et le vieux soldat, sous son pauvre uniforme troué, sentait combien son général en chef le regardait comme un ami et un camarade.

Il n'y a guère de spectacle plus attachant, plus reposant au milieu des cruelles épreuves d'une guerre fratricide que de s'arrêter à contempler les traits d'un homme grand et bon, dans ces relations journalières qui lui permettent de se laisser aller aux épanchements du cœur. Simple et affectueux, le vieux gentleman virginien n'a pas été oublié de ses soldats. Ils se le rappellent comme il

leur est apparu sur bien des champs de bataille, les devançant au galop les jours de victoire. Mais ce qu'ils n'ont surtout pas oublié, c'est le vieil *Uncle Robert*, comme il était pendant les hivers de 1862 et 1863, sur le Rappahannock et sur le Rapidan, venant au milieu d'eux, les appelant chacun par leur nom, et ayant un sourire pour l'un, une bonne parole pour l'autre.

Dans les premiers jours de mai 1864 commença la longue campagne qui devait se terminer par la ruine du gouvernement confédéré. En vue de ce nouvel assaut d'armes, le Nord avait fait des préparatifs formidables. Des nouvelles levées vinrent combler les vides dans les rangs fédéraux. Des masses énormes d'approvisionnements et de munitions s'accumulaient aux dépôts centraux à Washington, et le gouvernement fit venir de l'Ouest un officier d'une grande réputation pour prendre le commandement des troupes du Nord en Virginie, où il était plus que jamais évident que devaient se porter les coups réellement décisifs dans cette lutte suprême. Le général Grant, dont il est question ici, se trouvait par le fait à la tête de toutes les forces de la République, évaluées à un million d'hommes.

Dès le mois de février 1864, le général B. F. Butler avait fait une pointe du côté du Chickahominy contre Richmond, mais s'était retiré sans avoir rien effectué. Le général Kilpatrick, à la tête d'une colonne de cavalerie, avait aussi cherché, vers la même époque, à pénétrer dans Richmond du côté nord-ouest, dans la direction du Rapidan, avec l'espoir de délivrer les prisonniers fédéraux. Presque tous les hommes valides étant à l'armée de Lee, il lui fut facile d'arriver par surprise assez près de la ville, mais là il fut arrêté par quelques milices rapidement réunies. Il dut se retirer aussi vite qu'il était venu. Un de ses officiers, le colonel Dahlgren, fut tué dans cette escarmouche. On trouva sur lui le plan détaillé de l'en-

treprise projetée et des papiers où l'on vit la preuve qu'après avoir rendu la liberté aux prisonniers on devait livrer la ville au pillage et mettre à mort le président et le cabinet confédérés. Il faut espérer pour l'honneur de la nature humaine qu'il y a eu exagération dans les desseins prêtés aux chefs fédéraux.

Tout favorisait le général Grant au moment où il prenait le commandement. Ses prédécesseurs, Mac-Clellan entre autres, avaient eu à se plaindre des autorités fédérales qui ne leur avaient prêté qu'un appui équivoque, ou les avaient contrecarrés dans leurs projets. Le nouveau commandant en chef, au contraire, entrait en fonctions soutenu cordialement par le gouvernement entier, auquel il était sympathique personnellement et politiquement. Ses pouvoirs étaient illimités. Il était libre de concentrer en Virginie le nombre de soldats qu'il voudrait, et de choisir les corps d'élite dans les autres armées de l'Union. Il réunit donc de préférence sous ses drapeaux les régiments qui comptaient le plus de service, et cela juste au moment où son adversaire voyait de jour en jour diminuer le nombre et la vigueur de ses troupes. Il paraissait donc probable qu'il l'écraserait dès le premier choc.

L'armée fédérale au 1er mai 1864 comptait 141,116 combattants. Celle du général Lee ne s'élevait qu'à 52,626, à un peu plus d'un tiers des forces dont disposait le général Grant. Le corps d'Ewell avait 13,000 hommes, celui de Hill 17,000, celui de Longstreet 10,000. La cavalerie et l'artillerie réunies un peu plus de 10,000. Longstreet, comme l'on voit, avait rejoint Lee, mais les Confédérés souffraient de désavantages encore plus sérieux que ceux résultant d'une telle disproportion de nombre. L'armée du Sud, déjà si faible numériquement, était de plus affamée et en guenilles. En vain le général Lee avait-il énergiquement protesté contre un traitement aussi insensé à l'égard d'une armée dont dépendaient les desti-

nées du Sud. Que ce fût la faute des autorités, ou que le mal vînt de circonstances sur lesquelles le gouvernement ne pouvait rien, il n'en est pas moins constant que le service de l'intendance se faisait très-mal, et que lorsque l'armée entra en campagne, dans les premiers jours de mai, les soldats n'étaient qu'à moitié nourris et nullement en état de supporter les fatigues qui allaient leur être imposées. Les choses en arrivèrent au point que la ration de viande dans l'armée confédérée pendant la saison d'hiver de 1863-1864 n'était que de 125 grammes; encore n'était-ce que de la graisse de porc que les soldats faisaient fondre et mangeaient sur leur pain en guise de beurre. La ration de pain était le plus souvent du maïs, rarement de la farine, et encore en si petite quantité que les hommes n'avaient qu'une bouchée. Les chevaux aussi avaient à peine de quoi se nourrir. Plusieurs fois pendant cet hiver la viande et le pain vinrent à manquer complétement. Le général Lee dut même adresser à ses soldats un ordre du jour pour calmer leurs murmures. Il leur donnait l'exemple de la frugalité, ne mangeant de viande que deux fois par semaine; généralement son dîner ne se composait que de choux et de maïs. A un moment la détresse fut telle que, Lee écrivit au président Davis « qu'il craignait de ne plus pouvoir tenir la campagne ».

Le gouvernement confédéré avait aussi eu le tort de ne pas enrôler ses soldats pour une période de plus de douze mois. Il lui eût été facile, pendant l'enthousiasme des premiers jours, d'engager tous les volontaires du Sud pour la durée de la guerre. Peu à peu l'élan populaire se refroidit; il fallut avoir recours à la conscription, mesure triste mais absolument nécessaire. On espérait qu'elle donnerait 800,000 hommes, mais des rapports officiels de la fin de 1863 constatèrent que 400,000 hommes à peine avaient été enrôlés. Les congés, les maladies, les

désertions réduisirent ce chiffre encore d'un bon tiers. Les terribles privations qu'avait à endurer l'armée confédérée étaient pour beaucoup dans cette déplorable diminution de l'effectif.

Quoi qu'il en soit, il n'y avait plus pour le Sud qu'à lutter avec l'énergie du désespoir tant que ses forces le soutiendraient. C'est sur l'armée de Nord-Virginie, affaiblie, amoindrie, affamée comme nous venons de le voir, qu'allait tomber tout le poids de l'effort suprême. Après elle, il n'y avait plus rien. Avec elle triomphait ou périssait la Confédération entière.

Le général Grant et le général Lee ne l'ignoraient ni l'un ni l'autre. Le chef fédéral se rendait de plus compte que la lutte serait longue et acharnée. Il ne se berçait point de l'espoir d'un succès prompt ou facile. Son plan, selon le rapport officiel, était « de frapper sans interruption à coups redoublés sur les forces armées de l'ennemi, et d'anéantir ses ressources jusqu'à ce que par la seule puissance de l'épuisement, à défaut d'autres moyens, son adversaire n'eût plus d'autre alternative que la soumission. » L'horrible sacrifice d'hommes que ce plan allait nécessiter ne paraît pas s'être présenté un instant à la pensée de Grant. Mais on ne saurait lui en faire un reproche. Il ne restait en vérité au gouvernement fédéral pas d'autre parti à prendre. Depuis trois ans les batailles rangées, favorables ou contraires aux armes du Nord, avaient laissé l'armée du Sud aussi inébranlée et aussi dangereuse que par le passé. Bien plus, cette armée avait acquis une solidité à toute épreuve ; ces soldats endurcis à toutes les fatigues, éprouvés par tant de dangers, n'offraient plus prise ni aux manœuvres, ni aux assauts, ni aux surprises de leurs adversaires. Qu'on les attaquât de front ou qu'on les prît en flanc, ils ne reculaient pas d'une semelle.

Le général Grant en vint donc au procédé mathéma-

tique et immanquable de sacrifier cinq de ses soldats pour un de ceux du général Lee, sûr que le jour viendrait où il n'en resterait plus à ce dernier.

L'idée première du chef fédéral avait été, après avoir tourné la droite de Lee, de franchir rapidement la forêt du Wilderness et de marcher droit sur Richmond. Cela fait, il voulait investir la ville au nord et à l'ouest, traverser le James River en amont de la ville, et se réunir aux 30,000 hommes que le général Butler, venant de la forteresse Monroe, devait mener à City Point. Ainsi eût été complété l'investissement de Richmond sur trois côtés.

Si Grant avait pu franchir le Wilderness et arriver en plaine avant que Lee eût réussi à croiser l'épée avec lui, sa tâche eût été de beaucoup facilitée. Aussi n'avait-il nulle envie de trouver les Confédérés sur son passage. Lee devina tout de suite le plan de Grant. Il laissa l'ennemi traverser le Rapidan sans encombre, afin de l'attirer dans le Wilderness; il comptait tomber sur lui dans ce fourré inextricable, où son artillerie et sa supériorité numérique ne lui serviraient de rien. Les Confédérés, en outre, connaissaient parfaitement cette région. Lee fit filer son armée par deux chemins parallèles venant de l'ouest à l'est d'Orange Court House à Fredericksburg, et coupant à angle droit les routes par lesquelles les fédéraux devaient forcément déboucher dans leur marche du nord au midi.

Lee allait, à partir de ce moment, forcer son adversaire d'exécuter son plan à rebours, en se plaçant résolûment devant lui à chaque pas qu'il faisait. Le chef fédéral se vit donc obligé de poursuivre un plan qui n'était nullement son projet primitif et auquel il n'avait songé que comme pis aller, et en dernier ressort.

Le 4 mai 1864, Grant franchit le Rapidan avec toute son armée à Germanna Ford et autres gués, au-dessus de Chan-

cellorsville. Dans l'armée fédérale, on croyait que Lee prendrait une position défensive derrière le South Anna. Le chef sudiste fit juste le contraire. Il marcha avec ses trois corps vers le Wilderness pour y livrer bataille. C'est dans cette même région, couverte d'arbres rabougris et touffus, qu'avait eu lieu la déroute du général Hooker en 1863. Juste une année s'était écoulée, et une autre armée fédérale s'aventurait dans cette sombre et désolée région, et une autre lutte plus douloureuse et plus acharnée que la première allait rougir cette terre déjà tristement célèbre.

Les têtes de colonne de l'armée de Grant, suivies de ses quatre mille fourgons et d'une multitude d'autres *impedimenta*, étaient arrivées à la petite auberge, le *Wilderness Tavern*, devant laquelle avait passé Jackson, dans sa marche de flanc contre la droite fédérale, en mai 1863. Comme nous l'avons dit plus haut, l'état-major du Nord ne croyait pas que Lee, avec sa petite armée, se jetterait si audacieusement au-devant des Fédéraux. Il était à supposer que quelque part sur la route de Richmond Lee ferait halte et combattrait dans une position de son choix, où les chances lui sembleraient favorables; mais il n'était jamais venu à l'idée de ses adversaires qu'il viendrait offrir lui-même le combat.

Tel était cependant le hardi projet du chef sudiste. Ewell, à l'avant-garde, se porta vivement en avant, et le même soir bivouaqua à cinq kilomètres de l'ennemi. Le corps de Hill marcha parallèlement sur sa droite, tandis que Longstreet, venant de Gordonsville, dirigea ses colonnes sur la droite de Hill pour intercepter l'avant-garde fédérale.

Grant, fort étonné de la présence des Confédérés, qu'il prit d'abord pour l'arrière-garde de l'armée du Sud battant en retraite, fut de plus vivement contrarié de se voir

obligé d'accepter la lutte dans le Wilderness, où sa supériorité numérique lui servait si peu. Croyant d'abord n'avoir affaire qu'à l'arrière-garde confédérée, il jeta seulement en avant trois divisions, qui bientôt vinrent aux mains, le 5 mai au matin, avec les troupes d'Ewell, commandant la gauche confédérée. Le général fédéral Warren, ayant été vivement ramené avec pertes, Grant s'aperçut que toute l'armée du Sud lui barrait le passage. Il fit aussitôt avancer des renforts, et le combat s'étendit rapidement aux centres, où la lutte fut acharnée. Le général Hill s'y maintint avec obstination, et les deux armées couchèrent sur le champ de bataille. L'avantage était resté aux Confédérés. Ils avaient arrêté la marche de Grant et l'avaient forcé à livrer bataille malgré lui, repoussant tous les efforts des Fédéraux pour percer leur ligne et leur faisant éprouver de grandes pertes, dont deux mille prisonniers. Le corps de Longstreet n'étant pas encore en ligne, Lee ne voulut pas pousser ses avantages, afin d'attendre la réunion de toutes ses forces.

Le 6 mai au matin dès l'aube, les deux armées étaient déjà engagées. Le centre fédéral, sous Hancock, se jeta avec fureur sur le centre et la droite confédérés, où commandait Hill. Ce dernier dut céder au nombre, et ses troupes se replièrent en désordre. Heureusement, à ce moment, Longstreet déboucha sur le champ de bataille. Il y eut un moment de grande confusion. A la suite d'une mêlée sanglante, Longstreet, mettant en ligne tout son corps, refoula l'ennemi. Le général Hancock, qui commandait la gauche fédérale, avait avec lui, par suite de nombreux renforts, près de la moitié de l'armée fédérale. L'intention de Lee en prenant l'offensive avait été de tourner la gauche de Grant, ce qui l'eût obligé de se retirer sur le Rapidan. Ewell avait déjà, au petit jour, commencé son attaque sur Sedgwick, à l'aile droite fédérale, quand Hancock en vint aux mains avec Hill.

Impossible de décrire une bataille qui était plutôt une étreinte aveugle, une prise de corps entre deux vastes agglomérations d'hommes pouvant à peine se voir et se guidant plutôt par le son que par la vue. Dans ces taillis, ces fourrés, ces broussailles, ces marécages, on tombait à l'improviste les uns sur les autres. Il ne pouvait être question de manœuvres. On se jetait sur l'ennemi comme sur une bête fauve, on le prenait à la gorge ; le survivant poussait en avant. On vit alors le curieux spectacle d'officiers menant une charge la boussole à la main. C'est de cette manière sinistre que fut inaugurée la campagne de 1864.

Dans une demi-obscurité, deux cent mille combattants, en bleu ou en gris, cherchaient à s'empoigner. Jusqu'à ce jour, la guerre ne s'était pas faite de cette manière. Le génie de la destruction, fatigué apparemment des vieilles méthodes de tuer, avait trouvé « la mort invisible ». A cinq heures du matin, les adversaires se prirent corps à corps. Des deux côtés on avait élevé à la hâte quelques ouvrages en terre et en bois, fort peu de chose en somme. Il s'agissait de déloger son ennemi de ces lignes à quelques pas l'une de l'autre, et d'où le feu de la mousqueterie ne cessait de se faire entendre. Ces lignes s'étendaient à peine visibles sous bois, éclairées continuellement, il est vrai, par le petillement des fusils; des profondeurs de la forêt s'élevaient des clameurs, des acclamations; à chaque instant une colonne débouchait, se jetait sur la ligne opposée en poussant des cris d'enthousiasme, et aprés un court intervalle, les débris refoulés et meurtris regagnaient leur point de départ. On ne s'était presque pas vu, les hommes tombaient, agonisaient, mouraient dans le fourré, et leurs gémissements se perdaient dans l'immense clameur de la lutte. Il était dix heures quand Longstreet parvint à regagner le terrain perdu. Lee lui enjoignit de poursuivre son succès. Longstreet chassait Hancock devant lui, l'épée

dans les reins, et s'apprêtait à refouler la gauche de l'ennemi en s'emparant du Brock-Road, quand une balle confédérée vint, comme il était arrivé à Jackson, l'arrêter au moment du triomphe..

Cet accident amena un grand désordre, qui ne cessa qu'à l'arrivée du général Lee. Il prit le commandement lui-même. Mais beaucoup de temps avait été perdu. Il était quatre heures avant que l'attaque pût être reprise, et l'ennemi, prévenu, eut le loisir de se préparer. Se mettant à la tête de la brigade du Texas, Lee fit sonner la charge. La tête nue, ses cheveux blancs flottant au gré du vent, l'ardeur du combat animant ses regards et la main désignant les lignes fédérales, Lee en ce moment était sublime. Ses soldats refusèrent de le laisser s'exposer à un si grand danger. Sur leurs supplications, il dut renoncer à les mener à l'assaut. Se portant en avant avec des cris mille fois répétés, les soldats de Longstreet culbutèrent tout devant eux et plantèrent leurs étendards sur les ouvrages ennemis. Le carnage avait été très-grand et le feu, pour surcroît d'horreur, prit au taillis. La fumée aveuglait et les flammes enveloppaient les combattants. Une portion des ouvrages fédéraux tombèrent aux mains des Confédérés, mais ce succès fut sans résultat décisif, car la nuit arriva trop vite pour que l'on pût en profiter. Les Confédérés avaient perdu dans ces deux jours, en tués et blessés, 7,000 hommes; les pertes fédérales s'élevèrent à près de 20,000.

Néanmoins les combats indécis du 5 et 6 mai firent prendre au général Grant la résolution de sortir au plus vite de ces fourrés inextricables où tout déploiement de forces était impossible et où son adversaire avait eu l'habileté de l'arrêter. Le 7, il se tint tranquille, et cette nuit même il fila rapidement dans la direction de Hanover Junction, suivant le chemin de Spottsylvania Court House.

Lee était resté dans la plus complète immobilité toute la journée du 7, surveillant son ennemi. Il sentait bien que Grant ne se retirerait pas. Loin de là, il avait l'instinct qu'il se porterait en avant, si bien qu'à neuf heures, ce même soir, au même moment où les colonnes fédérales s'ébranlaient de leur côté, le général Anderson avec le corps de Longstreet, précédé des éclaireurs de Stuart, marchait vers Spottsylvania Court House. Il avait vingt-quatre kilomètres à parcourir. Toute la nuit, ces deux colonnes ennemies luttèrent de vitesse. A chaque pas, la cavalerie de Fitz Lee harcelait les Fédéraux en faisant des abatis d'arbres et en arrêtant les colonnes de Hancock. L'avant-garde de Grant arriva à Spottsylvania après le lever du soleil : mais les Confédérés y étaient déjà et déjouèrent tous les efforts du général Warren pour s'en emparer. Lee barrait encore le chemin de Richmond. Une seconde fois Grant se voyait trompé dans son attente. A la chute du jour, les deux armées campèrent en face l'une de l'autre, séparées par un cours d'eau, le Pô. La rapidité des mou-vements du chef sudiste avait empêché Grant de s'emparer de l'important point stratégique de Spottsylvania Court House.

L'armée du Sud avait pris position sur une rangée de hauteurs non loin du cours d'eau cité plus haut, un des quatre affluents du Mattapony, qui couvrait en partie la ligne confédérée. Toute la journée du 9, les deux armées étaient occupées à se retrancher au moyen d'abatis d'arbres le long de leurs positions respectives. Ces ouvrages se voient encore aujourd'hui. Le 9 et le 10, Grant essaya de tourner la gauche confédérée, mais sans résultat, quoique la lutte eût duré toute la journée et eût été très-meurtrière. Le chef fédéral, après avoir tâté les deux flancs de son adversaire, résolut de se jeter sur son centre à l'improviste. Le 12, dès quatre heures du matin, les colonnes fédérales, en masses serrées et formées de troupes d'é-

lite, profitèrent des inégalités du terrain pour se jeter sur un ouvrage avancé placé vers le centre de la ligne confédérée. Par une erreur regrettable, ce point avait été la veille en partie dégarni de son artillerie. Le général Johnson, qui commandait cette partie de la ligne, s'apercevant que l'ennemi concentrait ses forces dans son voisinage, demanda d'urgence des renforts et réclama surtout ses canons. Mais avant que l'on eût pu répondre à son appel, les Fédéraux, à quatre heures et demie du matin, s'élancèrent sur l'ouvrage, culbutèrent ses défenseurs, s'en rendirent maîtres et firent 3,000 prisonniers, parmi lesquels le général Johnson.

Hancock ne perdit pas un instant pour profiter de son succès, mais il se vit bientôt arrêté par une seconde ligne de défense. Les généraux Gordon, Rodes et Wilcox, accourant avec leurs divisions, résistèrent à tous ses efforts. Malgré des assauts répétés sur ce point, et bien que les deux ailes fédérales eussent engagé de leur côté la droite et la gauche confédérées, rien ne put ébranler la solidité de la position de Lee. Le combat ne cessa qu'à minuit. Quoiqu'il n'eût pas réussi à ressaisir l'ouvrage perdu par Johnson, le chef confédéré avait déjoué toutes les tentatives de son adversaire pour percer son centre. La prise des 3,000 hommes de Johnson et de ses 18 canons avait été cruellement vengée : les pertes fédérales s'élevaient à plus de 8,000 hommes. Le 13 et le 14, Grant essaya derechef de percer les lignes confédérées, mais le 18, date de son dernier effort, il renonça définitivement à son projet. Depuis le 4, jour où elle avait passé le Rapidan, l'armée du Nord avait perdu 40,000 hommes, et son moral s'en ressentait. Grant se décida donc à prendre un autre chemin pour arriver à Richmond.

De nombreux renforts qui ne cessaient de rejoindre l'armée du Nord, l'avaient élevée au chiffre de 140,000 hommes, tandis que la petite armée de Lee, bien dimi-

nuée par ces combats incessants, en comptait moins de 40,000.

Le 21 mai, Lee apprit par ses éclaireurs que l'armée de Grant était en mouvement, et se dirigeait vers la ligne du North Anna. Le même soir le chef confédéré partait avec ses premières colonnes dans la direction de Hanover Junction, et le 22 au soir atteignait la rive méridionale du North Anna.

Quand le lendemain matin le général Grant arriva sur la rive septentrionale de cette même rivière, ce fut pour y trouver l'armée confédérée rangée en ordre de bataille pour lui disputer le passage.

La position occupée par Lee était très-importante. A 3 kilomètres en arrière de la rivière se trouvait Hanover Junction, point de réunion du chemin de fer central de Virginie et de la voie ferrée menant de Richmond à Fredericksburg. C'est par le Central que les Confédérés recevaient la plupart de leurs approvisionnements, car c'était avec la vallée de la Shenandoah la voie de communication la plus directe.

Grant voulut passer le North Anna de vive force, impatienté qu'il était de retrouver toujours devant lui le même adversaire. Il commença par faire franchir la rivière à son extrême droite et à son extrême gauche. Lee le laissa faire, se sentant sûr de paralyser ses mouvements quand il le voudrait. Mais le difficile pour Grant était de faire suivre le gros de son armée afin de relier les deux ailes. Lee espérait ardemment que Grant l'attaquerait. Un coup d'œil jeté sur la carte en fera voir la raison. Les deux points où les Fédéraux avaient effectué leur passage étaient à 9 kilomètres l'un de l'autre. A Oxford Mills, à moitié chemin entre ces deux points, Lee avait solidement assis son centre, sur la rivière même. Sa droite s'étendait plus loin que Hanover Junction, obliquant vers le sud; sa gauche, allant de l'est à l'ouest, touchait à Little River. Ses

deux ailes étaient protégées par des marais et des cours d'eau, et le tout couvert par des ouvrages en terre. Son centre aboutissant au North Anna s'interposait ainsi entre les deux ailes fédérales, les empêchant effectivement de communiquer entre elles au midi du fleuve. Les lignes confédérées formaient ainsi les deux côtés d'un angle obtus, de sorte que Grant ne pourrait jamais l'attaquer qu'avec une partie de ses forces, à moins de repasser la rivière deux fois, tandis que les Confédérés avaient l'avantage de pouvoir se concentrer sur un point menacé ou se masser pour tomber sur la droite ou sur la gauche fédérale, empêchant en même temps une des ailes ennemies de venir au secours de l'autre.

Cette combinaison de Lee était celle d'un maître dans l'art de la guerre. Sans coup férir, il venait de réduire à néant tous les plans du général Grant et de mettre en danger les deux ailes de son armée. Un vigoureux effort tenté par les Fédéraux contre le centre de Lee ne changea rien à l'état des choses, et si Grant ne s'était rapidement retiré du piége dans lequel il s'était fourvoyé, sa témérité aurait abouti à un désastre. Si l'armée du général Lee eût été assez nombreuse pour permettre à son chef de prendre l'offensive vigoureusement à ce moment, les Fédéraux auraient eu bien de la peine à se tirer d'affaire. Mais le premier devoir de Lee était de veiller avec soin à la conservation des très-faibles ressources qui lui restaient. Sa faiblesse relative fut cause qu'il dut, à son très-grand regret, laisser son adversaire, dans la nuit du 26 mai, repasser le North Anna sans opposition.

Le général de cavalerie nordiste Sheridan avait été chargé, au moment où Grant marchait sur Spottsylvania Court House, de faire une démonstration du côté de Richmond et de couper toutes les voies menant à cette capitale. Il y réussit dans une certaine mesure; mais, en voulant essayer de pénétrer jusqu'à Richmond même, il fut repoussé.

Le seul incident marquant de cette expédition fut la mort du général Stuart. Ce chef si brillant de la cavalerie du Sud, chargé de poursuivre le général Sheridan, l'avait atteint à Yellow Tavern, non loin de Richmond. Une mêlée acharnée y eut lieu, et c'est en cherchant par la fureur de son attaque à suppléer au petit nombre de ses hommes que le grand sabreur sudiste reçut une blessure mortelle. Sa perte fut un coup sensible pour le général Lee et pour la cause confédérée. D'une bravoure héroïque, actif, énergique, insensible à la fatigue, dévoué corps et âme à la cause pour laquelle il combattait, ayant pour son général en chef l'amour et l'admiration d'un enfant, cet officier fut pour la cavalerie du Sud ce que Jackson fut pour son infanterie. Sa mort dans un moment aussi critique était irréparable. Lee en ressentit un profond chagrin. Ce fut le général Wade Hampton qui lui succéda.

Grant se voyait de nouveau trompé dans ses efforts pour tourner Lee. Il chercha cependant encore une dernière fois à se placer entre les Confédérés et leur capitale. Franchissant donc le Pamunkey (nom que prennent le North et le South Anna après leur jonction) à Hanovertown, après une marche forcée de nuit, Grant fit avancer un corps de troupes vers Hanover Court House, pour couper la retraite de Lee ou découvrir sa position. Mais ce fut peine perdue, car Lee ne s'était pas dirigé de ce côté. Aussitôt que le mouvement des Fédéraux s'était dessiné, il s'était lui aussi mis en marche, se dirigeant à travers pays vers Cold Harbour.

S'arrêtant derrière le Tottapotomoi (cours d'eau marécageux qui, coulant de l'ouest à l'est, se jette dans le Pamunkey), il y établit ses lignes, sa gauche appuyée à Atlee Station, sur le chemin de fer de Fredericksburg, son centre vers Mechanicsville, sa droite à Cold Harbour adossée au Chickahominy. Le pays est parsemé de bois, parci, par-là des plaines ou des champs. Le 28, la cavalerie

du Sud, commandée par Fitz Lee, fit rebrousser chemin à celle de Sheridan, et après s'être assurée que c'était bien toute l'armée du Nord qui avait franchi le Pamunkey, rejoignit le gros de l'armée confédérée. Le 29 et le 30 se passèrent en fortes reconnaissances de part et d'autre. Il y eut de fréquentes escarmouches. Grant, pendant ce temps, comprenait que pour la quatrième fois, il retrouvait son adversaire devant lui. Chaque fois, l'armée du Nord, espérant se dérober à son infatigable ennemi, avait marché de nuit; elle était partie du Wilderness dans la nuit du 7 mai; de Spottsylvania dans celle du 21 mai et du North Anna dans celle du 26 mai. Chaque fois Lee avait réglé ses mouvements sur ceux de l'ennemi, et au moment opportun s'était placé sur son chemin, lui barrant le passage et lui offrant la bataille.

Les deux armées se retrouvaient presque sur le même terrain où avait eu lieu la série de batailles au mois de juin 1862. Le général Grant dut se décider ou à former quelque nouveau plan de campagne ou, en lançant son armée entière en une masse compacte contre son adversaire, à forcer le passage du Chickahominy et à prendre Richmond d'assaut. C'est à ce dernier parti qu'il s'arrêta.

Des deux côtés étaient venus des renforts considérables. Le général Butler avait amené à Grant 16,000 hommes de la Péninsule. Breckenridge et Pickett avaient rejoint Lee, ce qui portait l'armée de ce dernier à 44,000 hommes, nombre insuffisant pour remplacer les pertes qu'il avait faites.

Le 2 juin eurent lieu quelques rencontres assez sanglantes entre divers corps, pendant que le gros des forces prenait position de part et d'autre. Le 3 juin, dès le matin, toute l'armée fédérale se porta furieusement contre les lignes confédérées sur toute leur étendue. Ce fut une lutte corps à corps, dans laquelle le courage et la force physique des soldats jouèrent le rôle principal. Absence com-

plète de manœuvres. Une heure de lutte décida de la victoire. Treize mille Fédéraux jonchaient le sol. Quand l'officier envoyé par Lee à Hill pour savoir le résultat de son côté se présenta, ce dernier, le menant sur un point de sa ligne, lui montra les cadavres ennemis amoncelés devant ses retranchements, et lui dit : « Répondez au général Lee qu'il en est de même partout. » Les Confédérés n'avaient perdu que 1,200 hommes. Cette rencontre meurtrière porte le nom de seconde bataille de Cold Harbour.

Lee avait soigneusement fortifié avec des abatis d'arbres et des ouvrages en terre les lignes occupées par ses troupes. L'expérience de la campagne de 1862 le servit admirablement. Aussi est-ce là ce qui explique l'énorme disproportion entre les pertes des deux armées.

Grant, dans le courant de la journée, voulut renouveler l'attaque, mais les officiers ne purent faire avancer leurs soldats. L'échec avait été décisif. Grant dut renoncer à son premier projet et transporter le théâtre de la lutte au midi du James River.

Jusqu'à présent la campagne entreprise par le général en chef fédéral n'avait abouti qu'à des désastres. Elle avait été commencée avec l'espoir de tourner la position de Lee sur le Rapidan, et de faire tomber au pouvoir des Fédéraux, à Gordonsville, toutes les voies par lesquelles il obtenait ses vivres et ses renforts. Au lieu de ce résultat, Grant avait été surpris quand il s'y attendait le moins, retenu dans le Wilderness et obligé de renoncer à son premier projet. Sa seconde tentative pour placer son armée entre Lee et Richmond à Spottsylvania ne lui réussit guère mieux. Tous ses efforts pour s'emparer des positions de Lee, grâce auxquelles ce dernier lui barrait le chemin de Richmond, furent inutiles. Son mouvement tournant dans la direction du North Anna l'amena encore une fois devant l'armée confédérée, prête à lui disputer le passage.

Sa marche de nuit le long du Pamunkey ne lui servit de rien, et son dernier effort pour forcer le passage du Chickahominy à Cold Harbour fut un échec sérieux qui coûta aux Fédéraux 13,000 hommes.

Cette courte campagne d'un mois, du 4 mai au 4 juin 1864, avait été très-meurtrière. L'armée du Nord avait perdu 60,000 hommes, dont 3,000 officiers : 19,000 hommes de plus que toute l'armée confédérée! Celle-ci avait vu diminuer son effectif de 18,000 hommes. Cette passe d'armes si honorable pour Lee et ses soldats ne justifie pas à beaucoup près les éloges qu'il est d'usage de décerner à Grant dans le Nord et chez certains républicains d'Europe. On persiste, au point de vue nordiste, à parler de cette courte campagne comme d'une série de succès. S'il y en avait eu encore beaucoup de cette nature, la cause de l'Union était perdue.

Malgré ces brillants faits d'armes, Lee ne se laissait guère aller aux illusions de ceux qui l'entouraient. Il n'ignorait pas que quelque vaillants que fussent ses soldats, quelque admirable que fût leur con-duite, quelque grand leur dévouement, il y avait une limite à leurs forces. Si de nouvelles recrues ne venaient pas grossir les rangs de ses vétérans épuisés par leurs triomphes mêmes, si les moyens matériels de nourrir ses soldats et de continuer la guerre lui manquaient chaque jour de plus en plus, et s'il lui était défendu de se retirer d'une position si exposée, il sentait que fatalement la fin ne pouvait pas être loin. Mais autour de lui, dans les régions gouvernementales, l'aveuglement était complet. Il se soumit à la volonté de ceux auxquels la loi lui faisait un devoir d'obéir, et se prépara à continuer la lutte jusqu'à la dernière extrémité, sans montrer un découragement qui aurait pu devenir contagieux.

On se rappellera peut-être que, concurremment avec la marche de l'armée principale du Nord contre Richmond,

deux mouvements latéraux entraient dans le cadre des opérations projetées par le général Grant. L'un avait pour objectif la prise de Lynchburg, dans le sud-ouest de la Virginie, ville importante, reliée à Richmond par la rivière, des canaux et des voies ferrées. L'autre, sous le général Butler, avait été dirigée, par mer, sur la péninsule de Virginie, pour de là coopérer avec Grant.

En mai, le général Siegel, qui commandait le premier mouvement, avait été défait à Newmarket, dans la Vallée, par Breckenridge, mais ce dernier dut bientôt rejoindre Lee. Le général Jones resta avec une poignée d'hommes pour tenir tête au général Hunter, qui avait succédé à Siegel. Le 5 juin, Jones fut défait et tué à Piedmont. Dès lors, rien n'empêcha Hunter de s'avancer dans la Vallée, brûlant et pillant tout sur son passage. Arrivé, le 16, à Lynchburg, il s'y trouva bientôt aux prises avec le général Early à la tête de 12,000 hommes que Lee avait dû détacher contre lui. Early le battit et le força à une rapide retraite. Au lieu de se retirer par le chemin qu'il avait suivi en venant, Hunter se jeta à l'est des montagnes, laissant libre le chemin de la Vallée. Early, qui avait reçu à cet effet des instructions du général Lee, s'empressa de les mettre à exécution. Nous aurons lieu de reparler des opérations ultérieures d'Early. Hunter avait détruit le chemin de fer de Virginie et Tennessee sur une étendue de 135 milles anglais (218 kilomètres), mais, en 60 jours, le mal fut réparé.

Le général Butler, suivant les ordres de Grant, était parti de la Forteresse Munroe (située, comme l'on sait, à l'embouchure du James River) le 4 mai et, débarqué à Bermuda Hundreds, sur le James, en face l'embouchure de l'Appomattox, s'y était retranché, oubliant qu'il était venu pour opérer offensivement. A ce moment-là, il eût pu facilement se rendre maître de Petersburg, mais peu après arriva du midi le général Beauregard avec quel-

ques régiments, et dès lors tout ce que put faire Butler fut de veiller à sa propre sûreté. Attaqué par Beauregard, il se retira vers la péninsule, et ne se crut sauvé que lorsqu'il fut parvenu à s'abriter derrière des retranchements formidables.

Pendant plusieurs jours, après l'échec décisif des Fédéraux à Cold Harbour, le général Lee resta immobile dans ses lignes, pensant que son adversaire renouvellerait l'attaque et convaincu qu'il était de force à le repousser. Grant, voyant qu'un changement complet de tactique était nécessaire, résolut de renoncer à assaillir Richmond par le nord et par l'est, de se porter rapidement vers Petersburg (petite ville à 35 kilomètres au midi de Richmond sur l'Appomattox), de s'emparer de cette place et de couper tous les chemins de fer qui reliaient la capitale aux contrées du Sud. En l'isolant ainsi de tous les pays d'où Richmond tirait ses moyens de subsistance et l'armée ses rations, il espérait forcer Lee à s'éloigner de la capitale.

Si le chef fédéral eût pu exécuter ce projet, Lee aurait été obligé de se retirer vers Lynchburg, afin de garder libres ses communications avec le Midi et l'Ouest, et la guerre aurait peut-être par là pris un autre caractère.

Le 12 juin, en conséquence, Grant, obliquant toujours par le flanc gauche, passa le Chickahominy à Wilcox's Landing le 14, beaucoup plus bas que Cold Harbour. Lee, en l'absence d'Early envoyé à Lynchburg, ne crut pas prudent de s'opposer à cette opération. Il se disposa néanmoins à couvrir Richmond ou à se porter au secours de Petersburg, selon les circonstances. Grant, de son côté, se dirigeant vers City Point, où l'Appomattox se jette dans le James, passa ce dernier fleuve sur des pontons et marcha sans perdre un instant sur Petersburg, qu'il espérait surprendre.

Le manque de soldats n'avait pas permis aux autorités

confédérées de laisser à Petersburg des forces suffisantes pour protéger la ville contre un coup de main. Heureusement les quelques volontaires qui se trouvaient à Petersburg, réunis à la population valide, purent si bien tromper l'ennemi sur leur infériorité numérique, que Beauregard eut le temps d'y envoyer la plus grande partie de son corps. De cette manière la ville fut sauvée et, le 15 dans la nuit, l'avant-garde de Lee atteignit Petersburg. Le même jour, le gros de l'armée fédérale venait rejoindre Grant.

A peine arrivé, Lee ne perdit pas un instant pour élever des ouvrages en terre au midi et à l'est de la ville et à s'y fortifier. Il était clair pour lui que Grant ne tarderait pas à frapper un grand coup, et cela avant que ces travaux eussent pu être solidement établis. En effet, dès le lendemain 16, un furieux assaut des troupes fédérales rejeta Lee derrière sa seconde ligne de défense. Le 17 et le 18, Grant chercha à se rendre maître de celle-ci également. Mais, après avoir perdu 4,000 hommes, il dut y renoncer. L'état-major fédéral comprit qu'il fallait isoler la ville. Aussi, le 21, fit-il une tentative plus à l'ouest sur la droite confédérée, afin de s'emparer du Weldon Railroad allant vers le sud. Ici encore les Fédéraux furent repoussés, laissant entre les mains du général confédéré Hill près de 3,000 des leurs. Un corps de cavalerie fédérale enleva les rails et fit des dégâts sur les trois lignes ferrées du Weldon, Southside et Danville, qui reliaient l'armée confédérée au midi et à l'ouest. Mais harassés par le général W. H. F. Lee, et vigoureusement chargés près de Sapponey Church par le général Hampton, avec la majeure partie de ce qui restait de la cavalerie confédérée (1,500 chevaux), les escadrons du Nord se retirèrent en désordre. A peine échappés au général Hampton, ils se trouvèrent aux prises avec la brigade du général Fitz Lee et l'infanterie du général Mahone, ce qui acheva leur déroute. Ils

laissèrent 12 pièces d'artillerie et 1,000 prisonniers aux mains des Sudistes, et se trouvèrent tellement désorganisés qu'ils ne purent, de quelque temps, reprendre du service.

La fin de juin approchait. Tous les efforts pour percer les lignes confédérées avaient échoué. Chaque jour, les travaux de défense devenaient plus formidables. Il ne resta donc au général fédéral d'autre ressource que de s'asseoir devant cette longue ligne fortifiée, d'élever des ouvrages parallèles pour se protéger contre tout retour offensif, et d'entreprendre ainsi le siége régulier de Petersburg. Tel étant son objectif, sa première pensée fut de gagner du terrain vers sa gauche et de mettre la main peu à peu sur les chemins de fer du Weldon et du Southside, coupant ainsi toutes les communications de Petersburg avec l'ouest et le midi de la Confédération.

Pendant les mois de juin et de juillet, les Confédérés donnèrent tous leurs soins à augmenter la force de leurs retranchements. Dès le 1er juillet, les officiers du génie fédéral déclarèrent qu'il n'y avait pas à songer à les prendre d'assaut. — C'était une ligne de redans, reliés entre eux par des chemins couverts, tandis que toutes les approches étaient défendues par des abatis, des chevaux de frise et toutes sortes d'obstacles. Enveloppant Petersburg du côté est et du côté sud, elle s'étendait depuis l'Appomattox jusque bien au delà de l'aile gauche de l'ennemi. Au nord de cette même rivière, un système de fortifications identiques défendait le quartier de la ville de ce côté et le chemin de fer allant à Richmond contre toute attaque de l'armée de Butler à Bermuda Hundreds. La ville de Richmond avait son système de défense particulier. Petersburg, comme Sébastopol, n'était pas assiégé dans la stricte acceptation du mot, puisque, au nord et à l'ouest, les voies étaient libres.

La tâche que Lee avait devant lui était rude et peu encourageante. Avec une armée de 40 ou 50,000 hommes, disséminée sur une étendue de pays de près de 64 kilomètres, il avait à défendre contre des forces trois fois plus nombreuses sa capitale à 35 kilomètres derrière lui. Du mois de juillet d'une année au mois d'avril de l'année suivante, il n'y eut pas un instant où, cette ligne de défense percée, la guerre n'eût pas été terminée du coup. La manière dont il s'acquitta de ce pénible devoir sera toujours un de ses plus sérieux titres de gloire. La défense de Richmond est peut-être au point de vue militaire le plus beau moment de sa carrière.

Le général en chef du Sud sentait bien que si Grant parvenait à isoler la capitale, il ne resterait plus au gouvernement confédéré qu'à évacuer Richmond, et, l'armée devant le suivre, il lui faudrait aussi abandonner la Virginie. L'autorité fédérale s'étendrait ainsi sur le plus ancien, le plus grand, le plus important État de la Confédération, et il était peu probable que, ce cas échéant, les autres États confédérés ne perdissent pas courage et ne renonçassent à se défendre. Toutes ces considérations n'échappaient pas à Lee, dont la clairvoyance ne se faisait guère d'illusions sur les résultats probables d'une lutte aussi inégale que celle qu'il se voyait forcé de soutenir contre Grant. Dès 1862, dans une conversation intime il avait laissé entendre qu'il n'y avait qu'une manière de réduire Richmond, et c'était celle qu'enfin Grant avait adoptée. Tant que l'ennemi n'attaquerait que le nord ou l'est, Lee pouvait à bon droit espérer, en combattant avec acharnement, le repousser et se maintenir à Richmond ; mais du jour où les Fédéraux campés devant Petersburg menaceraient toutes les artères par lesquelles la capitale et l'armée s'approvisionnaient, le moment viendrait tôt ou tard où il faudrait abandonner la capitale et par conséquent la Virginie.

C'est bien du reste ce que prévoyait Lee quand son adversaire, renonçant à tout autre système d'attaque, franchit le James River et marcha sur Petersburg. Il aurait même, dit-on, conseillé à ce moment l'évacuation de Richmond. Mais cet avis ne trouva pas d'écho. Un parti puissant, dans lequel se trouvaient des amis et des adversaires du président Davis, regardait cette idée comme funeste. Toutes les énergies du gouvernement se concentrèrent donc sur les moyens à employer pour maintenir l'ennemi au midi de l'Appomattox, et on ne négligea aucune précaution à cet effet. Il fallut quelques semaines aux deux adversaires pour compléter leurs ouvrages de défense et d'attaque. Grant voulait pouvoir à un moment donné laisser dans ses lignes une faible partie de son armée et être libre de sortir de son camp retranché avec le reste de ses troupes.

Pas un jour du reste ne se passait sans engagements partiels. Un corps fédéral s'était avancé jusqu'à Charles City, sur la rive nord du James, et de là menaçait Richmond. Les lignes fédérales s'étendaient de ce point en travers de la péninsule de Bermuda Hundreds, formée par les deux rivières James et Appomattox avant leur réunion. Elles embrassaient Petersburg à l'est et au midi, et de là, gagnant journellement du terrain à l'ouest, elles s'approchaient de plus en plus près des chemins de fer qui nourrissaient l'armée du Sud et la capitale. Les lignes de Lee couraient parallèlement à celles de son adversaire. A l'est et au sud-est de Richmond, il existait déjà des ouvrages de défense. On y avait ajouté une ligne extérieure faisant face aux forces ennemies, qui étaient placées près de Deep Bottom. Sous Drury's Bluff, falaise surplombant la rivière et qui avait été fortifiée, des bâtiments coulés à fond et d'autres obstructions barraient le passage aux canonnières fédérales. Les lignes confédérées continuaient, faisant face à celles de l'ennemi au nord de l'Appomattox, puis, passant

cette rivière, entouraient Petersburg au nord et au midi, et se dirigeaient vers l'ouest, se réglant sur celles du général Grant. Les deux chefs sentaient que c'était à l'ouest de Petersburg qu'aurait lieu le combat décisif, et qu'il arriverait un moment où l'infériorité numérique de Lee ferait qu'il ne pourrait plus empêcher son adversaire de le tourner.

La longue lutte autour de Petersburg n'offre pas le même intérêt dramatique que des batailles comme celles de Chancellorsville et de Gettysburg. Sous Petersburg, les combats les plus sanglants se succédaient sans résultat apparent. Ce fut une longue bataille non interrompue, jour et nuit, d'une semaine à l'autre, d'un mois à l'autre, à travers les chaleurs de l'été, les tristes jours de l'automne, les nuits glacées de l'hiver. C'était de fait le siége de Richmond que Grant avait entrepris, et ce seront moins des batailles, dans le sens ordinaire du mot, que nous aurons à enregistrer, qu'une longue suite d'efforts réitérés pour percer les lignes de son adversaire, tantôt au nord du James River, tantôt à l'est de Petersburg, tantôt à quelque point de la ligne continue de redoutes qui défendaient les approches du chemin de fer du Southside (rive sud), dont Grant voulait à tout prix se rendre maître. Une fois en possession de cette voie ferrée, il se sentait sûr de la victoire.

On était au mois de juillet, et chaque jour, sur toute l'étendue des lignes, soit au nord du James, soit au midi de l'Appomattox, résonnait la fusillade. Grant tâtait incessamment et sur tous les points l'armure de son adversaire pour trouver le défaut de la cuirasse, quand tout à coup le télégraphe lui manda de Washington l'étonnante nouvelle qu'une forte colonne confédérée était passée dans le Maryland, avait dispersé les troupes envoyées à sa rencontre et s'était montrée devant les fortifications de Washington. Cette diversion si imprévue pour les Fédéraux

avait cependant été préparée avec grand soin par Lee, et il en attendait de grands résultats.

On se rappellera que nous avons laissé le général Early dans la vallée de Virginie. Il venait de chasser Hunter de Lynchburg. Sans perdre un instant, l'intrépide Early descendit la Vallée, et franchissant le Potomac, entra dans le Maryland, avec l'intention de menacer Washington comme le lui avait recommandé Lee, dans l'espoir que le président Lincoln rappellerait du moins une partie de l'armée de Grant au secours de la capitale. Sa marche fut très-rapide, et ne rencontrant aucun obstacle, il parvint jusqu'au Monocacy près de Frederick City, où les armées confédérées avaient déjà par deux fois pénétré. Là il trouva quelques milliers d'hommes sous le général Wallace. Les culbutant sans peine, le 11 juillet, il parut en vue de Washington. La consternation y fut grande, et, dans leur terreur, les autorités fédérales regardaient la prise de la capitale comme certaine. Grant ne se laissa pas troubler par leurs messages de détresse. Deux corps d'armée venaient d'arriver par mer de la Louisiane à la forteresse Munroe et s'y trouvaient encore. Grant, sans leur permettre de débarquer, les achemina sans retard sur Washington. Ils arrivèrent à temps pour garnir les retranchements de la capitale.

Early comprit qu'avec ses 10,000 hommes et ses 40 canons il lui serait impossible de prendre Washington par un coup de main, d'autant plus que le général Hunter, ayant réuni divers détachements, menaçait ses derrières. Son corps d'armée avait parcouru 800 kilomètres en 25 jours (32 kilomètres par jour en moyenne) et ses soldats étaient épuisés. Il devait donc songer à sa propre sûreté. Repassant donc le Potomac, il se retira dans la Vallée, emmenant du butin et des troupeaux de bœufs. Early resta dans la Vallée, d'où, pendant plusieurs mois, il menaça continuellement les États limitrophes du Nord.

Si cette pointe hardie d'Early eût réussi, elle eût certainement mis fin à la campagne que poursuivait Grant sous Petersburg. Mais quoiqu'elle n'ait pas eu tout le succès espéré, elle atteignit en partie son but, puisqu'elle retarda les opérations fédérales et força le Gouvernement du Nord à retenir une armée de 40,000 hommes en observation près de la capitale, affaiblissant d'autant l'armée de Grant.

Le mois de juillet tirait à sa fin, et Grant n'avait pas encore réussi à forcer les lignes confédérées. Aucune de ses nombreuses attaques n'avait pris son adversaire au dépourvu. Les Fédéraux semblaient s'être enfin résignés à fatiguer et à épuiser leur ennemi par des temporisations calculées et en renonçant aux grandes attaques. Tel était du moins le sentiment général dans les deux armées quand, au lever du soleil, le 30 juillet, une violente explosion, que l'on entendit à 40 kilomètres, ébranla le sol autour de Petersburg, et une vaste colonne de fumée, obscurcissant le ciel, sembla indiquer qu'une poudrière avait sauté. Mais il n'en était rien. Voici ce qui s'était passé.

Un officier du génie fédéral avait fait remarquer au général Grant que, certains ouvrages confédérés n'étant qu'à 150 mètres des lignes fédérales, il ne serait pas impossible de pratiquer une mine à cet endroit. En arrière de ce point, le terrain s'élevait et dominait la ville. Si l'on pouvait, à la suite du désordre causé par l'explosion, se rendre maître de cette hauteur, on prendrait à revers les lignes ennemies, et la ville serait à la merci de Grant. Le chef fédéral accueillit la proposition.

Le 25 juillet tous les préparatifs étaient terminés. Une galerie souterraine de cinq cents pieds de long avait été creusée, et le 27, 12,000 livres de poudre y furent introduites. Afin de détourner l'attention de Lee et de le forcer à dégarnir en partie ses lignes, Grant donna au corps du général Hancock l'ordre de se réunir à celui de Butler. Les deux généraux devaient menacer Richmond. Lee dut,

en effet, envoyer plusieurs divisions pour parer à ce nouveau danger. Aussitôt que Grant eut l'assurance, par la résistance que rencontrait Hancock de l'autre côté du James, que Lee avait considérablement affaibli son armée, il fit revenir Hancock le plus mystérieusement possible le 29, afin qu'il pût prendre part à l'assaut projeté pour le lendemain.

Lee, quoique ne sachant pas au juste ce qui se passait, se doutait bien que c'était à ses lignes de Petersburg qu'on en voulait principalement. Le 30 au matin, comme nous l'avons déjà dit, une terrible explosion lança le fort en l'air, ainsi que tous ceux qui s'y trouvaient. Un gouffre béant de 150 pieds de long sur 65 de large et 30 de profondeur s'ouvrait à sa place. Au même instant, avant que les nuages de fumée et de poussière fussent dissipés, l'artillerie fédérale ouvrit son feu sur toute sa ligne. Un corps de 15,000 Fédéraux s'élança au pas de course dans l'espoir de franchir le lieu du sinistre et de gravir les hauteurs avant que les Confédérés fussent revenus de leur surprise et de leur terreur. Mais ceux-ci s'étaient bientôt remis et s'apprêtaient à recevoir la charge. A peine les soldats de Grant eurent-ils franchi l'espace couvert de débris fumants, qu'ils furent assaillis par un terrible feu d'artillerie qui les enfilait de droite et de gauche, tandis qu'en face l'infanterie faisait pleuvoir sur eux une grêle de balles. Le désordre et l'hésitation se mirent dans leurs rangs : tous bientôt n'eurent qu'une idée, se réfugier au fond du gouffre, et sur cette masse de blancs et de noirs l'artillerie du Sud déversa une pluie de mitraille. Ceux qui cherchaient à s'échapper de cette boucherie et, en rampant hors du trou béant, tentaient de fuir jusqu'aux lignes fédérales, tombaient sous les balles de l'infanterie. Le général Mahone, qui commandait du côté confédéré, fit cesser le feu au bout de quelque temps, tant cette scène de carnage était écœurante. Les Fédéraux

purent enfin effectuer leur retraite, laissant 4,000 prisonniers entre les mains de Lee, qui, de son côté, n'avait perdu que très-peu de monde. Il rétablit bientôt ses lignes dans leurs anciennes positions.

Pendant les mois d'août et de septembre, le chef confédéré eut à repousser de nombreuses attaques sur divers points de ses lignes. Grant, tout en cherchant à gagner du terrain sur sa gauche afin de couper les voies ferrées qui menaient vers l'Ouest, essayait aussi de temps à autre de percer par surprise les lignes confédérées au nord du James, et à arriver ainsi à Richmond. Il n'est pas probable qu'il comptât beaucoup sur le succès de ce côté, mais ses attaques répétées dans cette direction offraient l'avantage incontestable de forcer Lee à affaiblir sa droite, et à découvrir ainsi le Southside Railroad, véritable objectif des efforts de Grant.

A la suite d'un assaut indécis contre les positions confédérées au nord du James vers la fin d'août, des forces fédérales considérables tentèrent de s'emparer du chemin de fer de Weldon, près de Petersburg. Cette entreprise réussit. Depuis longtemps Lee avait fait savoir aux autorités à Richmond qu'il lui serait impossible de défendre ce point avancé si l'ennemi l'attaquait sérieusement. Mais, pour obéir aux ordres de son gouvernement, il s'efforça de s'y maintenir aussi longtemps que possible. Grant voulut poursuivre son succès et se saisir de Ream's Station plus au sud sur la même ligne, et détruire la voie à Hicks ord. Après plusieurs rencontres meurtrières, Lee parvint à l'en empêcher. Les Fédéraux se retirèrent avec des pertes sérieuses.

Au nord du James, le général Butler s'empara du fort Harrison, poste important qui lui permit de menacer les positions confédérées. Mais ses efforts pour pénétrer plus loin dans la direction des ouvrages à Chafins Bluff furent repoussés.

Les fédéraux n'en restèrent pas moins maîtres de la ligne de Weldon, et à force de s'étendre de plus en plus sur leur gauche, occupant peu à peu et coupant les divers chemins qui de Petersburg se dirigent vers le sud, au mois d'octobre ils étaient parvenus à s'établir sur Hatcher's Run, petit cours d'eau qui des environs de Petersburg coule vers le midi. La perte du chemin de fer de Weldon n'avait pas grande importance tant que les Confédérés restaient en possession du Southside Road, qui longeait la rive méridionale de l'Appomattox venant de l'Ouest ; mais du point où ils étaient arrivés, les Fédéraux allaient pouvoir commencer leurs attaques directes contre cette partie si importante des défenses de Lee.

Grant y tenait d'autant plus que l'élection présidentielle approchait, et que ses chances comme candidat augmenteraient si le succès le désignait à l'admiration de ses concitoyens. Le 27 octobre, en effet, trois corps fédéraux, en tenue de campagne, laissant à peine assez de monde pour garnir les ouvrages devant Petersburg, franchirent Hatcher's Run. Mais ils s'aperçurent bientôt que les lignes confédérées s'étendaient beaucoup plus loin qu'on ne l'avait cru. Le général Hancock hésita à attaquer. Lee, profitant d'un vide entre le corps de Hancock et celui qui le suivait, fit charger les troupes du général Hill. Le désordre se mit parmi les Fédéraux. La cavalerie de Hampton leur fit plusieurs centaines de prisonniers. Enfin, à la nuit, Hancock dut, après quelques efforts infructueux, se retirer et renoncer à poursuivre son attaque. Grant fut bien inspiré en rappelant ses soldats, car Lee, pendant la nuit, avait massé 15,000 hommes d'infanterie et toute sa cavalerie en face de Hancock, et comptait le lendemain 28, au matin, écraser le deuxième corps fédéral. Les opérations actives furent bientôt interrompues par les grandes pluies. De part et d'autre on prit ses quartiers d'hiver.

Au mois de novembre eurent lieu les élections des dé-

légués chargés de nommer le président des États-Unis pour les quatre années suivantes. Les choix assurèrent l'élection de M. Lincoln et la défaite du général Mac-Clellan, regardé comme plus favorable aux Sudistes. C'était un symptôme auquel il n'y avait pas à se méprendre. Il devenait de plus en plus clair qu'à moins que les Confédérés ne pussent les armes à la main conquérir leur indépendance, il n'y avait pour eux aucun espoir de sortir heureusement de leurs épreuves.

Le général Lee envisagea avec fermeté cette dure perspective. L'avenir ne se montrait pas sous des couleurs bien encourageantes. Chaque jour les ressources du Sud diminuaient, le blocus de ses côtes devenait plus effectif, ses armées perdaient en nombre et en force, le découragement se glissait dans tous les cœurs. Seul, au milieu de cet affaissement général, le commandant de l'armée de Nord-Virginie conserva un front impassible. Parlant un jour à un sénateur confédéré, Lee aurait dit : « Pour moi, j'espère mourir l'épée à la main. » Le sentiment de ce qu'il devait encore à son pays et à ses soldats l'empêcha plus tard de chercher la mort, mais ce fut peut-être le plus grand sacrifice qu'il pût leur faire.

CHAPITRE XIV

CONSIDÉRATIONS. — SITUATION GÉNÉRALE
COLLOQUE DE HAMPTON ROADS. — CONTINUATION DE LA LUTTE
SOUFFRANCES DES CONFÉDÉRÉS

Avant de raconter la dernière et décisive passe d'armes de la guerre, disons quelques mots d'une circonstance bien frappante. Nous voulons parler de l'humeur égale, presque riante du général Lee, au milieu de soucis, de préoccupations assez fortes pour briser le cœur le plus robuste.

Son quartier général était à deux kilomètres à l'ouest de Petersburg, sur le Coxroad, presque au centre de son armée. C'est là qu'il vivait, attendant avec sérénité l'arrêt de l'avenir. Son visage n'indiquait pas l'ombre d'inquiétude; au contraire il paraissait plein d'espoir et encourageait ceux qui l'entouraient à croire au succès définitif. Nous avons cependant déjà démontré qu'il était loin d'avoir réellement cette assurance. Dès le premier jour du siége, il paraît avoir regardé la situation comme désespérée, à moins que son armée ne reçut pas de nombreux renforts; mais jusqu'au bout il s'est rappelé ses deux maximes favorites : *Faire son devoir*, et *Le courage humain doit s'élever à la hauteur de l'adversité humaine*.

Il est hors de doute que Lee vit venir le triste dénoûment, car tous ses efforts pour renforcer sa petite armée par

de nouvelles recrues furent infructueux. Sans parler des raisons que nous avons données ailleurs, il est incontestable que le pays était épuisé et à bout de forces. Tandis que l'armée fédérale recevait des renforts nombreux et d'une manière réglée, au point que jamais elle ne compta moins de 150,000 combattants, l'armée entière de Lee sous Petersburg n'atteignit jamais le chiffre de 60,000 hommes, et, au printemps de 1865, pendant qu'il tenait encore dans toutes ses positions, il n'avait pas 30,000 hommes sous les armes. Le Sud n'avait plus d'hommes à lui envoyer. « L'immense marteau, » comme Grant appelait son armée, cette armée nombreuse, puissante et admirablement organisée, continuellement recrutée et pourvue abondamment de tout ce qui lui était nécessaire, frappait à coups redoublés sur les rangs décimés, affamés, épuisés des maigres bataillons du Sud. Lee voyait fatalement arriver l'heure inévitable où il lui faudrait se rendre ou se faire jour à travers la multitude de ses ennemis.

A mesure que la situation devenait plus critique, tous les regards de la Confédération se portaient sur le général Lee, comme étant le seul homme qui pût sauver le pays. L'opinion publique demandait qu'on lui confiât la direction de toutes les armées répandues sur le territoire du Sud. Si cette mesure avait été prise plus tôt, elle eût peut-être pu produire d'autres résultats ; mais, vers le printemps de 1865, quand ce vœu des populations fut réalisé, il était trop tard.

La cause confédérée avait fini par se personnifier dans Lee. Une foi presque superstitieuse dans sa bonne étoile s'était répandue dans le pays. Au moment même où Lee voyait clairement que le dénoûment approchait, la plupart de ses concitoyens ne croyaient courir aucun danger tant qu'il serait à la tête de l'armée. Cette persuasion enracinée a dû lui être douloureuse, car personne moins que lui n'était

sujet à illusions ou moins aveuglé par un excès de confiance.

C'est en vain que Lee représenta aux autorités civiles que si l'ennemi parvenait à rompre ses lignes sur un point quelconque, c'en était fait de la Confédération. Son expérience militaire ne lui permettant aucune illusion, il avait à supporter le poids de cette confiance universelle qu'il ne partageait nullement. Mais pas un murmure ne lui échappa, rien qui indiquât à quel point désespéré il était réduit. Il demandait des hommes pour combler ses vides : s'il ne lui en venait pas ou s'il lui en venait peu, il n'en continuait pas moins à tenir tête à son puissant adversaire avec ce qui lui restait de soldats. C'étaient, du reste, des hommes d'élite. Le feu des batailles avait purifié le métal, et tout ce qui était sorti du creuset était de l'or pur de tout alliage.

Lee était à leurs yeux l'idéal du capitaine. Depuis longtemps ils avaient cessé d'avoir de lui cette crainte respectueuse des premiers temps; ils étaient arrivés à comprendre les trésors de bonté et de simplicité cachés sous cet extérieur grave. On raconte à ce sujet un trait charmant. Un jour, pendant les derniers mois du siége, dans un des trains qui allaient de Richmond à Petersburg, un jeune soldat, dont le bras était en écharpe, s'efforçait de mettre son manteau pour se garantir contre le froid très-vif ce matin-là. Il s'aidait de son mieux avec ses dents et son bras valide, quand un officier assis à quelque distance se leva, vint à lui et, passant avec précaution le paletot sur le bras blessé, le boutonna ensuite avec soin. Puis, après quelques mots de réelle sympathie, retourna à sa place. Son uniforme gris clair, les trois étoiles au collet et la simplicité du reste de sa tenue n'auraient pas suffi à désigner son rang, si toutes les personnes présentes n'avaient su que cet officier était le général Lee, aussi bon qu'il était modeste et brave.

Cet hiver de 1864 nous le montre beaucoup vieilli. Mais sa démarche était aussi ferme et sa taille aussi droite qu'au commencement de la guerre. Il semblait être de fer. Toutes ses journées se passaient à cheval et la moitié de ses nuits à écrire.

A mesure que la fin approche, que se déroulent les dernières scènes tragiques de cette longue lutte, il est difficile, même pour ceux dont les sympathies ont été forcément pour le Nord, de ne pas se sentir tristement et respectueusement attirés vers cette noble figure du général en chef confédéré.

Ce grand homme de guerre allait avoir à subir la plus cruelle épreuve pour un général, celle de voir son armée dispersée et renvoyée dans ses foyers, vaincue et ruinée.

La dernière passe d'armes entre les deux armées sous Petersburg commença en mars 1865. Elle avait été précédée sur d'autres points par de graves événements, dont le résultat avait été d'anéantir, pour ainsi dire, les ouvrages avancés de la Confédération, en ne laissant debout que la citadelle. Dans la vallée de Virginie, depuis l'automne précédent, la situation des Sudistes avait grandement empiré. En septembre, le général Sheridan, à la tête de 45,000 hommes, avait attaqué près de Winchester le général Early, qui ne disposait que de 8 à 10,000 hommes d'infanterie. Refoulé d'abord jusqu'à Strasburg, ce dernier dut par la suite se retirer jusqu'à Staunton, dans le haut de la Vallée. Au mois d'octobre, Early, reprenant l'offensive, faillit écraser complétement Sheridan à Cedar Run; mais, surpris lui-même par un retour des Fédéraux, il dut finalement battre en retraite jusqu'à Waynesborough, dans la Vallée. C'est là qu'en février sa petite troupe fut attaquée et définitivement dispersée. Sheridan, qui avait remporté ce triomphe, peu glorieux quoique important, put descendre dans la plaine, se joindre au général Grant et

prendre part avec ses nombreuses légions de cavalerie aux derniers combats sous Petersburg.

Dans l'Ouest, le succès des armes fédérales avait été encore plus grand. Le général Johnston, auquel on avait enfin donné, sur la demande de Lee, le commandement des troupes confédérées dans cette région, voyant qu'il ne disposait pas de forces suffisantes pour résister au général Sherman, avait dû se retirer devant lui. Le chef fédéral traversa presque sans rencontrer de résistance, grâce à l'épuisement du pays et au petit nombre des soldats de Johnston, toute la contrée jusqu'à Savannah sur l'Océan. Se rendant facilement maître de cette ville, il poussa en avant jusqu'à Goldsborough dans la Caroline du Nord, d'où il pouvait facilement se porter sur n'importe quelle ligne de retraite que Lee choisirait.

Tel était l'état des affaires militaires en février et en mars 1865. En février, des délégués du gouvernement confédéré s'étaient rencontrés avec le président Lincoln, à bord d'un navire à vapeur, en rade de la forteresse de Munroe, à l'embouchure du James River. Mais l'entrevue n'avait pas abouti. Il ne restait donc plus que l'arbitrage des armes, et tous les avantages étaient du côté des Fédéraux. Lee, que l'on venait de nommer généralissime des armées confédérées, vain titre, presque une dérision, à un pareil moment, voyait les différentes armées ennemies former peu à peu le cercle autour de lui. Il ne nourrissait pas l'illusion de croire qu'il pourrait se maintenir plus longtemps dans les lignes de Petersburg. Le pays, l'élément civil surtout, avait dans son général une confiance telle qu'il refusait de voir l'imminence du danger. Mais il fallait pour cela fermer les yeux, car Lee avait devant lui le général Grant à la tête de 150,000 hommes; le général Sherman, avec des forces presque aussi nombreuses, entrait à ce moment dans le midi de la Virginie. Toute l'armée de Lee ne comptait qu'un peu plus de 30,000 hommes et

celle de Johnston, poursuivi par Sherman, était un peu moins nombreuse.

Il était donc bien évident qu'un peu plus tôt ou un peu plus tard, en tous cas dans très-peu de jours, l'armée confédérée serait anéantie. Dès le commencement de février 1865, Lee prévoyait bien qu'il n'y avait plus que l'abandon de la Virginie qui pourrait le sauver. Aussi, avant que Sherman eût pénétré au cœur de la Caroline, s'était-il mis en mesure d'effectuer ce mouvement de retraite, en donnant l'ordre de faire passer ses fourgons et ses trains d'équipages à Amelia Court House, à l'ouest de Petersburg, et de préparer ses pontons pour franchir le Roanoke River. Son plan était de se réunir dans la Caroline du Nord à Johnston, qui devait manœuvrer de façon à donner la main à son chef, et de se retirer avec lui vers les contrées de l'Ouest. Les montagnes de la Virginie d'abord et les fertiles régions du Sud-Ouest ensuite lui permettraient, espérait-il, de prolonger la lutte avec la possibilité de traiter à de meilleures conditions. Tout plan de compagne valait mieux que le séjour prolongé en Virginie où l'on devait finir par être entouré par l'ennemi et forcé de se rendre à merci.

Ce sera toujours un sujet de regret qu'il n'ait pas été permis à Lee de réaliser ce plan. L'opposition du cabinet de Richmond, qui redoutait surtout l'effet moral que produirait l'abandon volontaire de la capitale confédérée, força Lee à renoncer à son projet.

Les souffrances des Confédérés pendant ces mois d'hiver autour de Petersburg ne peuvent se décrire. Le service des vivres se faisait mal et très-irrégulièrement. A mesure que les mouvements des Fédéraux s'étendaient de plus en plus sur le territoire de la Confédération, l'intendance du Sud voyait se rétrécir progressivement la limite des contrées où elle pouvait espérer s'approvisionner. Quand le mois de février arriva, les seuls chemins de fer par lesquels les vivres arrivaient encore aux villes de Richmond

et de Petersburg, ainsi qu'à l'armée confédérée, étaient le canal de Lynchburg et les deux voies ferrées qui menaient vers l'Ouest, l'une le Southside, côtoyant, comme l'indique son nom, la rive sud de l'Appomattox, l'autre le Danville et Richmond, qui part de cette dernière ville et, quittant le James River, se réunit à Burke Station à la première ligne, pour de là se bifurquer vers Lynchburg à l'ouest et vers Danville au midi.

Souvent Lee n'avait plus de rations que pour deux ou trois jours, tant le pays était appauvri et tant on avait de peine à faire arriver le peu qu'on pouvait se procurer. Cette vie d'abnégation continuelle, de privations cruelles, le manque de vêtements chauds, de médicaments, de nourriture, diminuèrent rapidement l'effectif de l'armée de Lee. Certains régiments comptaient moins de deux cents hommes dans leurs rangs. Ce n'était plus que le fantôme d'une armée, et les visages aux traits pâles et amaigris semblaient appartenir à des ombres sans corps. Parfois l'arrivée de quelques navires assez heureux pour forcer le blocus de Wilmington dans la Caroline du Nord, seul port resté au pouvoir du Sud, répandait dans le camp un bien-être relatif. Mais assez souvent on était réduit à un quart de livre de lard et un peu de farine délayée dans de l'eau. Un peu de café de temps à autre était le seul stimulant qui ramenât un peu de chaleur dans ces corps défaillants. Ce n'est qu'à de rares intervalles que le gouvernement de Richmond pouvait faire aux troupes une distribution de couvertures, de vêtements ou de chaussures. Leurs pauvres uniformes pendaient en loques et ne les défendaient plus contre la bise glacée. Ils grelottaient la nuit sous leurs couvertures usées et trouées. Leurs vieux souliers, bien des fois raccommodés et toujours percés à jour, à force de marches et d'alertes, ne protégeaient plus leurs pieds nus contre le sol rocailleux et gelé. C'étaient bien véritablement les « Misérables de Lee », comme ils s'intitulaient

en souvenir du livre de Victor Hugo, qui avait pénétré sous les tentes des soldats de cette armée aux abois.

Nonobstant toutes ces souffrances et le peu d'espoir qui se montrait à l'horizon, la grande majorité des vétérans de Lee resta ferme à son poste, formant une ligne bien mince et bien ténue, égrenée sur une étendue d'ouvrages de 64 kilomètres de long, tandis qu'en face d'eux se tenait un ennemi admirablement équipé, outillé et nourri, pouvant disposer de forces quintuples.

Assurément l'histoire impartiale rendra justice à ces soldats qui, en de telles circonstances, n'ont pas désespéré ni laissé entamer leur moral. Inébranlables dans leur patriotisme et indomptés dans leur foi militaire, ils persistèrent dans la lutte, quoique leur courage fût soumis à de terribles épreuves. Jour et nuit, pendant des mois, le feu incessant des Fédéraux faisait pleuvoir sur eux, sans discontinuer, tous les moyens de destruction connus. Leur constance ne faiblit pas pendant ces tristes jours d'hiver : la nuit venue, ils couchaient dans leurs tranchées, où le froid et les obus ennemis ne leur laissaient guère de repos. La neige, la grêle, le vent, la pluie, le feu de l'ennemi, ils avaient à supporter tout sans un rayon de soleil, sans un rayon d'espoir. Si l'inquiétude ou la fatigue venait parfois ébranler leur résolution, ils n'avaient qu'à porter leurs regards sur la figure calme et paternelle de leur chef, pour sentir renaître plus profonde que jamais la confiance illimitée qu'il leur inspirait.

Le dénûment de ses braves soldats lui allait au cœur. Il n'en montra cependant rien. Il n'épargna aucun effort, aucune démarche pour soulager leur misère. Mais il faut croire que le cabinet de Richmond se trouvait dans l'absolue impossibilité de faire plus pour ses nobles défenseurs. L'égalité d'âme, la sereine tranquillité de Lee le rendirent encore plus cher à ses soldats et au pays. L'une après l'autre, les armées confédérées du Sud et de

l'Ouest s'étaient fondues et avaient disparu devant l'ennemi; Wilmington, le dernier port qui reliait encore la Confédération à l'Europe et au reste du monde, venait de tomber aux mains de Sherman; le congrès de Richmond montrait l'indécision et l'impuissance que nous retrouvons si souvent dans les assemblées à de pareils moments de crise; seule la grande figure de Lee se détachait lumineuse sur ce fond sombre et orageux. Il restait l'ancre de salut de la patrie agonisante.

Lorsque le bill qui le nommait commandant en chef de toutes les armées du Sud lui fut communiqué, il ne cacha pas l'embarras dans lequel le mettait ce nouvel honneur qu'il était loin de désirer. Ses relations d'amitié et de confiance réciproques avec le président Davis firent qu'il hésita à accepter un titre — vain, il est vrai, et bien inutile désormais — qui semblait devoir amener des froissements avec le pouvoir exécutif. Mais le vœu unanime de tous s'était fait jour; il dut céder, quoiqu'il sentît que ce pouvoir presque absolu qu'on lui décernait ne pouvait plus sauver le pays.

Quand le résultat des conférences entre les délégués réunis à la forteresse Munroe fut connu, l'indignation fut grande à Richmond et dans l'armée. Le président Davis avait déclaré que l'indépendance du Sud était la base absolue de toute négociation ultérieure. C'était là aux yeux du président Lincoln et de ses conseillers une condition inadmissible. Les pourparlers furent donc rompus. Des réunions nombreuses à Richmond témoignèrent du sentiment profond d'irritation qu'avaient éveillé les propositions humiliantes faites par le Nord. Cette manifestation de l'opinion publique prit diverses formes; des adresses se signèrent dans l'armée et parurent dans les journaux, affirmant de nouveau l'inébranlable résolution de lutter jusqu'à la fin pour la cause sacrée de la patrie.

La volonté était là, mais les moyens manquaient. Il

fallait plus de défenseurs à cette cause qui succombait faute de soldats et de moyens matériels. Le gouvernement eût-il pu armer et équiper de nouvelles levées, lui qui ne pouvait déjà pas convenablement suffire aux besoins et à l'équipement des soldats qu'il avait sous les drapeaux? Il fut question, dans les premiers temps de la guerre, d'armer les nègres. Cette proposition avait été si mal accueillie, qu'on fut obligé d'y renoncer. Quand cependant plus tard on s'aperçut que la loi sur la conscription, qui devait fournir quatre cent mille hommes, ne donnait pas à beaucoup près les résultats qu'on en avait espérés, une loi pour l'enrôlement des noirs fut présentée à la Chambre des représentants à Richmond. Le général Lee était favorable à cette loi et écrivit en février, à ce sujet, une lettre à une commission de la Chambre, dans laquelle, entre autres choses, il dit : « Je crois cette mesure non-seulement praticable, mais même nécessaire. L'ennemi se servira certainement des noirs contre nous, s'il en a l'occasion, et comme la supériorité numérique dont il jouit actuellement lui permet de pénétrer de tous côtés sur notre territoire, je ne puis comprendre que nous nous obstinions à garder les nègres jusqu'à l'arrivée des Fédéraux, quand il nous est loisible, en nous en servant à temps et avec discernement, d'arrêter les progrès de l'ennemi. »

Selon lui, on aurait pu en faire de bons soldats à l'aide d'une discipline sévère. Il ajoute : « Mon avis est que ceux d'entre eux qui servent dans l'armée doivent, par ce fait seul, être déclarés libres. Il ne serait ni juste ni sage de les exposer au plus grand danger, la perte de la vie, et de leur refuser la plus belle récompense, la liberté. »

Le bill qui fut voté en mars, trop tard du reste pour être d'aucune utilité, ne répondait pas aux idées élevées énoncées par Lee. Le parti esclavagiste, dans l'acception étroite du mot, en avait dicté les clauses.

Le général Lee, en acceptant la nouvelle position qui lui

était imposée par les circonstances, publia un ordre du jour dans lequel il invoquait humblement l'appui du Tout-Puissant, et faisait un appel chaleureux au patriotisme de ses concitoyens, exprimant la confiance qu'ainsi serait atteint le but si ardemment désiré, la paix et l'indépendance.

La concentration de tous les pouvoirs militaires entre les mains de Lee, et l'évacuation, précédée de la destruction des ouvrages de Charleston, semblaient annoncer une défense à outrance qui inspira dans le Nord une légitime inquiétude. Un écrivain nordiste s'exprimait à ce sujet en ces termes : « En cherchant à nous rendre compte de ce que signifie le récent changement dans le système de défense du Sud, l'avenir nous paraît plus sombre et plus impénétrable que jamais. C'est à une seule tête, et nous savons en combien de ressources elle est fertile, — c'est à un seul cœur, et nous connaissons sa fermeté et son courage, — c'est à un seul homme, et nous savons à quel point il est doué de ce qu'il faut pour projeter, pour frapper, pour contre-carrer, pour réparer des erreurs, ou pour profiter des nôtres, que sont désormais confiées les destinées militaires du Sud. »

Mais il ne devait pas lui être permis de mettre à exécution les projets indiqués ici. S'il avait pu obtenir du gouvernement de Richmond l'autorisation d'évacuer Petersburg ainsi que la capitale confédérée, la guerre aurait probablement pris une autre tournure.

CHAPITRE XV

CONTINUATION DU SIÉGE. — DERNIERS COMBATS. — RETRAITE DE LEE. — SA CAPITULATION

Le général Lee s'aperçut, vers la fin de mars, que des préparatifs se faisaient dans l'armée fédérale en vue de quelque mouvement important, mouvement facile à deviner du reste. La gauche fédérale ayant peu à peu gagné du terrain dans la direction du chemin de la rive Sud (Southside), il devenait évident que Grant méditait un mouvement offensif dans cette direction. Il espérait se jeter ainsi sur la seule ligne de retraite ouverte à Lee et finir d'un coup la guerre.

La catastrophe que le chef sudiste prévoyait depuis des mois, se dressait devant lui menaçante. S'il n'avait recours à quelque moyen aussi désespéré que l'était la situation elle-même, toute lutte devenait impossible. Se retirer paraissait le seul parti qu'il lui restât à prendre, mais la retraite elle-même n'était plus chose facile. Son adversaire disposait de forces considérables, non loin des chemins par lesquels Lee aurait forcément à passer. A moins de faire une diversion, les chances de tirer son armée du mauvais pas où elle était semblaient bien faibles. C'est donc à ce dernier parti que Lee s'arrêta.

Son plan était de prendre hardiment l'offensive. Il de-

venait de la dernière urgence de porter remède à la détresse extrême de son aile droite, prête à succomber sous les masses ennemies accumulées contre elle, et en frappant un coup ailleurs, de détourner le danger qui menaçait le Southside Railroad. En attaquant le centre fédéral à l'est de Petersburg, Lee forcerait Grant à dégarnir en grande partie son aile gauche. Si les Confédérés parvenaient à s'introduire entre les deux ailes fédérales et à menacer ainsi le chemin de fer venant de City Point, point sur le James où les steamers débarquaient leurs cargaisons et où Grant recevait ses approvisionnements, les choses changeraient de face. Au pire, en admettant que Lee jugeât plus prudent de battre en retraite, cette offensive lui permettrait, pendant que son adversaire serait occupé à masser ses troupes sur ses devants, dans le but d'arrêter l'attaque sur son centre, de se retirer subitement par le Southside Railroad, vers la Caroline du Nord, comme il l'avait d'abord projeté.

Le général Gordon commandait cette partie de l'armée confédérée immédiatement devant Petersburg; elle se composait de trois petites divisions. Longstreet était à l'aile gauche, qui s'étendait jusqu'au nord du James, et A. P. Hill avait sous ses ordres l'aile droite, qui s'arrêtait à Hatcher's Run.

C'est donc à Gordon qu'échut le rôle principal dans la journée du 25 mars. Les positions dont on devait s'emparer étaient sur Hase's Hill, à moins de 200 mètres des lignes confédérées. L'intervalle était garni d'abatis, de tranchées, de chevaux de frise; mais pour peu que le premier assaut réussît, que l'élan des troupes les portât en avant et qu'on les soutînt avec des renforts suffisants, la colline située derrière devait tomber entre leurs mains, et pour se maintenir le général Grant se verrait forcé de concentrer son armée au point menacé.

Avant l'aube, le 25 mars, tout était prêt. La colonne

d'attaque se composait de 3 à 4,000 hommes sous le général Gordon. En réserve se tenaient des forces suffisantes pour le soutenir. Aux premières lueurs du jour Gordon donna le signal. Ses soldats traversèrent rapidement et silencieusement l'espace qui les séparait du fort Steadman, l'ouvrage le plus avancé des lignes fédérales. Arrachant les abatis, ils s'élancèrent par-dessus les parapets. La garnison surprise put à peine se défendre. Ce fut l'affaire d'un instant de la chasser du fort et de tourner les canons contre les autres ouvrages fédéraux. Un cri de triomphe annonça que les Confédérés étaient maîtres du fort. Ils y avaient trouvé 9 bouches à feu, 8 obusiers et fait 500 prisonniers, dont un général. Mais après ce premier succès, soit que la vue des formidables ouvrages qu'il leur restait à affronter les eût découragés, soit que la fatigue d'une lutte aussi prolongée les eût épuisés, soit encore à cause du retard que mirent les renforts à leur arriver, les soldats de Gordon hésitèrent à continuer. La colonne qui devait attaquer le fort Haskell, le fit si faiblement que le résultat fut nul. Les Fédéraux, revenus de leur surprise, ouvrirent de droite et de gauche un feu écrasant sur le fort Steadman. Resté seul avec ses soldats démoralisés, le général Gordon eut toutes les peines du monde à en ramener le quart. Le fort Steadman retomba aux mains des Fédéraux. Les Confédérés avaient perdu 2,000 hommes. Ce fut le dernier mouvement offensif de l'armée de Virginie.

Il ne restait donc plus au chef sudiste qu'à résister comme il pourrait et aussi longtemps que possible à l'immense avalanche d'ennemis prêts à l'écraser.

La première pensée de son lent et prudent adversaire avait été d'attendre l'arrivée du général Sherman avant de risquer une attaque générale. Ce fait seul est le plus éloquent éloge que l'on puisse faire de Lee, quand on sait qu'il n'avait que 30,000 hommes à opposer aux

150,000 de Grant! Craignant cependant que Johnston ne réussît à rejoindre Lee si Sherman quittait les bords du Roanoke, Grant se décida à livrer sans tarder l'assaut définitif.

L'arrivée d'un renfort à ce moment propice le confirma dans sa décision. Le général Sheridan, qui avait d'abord dû se diriger sur la Caroline du Nord, afin de couper dans cette direction la retraite de Lee, car Grant s'attendait chaque jour à le voir se retirer, le général Sheridan, empêché par la crue du James River, n'avait pu mettre ce plan à exécution, et amenait au chef fédéral ses 10,000 hommes d'excellente cavalerie.

L'heure suprême approchait. Le 29 mars, Lee apprit que l'ennemi se dirigeait en colonnes serrées vers son extrême droite. Il comprit que son intention était de le tourner sur la route du Chêne-Blanc (White Oak Road). Cette position couvrait la voie ferrée du Southside, dernier chemin par lequel l'armée confédérée recevait ses vivres.

Ce n'était plus avec des corps détachés que Grant effectuait son mouvement. Il employait une partie de son armée en masse, échelonnée en colonnes se soutenant les unes les autres, avec des vivres pour plusieurs jours. Grant avait espéré cacher son mouvement, pour quelques heures au moins, mais Lee le devina aux premiers rapports de ses éclaireurs. Il ne fallait pas songer à dégarnir complétement toutes ses lignes de défense au centre et sur sa gauche. Son armée ne suffisait déjà pas à couvrir cette longue ligne de 64 kilomètres; retirer d'un point quelconque des troupes pour renforcer un autre point menacé, c'était s'exposer à une perte certaine. Cependant comment faire avec si peu d'hommes et si peu de chevaux pour se maintenir? Suppléer au nombre par l'énergie du désespoir; c'est ce qu'on tenta de faire.

Incertain si l'ennemi n'attaquerait pas en même temps

son aile gauche, Lee dut y laisser Longstreet sans l'affaiblir. Il lui enjoignit, aussitôt qu'il se serait assuré que Grant n'avait pas l'intention d'attaquer sérieusement l'aile gauche confédérée, de réunir toutes les troupes qui ne seraient pas absolument nécessaires à la défense et de marcher rapidement sur Petersburg.

De son côté, réunissant, massant tout ce qu'il put trouver et ne laissant à Gordon, au centre, que 7,000 hommes pour garnir les 14 kilomètres d'ouvrages devant et autour de Petersburg, le 31 mars au matin, Lee parvint à mettre en ligne sur sa droite menacée 17,000 hommes, dont 2,000 de cavalerie sous Fitz Lee. Celle-ci n'avait de cavalerie que le nom. Le général Lee, en parlant des exploits si vantés de Sheridan, dit que ses « victoires ne furent remportées que lorsque le Sud n'avait plus de chevaux pour sa cavalerie, et plus d'hommes pour monter les quelques chevaux fourbus que l'on pouvait encore réunir. »

Heureusement pour les confédérés une tempête effroyable, qui dura toute la journée du 30, avait fort retardé la marche des colonnes fédérales, et les routes mêmes, le 31 au matin, étaient dans un état si déplorable que Grant hésitait à faire avancer ses colonnes.

Lee posta ses troupes derrière les ouvrages qui protégeaient le White Oak Road. A six ou sept kilomètres plus loin, vers l'ouest, les Confédérés occupaient une position fortifiée importante, Five Forks, carrefour où cinq routes se réunissaient. C'est vers ce point, d'une grande importance stratégique, qu'insensiblement gravitèrent tous les efforts des deux armées.

Le parti que prit Lee de résister à outrance, malgré la disproportion prodigieuse du nombre, ne doit pas être attribué à la résolution désespérée d'un homme qui joue son va-tout. Il avait l'espoir bien fondé que s'il repoussait vigoureusement l'attaque des Fédéraux contre son aile

droite, il s'ensuivrait une scène de désordre et de confusion parmi ses adversaires qui lui permettrait de se retirer vers Lynchburg. Ce n'était pas la première fois qu'il avait eu toutes les chances contre lui, et en était sorti triomphant. L'aspect de ses vétérans endurcis à tout, prêts à braver n'importe quels périls, lui donnait l'assurance qu'il y avait encore chez eux le ressort nécessaire pour tirer son armée du mauvais pas où elle se trouvait.

Les événements des jours suivants lui donnèrent raison jusqu'à un certain point, et il s'en fallut, en définitive, de très-peu qu'il ne réussît à se dérober à ses ennemis.

Les forces du général Grant n'étaient pas encore en ligne près du Boydton Road, au delà de Hatcher's Run, le 31 mars au matin, quand Lee le prévint et se jeta avec une sorte de fureur sur ses têtes de colonne. Culbutant les premières divisions sur son passage, le chef sudiste paraissait sur le point d'arracher à la fortune une victoire qui déciderait du sort de la campagne. Mais il se trouva bientôt aux prises avec des masses de troupes fraîches, et ses maigres bataillons ne purent lutter en plaine contre des forces si écrasantes. Il dut donc faire retirer ses soldats derrière leurs ouvrages de défense, mais ce fut seulement pour recommencer la lutte ailleurs. Five Forks, ce point si important, venait de tomber aux mains du général Sheridan. Lee l'en chassa, et le général Pickett poursuivit les Fédéraux jusqu'à Dinwiddie Court House.

A la tombée de la nuit, Sheridan, toujours sur la défensive, faisait dire au général Grant que, s'il ne recevait pas de renforts, il ne pourrait recommencer la lutte le lendemain. Dès le 1er avril au matin, le 5e corps fédéral, qui avait marché toute la nuit, le rejoignait. Mais le général Lee, de son côté, ne voulant pas laisser ses soldats dans

une situation si exposée, les avait déjà fait rentrer dans les lignes de Five Forks.

Le 1er avril, Sheridan, à la tête de 40,000 hommes, franchit rapidement les 3 kilomètres qui le séparaient de Five Forks. Les survivants épuisés des divisions Pickett et Johnson n'opposèrent qu'une faible résistance à cette avalanche. Pris en tête et sur les deux flancs après avoir tenté une défense impossible, plus de 5,000 d'entre eux furent faits prisonniers; le reste fut dispersé et vivement poursuivi par la cavalerie fédérale. Toute la droite confédérée était compromise et le Southside Railroad tombait au pouvoir de l'ennemi.

Quoique cette dernière action fût en vérité décisive, le général en chef fédéral ne voulut rien risquer. Toute l'artillerie de l'armée du Nord reçut l'ordre de bombarder les lignes confédérées dans toute leur étendue, et pendant le reste de la journée du 1er avril, une pluie d'obus et de boulets tomba sur Petersburg et ses environs. L'assaut ne devait être donné que le lendemain 2 avril. Les lignes confédérées étaient cependant si peu garnies, qu'à n'importe quel point le chef fédéral aurait facilement fait une trouée dès le 1er.

Longstreet était encore retenu au nord du James pour couvrir le chemin de fer qui menait à Richmond et les approches de cette ville. Voyant l'ennemi toujours en force devant lui, il n'avait pu dégarnir ses lignes déjà si affaiblies. Lee n'avait plus pour défendre son centre adossé à Petersburg que ce qui restait des deux corps de Gordon et de A. P. Hill. Un splendide soleil éclaira la journée du 2 avril. De toutes parts et simultanément les colonnes fédérales marchèrent sur les lignes confédérées. Refoulées vers les faubourgs de la ville, les forces de Gordon s'y reformèrent sur une ligne de défense intérieure. Le 9e corps fédéral fut arrêté là par la belle attitude de Gordon. Sur la droite de celui-ci, le général A. P. Hill, avec des débris

de régiments et quelques artilleurs, semblait ne pouvoir résister. L'armée confédérée allait être coupée par le milieu. Heureusement à cet endroit deux redoutes fortifiées, et dominant les approches de la rivière Appomattox, offrirent un point de ralliement. L'un, le fort Alexander, fut rapidement pris d'assaut par le flot toujours montant des envahisseurs. Il fallait qu'à tout prix l'autre, le fort Gregg, se défendît à toute extrémité pour laisser à l'armée confédérée le temps de resserrer ses lignes autour de Petersburg et d'y concentrer tout ce qui lui restait de forces.

Pendant deux heures les efforts de l'ennemi pour s'en emparer échouèrent devant la défense désespérée de la petite garnison. Enfin, à sept heures du matin, une dernière charge des Fédéraux les porta jusqu'au fossé. Les premiers rangs, reçus par un feu à bout portant, tombèrent victimes de leur audace, mais à la fin les assiégeants pénétrèrent de tous côtés dans le fort. Des deux cent cinquante défenseurs, trente seulement survécurent et tombèrent vivants aux mains des Nordistes. Ce précieux temps d'arrêt dans la marche de l'armée fédérale avait permis à Lee, que Longstreet venait de rejoindre, de concentrer ses derniers moyens de résistance (15,000 hommes) derrière sa troisième ligne de défense. Cette ligne peu étendue, mais très-forte, commençait à la rivière Appomattox, en amont de Petersburg, et après avoir contourné ses faubourgs, rejoignait la rivière en aval de la ville.

Plusieurs assauts contre cette ligne échouèrent. C'est en repoussant une de ces attaques que le général A. P. Hill, un des meilleurs lieutenants de Lee et dont nous avons plusieurs fois eu l'occasion de parler, trouva la mort. A la tombée de la nuit, les Confédérés étaient encore maîtres de Petersburg, quoique Grant, qui avait 150,000 hommes avec lui, eût facilement pu en concentrer 100,000 contre les derniers défenseurs de cette petite ville.

Avec la nuit, Lee mit à exécution son projet de retraite. Tous les chemins au midi de l'Appomattox étant tombés au pouvoir des Fédéraux, il dut se retirer en se tenant au nord de la rivière, qui servait ainsi de ligne de défense. Lee, que rien ne semblait troubler, n'avait, comme on voit, nullement renoncé à l'espoir d'atteindre la Caroline du Nord ou, au pis aller, les montagnes de l'Alleghanny, dans l'ouest de la Virginie. Il se faisait fort de marcher plus vite que le gros de ses adversaires, et de culbuter tous les corps détachés qui chercheraient à lui barrer le passage. La seule preuve extérieure qu'il donna de la gravité de la situation fut de ceindre son épée, ce qu'il faisait très-rarement. Le 2 au matin, en voyant ses lignes forcées, le chef confédéré s'était contenté de dire à son chef d'état-major, le colonel Marshall, du ton le plus naturel : « Ceci est bien mauvais pour nous, colonel. Comme je le leur avais dit à Richmond, la corde a été tellement tendue, qu'elle a fini par casser. »

Dès le matin il avait prévenu le gouvernement à Richmond que Grant avait forcé ses lignes, et qu'il comptait cette nuit évacuer Petersburg. Des ordres avaient été expédiés à toutes les troupes au nord du James River d'avoir à se rallier à lui d'urgence. A la tombée de la nuit, les Confédérés à Petersburg commencèrent à passer l'Appomattox. Ce mouvement s'effectua sans qu'on fût inquiété par les Fédéraux. Le pont fut ensuite livré aux flammes.

L'armée du Sud, prenant une route qui, à une certaine distance de la rive nord du fleuve, se dirige vers l'ouest, se mit en marche à travers la demi-obscurité. Lee surveillait lui-même cette opération. A pied, la bride de son cheval à la main, il se tenait au carrefour des deux routes, et donnait ses ordres avec la plus grande tranquillité. Sa voix n'avait pas trace d'émotion, son maintien restait aussi calme que s'il s'était agi d'une

revue. Après le défilé de l'arrière-garde, Lee se remit en selle et suivit ses hommes.

Tandis que l'incendie des magasins de Petersburg, auxquels on avait mis le feu, illuminait le ciel de reflets rougeâtres et remplissait l'air du bruit des explosions des poudrières, les débris de l'armée de Virginie, 15,000 hommes environ, cheminaient dans l'obscurité. Tout le long de la ligne occupée jusqu'ici par les Confédérés depuis Petersburg jusqu'à Richmond, explosion sur explosion se succédaient rapidement, ébranlant le sol comme l'eût fait un tremblement de terre.

Les généraux Mahone et Ewell, avec la garnison de Richmond, rejoignirent Lee le 3 avril au matin. Au lever du soleil, ce jour-là, son armée était à 25 kilomètres de Petersburg. En pareille circonstance, on se serait attendu à trouver les troupes confédérées, après les revers qu'elles venaient d'essuyer, abattues et découragées. Bien au contraire, le plaisir de se sentir hors des abominables tranchées, en plein air, au milieu des bois bourgeonnants, les rendait presque joyeux.

Leur chef partageait sinon leur confiance, du moins leur soulagement d'être sortis des lignes. Mais actuellement la question des vivres primait tous ses autres soucis. Pendant l'hiver, il avait déjà eu bien de la peine à nourrir ses soldats avec des quarts de ration. En s'éloignant de Petersburg, Lee sentait qu'il aurait à vivre comme il pourrait dans les contrées qu'il traverserait. Il avait déjà pris ses premières mesures en conséquence, et avait donné ordre qu'un dépôt de vivres fût établi à Amelia Court House. La perspective d'y trouver tout le nécessaire pour ses soldats contribuait sans doute à le soutenir dans ce moment difficile. Mais ce fut le dernier éclair d'espérance qui lui fut octroyé. Que les ordres eussent été mal compris, qu'il y eût eu erreur involontaire ou par toute autre cause, le train qui avait dû déposer les rations

à Amelia Court House ne s'y arrêta pas et les porta jusqu'à Richmond, où elles tombèrent au pouvoir des Fédéraux, maîtres enfin de cette ville. Aussi quand, après des retards imprévus causés par la crue de l'Appomattox, Lee atteignit Amelia Court House, à 60 kilomètres de Petersburg, à la tête de ses soldats exténués de fatigue et de faim, quelle ne fut pas la consternation générale de ne pas trouver de vivres! Tout espoir de mener la retraite à bonne fin dut, dès ce moment, être abandonné!

Sur toutes les figures se peignait le plus profond découragement. En face d'un coup du sort aussi cruel, Lee comprit que tout était fini et, pour la première fois, son visage laissa voir la profondeur de son abattement. Jusque-là il n'avait pas douté de la possibilité de se faire jour, mais c'était à la condition de nourrir ses hommes, car une armée qui ne mange pas ne peut ni marcher ni combattre. On fut forcé de faire halte et d'envoyer aux fourrages dans les environs déjà bien appauvris. En attendant, les colonnes du général Grant, en masses serrées, gagnaient sur Lee et avançaient pour couper la retraite des Confédérés. Le manque de quelques milliers de livres de pain et de viande avait de fait terminé la guerre.

Les journées du 4 et du 5 — temps précieux qui eût permis au chef sudiste de maintenir toujours entre lui et ceux qui le poursuivaient une distance suffisante — se passèrent à rassembler quelques vivres. Sans cette fatale méprise, qui doit être attribuée à l'ineptie du gouvernement de Richmond, Lee eût pu tenir sa petite armée réunie et eût passé Burkesville sain et sauf avant que l'ennemi eût pu l'atteindre. Le temps perdu à Amelia Court House permit à Sheridan, dont la cavalerie avait beaucoup d'avance sur le reste de l'armée fédérale, de couper la ligne de retraite des Confédérés. Dans l'après-midi du 4, il arriva avec 18,000 chevaux à Jetersville, sur le chemin de fer de Danville, à 10 kilomètres sud-ouest d'Amelia Court

House. Meade le rejoignit, le lendemain, avec deux corps d'infanterie.

Le général Lee, en apprenant ce nouveau danger, avait de suite renoncé à marcher vers la Caroline du Nord et, se tournant vers l'Ouest, tenta d'atteindre Lynchburg. Le 5 avril au soir, il se remit en marche, se dirigeant sur Farmville, à 50 kilomètres, dans un pays accidenté d'où il espérait arriver plus facilement aux montagnes. Au moment donc où Grant prenait ses dispositions pour attaquer Lee à Amelia Court House, on s'aperçut que les Confédérés s'étaient dérobés vers Farmville. Le général fédéral ne perdit pas un instant. Une colonne se mit aussitôt à poursuivre Lee ; deux autres colonnes prirent deux routes parallèles au nord et au sud de la ligne de retraite des Confédérés, tandis qu'un quatrième corps fédéral marcha de Burkesville sur Farmville pour détruire le pont en cet endroit.

Lee, pour nourrir ses hommes, avait dû les disperser en partie; il s'ensuivit que beaucoup de ses fourrageurs furent faits prisonniers. Les souffrances de ses soldats devenaient intolérables. Beaucoup se nourrissaient de bourgeons, de jeunes pousses. Les chevaux et les mulets périssaient par centaines, faute de fourrage. On dut brûler la plupart des fourgons et enterrer les canons. De tous côtés les soldats tombaient de faiblesse, ou jetaient leurs fusils, n'ayant plus la force de rien porter. A chaque instant, les escadrons ennemis devenaient plus audacieux et harcelaient les flancs de la petite armée; des fourgons livrés aux flammes ou des munitions sautaient ; des pluies de boulets venaient balayer les rangs confédérés, qui laissaient derrière eux une longue traînée de morts et de blessés.

Peu à peu le cercle se fermait autour des soldats de Lee, mais ils n'en étaient pas moins résolus à lutter tant que la chose était humainement possible. Leur général, remis de

son abattement momentané, ne pensa qu'à tirer le meilleur parti de sa connaissance du pays et du dévouement de ses héroïques soldats.

Le 6, au soir, à Deatonsville, Sheridan attaqua vigoureusement, avec trois de ses divisions, le train des équipages, culbutant la division Pickett, réduite à 800 hommes, s'emparant de 16 bouches à feu, d'un grand nombre de prisonniers et détruisant 400 fourgons. Ewell accourut au secours de son collègue, avec son corps de 4,200 hommes. Mais tout le 6e corps fédéral, plus de 20,000 fantassins, réuni à la cavalerie de Sheridan, n'eut pas grand'peine à écraser ces pauvres soldats épuisés et tellement affaiblis que souvent, après avoir chargé leurs fusils, ils les laissaient tomber, s'affaissaient sur eux-mêmes et succombaient à un irrésistible sommeil. Pendant qu'Ewell faisait bravement face aux attaques de l'infanterie fédérale, la cavalerie de Sheridan l'attaquait de flanc et par derrière. Il n'eut bientôt d'autre ressource que de mettre bas les armes, ses adversaires étant cinq fois plus nombreux que lui. Les débris de son corps, y compris le général Custis Lee et trois autres généraux, furent faits prisonniers.

Le 7, les Fédéraux poursuivirent toujours avec acharnement les débris de l'armée du Sud. Le général Fitz-Lee, qui formait l'arrière-garde avec ses 1,500 hommes, montés sur de malheureux animaux, refoula et culbuta le général Gregg à la tête de 6,000 hommes bien montés et admirablement équipés, faisant prisonnier Gregg lui-même, à la grande satisfaction du général Lee, qui dit à son neveu : « C'est bien, général, ne laissez pas perdre courage à vos hommes. Qu'il ne soit pas question de se rendre. Je vous tirerai de ceci. »

Lee avait devancé le corps fédéral du général Ord, envoyé pour faire sauter le pont sur l'Appomattox à Farmville, et les restes de l'armée confédérée franchirent cette

rivière et bivouaquèrent autour de ce petit village. L'épuisement des hommes, qui depuis cinq jours de marches et de combats incessants n'avaient à la lettre *rien mangé*, excepté des grains de maïs et des écorces d'arbres, devint tel qu'après un conseil de guerre tenu par les généraux, le commandant en chef de l'artillerie, le général Pendleton, fut chargé de communiquer au général en chef que l'avis unanime du conseil était qu'il n'y avait plus qu'à se rendre. Telle cependant n'était pas la manière de voir de Lee. « Me rendre! s'écria-t-il, le regard en feu; il me reste trop de bons soldats pour cela! »

Il croyait sans doute encore pouvoir atteindre les montagnes, et tant que cette chance lui restait, il ne se croyait pas autorisé à renoncer à la lutte. La retraite continua. Avant que les ponts du chemin de fer et de la route eussent pu être entièrement brûlés, le 2e corps fédéral arriva, passa malgré la résistance désespérée d'une brigade laissée par Gordon pour achever cette destruction, et fit encore un bon nombre de prisonniers. Le même jour, Grant occupa Farmville. A huit kilomètres au nord de ce village, Lee s'était retranché dans une position défensive, couvrant la route de Lynchburg, et bien choisie pour donner à ses hommes un peu de repos et pour s'y maintenir jusqu'au soir. Les Fédéraux attaquèrent, mais, après avoir perdu 600 hommes en tués et blessés, et ne recevant pas de renforts avant la chute du jour, ils durent suspendre leurs opérations.

En arrivant à Farmville, Grant avait envoyé à Lee la lettre suivante :

« 7 avril 1865.

« Général,

« Par ce qui vient de se passer cette semaine, vous devez être convaincu de l'inutilité d'une résistance plus prolon-

gée de la part de l'armée de Nord-Virginie. En étant moi-même persuadé, je regarde comme mon devoir de me décharger de toute responsabilité pour le sang qui pourrait être versé dorénavant Je viens, en conséquence, vous demander la reddition de cette partie des forces confédérées connue sous le nom d'armée de Nord-Virginie.

« Très-respectueusement votre obéissant serviteur,

« U. S. Grant,

« *Lieutenant général commandant les armées des États-Unis.* »

Lee reçut cette lettre le soir même. Il répondit immédiatement comme suit :

« 7 avril 1865.

« Général,

« J'ai reçu votre mot d'aujourd'hui. Quoique je ne partage pas votre opinion quant à l'inutilité de toute résistance ultérieure de l'armée de Nord-Virginie, je suis de votre avis pour ce qui est d'une effusion inutile de sang. Avant donc de prendre en considération votre proposition, je vous demande quelles sont les conditions de capitulation que vous offririez.

« Votre obéissant serviteur,

« R. E. Lee,

« *Commandant les forces confédérées.* »

Dans l'intervalle de ces deux lettres, Lee avait par une marche de nuit mis une longue distance entre lui et ses ennemis. Le général Grant répondit à cette missive :

« 8 avril 1865.

« GÉNÉRAL,

« Votre billet d'hier soir en réponse au mien de la même date, me demandant à quelles conditions j'accepterais la capitulation de l'armée de Nord-Virginie, vient de me parvenir. En réponse, je vous dirai que mon seul désir étant d'arriver à faire la paix, je n'insisterai que sur une condition, à savoir, que les officiers et soldats ne pourront en aucun cas porter de nouveau les armes contre le gouvernement des États-Unis tant qu'ils resteront prisonniers sur parole. Je vous rencontrerai à l'endroit choisi par vous, ou je désignerai des officiers pour se réunir à des officiers que vous nommerez à cet effet, afin d'arrêter définitivement les conditions de la capitulation de l'armée de Nord-Virginie.

« Très-respectueusement votre obéissant serviteur,

« U. S. GRANT. »

« *Au général R. E. Lee.* »

Mais les Confédérés n'avaient pas perdu leur temps. Le 8 au soir, ils entraient à Appomattox Court House. Lynchburg n'était plus qu'à 38 kilomètres. On ne s'était presque pas battu ce jour-là. L'ennemi ne s'était pas montré, et les Confédérés commençaient à espérer qu'après tout ils arriveraient à Lynchburg. La ligne de retraite suivait l'étroite langue de terre qui s'étendait entre le James et l'Appomattox. Voici la réponse que Lee fit à la lettre précédente :

de voir la paix se rétablir, et le Nord entier est animé des mêmes sentiments. Les conditions auxquelles la paix est possible sont bien connues. Si le Sud met bas les armes, il hâtera la réalisation de ce désir, épargnera des milliers de vies et sauvera des millions non encore engloutis. C'est avec l'espérance sincère que toutes nos difficultés seront arrangées sans le sacrifice d'une seule autre vie que je me dis votre bien respectueux serviteur,

« U. S. Grant. »

Cette réponse ne parvint jamais au général Lee. Sur ces entrefaites, la cavalerie de Sheridan était arrivée le 8 au soir à la station Appomattox, sur le chemin de fer qui mène à Lynchburg, à 8 kilomètres au delà du Court House, barrant ainsi la seule voie qui restât ouverte aux Confédérés. Après s'être emparé de quatre trains chargés de provisions venant de Lynchburg à destination de l'armée de Lee, il se planta sur la ligne de marche des Confédérés, décidé à s'y maintenir, et bien assuré qu'au matin il serait rejoint par l'armée du James, tandis que l'armée du Potomac presserait par derrière les forces sudistes. Un feu de mousqueterie assez vif aux avant-postes annonça aux vétérans de Lee qu'ils étaient cernés de tous côtés.

Ce soir même fut tenu autour d'un feu de bivouac, dans les bois, le dernier conseil de guerre de l'armée de Virginie. Étaient présents les généraux Lee, Longstreet, Gordon et Fitz-Lee. Le commandant en chef leur exposa la situation et leur communiqua sa correspondance avec le général Grant. A la suite d'une courte conversation, il fut résolu que le lendemain matin l'armée entière se porterait en avant : que si elle ne trouvait devant elle que la cavalerie de Sheridan, elle la balayerait et poursuivrait sa marche sur Lynchburg ; que si au contraire on rencontrait des masses imposantes d'infanterie ennemie au delà

du Court House, il faudrait renoncer à tenter l'impossible et qu'un parlementaire irait demander au général Grant d'accorder une entrevue afin de convenir des conditions auxquelles l'armée du Sud mettrait bas les armes.

Bien à contre-cœur, Lee dut approuver cet arrangement. Peu après les généraux se séparèrent, chaque divisionnaire saluant le général en chef, qui de son côté leur rendit leur salut avec une grave courtoisie, puis chacun se rendit à son poste.

Dès trois heures du matin, Lee fit demander à Gordon, qui commandait l'avant-garde, quelles probabilités il y avait que son attaque réussirait : « Dites au général Lee, répondit Gordon, que mon corps est réduit à zéro, et qu'à moins que Longstreet ne puisse me soutenir vigoureusement, je ne crois pas que nous soyons en état de rien faire. » Quand ce rapport fut remis à Lee, pour la première fois des paroles de découragement sortirent de ses lèvres. « Il n'y a donc plus qu'à voir le général Grant, dit-il aprés un moment de silence, et j'aimerais mieux mourir de mille morts! » Son état-major s'était réuni autour de lui. Un de ses officiers lui fit cette observation : « Mais que dira-t-on si nous nous rendons tant qu'il y a une possibilité de nous tirer d'ici? On ne le comprendra pas. » « Là n'est pas la question, répliqua Lee. Il s'agit seulement de savoir si c'est ce que nous devons faire; si c'est notre devoir, j'en prends la responsabilité. »

Une expression de calme confiance, de sérénité presque joyeuse avait fait place, chez le général, à une profonde tristesse. La pensée d'avoir à capituler lui était plus amère que la mort. Au moment de quitter sa tente les acclamations de ses soldats : *Voilà l'Oncle Robert!* se firent entendre. Se tournant vers un de ses officiers, il lui dit de sa voix si forte et en même temps si douce : « Combien il me serait facile d'en avoir fini et d'être en paix! Je n'aurais qu'à passer devant mes hommes, à me mettre à leur tête, et tout serait

terminé. » Puis après un instant de silence, avec un grand soupir, il ajouta : « Mais il est de notre devoir de vivre. Que deviendraient les femmes et les enfants du Sud, si nous n'étions plus là pour les protéger ? »

Le moment était enfin venu qui devait décider si la retraite était encore possible. C'est au général Gordon, qui s'était beaucoup distingué dans les dernières opérations militaires, qu'échut le commandement de la colonne d'attaque. L'armée confédérée ne comptait plus que 8,000 hommes armés de fusils. Les 2,000 hommes de Gordon formaient l'avant-garde. Les débris de divers corps sous Longstreet étaient à l'arrière. Entre les deux avait pris place ce qui restait du train des équipages, mêlé à quelques milliers de traînards sans armes pouvant à peine se soutenir, tant la faim et le froid les avaient affaiblis. La cavalerie, au nombre de 2,000 sabres, montée sur des chevaux maigres et efflanqués, était hors d'état de rendre service. Telle était l'armée qui s'apprêtait à percer les lignes du général Sheridan.

Se portant au delà d'Appomattox Court House, Gordon attaqua l'ennemi vivement, soutenu par la cavalerie de Fitz-Lee et par l'artillerie du colonel Carter. L'élan de ses soldats fut tel, qu'il poussa devant lui les troupes fédérales sur un espace de près de deux kilomètres. Mais là il se trouva en face d'une masse compacte d'infanterie, évaluée au dire des officiers fédéraux eux-mêmes à 80,000 hommes! N'ayant derrière lui en tout que 5,000 baïonnettes, il n'y avait pas possibilité d'avancer. Déjà la masse fédérale s'ébranlait pour se ruer sur lui, quand l'arrivée d'un parlementaire épargna un carnage désormais inutile. Le général Lee s'étant rendu compte de l'état absolument désespéré où il se trouvait, avait dépêché un parlementaire au général Grant pour demander à traiter. C'est cet incident qui avait arrêté le mouvement offensif des Fédéraux. Grant accordait l'entrevue demandée.

Les deux armées restèrent l'arme au bras l'une en face de l'autre pendant la rencontre des deux chefs, qui eut lieu dans une ferme près du Court House. Le général Lee avait avec lui le colonel Marshall, de son état-major; quelques officiers fédéraux accompagnaient le général Grant. Ce dernier fut d'une parfaite courtoisie. Lee resta impassible. Les fatigues de ces jours derniers avaient seules laissé des traces sur ses traits amaigris. La taille droite, le regard ferme, la tenue digne et polie, Lee se borna à traiter l'affaire pour laquelle ils étaient réunis. Assis à une petite table en bois blanc, les deux généraux dressèrent et échangèrent les deux actes suivants:

« Appomattox Court House, 9 avril 1865.

« Au général R. E. Lee,

« *Commandant en chef des armées des États confédérés.*

« Selon le contenu de ma lettre du 8 avril, je consens à accepter la capitulation de l'armée de Nord-Virginie aux conditions ci-dessous désignées.

« Les rôles de tous les officiers et soldats devront être faits en double : une copie devra en être remise à tel officier que je désignerai, l'autre restera entre les mains d'officiers de votre choix.

« Chaque officier donnera sa parole de ne pas porter les armes contre le gouvernement des États-Unis tant qu'il n'aura pas été échangé ; chaque colonel ou capitaine devra signer un engagement semblable pour les hommes sous ses ordres.

« Toutes les armes, bouches à feu et objets appartenant au gouvernement confédéré devront être parqués et empilés, pour être ensuite remis aux officiers que je désignerai.

« Sont exceptés de la disposition précédente les armes, chevaux et effets qui appartiennent en propre à chaque officier.

« Ces conditions remplies, officiers et soldats auront la permission de se retirer chez eux, sans avoir à craindre d'être poursuivis par les autorités des États-Unis, tant qu'ils observeront leur parole et obéiront aux lois du pays qu'ils habitent.

« Très-respectueusement votre serviteur,

« U. S. Grant, *lieutenant général.* »

« Quartier général de l'armée de Nord-Virginie,
9 avril 1865.

« Au général Grant,

« *Commandant en chef des armées des États-Unis.*

« Général, j'ai reçu votre lettre de la date ci-dessus, avec les conditions auxquelles vous me proposez d'accepter la reddition de l'armée de Nord-Virginie. Comme elles sont, en définitive, identiques à celles contenues dans votre lettre du 8, je les accepte. Je désignerai les officiers chargés de mon côté d'exécuter les clauses de cette convention.

« Très-respectueusement votre obéissant serviteur,

« R. E. Lee, *général.* »

L'entrevue terminée, les deux généraux se saluèrent. Lee, remontant sur son coursier gris, rentra à son quartier général. L'émotion des Confédérés en revoyant leur chef adoré et en apprenant ce qui venait de se passer, ne se peut décrire. Rompant les rangs, les soldats se jetèrent

au-devant de lui, cherchant à lui prendre la main, appelant sur sa tête les bénédictions du Très-Haut, et demandant au ciel, les larmes aux yeux, de le soutenir dans cette dernière épreuve. « Que Dieu vous vienne en aide, général ! » entendait-on de tous côtés. Cette ovation si spontanée toucha Lee profondément. Les yeux humides d'émotion, il jeta sur ses hommes un regard de fierté inexprimable, et d'une voix tremblante il leur dit : « Mes amis, nous avons combattu ensemble toute cette guerre. J'ai fait pour vous de mon mieux. Mon cœur est trop plein pour en dire plus ! »

Les vainqueurs se montrèrent magnanimes. Ils s'abstinrent de tout ce qui aurait pu paraître une insulte aux vaincus. D'abondantes distributions de vivres furent faites aux prisonniers mourant de faim.

Le lendemain de la capitulation, Lee adressa à ses héroïques soldats un dernier ordre du jour, l'adieu suprême du chef confédéré.

« Quartier général de l'armée de Nord-Virginie,
10 avril 1865.

« Après avoir lutté quatre ans avec un courage et une fermeté au-dessus de tout éloge, l'armée de Nord-Virginie a dû céder à la supériorité du nombre et des ressources.

« Je n'ai pas besoin de dire aux survivants de tant de batailles acharnées, restés fidèles à leur poste jusqu'à la fin, que ce n'est pas parce que ma foi en eux était ébranlée que je me suis soumis à la dure nécessité. Convaincu que leur bravoure et leur dévouement n'accompliraient désormais rien qui fût l'équivalent des pertes qu'entraînerait la prolongation de la lutte, j'ai résolu de ne plus sacrifier inutilement la vie d'hommes devenus si chers à leur patrie par le souvenir des services passés.

« Aux termes de la convention, officiers et soldats rentreront dans leurs foyers pour y rester jusqu'à ce qu'ils soient relevés de leur parole.

« Vous emporterez avec vous la satisfaction qu'entraîne toujours le sentiment d'un devoir fidèlement rempli. Je prie Dieu bien sincèrement qu'il veuille dans sa miséricorde étendre sur vous sa protection paternelle et vous combler de ses bontés.

« C'est le cœur rempli d'admiration pour votre constance et votre dévouement à votre patrie, c'est avec un souvenir reconnaissant de votre affection pour moi que je vous fais ici mes adieux affectueux.

« R. E. Lee, *général.* »

Le 12 avril, l'armée confédérée de Virginie se forma en divisions pour la dernière fois. Dirigés sur un point près d'Appomattox Court House, les soldats prisonniers durent y parquer leur artillerie, empiler leurs fusils, déposer tout leur équipement, et finalement se séparer pour toujours de ces drapeaux qu'ils avaient tant aimés. Sept mille cinq cents hommes mirent bas les armes, mais près de dix-huit mille traînards sans armes profitèrent de la capitulation. Deux mille hommes de cavalerie sous Fitzhugh Lee et Rosser s'étaient échappés avant que les troupes de Sheridan n'eussent fermé toutes les issues. Mais quelques heures plus tard ils se rendirent également. Le général Grant eut la délicatesse de déléguer un de ses généraux pour recevoir les prisonniers. Il s'abstint de paraître à la cérémonie.

Les douloureux détails de la capitulation terminés, le général Lee s'apprêta à rentrer à Richmond comme le dernier de ses soldats, simple prisonnier sur parole. S'arrachant aux manifestations passionnées de ses soldats, il partit dans la direction de Richmond. Pour la dernière

fois ses vétérans le virent sur son fidèle *Traveller*, qui avait traversé sans égratignures tous les dangers de cette campagne. Son escorte se composait d'un détachement de cavalerie fédérale, précédé par un guidon. Vingt-cinq officiers confédérés l'accompagnaient. Quelques fourgons remplis de bagages et d'effets personnels suivaient, entre autres la petite voiture ouverte dont Lee s'était servi à plusieurs reprises pendant la guerre, quand par suite d'accident ou de maladie il ne pouvait monter à cheval. C'est généralement dans cette petite voiture qu'il mettait de côté ses provisions de choix pour les blessés.

Tout le long de la route Lee parut bien plus préoccupé du triste état auquel étaient réduits les malheureux habitants que de sa situation personnelle. Il fut extrêmement touché des soins délicats dont l'entourèrent ces pauvres gens, qui lui préparaient des repas chauds et le recevaient avec tous les témoignages de la plus profonde affection. Malgré les offres hospitalières qui lui furent faites, il continua à coucher sur la dure, ne voulant en rien être mieux traité que ses compagnons de route. Même chez son frère, il passa la nuit dans sa petite voiture. Aux approches de Richmond, Lee, devançant son escorte et suivi seulement de quelques officiers, passa le James sur les pontons, le pont ordinaire ayant été incendié lorsque les Confédérés avaient évacué la ville. L'aspect de Richmond était désolant. Une grande partie de la ville basse avait été brûlée le 3 avril, et de tous côtés on ne voyait que des ruines noircies.

Quelques personnes ayant reconnu le général, le bruit de son arrivée se répandit avec rapidité; aussitôt les habitants se portèrent en foule au-devant de lui, l'accueillant avec des acclamations et agitant leurs chapeaux et leurs mouchoirs. Désireux d'éviter toute manifestation publique, l'illustre prisonnier, saluant ses nombreux admirateurs, se déroba autant qu'il put à cette ovation improvisée et

atteignit bientôt la maison où sa famille l'attendait. Les soldats fédéraux, groupés autour de sa porte, lui rendirent les honneurs militaires. Ce ne fut pas sans difficulté qu'il put descendre de cheval, tant l'encombrement était grand, chacun voulant le prendre par la main, entendre sa voix ou toucher sa personne : quelques-uns embrassèrent le fidèle *Traveller* qui l'avait porté sain et sauf à travers tant de périls. Se hâtant de franchir le seuil de sa maison que l'admiration passionnée de ses concitoyens eut le bon goût de respecter, Lee s'y tint constamment renfermé, ne sortant que la nuit, pour éviter des démonstrations aussi douloureuses qu'inutiles, et qui, de plus, auraient pu attirer la colère des autorités fédérales sur le peuple déjà si éprouvé de Richmond. Sa porte cependant continua à être longtemps assiégée par des curieux et des soldats confédérés rentrant dans leurs foyers et désireux de voir leur général une dernière fois.

CHAPITRE XVI

DERNIÈRES ANNÉES DE LEE A LEXINGTON. — SA MORT 12 OCTOBRE 1870

Dans les dernières années de sa vie, la grandeur et la douceur du caractère de Lee, deux traits si rarement réunis, contribuèrent à former un ensemble d'un charme extraordinaire. Jamais l'amertume ou l'humiliation de la défaite ne lui arrachèrent un seul mot de colère ou d'impatience en parlant du Nord. Quand, autour de lui, des sentiments de haine se faisaient entendre, il les blâmait sans hésiter, donnant ainsi un exemple de modération et de charité qui trouva, nous l'espérons, de nombreux imitateurs. Il voulut, par la manière dont il subissait ses infortunes privées, réconcilier les populations du Sud avec la dureté de leur sort. S'il apprenait que quelques jeunes gens projetaient de quitter le pays et de s'établir à l'étranger, il leur rappelait que la vraie manière de prouver leur amour pour le Sud était de rester et d'aider à cicatriser ses plaies saignantes. Le but constant qu'il se proposa fut de calmer et de réconcilier les cœurs ulcérés. C'est sur la jeune génération surtout qu'il fonda ses espérances ; c'est à elle qu'il se voua jusqu'à sa mort, refusant toutes les offres généreuses et les situations splendides qui lui étaient proposées, tant dans différentes

villes des États-Unis qu'en Angleterre et en Irlande. « Je suis profondément reconnaissant, disait-il, mais je ne puis consentir à abandonner l'État où je suis né, à l'heure de sa plus grande détresse. Je dois souffrir avec lui et partager son sort. »

Quelques mois après la fin de la guerre, le général Lee accepta la présidence du Collége de l'État de Virginie à Lexington. Ce collége, comme du reste tout le pays, avait bien de la peine à se relever de ses désastres. Les administrateurs de Washington Collége (c'est le nom que portait le collége de Lexington) songèrent à offrir au général Lee la présidence, espérant ainsi attirer un plus grand nombre d'étudiants et désireux de donner au général un témoignage effectif de leur admiration et de l'affection de son État. La guerre avait englouti la fortune du général Lee et il devenait donc absolument nécessaire, puisqu'il refusait toute offre de secours, qu'il trouvât une occupation qui lui rapportât de quoi vivre.

Lee avait d'abord eu quelques scrupules à accepter, comme le témoigne une très-belle lettre qu'il adressa aux administrateurs, au mois d'août 1865. Il ne se croyait plus en état d'instruire la jeunesse, ou de faire autre chose que d'exercer une surveillance générale ou disciplinaire. Mais l'objection la plus grave pouvait venir, selon lui, de ce qu'étant exclu de l'amnistie du 29 mai précédent, le choix qu'on ferait de lui pour diriger le collége, pourrait faire rejaillir sur cet établissement les sentiments d'hostilité dont lui-même était l'objet.

« Il est surtout, disait-il, du devoir de ceux qui sont chargés de l'instruction de la jeunesse, de donner l'exemple de la soumission aux autorités constituées. Il me serait donc extrêmement pénible d'attirer sur le collége la moindre défaveur. » Il terminait en déclarant qu'il était aux ordres des administrateurs si ses scrupules leur paraissaient non fondés ou exagérés.

Le 1er octobre il entra en fonctions. Son nouveau poste n'était pas une sinécure, et ce n'est pas encore là qu'il devait trouver le calme et le repos dont son esprit et son corps avaient si grand besoin. La guerre avait ruiné le Collége. Sa bibliothèque pillée, l'édifice abîmé, tous les professeurs dispersés, les fonds alloués réduits à rien ; tout était à refaire. Lee se dévoua corps et âme à cette nouvelle tâche. L'illustration de son nom attira des sympathies de toutes les parties du monde, et les étudiants affluèrent en foule, tellement qu'en 1870 leur nombre avait atteint le chiffre de plus de 500.

Malgré les offres les plus séduisantes qui lui furent faites (par exemple, celles d'une Compagnie manufacturière de New York qui lui assurait 250,000 francs par an de traitement fixe, s'il consentait à être son président), sa réponse invariable était toujours : « Mes devoirs au Collége prennent tout mon temps, et je ne puis consentir à recevoir un traitement là où je ne ferais rien. » Il avait 25,000 francs à Washington Collége et le logement.

Il s'était donné une mission, celle de relever le Collége, de donner à la jeunesse qui l'entourait, des leçons de religion, de moralité et d'obéissance, et, par l'entremise de ses jeunes élèves, de réagir contre les tendances démoralisantes du siècle. Cette mission fut noblement remplie. Il se fit adorer de toute cette jeunesse, et il avait fini par donner insensiblement à tout l'établissement l'empreinte de son caractère personnel.

Il était bien rare qu'il s'adressât officiellement aux étudiants. Dans ces occasions paraissait ce que les élèves appelaient « un de ses ordres du jour », et l'appel de leur président bien-aimé était toujours écouté. Nous en offrons ici un échantillon :

« Collége de Washington, 26 novembre 1866.

« La Faculté désire appeler l'attention des étudiants sur les désordres qui ont troublé les rues de Lexington dans les nuits du vendredi et du samedi. Ils n'ont pu, la Faculté le pense du moins, faire plaisir à personne; encore moins sont-ils susceptibles d'excuse. Ces désordres sont, dit-on, le fait d'étudiants de ce Collége, dans l'intention de troubler le repos et la paix d'une ville où toutes les portes leur sont toujours ouvertes, et dont les habitants font tout ce qu'ils peuvent pour contribuer à leur bien-être et à leurs plaisirs.

« Il est inutile d'insister sur le peu de bienséance d'une pareille conduite, causée probablement par un excès de légèreté et un manque de réflexion. La Faculté fait donc appel à l'honneur des étudiants et à leur propre dignité, pour que pareil fait ne se renouvelle pas, avec la ferme confiance que les égards qu'ils se doivent à eux-mêmes, à leurs parents et à l'institution dont ils font partie, leur apprendront plus effectivement qu'autre chose la conduite que doit toujours tenir un galant homme.

« *Le Président de Washington Collége*,

« R. E. Lee. »

Il se livra à ce travail de réorganisation comme si jamais il n'avait eu d'autre ambition. « Je suis charmé de mes devoirs civils, » écrivait-il. Cette nouvelle vie était du moins un soulagement et un adoucissement aux cruels souvenirs du passé. Ce Collége qu'il avait trouvé pauvre, désorganisé, abandonné, ruiné, il le laissa riche, prospère et regorgeant d'étudiants.

Lee ne parut en public que deux ou trois fois pendant

cette dernière période de sa vie. Le Congrès, à Washington, avait nommé un « comité de reconstruction », pour s'enquérir de la condition des affaires dans le Sud. L'ex-chef confédéré fut cité comme témoin. L'étonnement qu'inspirent le nombre et la nature des questions qui lui furent adressées, ne le cède qu'à notre admiration pour la patience vraiment extraordinaire dont fit preuve le général. Non-seulement le comité voulut savoir les opinions des populations du Sud à tous les points de vue sociaux et politiques possibles, mais on chercha aussi à faire développer par le général ses idées sur l'état actuel, les capacités intellectuelles et l'avenir probable de la race noire.

Le calme, la dignité, le bon sens, la franchise des répliques du général font ressortir d'une manière plus éclatante le manque de tact et l'inconvenance de quelques-uns des interrogatoires.

Il ne chercha en aucune manière à atténuer sa part de responsabilité dans la guerre, ou à cacher ses vrais sentiments, se tenant cependant sur une réserve bien naturelle.

Quand le président du comité lui demanda s'il croyait que, dans le cas d'une guerre entre les États-Unis et une puissance étrangère, la Virginie profiterait de l'occasion pour se soulever de nouveau, Lee répliqua : « Je ne puis répondre sur ce point avec certitude ; je ne sais jusqu'à quel point elle se laisserait entraîner par ses sentiments. Je n'ai rien pour baser mon opinion : autant que je puis le supposer, personne n'y songe en ce moment; quant à l'avenir, je ne saurais le dire. »

« N'entendez-vous pas souvent, continua le président, parmi les sécessionnistes que vous fréquentez, exprimer l'espoir qu'une guerre avec l'étranger éclatera bientôt?

« Je ne puis dire avoir entendu parler ainsi. Au contraire, j'ai entendu des personnes — je ne sais si ce sont

celles que vous qualifiez de sécessionnistes ou non, je veux dire celles avec lesquelles je vis en Virginie — exprimer l'espoir que ce pays ne sera pas entraîné à faire la guerre. »

Puis, quand on lui demanda si en cas d'une guerre il se joindrait à l'étranger contre le gouvernement des États-Unis, sa réponse fut : « Je ne me sens pas disposé à le faire aujourd'hui, et je ne l'ai jamais été dans le passé. »

« Pourrait-on, » pour citer une autre question adressée par le président, « trouver dans votre voisinage, en Virginie, un jury équitablement choisi, qui trouverait Jefferson Davis coupable du crime de haute trahison pour avoir fait la guerre contre les États-Unis?

— Je crois qu'il est probable qu'on ne le regarderait pas comme ayant trahi.

— Mais alors, comment le jury envisagerait-il l'action de Davis? Comment le jury l'excuserait-il ou le justifierait-il en son âme et conscience?

— Autant que je puis le dire, dans le Sud on a jugé que chaque État en se retirant de l'Union entraînait avec lui tous les citoyens de cet État, l'État étant responsable, et non les individus ; — que l'acte de sécession ainsi que toutes les autres ordonnances de l'État qui amenèrent les hostilités entre l'État et le gouvernement central, autorisaient les citoyens à porter les armes contre les États-Unis. Le sentiment général serait de regarder l'action de l'État comme légitime. Les citoyens croyaient qu'ils faisaient simplement usage des droits qu'ils s'étaient réservés par l'acte d'Union.

— Et vous, général, quelle était votre manière de voir, à moins qu'il ne vous soit désagréable de me répondre?

— J'envisageais la question de la même manière. A mes yeux, l'action de la Virginie en se retirant de l'Union m'entraînait comme citoyen de Virginie; ses lois et ses actes étaient obligatoires pour moi. »

Par suite d'une allusion faite par le président, Lee ob-

servu : « Il est possible que j'aie dit ou cru que l'attitude hostile que les deux portions du pays avaient prise l'une vis-à-vis de l'autre, était l'œuvre de manœuvres politiques; et que les grandes masses du pays, si elles eussent bien compris le fond de la question, auraient évité le piége... A cette époque, mon opinion personnelle était qu'il n'y avait aucune nécessité pour un appel aux armes, et que la guerre n'aurait pas eu lieu si, de part et d'autre, on eût fait preuve de patience et de sagesse. »

Le président continua : « Avez-vous prêté au gouvernement confédéré un serment de fidélité? Vous êtes libre de ne pas répondre, si vous le préférez. »

Lee sans hésiter répondit : « Je ne me rappelle pas l'avoir fait. Il est cependant possible que j'aie prêté serment quand je fus nommé général. J'oublie si cette formalité était exigée. Si elle l'était, j'ai dû la remplir, ou si on m'eût demandé de prêter ce serment, je l'eusse fait : mais je ne me rappelle pas si cela a eu lieu ou non. »

Après avoir lu cette réponse si franche et si fière, on pourra se faire une idée de ce que dut coûter à Lee la demande de pardon qu'il transmit au gouvernement des États-Unis. Cette démarche a été jugée de bien des manières différentes, et pour beaucoup de ses admirateurs dans le Sud elle reste un sujet d'amers regrets. Quelle plus belle preuve pouvait-il cependant donner de grandeur d'âme? Qu'avait-il à gagner personnellement à obtenir son pardon? Le succès de sa démarche ou sa non-réussite lui étaient parfaitement indifférents. Pour une âme aussi fière et aussi convaincue de la justice de la cause pour laquelle il avait combattu, quel plus cruel supplice que de se présenter pour ainsi dire la corde au cou? Il se soumit cependant à cette dernière humiliation, soutenu par ce sentiment du devoir qui jusqu'à la fin le maîtrisa, le domina, le guida en tout. Il sentait l'importance immense qu'aurait l'exemple qu'il donnerait. Tous ses anciens sol-

dats et des milliers de citoyens étaient, aux termes des nouvelles lois, forcés de demander l'amnistie, et s'ils ne l'obtenaient pas, ils perdaient leurs droits civils. Des milliers de braves militaires, pour ne pas laisser leurs familles mourir de faim, s'étaient vus réduits par la dure nécessité à embrasser ce douloureux parti. Lee pensait que son devoir à l'égard de ses anciens compagnons d'armes exigeait que lui aussi bût la coupe jusqu'à la lie. Ayant eu sa part de leur gloire, il devait prendre sa part de leur humiliation.

Ce trait dans la vie du chef sudiste est presque trop beau. Du reste, ce pardon lui fut refusé.

Sa douceur inaltérable, l'absence de toute rancune, de tout sentiment d'amertume bien naturel chez un vaincu, l'élevaient à cent coudées au-dessus des préjugés et des haines du jour, pour donner en sa personne à ceux qui l'approchaient, un exemple vivant de charité chrétienne. S'il voulait qu'on restât fidèle aux vieilles traditions du Sud pour tout ce qui touchait à l'honneur, à la vertu, à l'hospitalité, il s'efforçait cependant de déraciner ces haines locales, ces rivalités provinciales qui ne menaient qu'à la ruine.

A une mère qui lui menait ses deux fils et exprimait sa haine pour le Nord : « N'élevez pas vos enfants, madame, à détester le gouvernement des États-Unis, dit-il. Rappelez-vous que nous ne sommes qu'un pays maintenant. Renoncez à toutes ces haines locales et faites de vos fils des Américains. »

Mais voici un trait vraiment charmant qui peindra toute sa bonté. Un de ses amis, passant devant la porte du jardin de Lee, le trouva causant avec un homme pauvrement vêtu, auquel il venait de donner quelque chose et qui paraissait très-heureux de l'accueil courtois du général. Un instant après, il salua et s'éloigna. « C'est un de nos vieux soldats dans le besoin, » expliqua le général Lee. Natu-

rellement l'ami pensa qu'il s'agissait de quelque vétéran confédéré, quand Lee, baissant la voix, ajouta : « Il n'était pas de notre côté, mais cela n'y fait rien..»

Pendant la guerre, le côté religieux de son caractère ne s'était pas révélé au même degré que celui du général Jackson. Mais dans sa retraite, loin du monde, au milieu de ses méditations sur les souffrances de sa patrie, pour lesquelles il ne pouvait plus rien, il est bien naturel que ce trait distinctif de son âme se soit de plus en plus affirmé. Sentant encore plus profondément l'impuissance de l'homme à remédier au mal, est-il étonnant qu'il ait de plus en plus tourné ses regards vers Dieu? Quoiqu'il fût profondément chrétien, sa piété n'avait rien d'étroit. Une fois qu'on le questionnait d'une manière assez pressante sur ce qu'il pensait de la succession apostolique, il répondit simplement : « Je ne me suis jamais soucié de penser à ces questions, j'ai cherché simplement à être chrétien. »

Un jour, dans une revue près de Winchester, passant devant l'aumônier, il souleva son chapeau, en disant : « Je salue l'Église de Dieu ! » Près de Petersburg, on le vit humblement agenouillé un peu à l'écart de la grande route sur laquelle à ce moment défilait son armée. Dans son invasion de la Pennsylvanie, certaines influences auraient voulu pousser Lee à user de représailles et à agir comme les Fédéraux avaient agi en Virginie. « Non, répondit-il, si je le permettais, je ne pourrais demander à Dieu de bénir nos armes. »

Après sa mort, une Bible bien usée fut trouvée dans sa chambre. Elle portait à la première page ces mots : « R. E. Lee, lieutenant-colonel. Armée des États-Unis. » Ainsi, depuis des années, au Mexique et dans les prairies de l'Ouest, ce grand homme de bien avait cherché à régler sa vie selon les préceptes de l'Évangile.

On le félicitait sur le degré de prospérité dont jouissait

le collége sous sa direction. « Ce serait pour moi une amère déception, dit-il, si je n'atteignais pas le but principal que je me suis proposé en venant ici, et si les jeunes gens dont j'ai charge ne devenaient pas de vrais chrétiens ! »

Les pauvres et les nécessiteux n'étaient jamais oubliés. Il donnait beaucoup — c'est-à-dire beaucoup pour ses très-modestes ressources, car les vastes propriétés qu'il possédait avant la guerre avaient été confisquées. A ce propos, il convient de citer un fragment de lettre qu'il écrivait à un ami qui avait bien voulu s'intéresser pour obtenir que l'on rendît à la femme du général Lee les souvenirs et objets précieux qui avaient appartenu à Washington et qu'elle tenait de son père. Ces objets avaient été enlevés par les Fédéraux d'Arlington, résidence de Lee avant la guerre.

« Lexington, 12 février 1869.

... « Madame Lee s'est décidée à suivre votre conseil et à s'adresser au président Johnson pour obtenir la restitution des objets précieux d'Arlington, déposés aujourd'hui dans le Patent Office à Washington. D'après ce que j'ai appris, un grand nombre d'objets ayant appartenu jadis au général Washington et légués depuis à ma femme par son père, tels que livres, meubles, armes, argenterie, etc., etc., ont été enlevés par des particuliers et sont dispersés de tous côtés. J'espère que leurs nouveaux possesseurs savent les apprécier et qu'ils se proposeront comme exemple la vie de leur premier propriétaire, dont la conduite doit parfois leur revenir à la mémoire en contemplant ces silencieux souvenirs. De cette façon, leur influence aura encore été bienfaisante pour le pays. »

Le Congrès s'opposa à ce que cette restitution fût faite.

Lee respectait toutes les formes que pouvait prendre le sentiment religieux. Pendant les derniers jours de la douloureuse lutte sous Petersburg, un soldat israélite fit parvenir au général une pétition demandant la permission d'aller à Richmond faire ses pâques. Son capitaine avait écrit en marge une note assez vive et défavorable à la demande. Lee refusa, en effet, d'accorder la permission, mais en motivant son refus en quelques lignes courtoises sur ce que la situation militaire était trop critique pour qu'il pût accéder à un désir en lui-même légitime et louable. Il ajouta sous la note du capitaine ces mots : « Il nous faut toujours être charitables pour ceux dont la religion diffère de la nôtre et aider, autant que nous pouvons, chacun à remplir les devoirs que lui impose sa foi. »

La dernière chose qu'il fit fut d'assister au comité paroissial, tenu dans l'église de Lexington, et sa dernière action fut une charité.

Nous arrivons au terme de cette noble vie occupée de nobles pensées et consacrée à de bonnes actions. La mort le trouva préparé. Le 28 septembre 1870, après une journée fatigante passée à son bureau, le général Lee présida le comité paroissial de l'église épiscopale. Il rentra ensuite chez lui prendre le thé. Madame Lee trouvant qu'il avait l'air glacé, le lui dit. « Merci, répondit-il, je suis chaudement vêtu ! » Ce furent les derniers mots qu'il prononça distinctement. Au moment de s'asseoir, il ouvrit les lèvres pour dire les grâces, habitude à laquelle il n'avait jamais manqué, même sous la tente, mais aucun son n'en sortit. Un instant après il retombait sur sa chaise, frappé de paralysie.

Le bruit de ce malheur se répandit aussitôt. Pendant ces jours d'angoisses, toutes les contrées du Sud attendirent avidement des nouvelles de l'illustre malade. Son état d'insensibilité durait toujours. A certains intervalles on l'entendit murmurer indistinctement des paroles de guerre et

de combats. Une fois il dit de manière à être compris : « Pliez ma tente ! Envoyez chercher Hill ! »

Sa santé avait toujours été si parfaite et il était encore si vigoureux, que les médecins ne désespérèrent pas d'abord. Mais ce qu'ils ignoraient alors, sa famille le savait. Son cœur, accablé sous le poids des épreuves de son pays, avait fini par se briser. La congestion cérébrale n'était qu'un symptôme de la maladie morale qui le minait lentement. Chaque courrier lui apportait les appels les plus touchants de la part de ses anciens soldats et de leurs familles qui se mouraient de faim. Ces souffrances qu'il ne pouvait soulager le mettaient à la torture. D'année en année s'éloignait toute espérance de voir revenir des jours de paix complète et de tranquillité prospère. Cette angoisse, longtemps cachée, même aux siens, avait fini par briser les ressorts de cette vigoureuse organisation.

Il resta dans cet état d'insensibilité jusqu'au 12 octobre, quand, à neuf heures du matin, entouré de sa famille, il rendit sa belle âme à son Créateur. Il était dans sa soixante-quatrième année.

Le deuil dans le Sud fut universel. Partout la dépêche annonçant la mort du grand Virginien tomba comme un glas funèbre sur des milliers de cœurs. Le son lugubre des cloches, le drapeau virginien à mi-mât, les réunions de citoyens en deuil encombrant les églises pour célébrer un service funèbre en honneur du héros mort, les adresses à sa famille, témoignèrent du sentiment profond qui animait le Sud dans cette grande perte. La Chambre législative de Virginie s'ajourna. On voulut faire à l'illustre défunt des funérailles publiques et enterrer son corps à Richmond. Mais les siens préférèrent le garder auprès d'eux. Il repose dans la chapelle du collége. Selon son désir, aucun discours ne fut prononcé sur sa tombe, et l'on se borna à lire l'admirable service des morts de l'Église anglicane.

Là, dans cette belle vallée de Virginie, dort cette grande victime de la plus terrible guerre civile des temps modernes.

Un sentiment de profonde tristesse envahit le cœur en voyant cette belle existence fournir un nouvel exemple de cette loi fatale qui fait qu'entre deux causes également justifiables, celle qui triomphe est celle qui a pu disposer de plus d'argent et sacrifier sans faiblir le plus grand nombre de vies. Et ce sont toujours les consciences les plus pures, les vies irréprochables, les vertus les plus élevées qui, jetées en pâture à la médiocrité, tombent victimes de la force brutale et de la stupide puissance du nombre!

Mais inclinons-nous devant ce mystère, un de plus à ajouter à ceux qui nous environnent. Dans sa sagesse impénétrable, le Créateur a voulu que rien ici-bas ne fût parfait, et puisque les belles âmes qu'il nous prête pour notre enseignement acceptent sans murmurer la défaite et l'humiliation comme couronnement de leur vie, soumettons-nous à notre tour et ne cherchons pas à sonder l'insondable.

Lee lui-même n'avait-il pas écrit : « Je m'incline avec résignation devant la volonté de Dieu tout-puissant, dont l'omniscience ne peut se tromper, dont la tendresse infinie ne peut vouloir notre malheur, et qui sait non-seulement les épreuves qui sont bonnes pour nous, mais aussi le moment où il vaut mieux que nous les subissions! »

FIN.

79
P
A

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS. I

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE. 1

CHAPITRE PREMIER

Origine de la famille Lee. — Premières campagnes du général Lee. — Sa démission de l'armée fédérale. 21

CHAPITRE II

Ressources et forces comparatives des États du Nord et du Sud. 43

CHAPITRE III

Mouvements préliminaires. — Victoire des Confédérés à Bull-Run. 54

CHAPITRE IV

Mac-Clellan débarque dans la Péninsule de Virginie. — Bataille de Seven-Pines. 75

CHAPITRE V

Bataille du Chickahominy ou de Cold Harbor, 27 juin 1862. 98

CHAPITRE VI

Retraite de Mac-Clellan. 111

CHAPITRE VII

Août 1862. — Pope avance en Virginie. — Jackson l'arrête à Cedar-Run. — Deuxième bataille de Manassas. — Pope se réfugie sous Washington. 130

CHAPITRE VIII

Septembre 1862. — Entrée de Lee en Maryland. — Prise de Harper's Ferry. — Bataille de Sharpsburg. 155

CHAPITRE IX

Razzia de Stuart en Pennsylvanie. — Burnside remplace Mac-Clellan. — Bataille de Fredericksburg, 13 décembre 1862. 184

CHAPITRE X

Exaspération du Nord. — Le général Hooker passe le Rappahannock. — Bataille de Chancellorsville, mai 1863. — Victoire des Confédérés. — Mort de Jackson. 220

CHAPITRE XI

Seconde entrée de Lee dans le Maryland. — Mouvements qui amenèrent la bataille de Gettysburg. 248

CHAPITRE XII

Pataille de Gettysburg (1-3 juillet 1863). — Retraite de Lee. — Résultats de la campagne. 269

CHAPITRE XIII

Bataille du Wilderness, Spottsylvania, Cold Harbor. — Opérations dans la Vallée. — Commencement du siége de Petersburg. 295

CHAPITRE XIV

Considérations. — Situation générale. — Colloque de Hampton Roads. — Continuation de la lutte. — Souffrances des Confédérés. 329

CHAPITRE XV

Continuation du siége. — Derniers combats. — Retraite de Lee. — Sa capitulation. 340

CHAPITRE XVI

Dernières années de Lee à Lexington. — Sa mort, 12 octobre 1870. 366

ERRATA

PAGE 8, LIGNE 17. *Au lieu de* Le Nord en appelait à la Bible, *lisez :* Le Nord en appelait-il à la Bible.

— 23, — 8. *Au lieu de* troisième fils, *lisez :* quatrième fils.

— 38, — 29. *Au lieu de* qui est un des traits, *lisez :* qui était un des traits, etc.

— 52, — 8. *Au lieu de* d'en avoir assez sous les drapeaux, *lisez :* d'avoir assez d'hommes sous les drapeaux.

— 70, — 18. *Au lieu de* elle souleva un tel mécontentement, *lisez :* souleva-t-elle un tel mécontentement.

— 85, — 26. *Au lieu de* l'armée du Nord-Virginie, *lisez :* l'armée de Nord-Virginie.

PAGE 92, LIGNE 16. *Au lieu de* n'avait coûté qu'un seul homme, *lisez :* n'avait coûté la vie qu'à un seul homme.
— 143, — 28. *Au lieu de* Guinesville, *lisez :* Gainesville.
— 146, — 19. *Au lieu de* Sudley Fort, *lisez :* Sudley Ford.
— 147, — 33. *Au lieu de* Certes il n'y eût rien d'étonnant, *lisez :* certes il n'y eût eu rien d'étonnant.
— 190, — 5. *Au lieu de* Avevill, *lisez :* Averill, etc.
— 198, — 6. *Au lieu de* brisées, *lisez :* boisées, etc.
— 200, — 20. *Au lieu de* voie, *lisez :* rive, etc.
— 201, — 18. *Au lieu de* conférée, *lisez :* confédérée, etc.
— 208, — 6. *Au lieu de* sous une maison, *lisez :* dans une maison, etc.
— 208, — 7. *Au lieu de* dans sa tente, *lisez :* sous sa tente, etc.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

FEB 14 1921